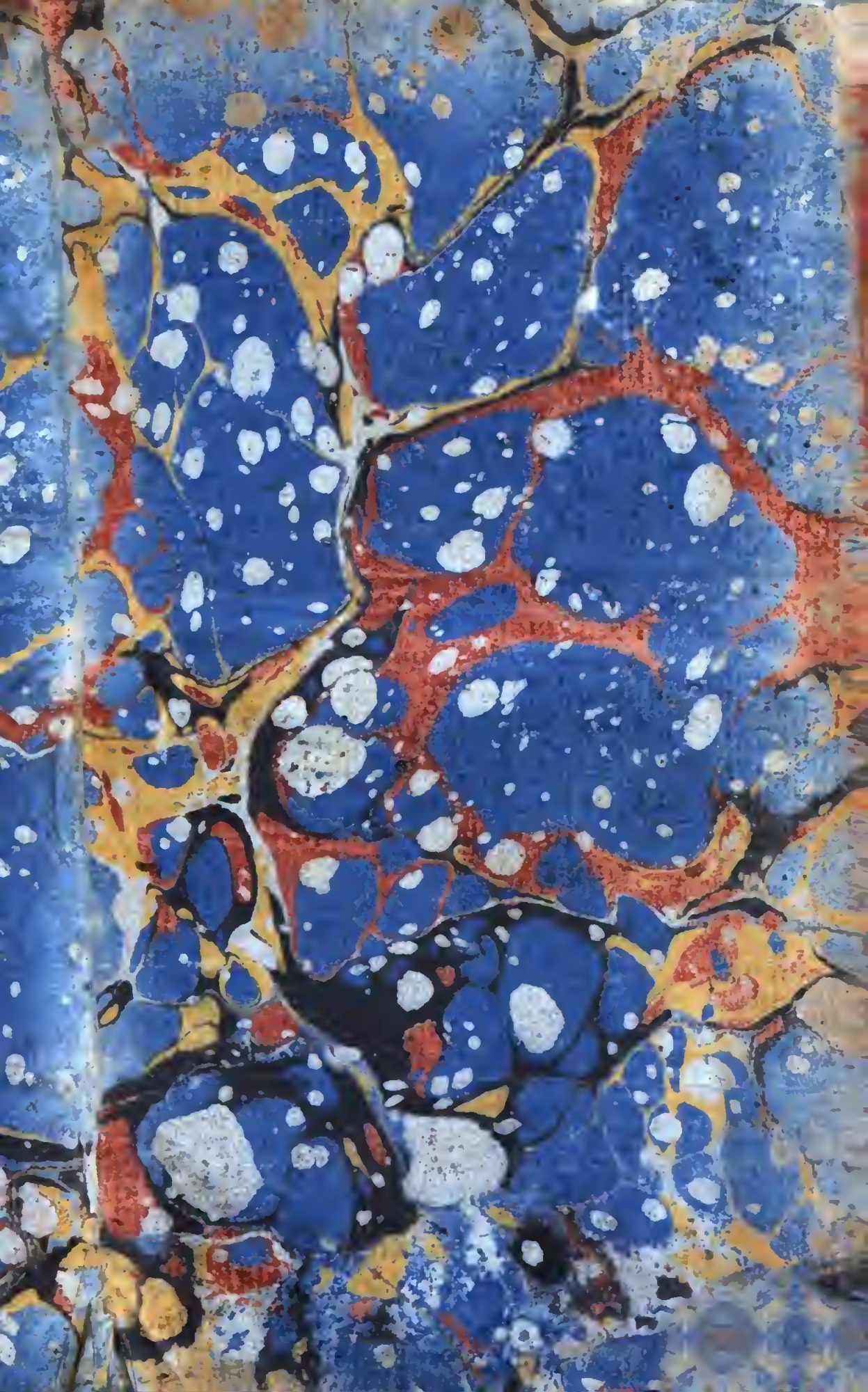
TECA NAZ.E
10
B
.41.
POLI

83 L 9



110
B
39-41

83
S
179

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

LES
METAMORPHO
D'OVIDE

MÉTAMORPHOSES D'OVIDE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

AVEC DES REMARQUES

ET DES

EXPLICATIONS HISTORIQUES;

Par M. l'Abbé BANIER, *de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de la Vie d'Ovide.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PRÉFACE.

LES Fables ſont pour la plupart ſi anciennes, que leur origine ſe perd dans l'Antiquité la plus reculée. Ceux qui en furent les premiers Auteurs, ſont auſſi peu connus que le temps auquel elles commencerent de paroître ; & les Savans qui ont le plus approfondi cette matiere, ſe contentent de dire qu'elles remontent au temps où les Deſcendans de Noé ſe ſéparerent pour former différentes Colonies. Ainſi, ce qu'on peut penſer de plus raiſonnable à ce ſujet, eſt que les Fables ne furent inventées, ni dans le même temps, ni dans le même Pays, ni par les mêmes perſonnes.

Comme elles ſont fondées ſur la vérité, ainſi que je tâchai de le

prouver dans l'Ouvrage que je donnai au public, il y a quelques années, ſur cette matiere, je ne doute pas que la communication que Dieu voulut bien avoir avec les Patriarches, & dont la connoiſſance ſe conſerva par tradition dans le Paganiſme, n'ait été la premiere ſource de ce mêlange continuel des Dieux & des hommes, qui fait tout le merveilleux de ces anciennes fictions.

Dans les premiers temps, les hommes n'adoroient qu'un ſeul Dieu. Noé conſerva dans ſa famille le culte que ſes peres avoient rendu au Créateur; mais ſes Deſcendans ne furent pas long-temps à en altérer la pureté. Les crimes auxquels ils s'abandonnerent, affoiblirent bientôt l'idée de la divinité, & on commença à l'attacher à des objets ſenſibles. Ce qui parut dans la nature de plus brillant & de plus parfait, enleva leurs hommages; & par cette raiſon le Soleil fut le premier objet de leur ſuperſtition. Du culte du Soleil on

paſſa à celui des autres Aſtres & des Planetes ; & toute la milice du Ciel, pour me ſervir de l'expreſſion de Moyſe, s'attira un culte religieux, ainſi que les Élémens, les Fleuves, & les Montagnes. On n'en demeura pas là ; la nature elle-même fut regardée comme une Divinité ; & ſous différens noms, elle devint l'objet du culte de différentes Nations. Enfin, les grands hommes parurent mériter, ou par leurs conquêtes, ou par l'invention des Arts, des honneurs qui n'étoient dus qu'au Créateur de l'Univers : & voilà l'origine de tous ces Dieux que le Paganiſme adoroit.

A cette premiere ſource on peut en joindre pluſieurs autres, que je me contenterai de propoſer ici en peu de mots, parce qu'elles ſe trouveront développées dans mes Explications. La premiere, & peut-être la plus féconde, a été la vanité des hommes, qui les porta à croire que l'Héroïſme même, pour paroître

plus parfait, avoit beſoin d'être ſoutenu par d'ingénieux menſonges. De-là tout ce faux ſublime qu'on trouve dans l'Hiſtoire des premiers Conquérans. Ajoutez à cette ſource le défaut des Lettres, qui obligeoit dans les premiers temps, de confier à l'infidélité de la mémoire, des faits qui ne paſſoient à la poſtérité qu'avec des ornemens qu'on croyoit néceſſaires pour les faire admirer. Des Orateurs, qui n'auroient pas cru louer les morts au gré des vivants, s'il n'avoient mêlé du merveilleux & du ſurnaturel dans leurs diſcours; des Voyageurs crédules, qui trompés les premiers par de faux rapports, les rendoient enſuite à leurs Compatriotes comme des vérités dont ils auroient été témoins oculaires; les Peintres, dont les imaginations ont ſouvent paſſé pour des réalités; une Philoſophie groſſiere & uniquement fondée ſur le raport des ſens, laquelle pour rendre raiſon des Phénomenes qu'on ne com-

prenoit pas, animoit les Aſtres & les Planetes, les Fleuves & les Fontaines ; des mots équivoques de Langues étrangeres, qu'on prenoit toujours dans le ſens qui offroit du merveilleux ; l'envie d'avoir des Dieux pour ancêtres, qui faiſoit remonter la plupart des Généalogies à Hercule, à Apollon & à Jupiter ; des Prêtres intéreſſés, qui pour donner cours à des cérémonies lucratives, mêloient dans l'Hiſtoire de leur origine, toutes les Fables qu'ils croyoient propres à les rendre plus reſpectables; enfin, des Poëtes qui, après s'être un peu trop livrés au feu de leur imagination, ont été cependant juſtifiés dans la ſuite par le ſoin qu'on a pris de les regarder comme des modeles, ſans leſquels il n'étoit plus poſſible de réuſſir : c'eſt dans leurs Ouvrages ſurtout qu'on voit la vérité ſacrifiée à d'ingénieux menſonges. Les Bergers y deviennent des Satyres, & les Bergeres des Nymphes, ou des Naïades ; les Oranges des Pommes d'Or, & les

Vaiſſeaux à voiles des Chevaux aîlés.

Mais de tous les Poëtes, ceux qui ont introduit le plus de Fables, ſont les Poëtes Dramatiques, & les Poëtes Epiques. Ceux-là, pour rendre les Spectacles plus intéreſſans, ont mêlé mille fictions aux événemens qui faiſoient le ſujet de leurs Tragédies, & ont fait ſouvent intervenir les Dieux dans leurs dénouemens. Ceux-ci, pour ſoutenir l'Epopée, ſemblent ne s'être nourris que de Fables & de fictions, pour parler le langage de M. Deſpreaux (*a*).

Là, pour nous enchanter tout eſt mis en uſage;
Tout prend un corps, une ame, un eſprit, un viſage;
Chaque Vertu devient une Divinité.
Minerve eſt la Prudence, & Vénus la Beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui forme le tonnerre,
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'eſt Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe,
C'eſt une Nymphe en pleurs qui ſe plaint de Narciſſe, *&c.*

(*a*) *Art. Poët. Chant. III.*

Des ſources que je viens d'indiquer, & peut-être encore de pluſieurs autres, ſortirent une infinité de Fables, qui tranſmiſes d'abord par tradition, ou conſervées dans des Fêtes & des Jeux qui en rappelloient le ſouvenir dans quelques Ouvrages fugitifs, dans des Éloges funébres, & dans des Épithalames, paſſerent d'abord dans les Archives des Temples, enſuite dans l'Hiſtoire, & compoſerent une grande partie des Annales du monde. On les fit auſſi entrer dans la Morale, & dans le ſyſtême de la Religion, & on en fit des corps d'Hiſtoire & de Théologie. Héſiode en compoſa ſa Théogonie. Homere en fit le principal ornement de l'Iliade & de l'Odyſſée. Tous les autres Poëtes à l'envi, les Tragiques ſur-tout les adopterent, & y ajouterent ſans ſcrupule tout ce qui pouvoit embellir & ſoutenir les ſujets qu'ils avoient choiſis. Ainſi groſſiſſoit de jour en jour, parmi les Grecs ſur-tout, grands amateurs de fictions,

un ſyſtême, qui tout monſtrueux qu'il étoit par les pieces mal aſſorties qui le compoſoient, étoit néanmoins le ſyſtême dominant.

Outre les Auteurs que je viens de nommer, il y en eut pluſieurs autres, tant Poëtes qu'Hiſtoriens, qui entreprirent en différens temps des compilations de Fables. Nicandre, de la Ville de Colophon, qui écrivoit vers la 160 Olympiade, en compoſa un Recueil, ſous le titre de *Changemens*, ou *Métamorphoſes* (*a*).

Héraclide de Pont en ramaſſa auſſi un grand nombre, vers l'an 350, avant l'Ere Chrétienne, dans l'Ouvrage qu'il intitula; *Les Allégories d'Homere.* Anticlide en fit un autre ſous le titre du *Retour* (*b*), ſans qu'on ſache ſi c'eſt du retour des Argonautes qu'il s'agit, ou de celui des Grecs après la priſe de Troyes. Silenus de Chio, outre pluſieurs Hiſtoires dont parle Tite-Live & Denis d'Halicarnaſſe, avoit, ſelon Tzetzes (*c*),

(*a*) Ετεροιούμενα, (*b*) Περίοδος, (*c*) *In Licoph.*

composé une compilation de Fables. Philarque, environ 150 ans avant Notre Seigneur, donna auſſi au public un *Abrégé de Mythologie* (*a*), ainſi qu'on peut le voir dans Suidas. Théodore, comme nous l'apprenons de Stobée & de Plutarque, avoit compoſé des Métamorphoſes, & Boeus une Ornithogonie, qui eſt citée dans Antoninus Liberalis. Enfin Apollodore avoit recueilli les anciennes Fables dans ſa Bibliotheque, comme nous pouvons le conclure des trois Livres qui nous reſtent.

C'eſt de tous ces recueils, qu'Ovide tira les ſujets qui compoſent les XV. Livres de ſes Métamorphoſes; & il paroît par ce qui nous reſte des Anciens ſur cette matiere, qu'il les a infiniment ſurpaſſés. Au-lieu d'un Recueil froid, inſipide, ou ſimplement didactique, il en fit une eſpece de Poëme, dont l'Univers entier eſt la Scene, & qui embraſſe tous les temps qui s'étoient écoulés depuis le

(*a*) Ἐπιτομὴν μυθικὴν.

commencement du monde juſqu'au ſiecle où il écrivoit. Que de traits, que de couleurs différentes ne falloit-il pas avoir ramaſſées pour tant de tableaux ! Cependant il les a tous finis ces tableaux, & à la fin de l'ouvrage ſon pinceau n'eſt point affoibli. Il a plus fait encore ; dans des Fables qui ſe reſſemblent ; parce que ſouvent ce ſont des Nymphes changées ou en Arbres, ou en Rochers, ou en Fontaines, il a ſu metre les nuances délicates qui les diſtinguent les unes des autres. Aglaure métamorphoſée en Rocher, eſt différente d'Anaxarette qui éprouve le même changement : les Héliades qui deviennent des Peupliers, ne reſſemblent ni à Daphné ni à Dryope, qui ſont auſſi changées en Arbres. Arethuſe & Cyane métamorphoſées l'une & l'autre en Fontaines, n'ont rien de commun, même dans le détail de leur changement. Ce ſont toujours de nouvelles images, des beautés ſingulieres. Uni dans les narrations, pa-

thétique, tendre & touchant dans les monologues, élevé dans les harangues, Ovide ſait faire paſſer imperceptiblement le Lecteur d'une Fable à une autre par des liaiſons ſouvent fort ingénieuſes. Il a ſu même, dans une matiere obſcure, garder une eſpece d'ordre chronologique. On le voit en effet, après avoir commencé par le cahos & le Déluge, s'approcher d'événement en événement, juſques à la mort de Jules Céſar, par où il a fini cet ingénieux & pénible Ouvrage.

Ce n'eſt point cette ſorte de reſpect qu'on a pour un Auteur que l'on traduit, qui m'engage à faire cet éloge des Métamorphoſes d'Ovide. Parmi tant de beautés avouées preſque de tout le monde, je ne laiſſe pas de trouver des défauts; & la franchiſe avec laquelle je vais les expoſer, juſtifiera ſuffiſamment les louanges que je viens de donner à ce Poëte.

Ovide avoit un génie extrêmement fécond, & les expreſſions les plus

heureuſes ſembloient venir d'elles-mêmes ſe placer dans les endroits les plus difficiles à exprimer. Mais cette fécondité même eſt devenue un défaut chez lui ; il n'a pas ſu la ménager, & s'eſt trop livré aux ſaillies de ſon imagination. Aimant à épuiſer ſes ſujets, il ne croyoit jamais en avoir aſſez dit. Eloigné de cette ſage retenue qui laiſſe toujours quelque chemin à faire aux Lecteurs, Ovide pour vouloir avoir trop d'eſprit, leur ôte le plaiſir d'en avoir eux-mêmes : trop diffus, il ſeroit fâché d'oublier la moindre circonſtance. On peut ajouter encore qu'il joue trop ſouvent ſur les mots, & qu'il court après les pointes. S'il veut peindre le trouble & la conſternation de Phaëton, il l'aveugle au milieu même de la ſource de la lumiere.

Sunque oculis tenebræ per tantum lumen obortæ. (*a*).

Il appelle les devoirs funebres

(*a*) *Metam. Lib. II.*

que rend Appollon à Coronis,

Injuſtaque juſta peregit (*a*).

jouant ainſi ſur le mot *juſta*, conſacré à cette ſorte de devoirs.

Lorſqu'Alcyone dit qu'il lui ſemble qu'elle éprouve toutes les horreurs du Naufrage de Ceyx, le Poëte la fait exprimer ainſi, *& ſine me, me Pontus habet* (*b*). Peu content d'avoir expoſé ſon idée, & de l'avoir miſe dans un beau jour, il la remanie encore, & la retourne en cent façons différentes. Hécube, après la mort d'Achille, ne ſe contente pas de dire *nunc quoque mî metuendus erat* (*c*), elle ajoute, *cinis ipſe ſepulti in genus hoc ſævit*, & puis encore, *tumulo quoque ſenſimus hoſtem.* Si Virgile avoit mis dans la bouche de la même Hécube ces paroles, *noſtri orbator Achilles*, il s'en ſeroit tenu là, Ovide lui fait ajouter, *Æacidæ fœcunda fui*,

(*a*) *Lib. II.* (*b*) *Metam. Lib. XI. v.* 701.
(*c*) *Lib. XIII. v.* 503.

& encore après, *inferias hoſti peperi*, comme ſi une penſée devenoit nouvelle parce qu'elle eſt préſentée au Lecteur avec des expreſſions différentes.

Des beautés & des défauts que je viens d'expoſer naiſſent également les difficultés de la traduction. Il eſt difficile de bien rendre Ovide dans ſes beaux endroits, & preſque impoſſible de le faire goûter dans ceux que je viens de critiquer. Nous ignorons ſi les jeux de mots avoient de la grace dans la Langue Latine, mais nous ſavons qu'il eſt bien rare qu'ils en aient dans la Langue Françoiſe. Il y a apparence que les Grecs & les Latins étoient peu choqués des répétitions, puiſqu'on en trouve très-fréquemment dans leurs meilleurs Auteurs. Peut-être que l'abondance de leurs Langues, & les expreſſions qui ne leur manquoient pas pour mettre de la variété dans les mêmes choſes dites pluſieurs fois, les rendoient ſupportables. Parmi nous,

ſoit manque de ſynonymes, ſoit que par vivacité nous aimions à courir ſans ceſſe à de nouvelles images, ſans nous fixer trop long-temps ſur la même, les répétitions nous paroiſſent preſque toujours ennuyeuſes. Les détails auſſi trop circonſtanciés nous déplaiſent par la même raiſon ; ils nous arrêtent trop long-temps ſur le même objet. Contens d'apprendre, par exemple, qu'une perſonne a été changée ou en Fontaine, ou en Arbre, nous ſommes choqués des détails anatomiques dans leſquels Ovide entre pour décrire ces changemens. Le Poëte paré des plus belles expreſſions devient froid, & le Traducteur à qui elles manquent ſouvent, languit encore davantage.

On concevra facilement que tous ces détails doivent faire beaucoup de peine à un Traducteur ; mais ce qui m'a le plus coûté, a été de rendre dans une Langue chaſte, un Poëte qui l'eſt peu. Les Métamorphoſes, à les bien définir, ne ſont que l'hiſ-

toire des paſſions des Dieux & des hommes, ſur-tout de leurs amours, & les effets de cette derniere paſſion y ſont toujours expoſés avec trop de licence : les portraits que fait Ovide dans ces occaſions ſont trop vifs ; la pudeur y eſt peu ménagée, & c'eſt dans ces endroits-là ſeulement qu'il ne donne que trop à penſer. J'eſpere que les précautions que j'ai priſes pour ne me ſervir d'aucune expreſſion qui pût bleſſer les oreilles délicates, ſeront du goût de ceux qui n'apprennent l'hiſtoire des foibleſſes des grands hommes, que pour tâcher de s'en garantir. J'avois bien ſenti tout le poids d'une entrepriſe ſi difficile à exécuter. Je ſavois la peine qu'on a lorſqu'il s'agit de faire paſſer les beautés d'une Langue dans une autre ; que la difficulté croiſſoit à meſure que l'Auteur qu'on entreprend de traduire a plus de génie & d'imagination, qu'elle étoit encore plus grande lorſque cet Auteur aime les jeux de mots, les pointes & les détails,

détails ; enfin qu'elle devenoit preſque inſurmontable, l'orſqu'il s'agiſſoit d'un Ouvrage en Vers, dont la beauté conſiſte en partie dans la meſure, la cadence, & l'harmonie, dans des images vives, dans des métaphores hardies, & dans des comparaiſon fréquentes. Le ſuccès de la plupart de nos Traducteurs m'avoit appris que ces comparaiſons, ces métaphores, ces images devenoient ſouvent languiſſantes dans notre proſe, & que quand il ſeroit poſſible d'en remplacer les beautés par l'élégance du ſtyle, & par la richeſſe de l'expreſſion, l'harmonie, du moins, & la cadence étoient en pure perte pour le Traducteur.

Effrayé à la vue de ces difficultés, je me refuſois à un travail que je croyois au-deſſus de mes forces. Comme je m'étois toujours appliqué à une ſorte d'étude, où il me ſuffiſoit de prendre le ſens des Auteurs que je devois citer, ſans m'embarraſſer ni des tours, ni des expreſſions, je

ne m'étois jamais occupé à traduire, & je ne pouvois me réſoudre à commencer par un Ouvrage difficile & de longue haleine ; lorſqu'enfin je me rendis aux avis ſages & judicieux d'une perſonne *, qui eſt auſſi connue parmi les Savans par ſa généroſité, ſon goût & ſa politeſſe, que par la juſteſſe de ſon eſprit, ſa ſagacité & ſon érudition. J'eus même la vanité de croire que je réuſſirois, par la raiſon qu'il me crut propre à réuſſir.

On a donné dans ces derniers temps de très-bonnes regles pour bien traduire. La meilleure & la plus sûre eſt de s'attacher à l'eſprit de l'Auteur que l'on traduit, plutôt qu'à ſes paroles. Les Langues ont chacune un tour, un ordre, un génie qui leur eſt particulier. Ce qui eſt élégant en Latin, rendu dans le même tour en François devient froid & inſipide. Il ne ſuffit pas qu'une Traduction ſoit ſimple, claire, cor-

* *M. de Boze, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres.*

recte, & qu'elle rende exactement les penſées d'un Auteur, il faut encore qu'elle rende ſa délicateſſe & toute ſon élégance. Si on s'attache trop à la lettre, on devient dur & froid, comme le dit Horace (*a*); ſi on s'en écarte trop, on court riſque de donner ſes propres penſées pour celles de l'Auteur original (*b*). Moins occupé à rendre le nombre que la valeur des mots, l'interprête doit ſavoir à propos s'éloigner également d'une contrainte ſervile, & d'une liberté exceſſive; tenir le juſte milieu entre une timidité judicieuſe & une heureuſe hardieſſe, ſe ſouſtraire à la tyrannie de la lettre, ſe rendre maître de ſes ſens, & ſe ſoumettre aux tours de ſa Langue. Cependant un Traducteur trop libre a ſes inconvéniens. Toute paraphraſe déguiſe le texte & le fait languir. Comme elle peint les images, moitié de fantaiſie, moitié d'après l'original, elle n'eſt ſouvent ni original, ni copie. Pour

(*a*) *Art. Poët.* (*b*) *Cic. de Orat.*

tout dire en un mot, il faut connoître à fond le génie de l'Auteur que l'on traduit, ſe transformer en lui le plus qu'il eſt poſſible, & ſi notre Langue ne peut fournir toutes les beautés de l'original, il faut prendre un eſſor généreux, & payer en équivalent. Lorſqu'on traduit un Poëte, cet eſſor eſt encore plus permis : le tour & l'expreſſion peuvent être un peu plus libres ; les métaphores ne ſont point alors un défaut, les répétitions, lorſqu'elles ſont variées, ont leur grace, & c'eſt dans cette occaſion que la proſe n'eſt pas ſoumiſe à cette ſévere exactitude qui la gêne par-tout ailleurs.

Tout ſe réduiroit à faire parler dans notre Langue l'Auteur que l'on traduit, comme il auroit parlé lui-même ; mais cet engagement eſt bien plus conſidérable qu'on ne penſe. Car comment ne ſe ſeroient point énoncés en françois Horace, Virgile, Ovide ? Quelle fineſſe dans l'expreſſion, quel tour vif & ingénieux

n'auroient-ils pas pris ? Ils ſe ſeroient fait admirer dans notre Langue, comme ils ſe ſont fait admirer dans la leur ; & ſi c'eſt-là le point de vue dans lequel on doive les faire paroître, lorſqu'on veut réuſſir, il y a de quoi faire trembler le Traducteur le plus hardi.

Je n'ai pas deſſein de faire valoir ma Traduction aux dépens de celles qui l'ont précédée, mais je puis avancer hardiment que les Métamorphoſes traduites pluſieurs fois avoient encore beſoin de l'être. Soit négligence, ſoit manque de bons manuſcrits qui fixaſſent la véritable leçon qu'il falloit ſuivre ; dès la premiere de ces Traductions, on remarque des fautes que ceux qui ſont venus après, n'ont pas évitées. Ovide y eſt pris ſouvent à contre-ſens ; on n'eſt point entré dans ſon eſprit ; on le fait languir en le paraphraſant, ou on l'eſtropie en ne rendant qu'une partie de ce qu'il a voulu dire. On ne préſente pas toujours les mêmes images, &

on lui en ſubſtitue d'autres qui ne ſont ni auſſi riantes, ni auſſi belles. Il me ſeroit aiſé de donner ici une liſte des fautes que j'ai remarquées dans ces Traductions; mais comme je ſens que j'ai beſoin moi-même de beaucoup d'indulgence, il ne me conviendroit pas de faire trop rigoureuſement le procès aux autres. Les Auteurs ont leur juge naturel, c'eſt à lui à décider ſi j'ai rendu Ovide exactement.

Pour mettre le Lecteur en état d'en juger plus facilement, j'ai fait imprimer à côté de la Traduction le texte Latin*, corrigé exactement par le ſavant & laborieux M. Burman, & je dois avouer que ſes corrections qui ſouvent développent d'une maniere claire & préciſe le vrai ſens d'Ovide, m'ont été d'un grand ſecours. Mais comme il y a des endroits où elles n'offrent pas une image auſſi riante

* L'Auteur parle de l'Edition *in-fol.* publiée en 1732, avec de belles Figures en taille douce, imprimée chez les *Wetſteins* & *Smith*.

que les leçons de quelques manuſcrits, je me ſuis cru diſpenſé de le ſuivre alors, & je rapporte dans une note au bas des pages, les raiſons qui m'ont obligé de l'abandonner.

Pour ce qui regarde mon ſtyle; comme les Métamorphoſes ſont preſque toujours racontées d'un maniere ſimple & naturelle, il a fallu prendre le milieu entre un ſtyle empoulé, & un ſtyle trop ſimple. Un ton trop élevé eſt difficile à ſoutenir, & les chûtes en ſont trop remarquables. Cependant comme il y a des occaſions où Ovide s'éleve, j'ai tâché de le ſuivre, & peut-être que cette variété ne fait pas une petite partie de la beauté d'un Ouvrage de longue haleine.

Après avoir travaillé depuis pluſieurs années à l'intelligence des Fables, on s'attend bien ſans doute que je joindrai à ma Traduction des Explications; c'eſt auſſi ce que je n'ai pas manqué de faire; & c'eſt de cette partie de mon Ouvrage que je dois

rendre compte dans cette Préface.

Les Fables peuvent être enviſagées ſous différens rapports, & on s'apperçoit aiſément qu'elles renferment pluſieurs ſens. Voilà ce qui a porté les Mythologues à en parler ſi différemment les uns des autres : chacun ayant ſaiſi l'allégorie qui étoit la plus conforme à ſa maniere de penſer, ou au plan de ſes études. Et comme le voile dont les Poëtes ont couvert les vérités renfermées dans leurs fictions, y a répandu une myſtérieuſe obſcurité, on y a trouvé tout ce qu'on a voulu, Phyſique, Morale, Chymie, Médecine. Pour moi, accoutumé depuis long-temps à ne regarder les fables que comme les dépoſitaires des événemens du Monde naiſſant, je me ſuis toujours appliqué à découvrir l'Hiſtoire qu'elles renferment. Les actions des anciens Héros furent célébrées d'abord par des Cantiques qu'on chantoit en leur honneur. Tel eſt le premier état des Fables, & ſi j'oſe m'expliquer ainſi,

ainſi, leur enfance. Ces Cantiques dans leſquels les belles actions des grands hommes étoient, ſans doute, expoſées d'une maniere fort ſimple & fort naturelle, comme dans la plupart de nos anciennes Chanſons, paſſerent enſuite dans les Ouvrages des Poëtes, avec tous les ornemens de la Poéſie. Ceux qui dans la ſuite lurent ces anciens Poëmes, n'ayant pu ſe perſuader que de grands génies n'euſſent employé que des faits ſouvent peu intéreſſans, s'imaginerent qu'ils avoient caché ſous leurs fictions tout le ſecret des Sciences & des Arts, & ouvrirent par-là un vaſte champ à l'Allégorie. On entendit fineſſe à tout. Les Poëtes eurent de l'eſprit par-tout, même dans les endroits où ils n'avoient ſongé qu'à tranſmettre de la maniere la plus ſimple, la tradition reçue; & ce qui eſt aſſez dans le goût des hommes, ſur-tout lorſqu'il s'agit de louer ceux qui ne ſont plus; la ſimplicité elle-même devint ſublime, & plus ſublime que le merveilleux le

mieux caractériſé. Les Philoſophes Platoniciens preſſés dans la ſuite par les Apologiſtes de la Religion Chrétienne qui leur reprochoient d'une maniere triomphante l'abſurdité de leurs anciennes Fables, ſaiſirent ces Allégories & en inventerent de nouvelles pour rendre ſupportable le ſyſtême de leur Religion.

Telle eſt l'origine des Allégories. Je m'éloigne entiérement dans ces Explications de cette méthode d'interpréter les Fables qu'ont ſuivie ceux qui avoient traduit avant moi les Métamorphoſes d'Ovide. La morale, par exemple, qu'on en peut tirer eſt ſouvent arbitraire, ou ſi elle ſort naturellement du fond du ſujet, les Lecteurs ont le chagrin de voir qu'on leur enleve des réflexions qu'ils auroient faites eux-mêmes, réflexions, au reſte, qui ſe préſentent ſi naturellement, que ce n'eſt pas la peine de ſe faire un mérite de les écrire ; qui ne voit pas en effet que la Fable de Phaëton repréſente un jeune téméraire qni forme une entre-

priſe au-deſſus de ſes forces, que celle de Narciſſe nous apprend les foibleſſes de l'amour-propre, & celle des Compagnons d'Ulyſſe changés en Pourceaux, les déſordres où ſe plongent ceux qui ſe livrent aux charmes de la volupté ?

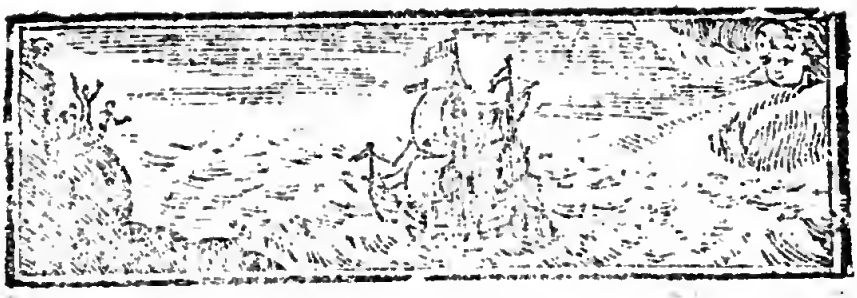
Il n'en eſt pas de même de l'Hiſtoire que renferment ces anciennes fictions, qui avec un ſens moral préſentent auſſi des événemens ſouvent aſſez conſidérables ; comme la connoiſſance de ces faits demande des diſcuſſions laborieuſes, on eſt bien aiſe de s'en épargner la peine.

C'eſt par ce motif que j'ai laiſſé à mes Lecteurs le plaiſir de faire tous les frais de la Morale & des Allégories, & j'ai réſervé pour moi les diſcuſſions épineuſes que demande un ſujet ſi obſcur & ſi embrouillé, ſûr que ce partage ne me fera point de jaloux.

La plus grande peine que j'ai eue dans ces Explications, a été de réduire ce que d'amples recueils m'ont fourni ſur cette matiere que j'avois déjà ébau-

chée dans mon Explication des Fables : ce que j'ajoute à deſſein, par ce qu'il n'eſt pas poſſible que cet Ouvrage ne m'ait ſervi dans des faits qui ſont uniques dans l'Hiſtoire, & que j'avois recueillis. J'eſpere cependant qu'on trouvera dans les Explications que je donne aujourd'hui des choſes plus recherchées ; l'Abrégé de pluſieurs Diſſertations que j'ai lues à l'Académie, & bien des découvertes que m'ont fournies mes illuſtres Confreres que j'ai ſouvent conſultés, tant ſur la Traduction que ſur les Explications.

Lorſque les ſujets demandent de trop grandes diſcuſſions, je mets en abrégé ce qu'ils ont de plus intéreſſant, & je renvoie par des citations, ceux qui voudront les approfondir davantage, aux Auteurs qui pourront les ſatisfaire. Un Ouvrage qui eſt fait pour tout le monde doit être à la portée des Lecteurs de toute eſpece, & j'ai cru leur devoir plus de conſidération, qu'aux Savans qui n'ont pas beſoin de mes lumieres.



LA VIE
D'OVIDE,
TIRÉE DE SES ECRITS.

Par M. G***.

PUBLIUS Ovide Naſon, naquit à Sulmone, Ville de l'Abruzze citérieure, dans le pays des Péligniens, ſitué entre les Fleuves de Peſcara & de Sangro. Il vint au monde le ſecond jour des Quinquatres ou Quinquatries, Fêtes que l'on célébroit à Rome le treizieme des Calendes d'Avril & qui duroient cinq jours. C'étoit au commencement de la cent quatre-vingt-quatrieme Olympiade, l'an de Rome 711, quarante-trois ans avant

notre époque, ſous le Conſulat d'Hirtius & Panſa qui périrent la même année en combattant contre Marc-Antoine qui aſſiégeoit Modene. Ovide nous apprend lui-même ces circonſtances, ſur-tout dans la dixieme Elégie du quatrieme Livre des Triſtes, où il dit:

Sulmo mihi patria eſt, gelidis uberrimus undis,
Millia qui novies diſtat ab urbe decem.
Editus hinc ego ſum, nec non, ut tempora noris,
Cum cecidit fato Conſul uterque pari.

Il étoit d'une famille de Chevaliers Romains, & il honora lui-même ce titre par ſon eſprit & par ſes talens. Né avec un génie aiſé & fécond, & en particulier avec une grande facilité & une forte inclination pour la Poéſie, il donna dès ſon enfance des marques certaines de la beauté de ſon eſprit & des progrès qu'il étoit capable de faire dans les Lettres. On cultiva avec ſoin ſes talens naturels. Envoyé à Rome avec ſon Frere qui étoit plus âgé que lui d'un an, il profita beaucoup dans ce ſéjour du bon

goût & de la belle Littérature. Etant entré dans ſa ſeizieme année, il prit la robe virile qu'on appelloit *libre*, parce qu'alors on ſortoit de la pédagogie des Maîtres, & *pure*, parce qu'elle étoit toujours blanche, excepté qu'il y avoit un peu de pourpre. C'étoit la coutume alors de prendre cette robe dès qu'on étoit entré dans ſa ſeizieme année. Il fut revêtu en même-temps de celle qu'on appelloit le *laticlave* qui ſe donnoit communément de ſon temps aux enfans des Chevaliers diſtingués, & qui étoit une eſpece d'aſſurance que dans la ſuite ils ſeroient reçus dans l'Ordre des Sénateurs. Peu de temps après, il alla à Athenes, tant par le deſir de connoître d'autres pays que le ſien, que pour y faire de nouveaux progrès dans l'étude, & parcourut auſſi quelques autres Villes de la Gréce, comme il le dit dans la ſeconde Elégie du premier Livre des Triſtes :

Nec peto, quas quondam petii ſtudioſus, Athenas;
Oppida non Aſiæ, non loca viſa priùs.

Mais il n'eſt pas vrai que dans ſa jeuneſſe il ait porté les armes ſous Marc Varron, ni qu'il ait été avec lui en Aſie. Le plus grand avantage qu'il remporta du ſéjour qu'il fit à Athenes, fut de s'être perfectionné dans la connoiſſance de la Langue Grecque, & l'on voit par quelques endroits de ſes Poéſies qu'il avoit lu Homere & les meilleurs Auteurs qui avoient écrit dans la même Langue. La lecture du premier fortifia encore davantage le penchant naturel qu'il avoit pour la Poéſie : il le ſuivit avec ardeur; il s'y livra ſans meſure. Son pere l'apprit avec peine : il craignit qu'il ne devînt incapable de toute occupation plus ſérieuſe, & que par-là il ne mît obſtacle à ſon élévation, & à ce que l'on appelle la fortune. Il tenta de le détourner de la route dans laquelle il étoit entré avec tant de zele, & le ſollicita de s'appliquer plutôt à l'éloquence. Cétoit en effet la voie la plus sûre alors pour parvenir aux grades & aux honneurs.

Ovide docile à ce conſeil, fit quel-

que temps violence à ſon attrait pour a Poéſie ; il étudia même avec ſoin les Orateurs ; il fréquenta ceux qui bril-loient par leur éloquence ; il ſe mit ſous la diſcipline d'Arelius Fuſcus, & de Portius Latron, & étudia ſous eux la Rhétorique. Il y a lieu de croire que ce fut en ce temps-là qu'il fit ces *Déclamations* dont parlent pluſieurs Auteurs, & que nous n'avons plus. C'étoient des diſcours d'éloquence & des eſpeces de plaidoyers que l'on faiſoit compoſer aux jeunes gens pour les exercer. Ces déclamations, comme le remarque M. Rollin au Tome XI. de ſon Hiſtoire ancienne, étoient inſtituées pour diſpoſer aux actions ſérieuſes du Barreau dont elles devoient être une fidele expreſſion. Et cette ſorte de compoſition renfermoit toutes les parties & toutes les beautés qui ſe trouvent dans un diſcours ſuivi. Ovide y réuſſit, & entraîné dans la ſuite au Barreau, il s'y diſtingua, comme il le fait entendre dans ces Vers du ſecond Livre de ſes Triſtes :

Nec malè commiſſa eſt nobis fortuna reorum
Liſque decemdecies inſpicienda viris.
Res quoque privatis ſtatui ſine crimine judex, &c. (*a*)

Mais il eſt difficile de réſiſter long-temps à un goût naturel qui eſt ordinairement la marque de ce à quoi l'on eſt le plus capable de réuſſir. Ovide étoit peu touché des honneurs que ſon éloquence lui attiroit, & des applaudiſſemens que pluſieurs de ſes cauſes lui mériterent. L'ambition d'ailleurs ne le ſollicitoit point avec cette vivacité qui fait tout entreprendre à ceux qu'elle domine, pour parvenir aux charges & aux dignités. La volonté de ſon pere qui le retenoit dans une profeſſion que ſon goût ne lui avoit pas fait embraſſer, quelque force qu'elle eût ſur ſon eſprit, n'empêchoit pas qu'il ne tournât de temps en temps les yeux vers le Parnaſſe & qu'il

(*a*) Peut-être cependant Ovide ne veut-il parler que des fonctions de la Place de Triumvir qu'il remplit quelque temps, comme je le dirai plus bas.

n'accordât quelque choſe à ſon inclination. J'étois, dit-il, touché des raiſons de mon pere ; j'abandonnai l'Hélicon à ſa ſollicitation ; mais pendant que j'écrivois en proſe, les Vers couloient d'eux-mêmes de ma plume :

Sæpè pater dixit, ſtudium quid inutile tentas ?
Mæonides nullas ipſe reliquit opes (a).
Motus eram dictis : totoque Helicone relicto,
Scribere conabar verba ſoluta modis :
Sponte ſuâ carmen numeros veniebat ad aptos,
Et quod tentabam ſcribere verſus erat.

Le penchant l'emporta enfin ; & ſans attendre la mort de ſon pere, il ſe réconcilia avec les Muſes pour les ſervir le reſte de ſes jours, avec une conſtance que les malheurs qu'il éprouva dans la ſuite ne purent jamais affoiblir. Il ſe flatta d'ailleurs d'obtenir à leur ſuite une vie donce & tranquille, & un nom illuſtre qui paſſeroit avec éclat juſques dans la poſtérité la plus reculée ; & il ne ſe

(a) *Triſt. l. 4. Eleg. 10.*

trompa pas. Ayant fixé ſa demeure à Rome, il ne tarda pas à ſe voir un grand nombre d'amis, tous illuſtres par leur nobleſſe, ou diſtingués par leur mérite. Il laiſſa ſans regret à ſon Frere les honneurs du Barreau, mais qui lui furent enlevés avec la vie à l'âge de vingt ans ; pour lui il ne ſoupira plus qu'après ceux du Parnaſſe. Tous ſes amis ; & quels amis ! Tibulle, Corneille Sévérus, Sabinus, Sextus Pompeïus, Grecinus, & beaucoup d'autres, contribuerent à fortifier ſon inclination par les applaudiſſemens qu'il en recevoit. Tous aimoient à le voir & à s'entretenir avec lui. Il fut eſtimé & honoré à la cour d'Auguſte, & l'on ſe faiſoit gloire de le connoître & d'avoir part à ſon amitié. Tout jeune qu'il étoit, les plus célebres Poëtes de ſon temps le rechercherent avec autant d'ardeur qu'il en avoit pour ſe lier avec eux ; entr'autres Æmilius Macer, Ponticus, Properce, Battus. Horace lui-même voulut l'avoir pour ami ; mais

il ne paroit pas qu'il ait eu aucune liaison avec Virgile. Ovide dit seulement qu'il l'a vu (*a*):

Virgilium vidi tantùm.

Quoiqu'Ovide ne pensât, ce semble, qu'à faire sa cour aux Muses, il parvint cependant à plusieurs grades. Il n'avoit guere que vingt ans lorsqu'il fut fait *Triumvir*. M. Masson qui a écrit en Latin la vie de notre Poëte, croit qu'il fut un de ces Triumvirs qu'on appelloit *Capitales*, parce qu'ils avoient droit de condamner à mort les personnes de la plus basse condition, tels qu'étoient les Esclaves, les malfaiteurs, & les voleurs. Ils avoient aussi la garde des prisons. Ces Triumvirs faisoient partie de ce qu'on appelloit *Vigintivirs*, qui étoit un grade pour entrer dans le Sénat. Peu de temps après, Ovide fut fait Décemvir, dont un des priviléges étoit d'avoir une place marquée dans les Jeux publics. Celle qu'obtint le Poëte

(*a*) *Trist. l. 4. Elegi. 10.*

étoit, ou dans l'Orcheſtre parmi les Sénateurs, ou dans les quatorze degrés parmis les Chevaliers.

Ce fut vers le même temps qu'il ſe maria pour la premiere fois: il dit lui-même qu'il étoit encore très-jeune alors; mais celle qu'il épouſa n'étoit pas de ſon choix (*a*):

Penè mihi puero nec digna, nec utilis uxor
Eſt data; quæ tempus perbreve nupta fuit.

Il ne garda pas long-temps cette premiere femme, & en prit bientôt une ſeconde qu'il répudia de même. On ne ſait pas quand il en épouſa une troiſieme; mais l'on ſait qu'il conſerva à celle-ci ſon eſtime & ſon cœur. Quelques Auteurs prétendent qu'elle s'appelloit Pérille, & que c'eſt celle à qui le Poëte a adreſſé une de ſes Elégies, & dont il loue beaucoup l'eſprit, l'érudition même, & ſurtout le talent pour la Poéſie. Mais Ovide dans tous les Vers qu'il a adreſſés à ſa femme, ne la nomme point, & ne dit rien qui porte à

(*a*) *Triſt. l. 4. Eleg. 10.*

croire que ce fut celle dont il s'agit. Ceux qui ont cru que Pérille fut ſa fille, n'ont pas mieux rencontré. Ce Vers, ſur le quel ils ſe fondent,

Utque pater natæ, duxque comeſque fui,

& qui ſe lit dans l'Elégie VII. qui lui eſt adreſſée, ſignifie ſeulement qu'Ovide avoit eu autant d'attention pour Pérille, qu'un pere en a pour ſa fille, & qu'il avoit été ſon guide dans ſes études. On ſeroit peut-être mieux fondé à dire que Pérille ne fut pas moins l'objet de ſes louanges & de ſon eſtime, que celui de ſon amour. Ovide, preſque inſenſible aux honneurs que peuvent entraîner après ſoi les emplois & les dignités, avoit conſervé toute ſa tendreſſe pour la volupté. La fougueuſe paſſion de l'amour le dominoit autant que celle de faire des Vers. Le plus grand nombre de ſes Poéſies ne reſpire que la molleſſe, & ſe ſent de ſa vie efféminée. Souvent même il s'y fait gloire de ce qui auroit dû le couvrir de

confuſion. Il paroît qu'il avoit donné un libre cours à ſes paſſions ; & ce qui montre juſqu'où alloit la corruption de ſon cœur, il deſire dans une de ſes Elégies de mourir dans le ſein même de la volupté. Je ne penſe pas, dit ſur cela M. Bayle, que la Courtiſane Laïs qui mourut de la maniere que notre Poëte trouvoit ſi heureuſe, eût voulu que cela lui arrivât. J'ajoute qu'il y a lieu de croire qu'Ovide lui-même ne parloit pas fort ſérieuſement quand il faiſoit un ſouhait ſi honteux. C'eſt une de ces extravagances où un accès de paſſion peut bien jetter pour un moment un débauché, mais que ſon cœur démentiroit au même inſtant qu'il écouteroit la raiſon.

Ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que les pieces que l'amour a dictées à Ovide ſont extrêmement paſſionnées. Si l'on n'y trouve point ces expreſſions obſcenes qu'on lit dans Catulle, dans Horace & dans Martial, le poiſon que l'Auteur y préſente n'en

n'en eſt que plus dangereux. Plus il y a d'art dans ces écrits, plus le Poëte a ſoin de n'y employer que des termes convenables à la molleſſe qui en fait le caractere ; plus les traits qu'il lance ſont capables de bleſſer, plus les plaies qu'ils font ſont dangereuſes. Il eſt vrai qu'en faiſant ſon apologie dans le lieu de ſon exil, il proteſta qu'il n'avoit point fait les actions qu'il avoit décrites, & que l'eſprit avoit eu beaucoup plus de part que le cœur à ce qu'il avoit dit. On a aſſuré la même choſe de M. de la Fontaine, dont les Contes, le plus ingénieux peut-être de tous ſes ouvrages, font preſque à chaque Vers rougir la pudeur, & ne paroiſſent propres qu'à corrompre les mœurs. Mais le cœur peut-il être chaſte quand les diſcours ſont déshonnêtes, & que l'on ſait ſi bien exprimer tous les ramemens des plus honteuſes voluptés, & du libertinage le plus effréné ?

Ovide peu content de louer l'amour & ſes effets, voulut encore apprendre

l'art d'aimer & de ſe faire aimer. C'eſt-à-dire, ſelon la réflexion même de Bayle, qu'on ne ſoupçonnera point d'avoir eu une morale ſévere, qu'Ovide réduiſit en ſyſtême une ſcience pernicieuſe, dont la nature ne donne que trop de leçons, & qui n'a pour but qu'un plaiſir dont on rougit ſouvent dès qu'on l'a goûté, & qui entraîne pour l'ordinaire après ſoi la ruine de celui qui s'y eſt livré, & trop ſouvent le déshonneur des familles. Ovide avoit déjà plus de quarante ans lorſqu'il mit au jour ce dangereux ſyſtême. Son Livre fit beaucoup de mal parmi la jeuneſſe Romaine: il ne ſervit qu'à y allumer un feu, qui, ſans être excité, n'eſt que trop capable de faire par lui-même de grands ravages. Il avoit publié quelques années auparavant ſes cinq Livres des Amours, dont la plupart des pieces étoient le fruit de ſa jeuneſſe. Il nous apprend lui-même, dès l'entrée, qu'il les publia deux fois: la premiere, ils étoient diviſés en cinq Livres: il les réduiſit à trois la ſeconde fois.

Qui modo Naſonis fueramus quinque libelli
Tres ſumus: hoc illi prætulit cudor opus.

Ce fut dans l'intervalle de ces deux éditions, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, qu'il publia ſes Epîtres Héroïques, qui ne ſont pas le moins paſſionné de ſes Ouvrages. L'Art d'aimer commença à indiſpoſer Auguſte contre Ovide. Cet Empereur, tout Payen qu'il étoit, le regardoit comme un Livre infame, & comme l'art de commettre des adulteres, ainſi que ce Prince ne faiſoit pas difficulté de le dire. Cependant il y avoit déjà dix ans que ce livre étoit public, lorſqu'Auguſte ſe réſolut à en punir l'Auteur. Son indignation éclata enfin; & ſans avoir égard ni aux talens d'un Poëte qu'il avoit aimé, ni à la beauté de ſon génie, ni à ſon âge qui étoit de plus de cinquante ans, il le relégua à Tomes, ville de la Scythie d'Europe ſur les bords du Pont-Euxin. C'étoit l'an 762. ou 763. de la fondation de Rome.

Je n'ignore pas que pluſieurs prétendent que les Poéſies licentieuſes d'Ovide ne furent que le prétexte de ſa diſgrace, & que ſes actions, ou celles dont il avoit été témoin en furent la cauſe; mais il y a lieu de croire que le tout enſemble occaſionna ſon infortune. Ovide lui-méme parlant de ſa diſgrace, avoue qu'elle eut deux cauſes : l'une eſt ſon *Art d'aimer*; pour l'autre, il refuſe de la dire. Il fait entendre ſeulement que c'étoit une faute, & non pas un crime. Ses Vers influerent donc auſſi dans ſon malheur; il ſe défend trop ſérieuſement ſur cet article pour n'en être pas convaincu, & cette premiere raiſon fait honneur à Auguſte. De la maniere dont le Poëte en parle, on diroit même que c'étoit-là ſon crime capital. Il emploie tout ſon eſprit à ſe juſtifier par quantité d'exemples ſacrés & profanes. Théâtre, Aſſemblées, Jeux publics, Divinités même; il intéreſſe tout dans ſa cauſe, ou plutôt il tâche de rendre tout crimi-

nel pour ſe montrer innocent, ou du moins pour faire croire qu'il l'étoit. Ce n'eſt pas ainſi qu'on s'attache à excuſer un ſimple prétexte inventé pour amuſer le public & tromper ſa crédulité.

Mais j'ai dit, après Ovide lui-même, que ſon exil eut encore une autre cauſe. « Ah ! pourquoi, dit-» il, ai-je été le témoin indiſcret » de ce qu'il ne falloit pas avoir ? » Ce ſont mes yeux qui m'ont » rendu coupable : Oui, mes yeux » téméraires ont vu ce qu'ils ne » devoient jamais voir. Actéon vit » autrefois Diane prête à ſe mettre » au bain : ce fut une imprudence, » il la vit ſans le vouloir : cependant » livré à ſes chiens furieux, il en » devint la proie. C'eſt qu'à l'égard » des Dieux, ce qui arrive par ha-» ſard, eſt quelquefois puni comme » un crime : non, le haſard n'eſt pas » toujours une excuſe légitime de-» vant une Divinité offenſée ». C'eſt ainſi que le P. de Kervillars, Jeſuite,

traduit ces Vers du ſecond Livre des Triſtes :

Cur aliquid vidi ? Cur noxia lumina feci ?
Cur imprudenti cognita culpa mihi ?
Inſcius Actæon vidit ſine veſte Dianam :
Præda fuit canibus non minus ille ſuis.
Scilicet in Superis etiam fortuna luenda eſt ;
Nec veniam læſo numine caſus habet.

Le Poëte dit à peu près la même choſe dans l'Elégie V. du III. Livre du même ouvrage, où il s'exprime ainſi :

Inſcia quod crimen viderunt lumina plector :
Peccatumque oculos eſt habuiſſe meum.
Non equidem totam poſſum defendere culpam,
Sed partem noſtri criminis error habet.

Mais qu'avoit-il vu ? Il ne le dit pas : il déclare même qu'il doit ſur cela garder un ſilence inviolable, de peur d'aigrir de nouveau l'Empereur (*a*).

Perdiderint cum me duo crimina, carmen & error :
Alterius facti culpa ſilenda mihi.
Nam non ſum tanti renovem ut tua vulnera, Cæſar,
Quem nimio plus eſt indoluiſſe ſemel.

(*a*) *Triſt. l. 2.*

On ne peut donc deviner en quoi ſes yeux avoient péché. Nul Hiſtorien ſoit contemporain, ſoit poſtérieur, n'a voulu, ou n'a pu nous en inſtruire. Sidoine Appollinaire & quelques autres ont cru qu'il avoit eu un commerce criminel avec Julie fille d'Auguſte, & que c'eſt elle que le Poëte déſigne ſous le nom de Corynne dans ſes livres des Amours. On ne diſconvient pas que la lecture des Poéſies licentieuſes d'Ovide, n'ait donné à Julie, ou du moins augmenté en elle le goût de toutes ces horreurs qui cauſerent ſon déshonneur & ſa perte. Mais par ces poéſies licentieuſes on ne peut entendre, comme pluſieurs ſe le ſont imaginé, le Poëme de *l'Art d'Aimer*. Julie étoit hors de Rome, & l'objet de l'indignation de l'Empereur ſon pere, pluſieurs années avant que le Poëte excitât contre lui l'orage dont il ſentit toute la violence, & même quelque temps avant qu'il eût compoſé le Poëme dont il s'agit. D'ailleurs il auroit pu

par ſes Vers laſcifs amollir le cœur de Julie ſans avoir eu pour cela avec elle un commerce illicite. Quand on pourroit même ſoupçonner tout ce qu'on voudroit de cette Princeſſe, y a-t-il lieu de croire qu'Ovide eût été aſſez hardi & aſſez dépourvu de raiſon pour ſe prêter à une intrigue qui ne pouvoit être long-temps ignorée ? L'exil de ce Poëte qui n'arriva qu'environ dix ans après celui de Julie, eût-il été enfin une peine proportionnée à un crime pour lequel on faiſoit mourir des fils de Triumvirs ? Que Julie ne ſoit pas non plus celle qu'Ovide déſigne ſous le nom de Corynne, il eſt aiſé, ce ſemble, de s'en convaincre, ſi l'on fait bien attention que par-tout où il parle de la ſeconde cauſe de ſa diſgrace, il dit que c'eſt ſans deſſein ; que c'eſt par erreur, par un pur haſard qu'il a offenſé Auguſte. Auroit-il parlé ainſi s'il eût aimé la fille même de cet Empereur, ſous le nom de Corynne ? S'il eût vécu avec elle de la maniere

maniere dont il le dit dans l'Elégie V. du premier Livre de ſes Amours? Ce n'auroit plus été une erreur ou une imprudence ; ç'auroit été un crime avéré, dont il ſe ſeroit librement rendu coupable. Il avoit d'ailleurs plus de cinquante ans qnand il éprouva le reſſentiment d'Auguſte ; & il convient lui-même dans l'Elégie X. du IV. Livre de ſes Triſtes, qu'il avoit aimé Corynne dès ſa jeuneſſe.

Carmina cùm populo primùm juvenilia legi,
Barba reſecta mihi biſve ſemelve fuit,
Moverat ingenium totam cantata per urbem,
Nomine non vero dicta Corynna mihi.

Quelques-uns veulent qu'il avoit ſurpris Auguſte lui-même dans une action criminelle avec ſa fille Julie ; & ils ſe fondent ſur ce que Suétone, dans la vie de Caligula, dit que celui-ci publioit que ſa mere étoit née de l'inceſte d'Auguſte avec Julie. Mais Suétone ne dit pas que ce crime fût réel, qu'il fût même appuyé ſur quelque preuve un peu fondée : il

dit ſeulement que Caligula répandoit ce bruit : *Prædicabat matrem ſuam ex inceſto quod Auguſtus cum Julia filia commiſiſſet, procreatam.* Mais quel fond peut-on faire ſur le témoignage d'un Prince auſſi juſtement décrié que Caligula, qui ne craignit pas de chercher à déshonorer Auguſte pour ſe vanter d'en être ſorti en droite ligne ? De plus, quelle apparence qu'Ovide, auſſi plein d'eſprit qu'il l'étoit, eût oſé, même une ſeule fois, & quoiqu'en termes couverts, retracer un fait ſi déteſtable aux yeux d'un Prince dont il n'étoit occupé qu'à appaiſer la colere ? Il y en a qui mettent l'exil du Poëte ſur le compte de Julie fille de la premiere, & petite-fille d'Auguſte. Elle ſe trouvoit alors à la Cour d'où ſa mere étoit bannie depuis long-temps. On ſait d'ailleurs qu'elle n'étoit que trop fidelle à ſuivre ſes traces, & qu'elle eut le même ſort. L'exil d'Ovide ſuivit le ſien de près : ce qui a fait juger que ce Poëte s'étoit trouvé mêlé dans quelque in-

trigue, & qu'il avoit été témoin, peut-être par haſard, de quelque déſordre ſecret de cette Princeſſe. Mais il faut avouer que tout cela n'eſt que conjectures. Ovide ne s'eſt point expliqué, & perſonne ne l'a fait pour lui. Je ne vois pas plus de fondement à attribuer la diſgrace du Poëte à Mécénas. Toute la preuve que l'on en donne eſt qu'Ovide ne dit pas un mot de ce Courtiſan, ſi comblé d'éloges par la plupart des Poëtes de ſon temps. Mais Ovide peut avoir eu d'autres raiſons pour n'en point parler. Peut être même n'eut-il avec lui aucune liaiſon : ce qui ne ſeroit pas étonnant, puiſqu'il dit lui-même qu'il n'a point été lié avec Virgile, qui étoit ſi avant dans les bonnes graces de Mécénas (*a*).

Notre Poëte banni de Rome, loin de ſes amis & des objets de ſes plaiſirs, exilé dans un pays tout propre à glacer le génie le plus vif, & réduit

(*a*) *Meibomii Mœcenas, pag.* 141.

à un état d'autant plus triſte qu'il étoit plus oppoſé à ſes inclinations, & à ſon premier genre de vie, n'en fit pas moins ſa cour aux Muſes, & la Poéſie fit toute ſa conſolation. Ses Triſtes furent le premier fruit de ſon exil. C'eſt proprement l'hiſtoire de ſes malheurs. Jamais, dit le P. de Kervillars, qui a traduit ſi élégamment cet ouvrage en proſe, jamais peut-être la douleur, ſi éloquente dans tous les hommes, ne parla un langage plus naturel, plus noble & plus élégant. Tout y reſpire un air de triſteſſe majeſtueuſe. Le P. Bouhours en étoit ſi frappé, qu'il a cru ne pouvoir mieux louer quelques Lettres de M. de Buſſi Rabutin, compoſées dans ſon exil, qu'en les comparant à celles du Poëte relégué à Tomes. Mais Ovide eut beau ſe plaindre, il eut beau ſolliciter ſon retour en langage des Dieux, le Demi-Dieu offenſé demeura inflexible.

Pluſieurs Auteurs en ont pris occaſion d'accuſer Auguſte de dureté, & même d'inhumanité. Mais perſonne

que je ſache ne s'eſt exprimé plus vivement ſur cela, que M. de Lingendes dans ſon Elégie pour Ovide, où il dit entr'autres :

Ovide, c'eſt à tort, que tu veux mettre Auguſte
Au rang des Immortels,
Ton exil nous apprend qu'il étoit trop injuſte
Pour avoir des Autels.

Auſſi t'ayant banni ſans cauſe légitime,
Il t'a déſavoué,
Et les Dieux l'on ſouffert pour te punir du crime
De l'avoir trop loué.

Il falloit que ce fût un cruel, un barbare,
De raiſon dépourvu,
Pour priver ſon Pays de l'eſprit le plus rare
Que Rome ait jamais vu, &c.

Tibere, ſucceſſeur d'Auguſte, qui n'avoit pas le même intérêt à la diſgrace du Poëte, ne ſe laiſſa pas plus attendrir ; & ſoit indifférence, ſoit quelque autre raiſon, ce Prince ſe mit peu en peine d'avoir à Rome un bel eſprit de moins dans un ſiecle ſi fécond en beaux eſprits.

Tout ce qu'Auguſte avoit fait pour diminuer quelque choſe de la rigueur de l'exil du Poëte, c'eſt que dans l'Arrêt de ſa condamnation il avoit employé le terme de *reléguer*, au-lieu de celui *d'exiler*. C'étoit une eſpece de faveur : car, ſelon les Juriſconſultes, l'exil, dans ſa ſignification rigoureuſe, dit un banniſſement par Arrêt du Sénat, ou par Sentence du Juge, & emporte avec ſoi la confiſcation des biens : au lieu que le relégué n'eſt éloigné que pour un temps par ordre du Prince ; c'eſt ce qu'on appelle auſſi un homme diſgracié. Mais, comme on vient de le voir, la diſgrace d'Ovide fut par l'effet un véritable exil, puiſqu'il ne put obtenir ſon rappel. Tout l'avantage qui lui fut accordé, c'eſt qu'on lui laiſſa la jouiſſance de ſon patrimoine. Ce qu'on peut louer en lui, eſt que l'inflexibilité d'un Prince, dont il avoit eu ſi long-temps les bonnes gtaces, ne put jamais le porter à rien écrire contre lui qui marquât un cœur aigri & ulcéré. il

ne ceſſa même de le louer avec un excès qui tenoit de l'idolâtrie, & il en devint réellement idolâtre quand il eut appris ſa mort. Il fit non ſeulement ſon éloge en Langue des Sarmates, c'eſt-à-dire, dans la Langue que l'on parloit dans le lieu de ſon exil, & qu'il s'étoit appliqué à apprendre, pour y être moins étranger ; il pouſſa la folie juſqu'à l'invoquer, & à lui conſacrer une Chappelle, où il alloit lui offrir de l'encens & l'adorer tout les matins. C'eſt ce qu'il écrit en ces termes à ſon ami Græcinus :

Nec pietas ignota mea eſt : videt hoſpita terra,
In noſtrâ ſacrum Cæſaris eſſe domo.....

Et plus bas :

His ego do toties cum thure precantia verba
Eoo quoties ſurgit ab orbe dies, &c.

Il eſt aiſé de ſentir que le deſir de revenir à Rome, étoit le principal motif de cette ridicule idolâtrie, & ſi l'on ne s'en mocqua pas à la Cour de Tibere, au moins n'y eut-on aucun

égard. Les Sarmates furent plus ſenſibles à ſon infortune : Ovide trouva non-ſeulement de l'humanité parmi ces Barbares, il en reçut auſſi beaucoup de civilité. Ils l'aimerent, l'honorerent même, & firent des décrets pour lui donner des marques de leur eſtime. Ils lui acçorderent pluſieurs exemptions, ce qui étoit une faveur extraordinaire parmi eux ; & ils le couronnerent publiquement pour faire honneur à ſon mérite & à ſes talens. C'eſt Ovide lui-même qui nous apprend ce détail. Ces peuples néanmoins ne furent pas contens de l'affreuſe deſcription qu'il faiſoit de leur Pays ; ils s'en plaignirent à lui-même ; il leur en fit des excuſes qui augmenterent leur affection & leur attention pour lui. Il aſſure qu'il ſe conduiſit ſagement avec eux, & qu'il n'y écouta point la voix de ſes paſſions qu'il n'avoit penſé qu'à contenter à Rome. Cette retenue jointe à ce qu'il ne trouvoit point chez les Sarmates le plaiſir de la converſation, qui l'amuſoit ſouvent dans ſa patrie, lui laiſſoit

beaucoup de temps pour faire des Vers. Il n'aimoit d'ailleurs ni à boire, ni à jouer. Il falloit donc que la Poéſie fût ſa reſſource. Les Vers euſſent coulé de ſa plume avec encore plus d'abondance & de ſatisfaction, s'il eût trouvé des gens à qui il eût pu les réciter : car il avoue que de marcher dans les ténebres, & de faire des Vers qu'on ne peut lire à perſonne, c'eſt la même choſe. Son exil dura neuf ou dix ans, c'eſt-à-dire, juſqu'à ſa mort qui arriva au commencement de la 199e. Olympiade, vers l'an de Rome 770, la troiſieme année, ou ſelon d'autres, la cinquieme du regne de Tibere. Il avoit environ 60 ans. Il avoit deſiré, au cas qu'il mourût dans le lieu de ſon exil, que ſes cendres fuſſent portées à Rome, & que l'on mît ſur ſon tombeau l'Epithaphe ſuivante qu'il avoit compoſée :

Hic ego qui jaceo tenerorum luſor amorum,
Ingenio perii Naſo Poëta meo.
At tibi qui tranſis, ne ſit grave, quiſquis amaſti,
Dicere, Naſonis molliter oſſa cubent.

Les ſentimens exprimés dans cette Epitaphe ſont conformes à ſon génie & à ſes principes : mais il ne paroît pas que ſes deſirs aient été remplis.

Ovide eſt beaucoup plus connu par ſes Vers que par les actions de ſa Vie. Je ne parlerai point de ſes Métamorphoſes. On ne peut rien ajouter à ce que M. l'Abbé Bannier en dit dans la Préface de l'exacte & élégante Traduction qu'il a donnée de cet Ouvrage, & qu'il a enrichie de notes auſſi utiles que ſavantes. Ovide avoit jetté ces Métamorphoſes au feu, avec pluſieurs autres de ſes Poéſies, ſoit par dépit, ſoit, comme il le dit, parce qu'il n'y avoit pas mis la derniere main.

Carmina mutatas hominum dicentia formas :
Infelix domini quod fuga rupit opus.
Hæc ego diſcedens, ſicut benè multa meorum,
Ipſe meâ poſui mœſtus in igne manu, &c. (a).
Vel quod eram muſas, ut crimina noſtra, peroſus :
Vel quod adhuc creſcens & rude carmen erat.

(a) *Triſt. l. 1. Eleg. 6.*

Mais ſes précautions furent inutiles : on avoit des copies de cet Ouvrage, & il eſt parvenu juſqu'à nous. Il a été même traduit dans preſque toutes les Langues qui ont cours parmi les peuples où l'on a eu quelque ſoin de cultiver les Lettres. Ovide étoit jeune quand il le compoſa, & l'on s'en apperçoit.

Il fit ſes Faſtes dans un âge plus avancé. Avant lui, Cl. Quadrigarius, Afranius, Ennius, Piſon, Fannius, & Labénius, avoient traité cette matiere (*a*). Mais ſelon les Critiques, c'étoit d'un ſtyle fort ſec & très-ſimple. Ovide, tant par les graces de la Poéſie, que par la fécondité de ſon imagination, trouve le moyen de répandre des fleurs ſur toute la route qu'il nous a tracée. Il apporte les cauſes hiſtoriques ou fabuleuſes de toutes les Fêtes ou Féries qu'il attribue à chaque mois, le lever & le coucher de chaque

(*a*) Diſſertation ſur les Faſtes, par M. Couture, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tome I.

Conſtellation, d'une maniere à faire regretter la perte des ſix derniers qu'il avoit, dit-on, compoſés pour faire ſon année entiere. Je dis qu'il avoit, dit-on, compoſés : car il n'eſt pas certain qu'il eût achevé ces ſix derniers Livres, de la maniere dont il s'exprime au ſecond Livre des Triſtes :

Sex ego Faſtorum ſcripſi, totidemque libellos,
Cumque ſuo finem menſe volumen habet.

Il ſemble mettre de la diſtinction entre les ſix premiers & les ſix derniers, & donner ſeulement à entendre que ceux-là étoient déjà avancés. C'eſt ce qu'il paroît dire encore plus clairement dans les deux Vers ſuivans, où il dit que le malheur de ſa diſgrace interrompit ſon travail :

Idque tuo nuper ſcriptum ſub nomine, Cæſar,
Et tibi ſacratum ſors mea rupit opus.

Son premier deſſein avoit été de dédier cet Ouvrage à Auguſte, & peut-être que ce qui l'empêcha de

l'exécuter, eſt que ce Prince mourut pendant qu'il le compoſoit ou qu'il le revoyoit. Quoiqu'il en ſoit, il le dédia à Germanicus, fils de Druſus, neveu & fils adoptif de Tibere. Il ſe flattoit, en donnant cette marque d'eſtime à ce Prince, de le rendre ſenſible à ſes peines. Le pere Rapin (*a*), Jéſuite, homme d'eſprit & bon Critique, ne fait pas difficulté de dire que les Faſtes d'Ovide ſont l'ouvrage du meilleur goût, & le plus judicieux de tous ceux qui ſont ſortis de ſa plume; & que le Poëte y fait voir qu'il avoit acquis cette perfection de prudence & de modération qui conſiſte à dire ſeulement ce qui eſt néceſſaire & ce qui convient. C'eſt un ouvrage de beaucoup d'érudition, mais de cette érudition que l'on puiſe dans la plus belle Antiquité: & au jugement de pluſieurs Critiques, c'eſt-là, & là ſeulement, que le Poëte paroît ſupérieur à lui-même, quoiqu'on y trouve quelque-

(*a*) Rap. compar. d Homere & de Virg.

fois de l'inexactitude & de la négligence (*a*). Il eſt aiſé auſſi d'y remarquer le génie ſuperſtitieux des anciens qui s'appliquoient peu à approfondir une religion qui répondoit ſi bien à leurs mœurs & aux penchans de la nature. Ovide paroît cependant en avoir connu le ridicule. Il ſait, comme Horace, railler avec agrément les prétendues Divinités du Paganiſme, en les repréſentant ſemblables aux hommes, & en leur donnant la même maniere d'agir. Il avoit trop d'eſprit pour être ſérieuſement perſuadé d'une religion qui n'avoit d'autorité qu'autant que les hommes lui en donnoient : mais il étoit auſſi trop amateur du plaiſir, & trop plein de lui-même, pour s'en former une plus ſolide & plus relevée qui eût captivé ſon eſprit & ſon cœur.

Je reviens aux *Faſtes* : par ce mot il faut entendre le Calendrier des

(*a*) Lezeau, Préf. de la Trad. du premier Livre des Faſtes.

Romains, où étoient marqués jour par jour leurs Fêtes, leurs cérémonies, leurs jeux, les jours d'Audience & ceux qui ne l'étoient pas, &c. L'Auteur du Livre *de Mirabilibus Romæ*, que le ſavant Bénédictin, Dom Bernard de Montfaucon a publié dans ſon *Diarium Italicum*, a eu la ſimplicité de prendre cet Ouvrage d'Ovide pour un Martyrologe : *fuit Templum Jovis & Monetæ*, dit-il, *ſicut reperitur in Martyrologio Ovidii de Faſtis.* Ce n'eſt pas le ſeul trait d'ignorance de cet Auteur.

Il y a lieu de croire que le Poëte avoit fait ces Faſtes, au moins ce qui nous en reſte, avant que d'être relégué à Tomes, & qu'il les revit ſeulement dans le lieu de ſon exil ; mais ſes Triſtes en cinq Livres, & ſes Elégies datées du Pont qui ſont en quatre Livres, furent le fruit de ſon exil. Pontanus eſtimoit beaucoup les dernieres : Les *Pontiques*, dit-il, ſont autant au-deſſus des *Triſtes*, que le Poëme Héroïque eſt au-deſſus de

l'Elégie. Mais un défaut qui regne dans ces deux Ouvrages, c'eſt que la fiction y paroît trop, & que le Poëte aime ſouvent à s'égayer juſques dans les ſujets les plus graves & les plus ſérieux. Le vaiſſeau qui le porte au lieu deſtiné pour ſon exil, eſt-il accueilli de la tempête ? Il s'amuſe à compter les flots qui ſe ſuccedent les uns aux autres avec impétuoſité, & dont la fureur lui annonce un naufrage prochain :

Qui venit hic fluctus, fluctus ſupereminet omnes,
Poſterior nono eſt, undecimoque prior (a).

S'il faut en croire Ovide, dit M. l'Abbé Souchay (*a*), la mort, toute préſente qu'elle eſt, n'a rien qui l'étonne ; il la brave en homme intrépide : mais il ne peut ſe réſoudre à ſervir de pâture aux poiſſons :

(a) *Triſt. l.* 1. *Eleg.* 2.
(*b*) Deuxieme Diſcours ſur les Poët. Eleg. dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tome VII.

Nec

Nec lethum timeo : genus eſt miſerabile lethi :
Demite naufragium : mors mihi munus erit.
Eſt aliquid, fatove ſuo, ferrove cadentem,
In ſolitâ moriens ponere corpus humo ;
Eſt mandata ſuis aliquid ſperare ſepulcra,
Et non æquoreis piſcibus eſſe cibum.

Et de peur que l'on ne s'imaginât qu'il écrivoit après coup : je vois, dit-il ailleurs, en parlant de la même tempête : je vois ce qui l'irrite ; c'eſt que malgré ſes menaces, j'aie l'aſſurance de faire des Vers. Il eſt juſte qu'elle l'emporte ſur un mortel. Eh bien, ajoute-t-il, je ceſſe d'écrire, qu'elle ceſſe donc auſſi de nous menacer.

Improba pugnat hyems, indignaturque quòd auſim
Scribere, ſe rigidas incutiente minas.
Vincat hyems hominem, ſed eodem tempore, quæſo,
Ipſe modum ſtatuam carminis, illa ſui.

C'eſt en vain, dit ſur cela le Critique que je viens de citer, c'eſt en vain qu'Ovide ſe peint comme actuellement expoſé au péril ; il ne

m'intéreſſe point en ſa faveur ; je ne partage point ſes dangers, parce que j'apperçois la fiction, & que je me dis à moi-même : Quand il tenoit ce langage, il étoit déjà parmi les Sarmates, ou du moins il entroit dans le Port. M. l'Abbé Souchay reproche encore d'autres défauts à Ovide. Ce Poëte, dit-il, ne laiſſe rien à deviner, il exprime toujours plus qu'il ne peint : il offre une idée ſous toutes les images dont elle eſt ſuſceptible, & ne la quitte qu'après avoir épuiſé les images qui peuvent la repréſenter. Cette abondance exceſſive eſt comme le fonds de ſon caractère ; les exemples en ſont très-fréquens dans ſes pieces, ſur-tout dans ſes Elégies. Il aime ce qui eſt ſuperflu : il s'en tient rarement au ſeul néceſſaire ; en quoi conſiſte pourtant l'excellence d'un Ouvrage, qui n'eſt jamais plus parfait que quand on ne peut rien y retrancher, ſans en altérer la perfection. Avec ces défauts, Ovide a de belles qualités : il

eſt léger, abondant, fleuri; il ſurprend, il étonne par ſon incomparable facilité. Un ſavant Allemand prétend même que la lecture de ſes Poéſies peut être d'une grande utilité aux Orateurs, ſur-tout à ceux qui ſont chargés de traiter en public les affaires civiles (*a*). N'eſt-ce pas trop exagérer l'utilité des écrits d'Ovide? Ce Savant raiſonne plus juſte quand il en conſeille la lecture, à cauſe de la pureté & de l'élégance du ſtyle, quoique de ce côté-là même Ovide ne ſoit pas ſans défauts (*b*). La latinité d'Ovide, dit le ſavant Walchius dans ſon Hiſtoire Critique de la Langue Latine, page 408, eſt pure, douce, claire, élégante, ſi on la compare à celle de Martial, de Claudien, de Stace, & de quelques autres; mais ſi on veut la faire entrer en parallele avec celle de

(*a*) Bœclet, *de Eloquentiâ viri civilis, inter differt. Bœcl.* Tome I. *page* 121.

(*b*) Bœcler, *de comparandâ lat. ling. facilit.* Tome III. diſſert. Academic. page 334. 336. 340.

Cicéron, de Céſar, de Salluſte, de Tite Live, on trouvera qu'elle eſt inférieure à celle de ces Auteurs, & qu'elle a des défauts que ceux-ci n'ont point.

Cette facilité paroît encore plus dans les Epîtres d'Ovide qu'on appelle Héroïdes. Le ſtyle en eſt pur, & l'imitation des paſſions & l'expreſſion des inclinations & des mouvemens du cœur s'y montrent ſi ſenſiblement, que l'on voit bien que c'étoit-là le grand talent de ce Poëte. Mais il veut y paroître trop ſpirituel; il court ſouvent après des ornemens frivoles, & répand quelquefois des fleurs au-lieu de montrer des ſentimens. Toutes ces Epîtres en Vers qui portent le nom de quelque Héroïne, ne ſont pas d'Ovide, quoiqu'elles ſe trouvent parmi les ſiennes. Il y en a d'Aulus Sabinus; quelques-unes ont été faites depuis Ovide, d'autres lui ont été ſuppoſées. Il avoue celles de Pénélope, de Phyllis, de Canacé, d'Hipſipyle, d'Ariadne, de

Phédre, de Didon, de Sapho. Scaliger y ajoute, mais peut-être ſans beaucoup de fondement, celles de Briſéïs, d'Œnone, d'Hermonie, de Déjanire, de Médée, de Laodamie, & d'Hypermneſtre. Ces Epîtres ſont remplies de ſentimens tendres & paſſionnés, & d'une morale qui n'eſt digne que de l'école du libertinage & de la volupté.

C'eſt encore plus le caractere des trois Livres de *ſes Amours*, & des trois autres ſur l'*Art d'aimer*, dont j'ai déjà parlé ſuffiſamment pour un Ovrage qui auroit dû être dans un éternel oubli, ſi la corruption naturelle à l'homme depuis le péché n'eût pas tout mis en œuvre pour le répandre (*a*). Il eſt vrai que dans ce dernier Ouvrage il n'y a preſque d'indécence que dans le ſens, & qu'il n'y en a

(*a*) *Opus amorum, & artis amandi*, dit Walchius dans ſon Hiſtoire de la Langue Latine, pag. 411, *nocet vitæ innocentiæ, à cujus lectione juventutem imprimis, cujus pectora mollia, & ceræ ſimilia ſunt, omninò removendam eſſe arbitramur.*

point, ou preſque point dans les expreſſions. Mais les préceptes dont il eſt rempli ſont extrêmement dangereux, & rien n'étoit plus capable de corrompre la jeuneſſe Romaine que la morale laſcive qui y regne. J'en dis preſque autant de ſon Livre du *Remede de l'Amour*. C'eſt un remede qui n'eſt pas ſans poiſon : c'eſt un nouvel artifice plus propre à enflammer les paſſions, qu'à contribuer à les éteindre, quoique l'on ne puiſſe diſconvenir que l'on y trouve des maximes fort raiſonnables & fort ſages.

Une des bonnes qualités d'Ovide fut celle de n'être point ſatyrique. Il étoit cependant très-capable de s'exercer dans la ſatyre, comme il l'a fait voir dans ſon Poëme intitulé Ibis, ou contre Ibis. On ignore contre qui il l'écrivit : on ſait ſeulement que celui qui en eſt l'objet s'étoit déclaré ſon ennemi, peu de temps après qu'il eut été diſgracié. Auſſi fut-ce un des premiers écrits que le Poëte fit à Tomes, comme il ſemble qu'on

doive le conclure de ce qu'il dit au commencement, qu'il avoit cinquante ans lorſqu'il le compoſa :

Tempus ad hoc, luſtris jam bis mihi quinque peractis;
Omne fuit Muſæ carmen inerme meæ:
Nullaque, quæ poſſit, ſcriptis tot millibus exſtat
Littera Naſonis ſanguinolenta legi.

D'autres croient cependant que ce petit Poëme fut fait avant qu'il fût relégué à Tomes. Quoiqu'il en ſoit, il falloit que celui contre qui il s'y déchaîne, l'eût vivement irrité pour l'obliger à faire une telle violence à ſon caractere. Il fait paſſer en revue dans cette piece tous les tourmens qui ſe trouvent marqués dans l'Hiſtoire & dans la Fable, & dont il avoit pu ſe rappeller le ſouvenir, pour les ſouhaiter à celui qu'il déſigne ſous le titre d'*Ibis*. Denys de Salvaing, Seigneur de Boiſſieu, a fait ſur ce Poëme un commentaire fort eſtimé. *Commentarios ad Ovidii in Ibim Elegiam, doctos, Jupiter! Et laborioſos in lucem edidit*, dit Chorier

dans la vie de ce Savant, page 40. Ce Commentaire fut imprimé à Lyon en 1633. *in*-4°. & non en 1638, comme le dit l'Abbé de Marolles, dans la Préface de la Traduction Françoiſe qu'il a faite du même Poëme.

Voilà tous les Ouvrages d'Ovide qui ſont parvenus juſqu'à nous, ſi l'on excepte les fragmens de quelques autres, ſi courts qu'ils ne méritent pas la peine d'être comptés: tels ſont, par exemple, le peu de Vers qui nous reſtent du Poëme ſur les oiſeaux, piece dont parle Pline dans le trente troiſieme Livre de ſon Hiſtoire naturelle; & le petit fragment d'une autre piece en forme d'Elégie, intitulée: *De medicamine faciei.* Pluſieurs Savans prétendent même qu'Ovide n'en étoit point l'Auteur, mais il dit lui-même le contraire dans le troiſieme Livre de ſon Art d'aimer:

Eſt mihi quo dixi veſtræ medicamina formæ
Parvus, ſed cura grande, libellus, opus.

l'Elégie,

L'Elégie, intitulée la *Noix* ou le *Noyer* (*nux*) lui eſt auſſi attribuée, & elle n'eſt pas éloignée de ſon ſtyle: cependant on doute que ce ſoit ſon ouvrage.

Entre les écrits qui ſont plus ſûrement de lui, & que nous avons perdus, ou qui ſont encore cachés dans la pouſſiere de quelque Bibliotheque, on compte: 1°. Les ſix derniers Livres des Faſtes, ſuppoſé, comme je l'ai dit, qu'il les ait faits. 2°. Médée, Tragédie: Quintilien en parle: elle eſt louée auſſi dans le Dialogue des Orateurs, ou ſur les cauſes de la corruption de l'Eloquence, que les uns donnent à Tacite, d'autres à Quintilien, mais dont il eſt plus ſûr de dire que l'Auteur eſt inconnu. Ovide lui-même ſemble faire alluſion à cette Tragédie dans le deuxieme Livre des Triſtes, où il parle ainſi:

Et dedimus tragicis ſcriptum regale cothurnis;
Quæque gravis debet verba cothurnus habet.

3°. Des Déclamations : le ſeul ouvrage que l'on connoiſſe qu'il ait fait en proſe. J'en ai parlé plus haut. 4°. Une traduction des Phénomenes d'Aratus. Lactance en fait mention dans le Livre II. de ſes Inſtitutions Divines, n°. 5. & en rapporte les trois derniers Vers. 5°. Un aſſez grand nombre d'Epigrammes. 6°. Un Livre contre les mauvais Poëtes : il eſt cité par Quintilien, Livre VI. 7°. Le Triomphe de Tibere : on croit que c'étoit un Poëme où il célébroit la Victoire de ce Prince en Illyrie. 8°. Un Poëme à la louange de l'Empereur Auguſte. Ovide le compoſa après la mort de ce Prince, comme je l'ai déjà fait remarquer : il le fit en Langue des Sarmates, ainſi qu'il le dit lui-même dans l'Epître ou l'Elégie XIII. du IV. Livre de ſes Epîtres écrites du Pont.

Ah, pudet! & Getico ſcriſi ſermone libellum...
Materiam quæris? laudes de Cæſare dixi.

9°. Deux Livres ſur le combat naval

donné à Actium entre Octavius & Antoine, l'an de Rome 723. 10°. Un Livre d'Oracles ou de Divinations.

Outre ces écrits d'Ovide que nous n'avons plus, on lui en attribue plusieurs qui ne sont point sortis de sa plume. Par exemple, 1°. Passerat, Barthius, l'Abbé Lezeau, & plusieurs autres le font auteur de la *Consolation à Livie*, sur la mort de Drusus frere de Tibere. L'Abbé Lezeau (*a*) fixe même le temps de la composition de cette piece, & dit qu'Ovide la fit durant son exil. Mais cette Epître est du Poëte Pedo Albinovanus, contemporain & ami d'Ovide qui le loue dans ses Poësies, & qui lui a adressé l'Elégie X. du IV. Livre de ses Lettres écrites du Pont. 2°. On a encore attribué à Ovide un Panégyrique en vers, adressé à Calpurnius Pison : quelques-uns prétendent que c'est l'ouvrage de Lucain. 3°. Une Elégie *de Philomela*, ou des différens

(*a*) *Lezeau, Vie d'Ovide, au-devant de la traduction du I. Livre des Fastes.*

ſons ou des voix des Oiſeaux, des Quadrupedes, &c. Cette Elégie eſt indigne de notre Poëte: il y a plus lieu de croire qu'elle vient de quelque Grammairien Chrétien, qui vivoit dans les premiers ſiecles de l'Egliſe. 4°. L'Elégie *de Pulice*, publiée par Goldaſt, ſous le nom d'Ofilius Sergianus, n'eſt pas moins indigne d'Ovide, de même que la piece intitulée, *le Songe*. 5°. C'eſt auſſi ſans fondement qu'on le fait Auteur des Argumens des Livres de l'Enéide de Virgile, que l'on trouve ſous ſon nom dans pluſieurs Manuſcrits. Mais rien n'eſt plus ridicule que de mettre ſur ſon compte les trois Livres intitulés, *de Vetula*, qui furent imprimés à Cologne en 1470, & dont on a fait depuis pluſieurs éditions. Cet ouvrage plein de froides railleries, & d'une latinité ſouvent corrompue, eſt peut-être ſorti de la plume de quelque Moine des bas ſiecles, ou du Protonotaire Léon qui a fait la Préface. On peut lire les marques principales

de ſuppoſition dont cet écrit eſt plein dans la Bibliotheque latine de Jean-Albert Fabricius, Tome II. p. 383. & ſuivantes, & dans Polycarpe Lyſer dans ſon Hiſtoire des Poëtes du moyen âge.

Les ouvrages d'Ovide ont ſouvent été mis au jour, depuis & preſque dès l'Origine de l'Imprimerie. Maittaire dans ſes Annales de l'Imprimerie cite une édition *in-folio*, faite à Rome en 1471. par Conrad Sweynheym, & Arnoul Pannartz. Les Amours, les Epîtres Héroïdes, & les Triſtes, avoient déjà paru par les ſoins des mêmes en 1469. On réimprima Ovide à Veniſe en 1472 & en 1474. A Boulogne en Italie en 1480. & avec une Préface d'Accurſius à Veniſe en 1486. Toutes ces Editions ſont *in-folio*. On en fit une *in*-12. à Veniſe en 1516. mais on n'y trouve pas les Métamorphoſes. Henri Etienne, dans ſon *Pſeudo-Cicero*, loue l'édition d'Alde de 1503. en 3 volumes *in*-8°. Alde en fit une autre en 1515. & une

troiſieme en 1533. auſſi en 3 trois volumes. Ovide fut encore imprimé à Baſle en 1527. en 1532 & en 1548, & à Veniſe en 1530. à Baſle encore en 1549. & 1550. en 2 volumes *in-folio*, avec les Commentaires d'Antoine Conſtant ou Conſtance, de Paul Marſus, de Barthelemi Merula, de Domitio Calderini, & de pluſieurs autres. Gryphe l'imprima à Lyon en 1546. en 3 volumes *in 12*. Plantin le donna en 1566. & en 1578. en 3 petits volumes *in-12*. avec les Scholies de Victor Giſelin. Il parut en 1601. à Francfort chez Wechel avec les notes des différens Commentateurs. A Lyon en 1603. dans le *Corpus Poëtarum Latinorum*. Daniel & Nicolas Heinſius s'appliquerent auſſi à revoir le texte de ce Poëte ; & le premier le publia ainſi revu, à Leyde en 1629, à Amſterdam en 1630. & depuis au même lieu en 1653. Corneille Schrevelius le publa à Leyde en 1661. *in-8°*. avec les notes *Variorum*. On eſtime beaucoup l'édition que Nicolas Hein-

sius donna à Amsterdam en 1661. en 3 volumes *in*-12. C'est son édition, au moins pour la correction du texte, que Buchard Cnipping a suivie dans celle qu'il donna à Leyde en 1670. en 3 volumes *in*-8°. & qui fut réimprimée chez Blaeu à Amsterdam en 1683. Daniel Crespin s'est aussi conformé à l'édition de Nicolas Heinsius dans celle qu'il fut chargé de faire à l'usage de feu Mr. le Dauphin, & qui fut imprimée à Lyon en 4 volumes *in*-4°. en 1689. On a encore des éditions d'Ovide faites à Amsterdam en 1702. A Leipsick en 1703. A Londres par les soins de Michel Maittaire en 1718. en 3 volumes *in*-12. & dans le premier volume du recueil des Poëtes Latins, imprimé dans la même ville *in-folio* en 1713. par les soins du même Michel Maittaire. Pierre Burman a procuré aussi une édition d'Ovide en 1714. & depuis en 1727. avec les notes de différentes personnes, en 4 vol. *in*-4°. à Amsterdam chez MM. Westein. Je n'en cite pas davantage : cette énu-

mération ſeroit trop longue & trop ennuyeuſe. On peut conſulter ſur cela le chapitre 9. de l'Hiſtoire critique de la Langue Latine, écrite en latin, par Jean-George Walchius, qui marque les éditions d'Ovide à qui il donne la préférence, & l'ordre ſelon lequel il conſeille de lire les écrits de ce Poëte : la Bibliotheque latine de Jean-Albert Fabricius, Tome I. depuis la pag. 279. juſqu'à 288. & Tome II. depuis la page 358. juſqu'à 382. Cet habile Bibliothéquaire que la mort a enlevé à la République des Lettres le 30 Avril 1736. parle auſſi dans les endroits que je viens de citer, de pluſieurs traductions d'Ovide en François, en Flamand, en Allemand, en Danois, en Anglois, &c. Il pouvoit en citer quelques autres, en d'autres langues, ſur-tout en Italien, dont il ſe contente de rapporter quelques-unes. Les Métamorphoſes parurent en cette langue dès 1497. à Veniſe *in-folio*, & depuis on imprima dans la même langue la plus grande partie des écrits

du même poëte en différentes Villes d'Italie, & ailleurs, comme on peut le voir dans l'ouvrage intitulé, *Notizia de' libri rari nella lingua Italiana, &c.* de l'édition de Londres 1726. *in*-8°. pages 146. 147. & 148. Voyez auſſi, ſur quelques éditions d'Ovide, les jugemens des Savans de M. Baillet, Tome IV. *in*-4°. & le Dictionnaire critique de Bayle à l'article d'Ovide. A l'égard des traductions Françoiſes de ce Poëte, je ne connois que l'abbé de Marolles qui nous ait donné en notre langue toutes les poéſies de cet Auteur : encore en a-t-il excepté les Métamorphoſes qui méritoient mieux aſſurément d'être traduites que l'Art d'aimer, les Héroïdes, &c. Cet Abbé, auſſi mauvais que fécond traducteur, dit qu'il n'avoit été que ſix ſemaines à traduire les ſix Livres des Faſtes : mais il ſemble qu'il ne devoit pas s'en vanter, de peur de faire naître un préjugé déſavantageux à ſon ouvrage, comme ayant été précipité. Auſſi cette traduction n'eſt-elle ni

exacte, ni pure pour le ſtyle : & l'on trouve les mêmes défauts dans les autres traductions d'Ovide qu'il donna depuis 1660. juſqu'en 1661. & qui forment 7 vol. *in*-8°. C'eſt pour cela que le ſieur de l'Eſtang, (c'eſt-à-dire, Gaſpard de Tende, ſavant Provençal, mort en 1697.) dans ſon Traité *De la Traduction ou Regles pour apprendre à traduire la Langue Latine en la Langue Françoiſe*, a tiré de ces verſions de l'Abbé de Marolles des exemples des mauvaiſes traductions. Avant le Sr. de Marolles, Renouard avoit donné une traduction des Métamorphoſes, à Paris, chez Guillemot, en 1625. *in*-8°. Mais cette traduction n'eſt plus ſupportable depuis longtemps. Le Sr. Du Ryer en a donné une autre en 1660. *in-folio* à Paris, avec des Explications hiſtoriques, morales & politiques, & M. l'Abbé de Bellegarde en a pubié une nouvelle à Paris en 1701. en 2 vol. *in*-8°. & *in*-12. L'Abbé Lezeau, comme je l'ai déjà inſinué, avoit entrepris une traduc-

tion des ſix Livres des Faſtes, & il paroît qu'il étoit capable d'y réuſſir ; mais il n'a donné que la traduction du premier Livre, qui fut imprimée en 1714. à Paris chez Barbou. Le Traducteur y a joint d'amples notes critiques & hiſtoriques, qui, ſelon moi, ſont ce qu'il y a de plus eſtimable dans ſon ouvrage. La Vie d'Ovide qui eſt à la tête, eſt trop ſuperficielle, & l'Auteur y adopte trop facilement les idées de Ciofanius & de quelques autres, qui ſe ſont ſouvent trompés ſur le compte d'Ovide. Les Triſtes, ou *les Elégies Pontiques*, ou datées du Pont en forme de Lettres, ont été traduites avec autant d'élégance que d'exactitude par le P. de Kervilars, Jeſuite, & enrichies de notes utiles. Cette traduction contient deux vol. *in*-12. imprimés à Paris ; le premier en 1724. & le ſecond en 1725.

On trouve peu de traductions de Poëtes en proſe, qui ſemblent moins être traductions, & qui aient plus l'air original que celle-ci. Les penſées

d'Ovide n'y ſont point, pour l'ordinaire, comme dans une langue étrangere. En général le Poëte y retient tout ſon caractere, & y parle François comme ſon langage naturel. Je ne parle point des traductions en Vers: il n'y a preſque aucun Ouvrage d'Ovide qui n'ait été ainſi ou traduit, ou imité, ou paraphraſé par nos Poëtes. Tout le monde connoît les Métamorphoſes en Vers François par Thomas Corneille, frere de Pierre; les Epîtres d'Ovide, auſſi en Vers par Claude-Gaſpard Bachet de Méziriac, imprimées à Bourg-en-Breſſe en 1632. & réimprimées depuis pluſieurs fois: les Epîtres & Elégies amoureuſes d'Ovide traduites en Vers par l'Abbé Barrin, &c. L'Ovide en Vers Burleſques par d'Aſſoucy ne mérite pas d'être compté. M. Boileau a fait connoître en deux mots le mérite de cet Ouvrage dans ſon Art Poétique, où il dit:

Le plus mauvais plaiſant eut ſes approbateurs,
Et juſqu'à d'Aſſoucy, tout trouva des lecteurs.

FIN.

TABLE
DES FABLES

Contenues dans les trois Volumes des
METAMORPHOSES D'OVIDE.

TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER.

FABLE I. *Dieu débrouille le Cahos, en tire les quatre Elémens, & tous les autres corps qui compoſent le monde, & les établit chacun dans le lieu qu'ils doivent occuper.* Page 1
EXPLICATION. 3
FAB. II. *Après que tous les Etres vivans furent produits, Prométhée forma l'Homme, en détrempant de la terre avec de l'eau, & Minerve anima ſon ouvrage.* 5
EXPLICATION. 8
FAB. III. *Les quatre Ages du monde ſuivirent la formation de l'Homme. Le premier fut l'Age d'Or, pendant lequel on vit régner ſur la Terre l'Innocence & la Juſtice.* 13
EXPLICATION. 15
FAB. IV. *Dans le Siecle d'Argent, les Hommes commencent à être moins heureux.*

& moins juſtes que dans le Siécle d'Or. Dans l'Age d'Airain qui leur ſuccéde, ils deviennent encore plus méchans ; mais leur malice ne ſe déclare entiérement que dans le Siécle de Fer. 16

EXPLICATION. 18

FAB. V. *Les Géans ayant tenté de ſe rendre maîtres du Ciel, Jupiter les enſévelit ſous les Montagnes qu'ils avoient entaſſées les unes ſur les autres, pour y donner l'aſſaut ; & la Terre ayant animé leur ſang, en forme des Hommes cruels & féroces.* 19

EXPLICATION. 20

FAB. VI. *Jupiter voyant les crimes de cette race impie, fait aſſembler les Dieux & détermine de détruire l'Univers.* 25

EXPLICATION. 28

FAB. VII. *Lycaon, Roi d'Arcadie, pour s'aſſurer ſi c'étoit Jupiter lui-même, qui étoit venu loger dans ſon Palais, lui fit ſervir dans un feſtin le corps d'un ôtage qu'on lui avoit envoyé. Ce Dieu pour le punir le changea en Loup.* 29

EXPLICATION. 31

FAB. VIII. *Jupiter ne ſe contenta pas de la perte de Lycaon pour épouvanter le reſte des hommes ; mais, parce qu'ils étoient tous criminels, il réſolut de les exterminer par un Déluge univerſel.* 33

EXPLICATION. 37

FAB. IX. *Neptune calme les flots irrités ; & ordonne à Triton de sonner de sa conque pour faire rentrer la Mer dans ses bornes, & les Fleuves dans leurs lits. Deucalion & Pyrrha se sauvent seuls du Déluge.* 39
EXPLICATION. 41
FAB. X. *Deucalion & Pyrrha repeuplerent la Terre en jettant derriere eux des pierres, de la maniere que Thémis, dont ils avoient consulté l'Oracle, le leur avoit prescrit.* 42
EXPLICATION. 44
FAB. XI. *La Terre réchauffée par les rayons du Soleil, forma plusieurs Monstres ; entre autres le Serpent Python, qu'Appollon tua à coups de Fleches. Pour célébrer la mémoire d'un événement si mémorable, il institua les Jeux Pythiens, & prit le surnom de Pythien.* 47
EXPLICATION. 49
FAB. XII. *Apollon étant devenu amoureux de Daphné, fille du Fleuve Pénée, & ne pouvant la rendre sensible, se mit à la poursuivre : mais la Nymphe ayant imploré le secours de son pere, elle fut changée en Laurier.* 50
EXPLICATION. 56
FAB. XIII. *Jupiter amoureux d'Io, fille du Fleuve Inaque, la poursuit, & couvre la terre de ténebres, dont il enveloppe cette Nymphe, pour lui ravir son honneur.* 58

EXPLICATION. 60
FAB. XIV. *Jupiter ayant changé Io en Vache, pour la dérober à la jalouſie de Junon, fut obligé de la remettre à cette Déeſſe, qui la donna en garde au vigilant Argus. Alors Jupiter envoya Mercure pour endormir ce Gardien & lui ôter la vie.* 63
EXPLICATION. 67
FAB. XV. *Pan étant devenu amoureux de la Nymphe Syrinx, fille du Fleuve Ladon, & voyant que tous ſes diſcours ne pouvoient la rendre ſenſible, ſe mit à la pourſuivre. Syrinx arrêtée par les eaux du Fleuve ſon pere, implora le ſecours des Naïades ſes ſœurs, qui la changerent en Roſeau. Pan prit quelques-uns de ces roſeaux & en fit cette eſpece de Flûte à ſept tuyaux, qui porte le nom de cette Nimphe.* 68
EXPLICATION. 69
FAB. XVI. *Mercure ayant endormi Argus lui tranche la tête.* 71
EXPLICATION. ibid.
FAB. XVII. *Pour ne pas laiſſer inutiles les yeux d'Argus, Junon les attacha à la queue du Paon. Io furieuſe & épouvantée par divers ſpectres, après avoir parcouru pluſieurs Pays, s'arrête en Egypte, où Junon enfin appaiſée lui redonne ſa premiere figure, & permet qu'elle y ſoit adorée ſous le nom d'Iſis.* 72

EXPLICAT,

DES FABLES.

EXPLICATION. 75

LIVRE SECOND.

FAB. I. *Phaëton insulté par Epaphus, monte au palais du Soleil, pour le prier de faire connoître qu'il est son fils. Appollon ayant juré par le Styx qu'il ne lui refuseroit rien de tout ce qu'il souhaiteroit pour cela, il lui demanda à conduire son char pendant un jour : ce qui lui réussit si mal, que le Monde alloit être entiérement embrasé, si Jupiter, d'un coup de foudre, n'eût précipité le jeune téméraire dans l'Eridan.* 77

SUITE DE LA I. FAB. *Quoique le Soleil eût donné à Phaëton tous les avis nécessaires pour bien conduire son Char, néanmoins il ne put empêcher que ses Chevaux ne l'emportassent par des chemins qui leur étoient inconnus.* 85

EXPLICATION. 93

FAB II. III. & IV. *Pour prévenir un embrasement universel, Jupiter foudroya Phaëton, dont les sœurs furent converties en Peupliers, & leurs larmes formerent l'Ambre qui en découla. Le Roi Cycnus, inconsolable de sa mort, fut changé en Cygne.* 99

EXPLICATION des FAB. II. III. & IV. 105

FAB. V. *Comme Jupiter faisoit la revue du*

Monde, pour éteindre le reſte du feu, il devint amoureux de Caliſto qu'il vit en paſſant par l'Arcadie; & pour ſe faire aimer de cette Nymphe, il prit la forme de Diane. 107

SUITE de cette Fable. *Les Nymphes découvrent à Diane le malheur arrivé à Caliſto, & cette Déeſſe la chaſſe de ſa compagnie, parce qu'elle avoit perdu ſa pudicité.* 109

FAB. VI. & VII. *Junon jalouſe de ce que Caliſto avoit ſu plaire à Jupiter, la changea en Ourſe. Comme Arcas ſon fils l'alloit tuer ſans la connoître, Jupiter les enleva l'un & l'autre dans le Ciel, où ils forment les Conſtellations de la grande & de la petite Ourſe. Le Corbeau, pour avoir trop jaſé devint noir de blanc qu'il étoit autrefois.* 111

EXPLICATION des Fab. V. VI. & VII. 115

FAB. VIII. *Une autre fille de même nom que Coronis, Maîtreſſe d'Appollon, avoit été changée en Corneille, pour un rapport indiſcret qu'elle avoit fait à Minerve, dont elle etoit chérie, ſur la Corbeille où Erichthonius étoit enfermé.* 117

EXPLICATION. 119

FAB. IX. *Nyctimene ayant conçu pour ſon pere Nyctée une flamme criminelle, les Dieux pour punir ſon inceſte, la méta-*

morphoſerent en Hibou, & Appollon perce d'un coup de Fléche le ſein de Coronis ſur le rapport que le Corbeau lui fit de l'infidélité de ſa Maîtreſſe. 122

EXPLICATION. 124

FAB. X. *Ocyroé, fille du Centaure Chiron, voulant ſe méler de prédire l'avenir, annonçoit à ſon pere les deſtinées du jeune Eſculape, lorſque les Dieux la changerent en Jument.* 125

FAB. XI. *Mercure ayant volé les Bœufs d'Appollon, engagea Battus, qui l'avoit vu, à n'en rien dire, & lui fit pour cela un préſent. Mais comme il ſe défioit de ce vieux Berger, il prit une autre figure & le tenta par de nouvelles promeſſes qui l'éblouirent. Pour le punir de ſon infidélité, Mercure le métamorphoſa en pierre de touche.* 128

EXPLICATION des Fables X. & XI. 130

FAB. XII. *Mercure devenu amoureux de Herſé, fille de Cécrops, voulut engager Aglaure à lui rendre ſervice auprès de ſa ſœur, & à lui permettre l'entrée de ſon appartement ; mais elle ne voulut jamais y conſentir, à moins qu'il ne lui promît une bonne ſomme d'argent.* 132

EXPLICATION. 135

FAB. XIII. *Pallas commande à l'Envie de rendre Aglaure jalouſe de ſa ſœur Herſé. Agitée de cette paſſion, Aglaure empêche*

Mercure d'entrer dans l'Appartement de ſa ſœur, & ce Dieu la change en pierre. 136

EXPLICATION. 139

FAB. XIV. *Jupiter ſe change en Taureau, enleve Europe, dont il étoit amoureux, & l'emporte ſur ſon dos au travers de la Mer juſques dans l'iſle de Crête.* 141

EXPLICATION. 143

LIVRE TROISIEME.

FAB. I. *Jupiter ayant enlevé Europe, Agénor ſon pere ordonne à ſon fils de l'aller chercher, & de ne rentrer jamais dans la Phénicie qu'il ne l'eût retrouvée. Cadmus après avoir parcouru une partie de la Grece, alla conſulter l'Oracle, qui lui apprit qu'il devoit fonder une ville dans l'endroit où il verroit une Géniſſe s'arrêter, & nommer ce Pays-là Béotie.* 147

EXPLICATION. 149

FAB. II. *Cadmus, pour rendre graces aux Dieux de l'accompliſſement de l'Oracle, envoya ſes Compagnons puiſer de l'eau à la Fontaine de Mars, où ils furent dévorés par le Dragon qui la gardoit. Y étant allé lui-même il tua le Dragon; ſema ſes dents par le conſeil de Minerve, & il en ſortit des hommes armés, qui s'entretuerent tous,*

à l'exception de cinq qui ſervirent à peupler la ville de Thebes. 151
EXPLICATION. 156
FAB. III. *Diane fatiguée de la Chaſſe ſe baigne avec ſes Nymphes dans la vallée de Gargaphie, où Acteon la voit par haſard.* 159
EXPLICATION. 162
SUITE de la III. Fab. *Acteon, petit-fils de Cadmus, eſt métamorphoſé en Cerf, & déchiré par ſes Chiens, pour avoir vu Diane lorſqu'elle ſe baignoit avec ſes Nymphes.* 164
SUITE de l'Explication de la III. Fab. 167
FAB. IV. *Junon jalouſe de Sémelé, va la trouver ſous la figure de Béroé, & lui inſpirant de la défiance contre Jupiter, l'oblige de demander à ce Dieu qu'il vienne la viſiter avec tout l'appareil de grandeur & de majeſté avec lequel il s'approche de ſon épouſe. Jupiter étant venu la voir avec la foudre à la main, met le Palais en feu, & Sémelé périt dans cet embraſement.* 169
EXPLICATION. 172
FAB. V. *Sémelé viſitée par Jupiter, comme il le lui avoit promis, brûle, pour ainſi dire, entre ſes bras, & ne pouvant ſupporter des feux ſi violens, elle meurt. Naiſſance de Bacchus, ſon éducation & ſa nourriture. La diſpute de Jupiter & de Junon eſt décidée par Tirésias, qui avoit été homme & femme.* 174

EXPLICATION. 176
FAB. VI. *La Nymphe Echo, cherchant à amuſer Junon, pour donner le temps aux Maîtreſſes de Jupiter de s'évader, fut changée en voix, & ſouffrit dans la ſuite tous les mépris de Narciſſe dout elle étoit amoureuſe.* 177
EXPLICATION. 181
FAB. VII. *Narciſſe devenu amoureux de ſa propre image, qu'il avoit vue dans une Fontaine, & s'étant laiſſé mourir de langueur; les Dieux le changerent en une fleur, qui porte encore ſon nom.* 182
EXPLICATION. 188
FAB. VIII. IX. & X. *Penthée ſe moque de toutes les prédictions de Tirésias, & défend à ſes gens d'honorer Bacchus, qui venoit d'arriver en triomphe dans la Grece, & leur ordonne même de l'amener captif. Bacchus, ſous la forme d'Acetès, l'un de ſes compagnons, ſouffre cette indignité, & lui raconte toutes les merveilles que ce Dieu avoit opérées. Un tel récit ne ſert qu'à enflammer la colere de Penthée, qui va ſur le mont Cytheron pour troubler les Orgies qu'on y célébroit, mais il y eſt déchiré par ſa propre mere & les autres Bacchantes.* 192
SUITE de la X. Fab. *Penthée déchiré par ſa mere & les autres Bacchantes.* 202
EXPLICATION des Fab. VIII. IX. & X. 204

LIVRE QUATRIEME

FAB. I. II. III. & IV. *Les filles de Minyas, au lieu de célébrer la Fête de Bacchus, travaillent pendant ce temps-là, & racontent pluſieurs Hiſtoires pour ſe déſennuyer : entr'autres celles de Dercete, de Sémiramis & de Naïs. Pyrame & Thisbé s'étant donné rendez-vous hors des Murs de Babylone, Thisbé, qui y arriva la premiere, fut obligée de ſe cacher dans un Antre, à la vue d'une Lionne, & laiſſa tomber ſon écharpe. Pyrame qui vit cette écharpe enſanglantée crut que Thisbé étoit morte & ſe tua de déſeſpoir. Thisbé, étant ſortie quelque temps après & voyant ſon amant ſans vie, ſe perça le ſein de la même épée.* 211

EXPLICATION des Fab. I. II. III. & IV. 220

FAB. V. *Vénus piquée contre le Soleil, de ce qu'il avoit découvert ſon commerce avec Mars, le rendit toujours malheureux dans ſes amours.* 225

EXPLICATION. 228

FAB. VI. *Appollon, chagrin de voir Leucothoé, qu'il aimoit, enterrée toute vive par ſon pere, la changea en l'Arbre qui porte l'Encens. Clytie outrée du mépris que ce Dieu lui témoignoit, ſe laiſſa mourir de*

langueur & fut changée en Héliotrope. 231
EXPLICATION. 233
FAB. VII. VIII. IX. X. XI. & XII. *La Nymphe Salmacis, ayant vu le jeune Hermaphrodite dans le Bain, ſe jetta dans l'eau, & le tenant embraſſé, il implore le ſecours de Mercure ſon pere & de Venus ſa mere. Bacchus, pour puuir les filles de Minyas, du mépris qu'elles avoient fait de ſes Fêtes, les changea en Chauve-Souris, leurs ouvrages en Lierre & en feuilles de Vigne.* 235
EXPLICATION des Fab. VII. VIII. IX. X. XI. & XII. 242
FAB. XIII. & XIV. *Junon ayant envoyé Tiſiphone dans le Palais d'Athamas, y cauſa tant de trouble & de déſordre, que ce Prince devenu furieux écraſa contre une muraille le jeune Léarque ſon fils; en pourſuivant enſuite ſa femme Ino, elle ſe précipita dans la Mer avec Mélicerte ſon autre fils; & Neptune, à la priere de Vénus, les changea en Dieux Marins. Les Dames de Thebes, qui accompagnoient Ino, ſur le point de ſe précipiter dans la Mer, furent changées en Rochers & en Oiſeaux.* 247
EXPLICATION des Fab. XIII. & XIV. 255
FAB. XV. *Tant de malheurs arrivés coup ſur coup, obligerent enfin Cadmus & Hermione ſa femme à abandonner le ſéjour de Thébes,*

Thèbes, pour ſe retirer dans l'Illyrie, où ils furent métamorphoſés en Serpens. 259
EXPLICATION. 261
FAB. XVI. & XVII. *Perſée, fils de Jupiter & de Danaé, ayant tué Méduſe, emporta ſa tête dans l'Afrique, & le ſang qui en découla y forma cette quantité de Serpens, dont cette Partie du monde a été depuis infectée. Atlas Roi de ce Pays, effrayé du ſouvenir d'un Oracle, qui lui avoit prédit qu'un fils de Jupiter viendroit un jour le détrôner, réſolut de tuer Perſée ; mais celui-ci le prévint, lui ôta la vie, & les Dieux le changerent en cette Montagne qui porte encore ſon nom.* 265
EXPLICATION des Fab. XVI. & XVII. 269
FAB. XVIII. XIX. *Perſée, après la victoire qu'il venoit de remporter ſur Atlas & que celui-ci eut été métamorphoſé en Montagne, fut en Ethiopie, où il arriva dans le moment qu'Andromede étoit expoſée à un Monſtre. Perſée tua ce Monſtre, & cacha ſous le ſable la tête de la Gorgone, & la couvrit de feuilles & de plantes maritimes qui devinrent du corail. Il rend graces aux Dieux de ſa victoire, épouſe Andromede, & pendant les nôces, il raconte la maniere dont il avoit tué Méduſe, & pourquoi Minerve avoit changé ſes cheveux en Serpens.* 278

TABLE

EXPLICATION des Fab. XVIII. & XIX. 285

TOME SECOND.

LIVRE CINQUIEME.

FABLE I. *Phinée, à qui Andromede avoit été promiſe en mariage, étant entré avec ſes amis dans la ſalle du Feſtin, dans le temps que Perſée racontoit ſes aventures, il y en eut combat fort opiniâtre, dans lequel le Héros donna des preuves éclatantes de valeur.* page 1

EXPLICATION. 10

FAB. II. *Perſée voyant qu'il étoit prêt à ſuccomber ſous le nombre de ſes ennemis, leur préſenta la tête de Méduſe, & changea Phinée en Rocher, avec tous ceux qui avoient pris les armes pour lui. Après cette victoire, Perſée retourna avec Andromede dans ſon pays, où il convertit Prétus en pierre; & ſans ſe ſouvenir de l'injure que ſon ayeul Acriſe lui avoit faite, il le rétablit dans ſon Royaume.* 13

EXPLICATION. 17

FAB. III. IV. & V. *Polydecte ne voulant pas croire que ce fût cette tête de Méduſe qui faiſoit par-tout tant de bruit, fut converti en pierre. Minerve quitte ſon frere*

Perſée, & va ſur le Mont Hélicon pour viſiter les Muſes. Celles-ci l'entretiennent de leurs aventures à la Cour de Pyrenée, qui les trouva ſi charmantes, qu'il en devint amoureux. De ſorte que pour éviter ſa violence, elles prirent auſſi-tôt des aîles, & ſe ſauverent en volant. Pyrenée qui les voulut ſuivre, s'imaginant qu'il pourroit voler comme elles, tomba du haut de la tour & ſe tua ſur le carreau. On lui conte auſſi l'Hiſtoire des neuf Piérides qui ſont changées en Pies, pour avoir eu la témérité de faire un défi aux Muſes. 19

EXPLICATION des Fab. III. IV. & V. 25

FAB. VI. *Pendant que Pluton ſe promene dans la Sicile, Vénus prie ſon fils de lui percer le cœur d'une de ſes fléches.* 30

EXPLICATION. 33

FAB. VII. *Pluton enleve Proſerpine; & convertit en Fontaine la Nymphe Cyane, qui vouloit s'oppoſer à cet enlévement. Cérès occupée à chercher ſa fille, métamorphoſe Stelle en Lezard, parce qu'il s'étoit moqué d'elle.* 34

EXPLICATION. 36

FAB. VIII. & IX. *Cérès, ayant cherché inutilement ſa fille par toute la terre, découvre, par le moyen de la Nymphe Aréthuſe, que Pluton l'avoit enlevée, & obtient de Jupiter que Proſerpine lui ſeroit*

rendue, ſi elle n'avoit rien mangé depuis qu'elle étoit arrivée dans le Royaume de Pluton; mais Aſcalaphe ayant dit qu'elle avoit mis dans ſa bouche quelques grains de Grenade, Jupiter, ſuivant l'Arrêt des Parques, établit qu'elle demeureroit, chaque année, ſix mois avec Pluton & ſix mois avec ſa mère; Proſerpine irritée de ce procédé, changea Aſcalaphe en Hibou. Comme les Sirenes s'étoient trouvées en la compagnie de Proſerpine, lorſqu'elle fut enlevée, les Dieux leur donnerent des aîles pour l'aller chercher par toute la terre. 48

EXPLICATION des Fab. VIII. & IX. 52

FAB. X. *Après que le Jugement de Jupiter eut appaiſé Cérès, cette Déeſſe alla trouver Aréthuſe, pour apprendre l'Hiſtoire de ſes amours. La Nymphe lui raconta qu'Alphée qui l'aimoit, l'ayant pourſuivie un jour, elle implora le ſecours de Diane, qui l'avoit changée en Fontaine, & la terre s'étant entr'ouverte pour lui donner paſſage, elle alla reſſortir dans la Sicile, où le Fleuve Alphé, mêlant ſes eaux avec les ſiennes, l'avoit accompagnée.* 55

EXPLICATION. 60

FAB. XI. *Cérès, ayant ordonné à Triptoleme d'aller par tout le monde enſeigner l'art de cultiver la terre, ce Prince s'arrêta dans*

la Scythie, à la Cour de Lincus, qui jaloux de la réputation que Triptoleme alloit acquérir, voulut le faire mourir; mais dans le temps qu'il se disposoit à commettre une action si barbare, Cérès le changea en Lynx. 61

EXPLICATION. 63

LIVRE SIXIEME.

FAB. I. II. III. & IV. *Minerve ayant loué le chant des Muses & approuvé la vengeance qu'elles avoient tirée de leurs rivales, vint trouver Arachné sous la figure d'une vieille femme. Cette fille fait un défi à la Déesse, qui l'ayant accepté représente sur la toile plusieurs histoires; Arachné en ayant fait autant de son côté, Minerve outrée de voir qu'elle la surpassoit par la délicatesse de son ouvrage, lui donna trois ou quatre coups de navette sur la tête, dont cette habile Ouvriere conçut tant de chagrin, qu'elle se pendit de désespoir. La Déesse touchée de compassion la changea en Araignée.* 67

EXPLICATION des Fab. I. II. III. & IV. 76

FAB. V. *Latone piquée des mépris que Niobé affectoit d'avoir pour elle, engagea Apollon & Diane de faire mourir tous les enfans de cette orgueilleuse Reine, ce qui la jetta dans*

un ſi grand déſeſpoir, qu'elle perdit toute ſorte de ſentiment & fut changée en Rocher. 85

EXPLICATION. 93

FAB. VI. *Latone fatiguée d'une longue marche, & encore plus du poids de ſes deux enfans, qu'elle portoit entre ſes bras, arriva près d'un Etang, où elle voulut ſe déſaltérer. Quelques Payſans qui y travailloient l'ayant repouſſée, & ayant troublé l'eau pour l'empêcher de boire, la Déeſſe indignée les changea en Grenouilles.* 101

EXPLICATION. 105

FAB. VII. & VIII. *Marſyas ayant fait un défi à Apollon, ce Dieu, après l'avoir vaincu l'écorcha vif. Les larmes qui furent répandues à ſa mort formerent le fleuve qui porte ſon nom.* 107

EXPLICATION des Fab. VII. & VIII. 109

FAB. IX. *Progné ayant épouſé Térée Roi de Thrace, le pria d'aller à Athenes pour lui amener ſa ſœur Philomele. Térée, étant devenu amoureux de cette jeune Princeſſe, lui fit violence, & après lui avoir coupé la langue, la laiſſa enfermée dans un vieux Château, qui étoit au milieu des Bois. Philomele trouva le moyen de faire ſavoir ſa diſgrace à ſa ſœur, par un canevas ſur lequel elle avoit tracé l'hiſtoire de ſes mal-*

heurs, & qu'elle lui envoya par un de ſes Gardes. 111
EXPLICATION. 122
FAB. X. *Progné délivre Philomele de ſa priſon & la conduit à la Cour de Térée. Pendant qu'elle rouloit ſes projets de vengeance, ſon fils Itys étant arrivé dans l'appartement où elle étoit, elle lui coupa la gorge, & le fit ſervir dans le feſtin qu'elle donna à ſon mari: obligé de s'enfuir, elle fut changée en Hirondelle, Philomele en Roſſignol, & Térée en Hupe.* 123
EXPLICATION. 128
FAB. XI. *Borée n'ayant pu obtenir d'Erechthée Roi d'Athenes, ſa fille Orithye en mariage, l'enleva, & l'ayant emportée dans la Thrace où il régnoit, en eut deux enfans, Calaïs & Zetès, qui dans la ſuite eurent des aîles comme leur pere.* 132
EXPLICATION. 135

LIVRE SEPTIEME.

FAB. I. *Les Argonautes, après pluſieurs aventures, arriverent enfin dans la Colchide, où Jaſon avec le ſecours de Médée, qui étoit devenue amoureuſe de lui, dompte les Taureaux qui jettoient le feu par les narines, enleve la Toiſon d'or, après avoir endormi le Dragon qui la gardoit, & re-*

tourne victorieux avec Médée dans la Theſſalie. 137
EXPLICATION. 147
FAB II. III. & IV. *Jaſon voyant à ſon retour, ſon pere accablé d'infirmités & de vieilleſſe, prie Médée de le rajeunir; ce que cette Princeſſe exécute avec les herbes qu'elle va cueillir en différens endroits. Les filles de Pélias, l'ayant priée de rendre le même ſervice à leur pere, Médée, pour venger Jaſon des maux que ce Prince avoit faits à Eſon, les ayant obligées de lui couper la gorge, ſous prétexte de faire couler dans ſes veines un ſang, qui pût lui redonner des forces, ce malheureux Prince devient la victime de la crédule tendreſſe de ſes filles. Médée, pour éviter le châtiment qu'elle méritoit, ſe ſauva ſur ſon char.* 154
EXPLICATION des Fab. II. III. & IV. 165
FAB. V. — XIX. *Toutes ces Fables ne contiennent que le Voyage de Médée, où le Poëte mêle pluſieurs métamorphoſes. Médée s'étant retirée à Corinthe, & ayant appris que Jaſon avoit épouſé la fille de Créon, elle mit le feu au Palais de ce Prince, qui y fut brûlé avec ſa fille, poignarda les deux enfans qu'elle avoit eus de Jaſon, & ſe ſauva à Athenes où Egée l'épouſa.* 168
EXPLICATION des Fab. V. —XIX. 171

FAB. XX. — XXIV. *Hercule enchaîne le Chien infernal à trois têtes, qui transporté de rage, souilla de son écume la Terre qui depuis ce temps-là produit des herbes venimeuses. Médée voulant faire mourir Thésée avec un poison composé de l'Aconit, Egée reconnoît son fils à la garde de son épée, lui arrache de la main la coupe fatale, & Médée évite par sa fuite le châtiment qu'elle méritoit. On chante ensuite les réjouissances publiques que l'on fit à l'arrivée de Thésée, & l'on chante dans cette Fête les grandes actions de Thésée, & principalement la victoire qu'il avoit obtenue sur Scyron, ce fameux Pirate qui fut converti en rocher qui porte son nom. Minos pour venger la mort d'Androgée son fils, se prépare à faire la guerre aux Athéniens, & va dans plusieurs Isles pour demander du secours. L'on conte aussi par occasion le changement d'Arné en Chouette.* 175

EXPLICATION des Fab. XX. —XXIV. 179

FAB. XXV. *Minos n'ayant pu obtenir aucun secours de divers peuples, alla à Egine pour demander du secours à Eaque, fils de Jupiter & d'Egine, qui le lui refuse, sous prétexte d'une alliance contractée avec les Athéniens; à peine Minos est-il parti que Céphale arrive, envoyé de la part des Athé-*

niens, pour demander du ſecours contre Minos; Eaque lui accorde ſa demande & lui raconte comment ſes Etats avoient été dépeuplés par la contagion. 182
EXPLICATION. 189
FAB. XXVI. *Jupiter, à la priere d'Eaque ſon fils, métamorphoſe en hommes les Fourmis qui étoient dans le creux d'un vieux Chêne. Ces Hommes furent appellés Myrmidons, du nom que les Grecs appellent ces petits animaux, car ils les nomment Myrmeces.* 191
EXPLICATION. 194
FAB. XXVII. & XXVIII. *Céphale abandonne l'Aurore qui l'avoit ravi, & vient retrouver Procris ſon épouſe qu'il aimoit uniquement; ce Prince ayant voulu éprouver en ſe déguiſant, ſi ſa femme l'aimoit autant qu'elle paroiſſoit l'aimer, la trouva infidele: ce qui la jetta dans une ſi grande confuſion, lorſqu'elle eut reconnu ſon mari, qu'elle alla de honte ſe cacher dans les bois. Cependant ce Prince qui ne pouvoit ſouffrir cette ſéparation, ſe réconcilia avec elle. Elle lui donna à ſon retour un Dard & un Chien, qui fut depuis converti en pierre, à la chaſſe d'un animal furieux, que Thémis en colere de ce que le fils de Laïus avoit développé l'obſcurité de ſes Oracles, avoit envoyé à l'entour de Thebes*

pour faire du dégât dans le Pays. 197
EXPLICATION des Fab. XXVII. & XXVIII. 205
FAB. XXIX. *Procris ayant à ſon tour, ſur quelque rapport, conçu de la jalouſie contre Céphale, qu'elle croyoit amoureux, alla dans les bois où il chaſſoit pour le ſurprendre; le bruit qu'elle fit dans les brouſſailles ayant fait croire à ce Prince que c'étoit quelque bête, il lui lança le javelot dont elle lui avoit fait préſent & la tua.* 206
EXPLICATION. 210

LIVRE HUITIEME.

FAB. I. *Minos commence la guerre par le Siége de Mégare. La deſtinée de cette Ville étoit attachée à un poil rouge que Niſus, qui en étoit Roi, portoit parmi ſes cheveux blancs. Scylla ſa fille, amoureuſe de Minos, coupa ce poil fatal pour le lui donner, & le Roi de Crête profitant de cette trahiſon, ſe rendit maître de Mégare, & marqua beaucoup de mépris pour cette perfide Princeſſe, qui s'étant jettée dans la mer pour le ſuivre, atteignit le Vaiſſeau. Niſus qui avoit déjà été changé en Epervier l'ayant apperçue, fondit ſur elle pour la déchirer à coups de bec. La peur lui ayant fait lâcher priſe,*

elle fut métamorphoſée en Alouette. 214
EXPLICATION. 222
FAB. II. *Minos ayant vaincu les Athéniens, les oblige d'envoyer en Crête, de neuf en neuf ans, ſept jeunes hommes, & autant de filles des meilleures maiſons d'Athenes pour être expoſés au Minotaure dans le Labyrinthe, où Minos l'avoit enfermé pour le dérober aux yeux du Public. Le ſort tombe entr'autres ſur Théſée ; mais par le ſecours d'Ariane fille de Minos, qui en devint amoureuſe, il tue ce monſtre, ſe délivre du Labyrinthe & emmene cette Princeſſe dans l'Iſle de Naxe, où il l'abandonna. Bacchus pour la conſoler lui offrit ſon cœur, & pour rendre ſon nom immortel, plaça dans le Ciel la Couronne qu'il lui avoit donnée.* 224
EXPLICATION. 226
FAB. III. *Dédale ennuyé de ſon exil, trouva le moyen de ſe ſauver de l'Iſle de Crête avec des aîles. Son fils Icare n'ayant pas ſuivi le conſeil qu'il lui avoit donné de ne point s'élever trop haut, la chaleur du Soleil fondit la cire qui attachoit ſes aîles, & ce jeune téméraire tomba dans la mer, où il périt : cette mer a toujours porté ſon nom depuis ce funeſte accident. La ſœur de Dédale lui ayant confié ſon fils Perdix, pour l'inſtruire dans les Arts, Dédale jaloux des progrès que ſon neveu faiſoit, le préci-*

pita du haut d'une tour ; Minerve qui a toujours favorisé les beaux Arts, le changea avant qu'il tombât à terre, en Perdrix.

EXPLICATION.

FAB. IV. *Œnée Roi de Calydon ayant oublié Diane dans un ſacrifice qu'il offroit à tous les autres Dieux, cette Déeſſe en fut ſi irritée, qu'elle envoya un ſanglier monſtrueux dans la campagne, qui y fit mille ravages : il fallut aſſembler toute la Nobleſſe du pays pour lui donner la chaſſe. Méléagre fils d'Œnée, ſe mit à la tête des jeunes Princes qui arriverent à Calydon, & ayant tué ce Sanglier, il en donna la hure à ſa Maîtreſſe Atalante, fille du Roi d'Arcadie. Ses oncles Plexippe & Toxée ayant voulu la lui enlever, ce Prince les tua. Althée leur ſœur & mere de Méléagre, outrée de déſeſpoir de la perte de ſes deux freres, dévoua ſon fils aux Furies, & ayant pris un tiſon fatal que les Parques lui avoient donné quand ce Prince naquit, & de la conſervation duquel dépendoit ſa vie, elle le fit brûler. Méléagre perdit la vie avec de mortelles douleurs, au moment que le tiſon fut conſumé. Les ſœurs de ce Prince infortuné couvertes de deuil, lui rendirent les derniers devoirs juſqu'à ce que Diane les ayant changées en Oiſeaux, elles s'envolerent.*

EXPLICATION. 255
FAB. V. & VI. *Théſée à ſon retour de la chaſſe de Calydon, ayant trouvé l'Achéloüs débordé, ſe retira chez le Dieu de ce Fleuve, qui après le repas lui conte l'hiſtoire des cinq Nayades qui avoient été changées en ces Iſles Echinades, & celle de l'Iſle Périmele, dont il avoit autrefois été amoureux, & que ſon pere précipita dans la mer.* 260
EXPLICATION des Fab. V. & VI. 264
FAB. VII. VIII. IX. & X. *Jupiter & Mercure ayant pris une forme humaine, trouvent chez Philémon & Baucis l'hoſpitalité que tout le voiſinage leur avoit refuſée. C'eſt pourquoi ces Dieux ayant reconnu leur zele, changerent leur cabane en un Temple dont ils leur donnerent la charge de Prêtres, & après une longue vie, ces deux bonnes gens furent eux-mêmes convertis en arbres. Le village où ils demeuroient fut ſubmergé par les eaux avec tous leurs habitans, & changé en Etang. Achéloüs conte auſſi par occaſion le pouvoir que Protée avoit de ſe revêtir de pluſieurs figures.* 265
EXPLICATION des Fab. VII. VIII. IX. & X. 273
FAB. XI. *Achéloüs conte à Théſée l'hiſtoire de Métra, qui pour nourrir ſon pere, qui étoit dévoré d'une faim canine, pour avoir*

coupé un arbre consacré à Cérès, demanda à Neptune qui l'avoit autrefois aimée, la vertu de se transformer. Ainsi Ereſichthon qui avoit été forcé de la vendre, afin d'avoir quelque argent pour vivre, la revendit plusieurs fois, parce qu'aussi-tôt qu'il l'avoit vendue, elle prenoit une autre forme, & s'échappoit facilement. Mais enfin cette ruse ayant été découverte, ce misérable pere fut contraint de se dévorer lui-même, & reçut la peine que son impiété méritoit. 277

EXPLICATION. 285

LIVRE NEUVIEME.

FAB. I. *Déjanire fille d'Œnée, étant recherchée en mariage par un grand nombre de Héros, son pere la promit à celui qui vaincroit les autres. Hercule & Achéloüs combattirent l'un contre l'autre à qui demeureroit un si beau prix. Achéloüs s'étant métamorphosé en Serpent & puis en Taureau, Hercule néanmoins le vainquit & lui arracha une de ses cornes. Les Nayades filles de ce Fleuve, la releverent de terre, & l'ayant remplie de tous les fruits que l'Automne peut fournir, ils la nommerent corne d'abondance.* 287

EXPLICATION. 292

FAB. II. *Hercule s'en retournant victorieux*

avec Déjanire qu'il venoit d'épouſer, la confie à Neſſus pour lui faire paſſer le Fleuve Evene, qui étoit débordé. Le Centaure en devint amoureux, & voyant Hercule à l'autre bord, veut l'enlever. 294

EXPLICATION. 296

FAB. III. & IV. *Hercule s'étant apperçu du deſſein de Neſſus, lui tira une fléche, qui le perça de part en part, & le mit hors d'état d'exécuter ſon entrepriſe. Neſſus prêt à expirer, donne à Déjanire une tunique trempée dans ſon ſang, l'aſſurant qu'elle ſeroit un préſervatif contre l'infidélité de ſon mari. Déjanire ayant appris qu'Hercule étoit amoureux d'Iole, lui envoya la tunique du Centaure Neſſus, croyant le ramener à elle. Dès qu'Hercule l'eut revétue, il ſentit des douleurs ſi violentes, & devint ſi furieux, qu'il précipita dans la mer Lichas qui l'avoit apportée, qui fut enſuite changé en un Rocher. Ce Héros prépara un bûcher que Philoctete alluma ; il s'etendit deſſus & fut conſumé par la flamme après avoir fait lui-même le récit de ſes exploits. Lorſque le feu eut conſumé ce qu'Hercule avoit de mortel, Jupiter l'enleva dans le Ciel & le mit au rang des Dieux.* 297

EXPLICATION des Fab. III. & IV. 305

FAB. V. & VI. *Junon prie Lucine, Déeſſe qui préſide aux accouchemens, d'empêcher Alcmene*

Alcmene d'accoucher heureuſement d'Hercule. De ſorte que Lucine, ſous la figure d'une vieille femme, ſe mit à la porte du Palais d'Alcmene dans une poſture qui l'empêchoit d'accoucher, & lui faiſoit ſentir des douleurs violentes. Galanthis, l'une des ſervantes d'Alcmene, ayant apperçu cette vieille en cette poſture, s'imagina qu'elle nuiſoit à ſa maîtreſſe, & pour la faire retirer, elle publia que ſa maîtreſſe étoit enfin délivrée, & la vieille qui le crut, s'étant levée, Alcmene accoucha d'abord heureuſement. Lucine, pour punir l'eſclave, la métamorphoſa en Belette, animal qui fait ſes petits par la bouche. 307

EXPLICATION des Fab. V. & VI. 310

EXPLICATION des Travaux d'Hercule. 319

FAB. VII. VIII. IX. & X. *Une Nymphe en fuyant Priape qui la pourſuivoit, eſt métamorphoſée en arbre; Dryope ayant coupé un rameau de cet arbre pour le donner à ſon fils qu'elle tenoit entre les bras, éprouve le même changement, & tandis qu'Iole fait à Alcmene le récit de cette avanture, elle apprend que ſon frere Iolas étoit revenu dans ſa premiere jeuneſſe. Le Poëte raconte auſſi à cette occaſion l'hiſtoire des enfans de Callirrhoé.* 329

EXPLICATION des Fab. VII. VIII. IX. & X. 335

FAB. XI. *Byblis ayant conçu pour ſon frere Caune une flamme criminelle, l'obligea d'éviter en fuyant les tranſports d'une ſœur inſenſée ; elle eſt métamorphoſée en Fontaine.* 337

EXPLICATION. 349

FAB. XII. *Ligdus ayant ordonné à ſa femme Téléthuſe qu'au cas qu'elle accouchât d'une fille, elle la fît mourir ; Iſis qui lui apparut en ſonge lui défendit d'exécuter l'ordre de ſon mari, & lui promit de lui être favorable. Téléthuſe ayant accouché d'une fille qui fut nommée Iphis, la fit paſſer pour être un garçon, qui ayant enſuite épouſé Ianthe, changea de ſexe par le ſecours d'Iſis, qui voulut récompenſer la piété de Téléthuſe.* 351

EXPLICATION. 358

LIVRE DIXIEME.

FAB. I. *Euridice femme d'Orphée, comme elle couroit ſur l'herbe avec d'autres Nymphes, meurt de la morſure d'un Serpent qui l'avoit mordue au talon.* 359

FAB. II. *Orphée, après avoir long-temps pleuré ſa chere Euridice, deſcend aux enfers. Pluton & les Parques la lui rendent à condition qu'il ne la regarderoit qu'après*

être sorti du séjour des Ombres ; mais comme il ne put résister au plaisir de la voir, elle lui fut ravie pour toujours. Ovide prend ici occasion de conter la Fable d'un Berger qui fut changé en Rocher à l'aspect de Cerbere, & celle d'Œlene & de Léthée qui furent aussi convertis en pierres. 360

EXPLICATION des Fab. I. & II. 365

FAB. III. *Orphée étant sur le mont Rhodope, attiroit au son de sa voix & de sa Lyre les animaux, les rochers & les arbres. Le pin, connu seulement depuis la métamorphose d'Attis Prêtre de Cybelle, se trouva au nombre de ceux qui y furent attirés.* 369

EXPLICATION. 370

FAB. IV. *Cyparisse ayant tué par mégarde un Cerf privé qu'il aimoit, & voulant se donner la mort, fut changé en Cyprès par Apollon.* 372

EXPLICATION. 374

FAB. V. *Jupiter charmé de la beauté de Ganymede, se métamorphose en Aigle pour l'enlever, & l'ayant conduit dans le Ciel, le fait Echanson de la table des Dieux.* 375

EXPLICATION. 376

FAB. VI. *Apollon jouant avec Hyacinthe, Borée détourna le palet, qui ayant frappé ce jeune homme à la tête, lui ôta la vie. Son sang fut changé en une fleur qui porte son nom.* 378

EXPLICATION. 380
FAB. VII. & VIII. *Vénus ne pouvant souffrir que les Céraſtes profanaſſent l'Iſle de Cypre, qui lui étoit conſacrée, par les ſacrifices barbares qu'ils offroient à leurs Dieux, les change en taureaux, & pour punir les Propétides de leurs débauches, elle les métamorphoſe en Rochers.* 382
EXPLICATION des Fab. VII. & VIII. 384
FAB. IX. *Pygmalion célébre Statuaire voyant l'impudicité des Propétides, en conçut un ſi grand mépris pour toutes les femmes, qu'il prit la réſolution de ne ſe marier jamais. Cependant il devint amoureux d'une Statue qu'il avoit faite; & par les prieres qu'il fit à Vénus, cette Statue ayant été animée, il l'épouſa & en eut un fils appellé Paphus, dont l'Iſle de Cypre a pris ſon nom.* 385
EXPLICATION. 388
FAB. X. *Myrrha, fille de Cyniras & de Conchréis, ayant conçu pour ſon Pere un amour inceſtueux, & ne voyant point de remede à ſa paſſion, ſe pendit de déſeſpoir. Sa nourrice y accourut, coupa la corde & la délivra. Après avoir ſu le ſujet de ſon déſeſpoir elle lui promit de la ſervir & de lui faire obtenir ce qu'elle ſouhaitoit, ſans que ſon pere le ſût; ce qu'ayant exécuté, & Cyniras ayant enfin découvert que c'étoit ſa*

fille, il la pourſuivit pour la tuer. Myrrha fut obligée pour éviter le châtiment qu'elle méritoit, de ſe retirer dans le pays des Sabéens où elle acoucha d'Adonis & fut changée en l'arbre qui porte ſon nom. 389

FAB. XI. *Adonis élevé par les Nayades, lorſqu'il fut devenu grand, fut autant aimé de Vénus que Cyniras avoit été aimé de ſa fille, & même Vénus le ſuit par-tout dans les bois & au travers des Rochers.* 401

EXPLICATION des Fab. X. & XI. 403

FAB. XII. *Vénus craint que les Lions, les Sangliers ou autres bêtes ſauvages faſſent tort à Adonis, & lui conſeille de ne pourſuivre que les bêtes à qui la nature n'a point donné des armes.* 404

FAB. XIII. *Schœnée ayant formé le deſſein de ne donner ſa fille Atalante en mariage qu'à celui qui la ſurpaſſeroit à la courſe, Hippomene ayant jetté ſur le chemin des pommes d'or, qu'elle s'amuſa à ramaſſer, remporta la victoire & l'épouſa. Mais ayant dans la ſuite profané avec elle un bois conſacré à Cérès, ils furent l'un & l'autre changés en Lions.* 405

EXPLICATION des Fab. XII. & XIII. 414

FAB. XIV. & XV. *Adonis étant mort à la chaſſe, de la morſure d'un Sanglier, Vénus change ſon ſang en une fleur rouge.* 418

EXPLICATION des Fab. XIV. & XV. 419

TABLE

TOME TROISIEME.

LIVRE ONZIEME.

FABLE I. & II. *Tandis qu'Orphée chantoit ainſi ſur le mont Rhodope, les Dames de Thrace dont il mépriſoit les tendres empreſſemens profiterent de la fureur que leur inſpiroient les Orgies qu'elles célébroient, & le mirent en pieces; un Serpent qui voulut mordre ſa tête que l'Hebre avoit portée dans l'Iſle de Lesbos, fut changé en pierre, & les Bacchantes qui l'avoient déchiré, en arbres de differentes eſpeces.* Page 1

EXPLICATION des Fab. I. & II. 5

FAB. III. *Bacchus quittant le ſéjour de la Thrace, après avoir puni les femmes qui avoient maſſacré Orphée, & paſſant ſur le Mont Tmole dans la Lydie, Silene qui l'accompagnoit s'égara, & des Payſans l'ayant rencontré le préſenterent à Midas Roi de Phrygie, qui le rendit à Bacchus. Pour reconnoître ce ſervice, ce Dieu lui demenda ce qu'il déſiroit, & Midas ſouhaita de pouvoir convertir en or tout ce qu'il toucheroit, ce qui lui fut accordé. Il ſe repentit bientôt d'avoir obtenu un pouvoir ſi funeſte, & ayant prié Bacchus de l'en délivrer, ce Dieu lui ordonna d'aller ſe laver dans le*

Pactole, qui depuis ce temps-là roule un sable d'or. 7
EXPLICATION. 10

FAB. IV. V. & VI. *Pan charmé des éloges que lui donnoient les Nymphes qui l'entendoient jouer de la flûte, en devint si fier qu'il osa défier Appollon. Tmole pris pour arbitre, jugea que le son de la Lyre de ce Dieu, l'emportoit sur la flûte de Pan, & tout le monde souscrivit à ce jugement. Midas seul fut d'un avis contraire, & Apollon pour punir & marquer sa stupidité, lui donna des oreilles d'âne. Comme personne ne s'étoit apperçu de cette vengeance d'Apollon, Midas cachoit avec soin cette difformité, mais son Barbier l'ayant découverte, & n'en osant rien dire, il fit un trou en terre, où il déposa un secret qui l'embarrassoit: il en sortit peu de temps après des roseaux qui publierent que Midas avoit des oreilles d'âne. Apollon & Neptune déguisés en Maçons, s'offrirent moyennant une somme dont ils convinrent avec Laomédon, de bâtir les murailles de Troye. Lorsque l'ouvrage fut fini, ce Prince refusa de les satisfaire: ce qui irrita si fort Neptune qu'il inonda toutes les campagnes voisines. Pour l'appaiser, Laomédon fut obligé d'exposer sa fille Hésione à la fureur d'un monstre. Hercule l'ayant délivrée, le perfide Laomédon refusa de lui donner l'attelage qu'il*

lui avoit promis. Hercule pour ſe venger, ſaccagea la Ville de Troye, & emmena Héſione, qu'il fit épouſer à ſon ami Télamon. 15

EXPLICATION des Fab. IV. V. & VI. 20

FAB. VII. VIII. & IX. *Prothée ayant prédit à Thétis qu'elle auroit un fils plus puiſſant que ſon pere, Jupiter qui en étoit amoureux la cede à Pélée. La Déeſſe, pour éluder ſes pourſuites, prend différentes figures; mais Prothée ayant conſeillé à Pélée de la lier pendant qu'elle dormoit, & de ne point la laiſſer échapper, juſqu'à ce qu'elle fût revenue ſous ſa forme ordinaire, il l'épouſe & la rend mere d'Achille Pélée ayant tué ſon frere Phoque, va à Trachine pour être expié par Céix qui en étoit Roi. Ce Prince qu'il trouve dans l'affliction, lui apprend la mort de ſon frere Dédalion & l'hiſtoire de Chione ſa niece, que Diane avoit tuée d'un coup de fléche pour la punir de ſa vanité. Pendant que ce prince raconte cette hiſtoire, le Chef des troupeaux de Pélée vient lui apprendre qu'un loup dévoroit ſes bœufs ſans qu'on pût y mettre ordre. Thétis ſœur de Pſamathe qui l'avoit envoyé pour venger la mort de Phoque, la fléchit par ſes prieres, & le Loup eſt changé en rocher.* 27

EXPLICATION des FAB. VII. VIII. & IX. 38

FAB. X. *Céix étant allé consulter l'Oracle d'Apollon, fait naufrage à son retour, & Junon envoie Morphée le Dieu du Sommeil à Alcyone pour lui en apprendre la nouvelle. A son réveil elle court sur le rivage où ayant vu le corps de son mari qui flottoit sur l'eau, elle se jette de déseſpoir dans la mer, & les Dieux les changent l'un & l'autre en Alcyons.* 42

EXPLICATION. 59

FAB. XI. *La Nymphe Hesperie fuyant Esaque qui l'aimoit, fut piquée d'un Serpent, & tomba morte de cette bleſſure. Esaque en fut si affligé qu'il se précipita dans la mer & fut changé en Plongeon.* 61

EXPLICATION. 64

LIVRE DOUZIEME.

FAB. I. II. & III. *Lorsque les Grecs furent arrivés en Aulide, ils consulterent Calchas pour savoir si le vent ne favoriseroit pas bientôt leur départ. Ce grand-Prêtre leur ayant dit que le vent leur seroit toujours contraire, jusqu'à ce qu'Agamemnon eût immolé sa fille Iphigénie, on la conduisit à l'Autel, & Diane appaisée par cette soumission, mit en sa place une biche qui lui fut immolée. A la descente des Grecs sur le rivage de Troye, se livre un sanglant com-*

bat. Protéſilas qui ſort le premier de la Flotte eſt tué par Hector, & Cygnus qui combattoit pour les Troyens eſt vaincu par Achille. Neptune ſon Pere le change en un oiſeau de même nom. 66

EXPLICATION des Fab. I. II. & III. 73

FAB. IV. V. VI. & VII. *Comme pendant le feſtin qui ſuivit cette victoire, tout le monde s'étonnoit de l'aventure qui venoit d'arriver, Neſtor raconta qu'au combat des Centaures & des Lapithes, auquel il s'étoit trouvé, la Nymphe Cenis qui avoit répondu à l'amour de Neptune & qui avoit obtenu de ce Dieu d'être changée en homme & d'être invulnérable, s'y étoit fort ſignalée, & on avoit été obligé de l'étouffer comme Cygnus. Néammoins Neptune ſe ſouvenant de l'avoir aimée, ne voulut pas qu'elle périt entiérement & la convertit en Oiſeau. Périclymene, l'un des douze fils de Nelée & frere de Neſtor, ayant reçu de Neptune le pouvoir de ſe revêtir de pluſieurs formes, il s'en ſervit heureuſement contre Hercule; mais s'étant enfin métamorphoſé en Aigle, pour ſe dérober aux coups de ce redoutable ennemi, il fut tué d'un coup de fléche dans le temps qu'il s'envoloit. Neptune, pour venger la mort de Cygnus, pria Apollon de ſe déguiſer; parce que le Deſtin ne lui permettoit pas de la venger lui-même. Apollon*

entra dans le camp des Troyens, & ayant dirigé la fléche de Pâris, Achille en fut bleſſé au talon, le ſeul endroit de tout ſon corps où il n'étoit pas invulnérable. 79
EXPLICATION des Fab. IV. V. VI. & VII. 105

LIVRE TREIZIEME.

FAB. I. II. & III. *Après la mort d'Achille; Ajax & Ulyſſe diſputent ſes armes; & les Capitaines Grecs les ayant adjugées à ce dernier, Ajax ſe tue de déſeſpoir, & ſon ſang eſt changé en une fleur. Ulyſſe ayant conduit au ſiége de Troye, Philoctete qui avoit en ſon pouvoir les fléches d'Hercule, & toutes les deſtinées de cette Ville étant accomplies, elle fut priſe & ſaccagée. Hécube, femme de Priam qui s'étoit retirée entre les tombeaux de ſes enfans, eſt faite eſclave d'Ulyſſe. Priam ayant envoyé ſecrétement ſon fils Polydore à la Cour de Polymeſtor pour y être élevé, ce lâche Prince ayant appris la deſtruction de la ville de Troye, l'égorgea & le jetta dans la mer, pour avoir les tréſors qui lui avoient été confiés.* 113
SUITE de la Fab. IV. 123
EXPLICATION des Fab. I. II. III. & IV. 140
FAB. V. VI. VII. & VIII. *Les Grecs*

s'en retournant en leur pays, leurs Vaiſſeaux furent arrêtés en Thrace par l'ombre d'Achille, & pour appaiſer ſes manes, on lui immola Polyxene fille de Priam, qu'il demandoit en ſacrifice. Hécube occupée à prendre de l'eau pour laver le corps de Polyxene, rencontre Polydore mort, qui étoit le dernier de ſes enfans, & en devint ſi furieuſe, qu'elle courut au Palais du meurtrier de ſon fils, & l'ayant prié de lui parler en ſecret, ſous prétexte de lui découvrir un tréſor qu'elle avoit réſervé à Polydore, elle lui creva les yeux, & fut enſuite métamorphoſée en chienne. Memnon, fils de Titon & de l'aurore, ayant été tué par Achille, on lui fait de magnifiques funérailles, & à la priere que l'Aurore fait à Jupiter, on voit ſortir de ſes cendres des Oiſeaux, qu'on appelle depuis Memnonides. 145

EXPLICATION des Fab. V. VI. VII. & VIII. 155

FAB IX. X. & XI. *Enée après la deſtruction de Troye, ſe ſauve à Delos, chez Anius Prêtre d'Apollon, avec Anchiſe ſon pere & Aſcagne ſon fils. Anius conte à Enée de quelle maniere ſes filles avoient été changées en colombes. Anius, Anchiſe & Enée ſe font des préſens l'un à l'autre en ſe quittant, & Ovide prend de-là occaſion*

de décrire la Fable des filles d'Orion, qui s'étant immolées volontairement pour le ſalut de Thebes leur patrie, que la peſte déſoloit, deux jeunes hommes couronnés ſortirent de leurs cendres. 162

EXPLICATION des Fab. IX. X & XI. 168

FAB. XII. *Polypheme, le plus affreux des Cyclopes, jaloux d'Acis, qui aimoit Galatée, & qui en étoit aimé, l'aſſomme avec une roche, qu'il lui lança, & le ſang de ce jeune Amant eſt changé en un grand fleuve qui a depuis porté ſon nom.* 176

EXPLICATION. 186

FAB. XIII. *Glaucus, Pêcheur célebre, ayant vu des poiſſons, qu'il avoit laiſſés ſur l'herbe, reprendre de nouvelles forces, & ſauter dans l'eau, voulut lui-même éprouver la vertu de cette herbe; & en ayant mis dans ſa bouche, il devint dans le moment inſenſé & furieux, & ſe jetta dans la mer, où il fut métamorphoſé en Dieu Marin, & étant devenu amoureux de Scylla, il lui fait le récit de ſon changement.* 191

EXPLICATION. 195

LIVRE QUATORZIEME.

FAB. I. *Circé ayant conçu de l'amour pour Glaucus qui lui parloit des mépris de Scylla,*

& n'ayant pu l'engager à abandonner pour elle une Maîtreſſe ingrate, elle empoiſonna les fontaines où cette Nymphe avoit coutume de ſe baigner, & lui fit prendre une forme ſi hideuſe & ſi horrible, que ne pouvant ſe ſupporter elle-même, elle ſe précipita dans la mer, où elle fut changée en rocher. 198

EXPLICATION. 203

FAB. II. *Didon reçoit Enée dans ſon Palais, & étant devenue amoureuſe de lui, ſe perce le ſein pour ſe punir d'avoir été trompée par un ingrat. Les Cercopes étoient des hommes fourbes & méchans, que Jupiter changea en Singes. Les Iſles qu'ils habitoient, furent depuis ce temps-là nommées* Pithécuſes, *ou les Iſles des Singes, car* Pithécos *ſignifie en Grec, un Singe.* 208

EXPLICATION. 209

FAB. III. *Apollon, pour rendre la Sibylle, fille de Glaucus, ſenſible à ſa paſſion, lui accorda le pouvoir de vivre autant d'années, qu'elle tenoit de grains de ſable dans ſes mains; mais comme elle n'avoit pas exigé de ſon amant de demeurer toujours dans l'état de jeuneſſe, elle devint ſi vieille & ſi caduque, qu'il ne lui reſta plus que la voix.* 215

EXPLICATION. 218

FAB. IV. *Enée étant arrivé au port de Caïete en Italie, Achéménide, de l'Iſle d'Ithaque,*

qui étoit ſur ſon Vaiſſeau, rencontra Macarée un de ſes compagnons, à qui il raconte le haſard où il avoit été en Sicile, d'être dévoré par Polypheme. Macarée lui dit à ſon tour, qu'Ulyſſe reçut en préſent du Roi Eole une peau de bœuf où étoient renfermés les vents, qu'il lui en fit préſent, ce qui fut cauſe qu'il vogua neuf jours entiers heureuſement, mais que le dixieme, quelques-uns du Vaiſſeau pouſſés par leur avarice, délierent cette peau, d'où les Vents étant ſortis avec impétuoſité, ils furent jettés dans le Pays des Leſtrygons, où ils auroient été dévorés s'ils ne s'étoient ſauvés par la fuite. 226

EXPLICATION. 232

FAB. V. *Macarée continue à raconter à Achéménide, qu'ayant pris terre dans une Iſle où régnoit Circé, il fut député avec pluſieurs de ſes Compagnons pour aller ſaluer Circé dans ſon Palais ; laquelle, après leur avoir fait un bon accueil, leur fit boire d'une liqueur délicieuſe, & les toucha avec une baguette ſur la tête, & qu'à peine ils eurent bu, ils furent changés en pourceaux, excepté Euryloque, qui, ayant refuſé ce fatal breuvage, en avertit Ulyſſe, qui étant venu au Palais de Circé, l'obligea de donner à ſes Compagnons leur premiere forme.* 236

EXPLICATION. 240

FAB. VI. & VII. *Circé étant devenue amoureuſe de Picus, fils de Saturne, & Roi d'Italie, & n'ayant pu ébranler la fidélité qu'il avoit jurée à Canente ſon épouſe, elle le change en un Oiſeau, qu'on appelle encore de ſon nom parmi les Latins, c'eſt-à-dire, un Pivert, & ceux qui accompagnoient ce Prince, en pluſieurs ſortes d'animaux. Canente fut ſi affligée de la perte de ſon mari, & la douleur la conſuma de telle ſorte, qu'elle s'évapora en regrets, & il ne reſta d'elle que le nom, qu'a porté depuis ce temps-là, le lieu où elle avoit diſparu.* 241

EXPLICATION des Fab. VI. & VII. 248

FAB. VIII. & IX. *Turnus ayant demandé du ſecours à Diomede contre Enée, fils de Vénus, qui lui avoit déclaré la guerre, le Prince Grec qui redoutoit le courroux de Vénus, dont il avoit reſſenti les effets, n'oſa lui envoyer des troupes; & raconte comment ſes Soldats furent changés en oiſeaux qui ſont ſemblables à des Cygnes, pour le moins par la couleur. Un berger ayant inſulté des Nymphes qui danſoient, eſt changé en Olivier.* 252

EXPLICATION des FAB. VIII. & IX. 257

FAB. X. XI. & XII. *Turnus ayant mis le feu aux Vaiſſeaux d'Enée, Cybelle les change en Nymphes de la Mer. Après la mort de Turnus, la Ville d'Ardée, dont il étoit Prince, fut brûlée, & il ſort de ſes cendres un Oiſeau de même nom. Vénus voyant Enée ſon fils, après tant d'actions héroïques, prêt à rendre le dernier ſoupir, obtient de Jupiter qu'il ſeroit mis au nombre des Dieux.* 260

EXPLICATION des Fab. X. XI. & XII. 265

FAB. XIII. *Vertumne, amoureux de Pomone, prenoit différentes figures pour lui plaire. Enfin s'étant métamorphoſé en vieille, il la rend ſenſible par les choſes qu'il lui dit.* 267

EXPLICATION. 273

FAB. XIV. XV. & XVI. *Vertumne raconte à Pomone l'Hiſtoire d'Anaxarete, qui ayant obligé par ſes mépris Iphis ſon Amant à ſe pendre, eſt changée en Rocher par Vénus. Le récit de cet événement ayant touché Pomone, Vertumne quitte ſon déguiſement, & paroît ſous ſa forme ordinaire. Après la mort d'Amulius & de Numitor, derniers Rois d'Albe, Romulus regne dans Rome qu'il avoit bâtie. Tatius, Roi des Sabins, lui fait la guerre, & Junon ſe déclare contre les Romains. Vénus les protege, & Romulus victorieux eſt enlevé dans*

le Ciel, où il eſt mis au nombre des Dieux, ſous le nom de Quirinus. Herſilie, femme de Romulus, devient immortelle comme lui, & eſt appellée la Déeſſe Ora. 276

EXPLICATION des Fab. XIV. XV. & XVI. 285

LIVRE QUINZIEME.

FAB. I. II. III. IV. V. VI. VII. & VIII. *Mycile fils d'Alemon, averti par Hercule, dans un ſonge, de quitter Argos ſa patrie, pour aller chercher un établiſſement en Italie, & ſe diſpoſant à partir, eſt arrêté pour être puni ſelon la Loi qui défendoit aux Argiens d'abandonner la Ville ſans la permiſſion des Magiſtrats. On fait un ſcrutin pour le juger, mais par un prodige ſingulier, les boules noires qu'on y avoit jettées s'étant trouvées blanches, Mycile fut abſous, & alla en Italie, où il bâtit la Ville de Crotone. Pythagore ayant quitté Samos ſa patrie, va habiter à Crotone, où il enſeigne ſa Doctrine. Sa réputation y attire Numa Pompilius. Le Poëte prend de-là occaſion d'expoſer les dogmes de ce Philoſophe, & de s'étendre ſur les changemens différens & les métamorphoſes qui arrivent dans la Nature. Egérie, après avoir long-temps pleuré la mort de Numa*

ſon époux, ſans pouvoir être conſolée, ni par les Nymphes, ni par Hippolyte, qui lui raconte l'Hiſtoire de ſes malheurs, ſe retire dans la forêt d'Aricie, où elle eſt changée en Fontaine. Un Payſan, en labourant, vit une motte de terre s'animer & former un enfant qu'on nomma Tagès, & qui dans la ſuite fut un célébre Devin. Romulus jette ſon Dard du Mont Aventin ſur le Mont Palatin, qui prend racine & forme un arbre; ce qui eſt regardé comme un heureux préſage de la grandeur & de la durée de l'empire Romain. Cippus, s'étant regardé dans le Tibre, revenant victorieux à Rome, s'apperçut qu'il avoit des cornes ſur la tête; & les Augures lui ayant prédit qu'il ſeroit Roi, s'il entroit dans la Ville, il aima mieux s'en bannir pour toujours.

291

EXPLICATION des Fab. I. II. III. IV. V. VI. VII. & VIII. 328

FAB. IX. *Dans le temps que Rome étoit affligée de la Peſte, on envoya à Delphes conſulter l'Oracle d'Apollon, & la Prêtreſſe répondit, que pour faire ceſſer la contagion, il falloit aller chercher Eſculape, & le conduire à Rome; ce qui fut exécuté.*

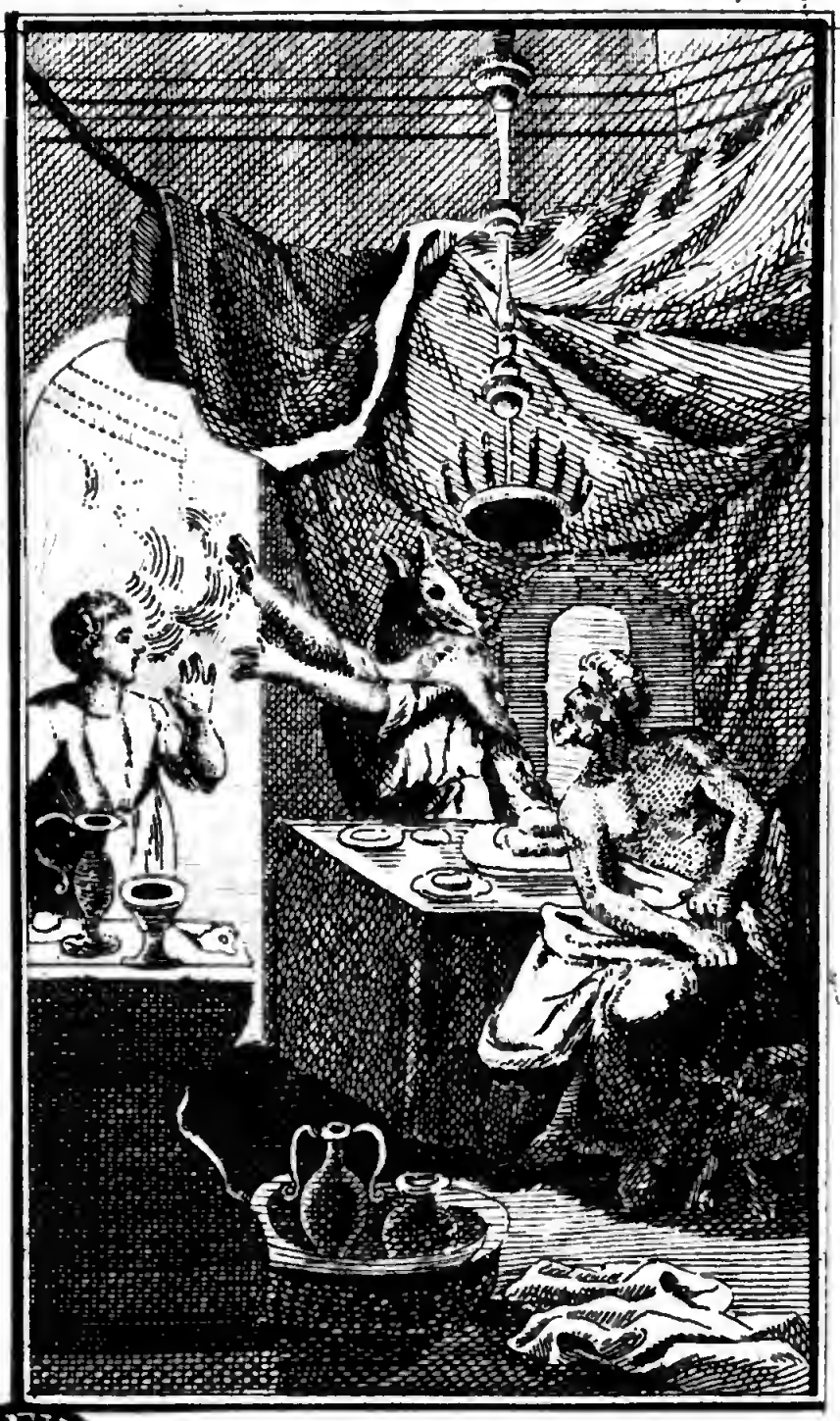
343

EXPLICATION. 349

FAB. X. *Jules Céſar ayant été aſſaſſiné dans le Sénat, eſt changé en Comete par les ſoins de Vénus, à laquelle il rapportoit ſon origine.* 351
EXPLICATION. 359

Fin de la Table des Fables.

LES



LYCAÖN Converti en Loup .

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE PREMIER.

AVANT-PROPOS.

J'AI formé le deſſein de chanter tous les changemens arrivés dans la Nature aux corps qui ont été revêtus de nouvelles figures. Dieux ! auteurs de tous ces changemens, favoriſez mon entrepriſe, & conduiſez cet ouvrage depuis le commencement du monde juſqu'à préſent.

FABLE I.

ARGUMENT.

Dieu débrouille le Chaos, en tire les quatre Elémens, & tous les autres corps qui compoſent le monde, & les établit chacun dans le lieu qu'ils doivent occuper.

AVANT que la Mer, la Terre, & le Ciel qui les environne, fuſſent produits, l'Univers entier ne préſentoit qu'une

ſeule forme. Cet amas confus, ce vain & inutile fardeau, dans lequel les principes de tous les Etres étoient confondus, c'eſt ce qu'on appelle le Chaos. Le Soleil ne prêtoit point encore ſa lumiere au monde; la Lune n'étoit point ſujette à ſes viciſſitudes : la Terre ne ſe trouvoit point ſuſpendue au milieu des airs, où elle ſe ſoutient par ſon propre poids; la Mer n'avoit point de rivages; l'Eau & l'Air ſe trouvoient mêlés avec la Terre qui n'avoit point encore de ſolidité; l'Eau n'étoit point fluide, & l'Air manquoit de lumiere: Tout étoit confondu. Aucun corps n'avoit la forme qu'il devoit avoir, & tous enſemble ſe faiſoient obſtacle les uns aux autres. Le froid combattoit contre le chaud, le ſec avec l'humide, les corps qui étoient durs attaquoient ceux qui ne faiſoient point de réſiſtance : les peſans diſputoient avec les légers. Dieu, ou la Nature elle-même, termina tous ces combats, en ſéparant le Ciel d'avec la Terre, la Terre d'avec les Eaux, & l'Air le plus pur d'avec l'Air le plus groſſier. Le Chaos ainſi débrouillé, Dieu plaça chaque corps dans le lieu qu'il devoit occuper, & établit les Loix qui devoient en former l'union. Le Feu qui eſt le plus léger des Elémens, occupa la région la plus élevée; l'Air prit au-deſſous du Feu la place qui convenoit à ſa légéreté; la

Terre, malgré ſa peſanteur, trouva ſon équilibre, & l'eau qui l'environne fut placée dans le lieu le plus bas.

Explication de la premiere Fable.

La Création eſt un myſtere inconnu à la raiſon. Les philoſophes qui n'avoient jamais pu comprendre que de rien on pût faire quelque choſe, avoient établi ce principe, *ex nihilo nihil, & in nihilum nil poſſe reverti.* Ainſi voyant la forme admirable de l'Univers, qu'ils attribuoient, ou à un Etre ſupérieur à la Nature, ou à la Nature elle-même, ils ſuppoſoient une matiere préexiſtante, mais confuſe & informe, qui fut enſuite débrouillée. Dieu, ſelon eux, n'en étoit pas le créateur, il n'avoit fait que l'arranger, en plaçant les Elémens & les autres corps dans le lieu qui leur convenoit. Voilà le Chaos tant chanté par les Poëtes, & dont Héſiode (*a*) leur avoit donné le modele.

Il eſt aiſé de voir que ce ſyſtême, tout monſtrueux qu'il eſt, n'eſt qu'une tradition défigurée de la Création du Monde. Malgré les Fables des Poëtes, malgré leur imagination déréglée, on y apperçoit encore quelque lueur de la vérité, qu'ils n'ont pu entiérement cacher ſous leurs fictions. Et pour bien expliquer cette premiere Fable, il ne faut qu'ouvrir la Bible, & lire les deux premiers Chapitres de la Geneſe; on y trouvera le dénouement de toute cette mythologie.

Si l'on veut ſuivre de plus près la tradition poëtique du Chaos, & des autres Fables qu'on a mêlées dans l'hiſtoire de la Création, il eſt bon de ſavoir, qu'Héſiode, qui eſt le plus ancien des Poëtes qu

(*a*) *Theogon, init.*

en aient parlé, ſemble avoir copié Sanchoniathon, qui avoit ſans doute tiré ſes idées de cet endroit de l'Ecriture-Sainte, où il eſt parlé des ténebres qui étoient répandues ſur tout l'Univers. *Et fuit caligo ſuper faciem abyſſi*, (*a*) ; puiſque cet Auteur s'exprime preſque dans les mêmes termes. Sanchoniathon avoit écrit ſes Annales avant la guerre de Troye, & il ſe vante d'avoir appris d'un Prêtre de *Jehova*, nommé Jérombal, ce qu'il avoit dit de la Création. Nous n'avons plus de cet Auteur, qui avoit écrit en Langue Phénicienne, que la traduction qu'en a faite Philon, & qui paroît aux Savans un Ouvrage fort équivoque. Quoiqu'il en ſoit, il y a bien de l'apparence que c'eſt de cet Auteur que les Grecs avoient tiré leur Chaos, auquel ils ont encore mêlé de nouvelles Fables. Il eſt bon même de remarquer qu'ayant trouvé dans les Annales Phéniciennes le mot *ereh*, qui ſignifie les ténebres de la nuit, ils en firent une perſonne, qu'ils regarderent dans la ſuite comme la mere de la nuit & des ténebres.

(*a*) *Gen, Cap. I. verſ. 2.*

FABLE II.

ARGUMENT.

Après que tous les Êtres vivans furent produits, Prométhée forma l'Homme, en détrempant de la terre avec de l'eau, & Minerve anima ſon ouvrage.

Après cette premiere diviſion, Dieu arrondit la ſurface de la Terre, & répandit les Mers par-deſſus. Il permit aux Vents d'agiter les Eaux; ſans toutefois permettre aux vagues de paſſer les bornes qui leur furent preſcrites. Il forma enſuite les Fontaines, les Etangs, les Lacs, & les Fleuves, qui, renfermés dans leurs rives, coulent ſur la Terre, où ils ſont quelquefois engloutis; ou ils portent leurs eaux dans la Mer, & comme ils n'ont plus alors d'autres rivages que ceux de l'Océan, ils ſe trouvent moins preſſés que dans les bords qui les reſſerroient auparavant. Il commanda auſſi aux campagnes de s'étendre, aux Arbres de ſe couvrir de feuilles, aux Montagnes de s'élever, & aux Vallées de s'abaiſſer. Comme le Ciel eſt coupé par cinq Zones, dont il y en a deux qui ſont à droite, deux à gauche, & une au milieu qui eſt la

plus chaude, Dieu partagea la terre de la même maniere. Celles de ſes cinq Zones qui occupe le milieu eſt inhabitable par ſa trop grande chaleur; celles qui ſont aux deux extrêmités ſont toujours couvertes de neiges & de frimats; les deux autres ſont tempérées par le mêlange du chaud & du froid. L'air s'éleve au-deſſus de la ſurface de la Terre: comme il eſt plus peſant que le Feu, il eſt auſſi plus léger que l'Eau & que la terre. C'eſt dans la région de l'air que ſe forment les brouillards, les nuages, les tonnerres qui épouvantent les Hommes, & les Vents qui forment également la foudre & la grêle. L'Auteur du monde a établi leur empire dans cette région, mais heureuſement ils y ont leurs routes marquées; ſans cela ils renverſeroient tout, tant eſt grande la diſcorde qui regne entre eux. *Eurus* a fixé ſon ſéjour dans les pays où ſe leve l'Aurore, & ce Vent ſouffle du côté de l'Arabie, de la Perſe, & des Climats voiſins de l'Orient. Les rivages où le Soleil ſe couche ſont le partage du *Zéphyre*. L'affreux *Borée* s'eſt emparé des Climats glacés du Septentrion; & le Vent du Midi, qui forme les nuages & les pluies, regne dans la région qui eſt oppoſée au Nord. Enfin l'*Ether*, ou cet Elément fluide & léger qui n'a rien de cet air groſſier qui nous environne, devint la ma-

tiere dont le Ciel fut formé. Dès que l'Auteur de la nature eut réglé les limites qui devoient servir de barriere aux différens corps qui composent l'Univers, les Astres, qui étoient renfermés dans la masse informe du Chaos, commencerent à briller de toutes parts; & afin que chaque région fût peuplée, les Etoiles, images des Dieux, furent placées dans le Ciel; les poissons habiterent les Eaux; les bêtes à quatre pieds eurent la Terre pour demeure, & l'Air fut le partage des Oiseaux. Il manquoit encore au Monde un Etre plus parfait: il en falloit un qui fût doué d'un esprit plus élevé, & qui par-là, fût en état de dominer sur les autres. L'Homme fut formé, soit que l'Auteur de la Nature l'eût composé de cette semence divine qui lui est propre, ou de ce germe céleste, que la Terre qui ne venoit que d'être séparée du Ciel, renfermoit dans son sein. Prométhée ayant détrempé de la terre avec de l'eau, en forma l'Homme à la ressemblance des Dieux; & au lieu que tous les autres animaux ont la tête penchée vers la Terre, l'Homme seul la leve vers le Ciel, & porte ses regards jusqu'aux Astres. C'est ainsi qu'un morceau de terre, qui n'étoit auparavant qu'une masse stérile, parut sous la forme d'un Homme, Etre jusqu'alors inconnu à l'Univers.

Explication de la ſeconde Fable.

LES Poëtes, en racontant de quelle maniere le Chaos avoit été débrouillé, employoient la Phyſique de leur temps, c'eſt-à-dire, une Phyſique groſſiere & fondée uniquement ſur le rapport des ſens. Cependant ils laiſſent toujours entrevoir des traits qui prouvent que la tradition ou l'Ecriture-Sainte elle-même avoient été conſultées : ce qui paroît ſur-tout dans la formation de l'Homme, qui eſt dans Ovide, comme dans la Geneſe, le dernier ouvrage du Créateur. On voit aiſément à travers des Fables qu'il y a mêlées, que c'eſt dans le fond le même événement défiguré. Prométhée qui détrempe de la terre, & Minerve qui anime ſon ouvrage, c'eſt Dieu qui forme l'Homme, & lui ſouffle un eſprit de vie qui le diſtingue des autres créatures.

Il n'en faudroit pas davantage pour l'explication de cette Fable ; mais il eſt bon de faire connoître plus particuliérement ce Prométhée. Suivant Euphorion (*a*), il étoit fils de Junon & du Géant Eurimédon ; ſuivant d'autres Auteurs, Thémis étoit ſa mere ; mais la plus commune opinion eſt qu'il devoit ſa naiſſance à Japet & à Climene. Cet homme fin & ruſé, ayant entrepris de tromper Jupiter dans un ſacrifice, fit tuer deux bœufs, & remplit une des deux peaux de la chair, & l'autre des os de ces victimes. Jupiter fut la dupe de Prométhée, & choiſit la derniere. Réſolu de s'en venger ſur tous les hommes, il leur ôta l'uſage du feu ; Prométhée avec l'aide de Minerve, dont les conſeils lui avoient déjà ſervi lorſqu'il forma le corps de l'homme avec de la boue détrempée,

(*a*) Cité par un ancien Scol. ſur le 4. de l'*Iliade*.

monta jusqu'au Ciel, & s'étant approché du chariot du Soleil, y prit le feu sacré, qu'il porta sur la Terre dans la tige d'une férule. Jupiter, outré de ce nouvel attentat, ordonna à Vulcain de former une femme qui fût douée de toutes sortes de perfections, ce qui la fit appeller Pandore. Les Dieux la comblerent de présens, & l'envoyerent à Prométhée avec une boëte remplie de tous les maux. Ce Prince s'en étant défie, ne voulut point la recevoir pour sa compagne; mais Epiméthée, à qui elle se présenta, en fut si charmé, qu'il l'épousa, & en eut Pyrrha, Femme de Deucalion : il voulut aussi voir ce qui étoit dans la boëte fatale, & sur le champ il en sortit ce déluge de maux qui ont depuis ce temps-là inondé toute la Terre. Il la referma promptement; mais il n'y eut que l'Espérance qui n'eut pas le temps de s'évaporer : c'est le seul bien qui reste aux hommes malheureux. Jupiter enfin, outré de ce que Prométhée n'avoit pas donné dans ce dernier piége, ordonna à Mercure de le conduire sur le mont Caucase, & de l'attacher à un rocher, où un Aigle, né de Typhon & d'Echidne, devoit lui dévorer les entrailles pendant l'espace de trente mille ans. Hercule le délivra cependant quelques années après, ou, selon d'autres, Jupiter lui-même, en récompense de ce qu'il lui avoit révélé l'oracle des Parques, qui avoient prédit que l'Enfant de Thétis seroit plus puissant que son Pere.

Telle est la fable de Prométhée; il paroît qu'elle renferme une ancienne Histoire, mais extrêmement défigurée; on y entrevoit une infinité d'allégories; le nom même de Prométhée en fournit un grand nombre; il veut dire celui qui prévoit l'avenir; & celui d'Epiméthée signifie celui qui connoît ce qui est arrivé. On raconte diversement cette Fable; & qui voudroit recueillir toutes les traditions qui ont couru sur ces anciennes fictions, n'auroit ja-

mais fait. Duris le Samien dit qu'il fut chaſſé du Ciel pour avoir aſpiré à l'Hymen de Minerve ; d'autres diſent que ſon crime fut d'avoir ſéduit Pandore, femme de ſon frere. Nicandre dit qu'il mérita l'indignation de Jupiter pour avoir conſeillé à l'homme de rendre au ſerpent la jeuneſſe perpétuelle dont les Dieux lui avoient fait préſent. Heinſius croit que par la fable de Pandore, Héſiode a voulu nous laiſſer une idée des effets de l'Art & de la Nature, & qu'on l'a mariée avec Epiméthée, habile Statuaire, pour nous apprendre que, pour réuſſir dans quelque ouvrage que ce ſoit, l'Art doit être d'accord avec la Nature. On ajoute encore que Jupiter également embaraſſé de ſon ſerment & de l'oracle de Promethée, en le délivrant ainſi que je l'ai dit, lui avoit ordonné de porter toujours au doigt un anneau, où ſeroit enchâſſé un fragment de la roche du Caucaſe, afin qu'il fût toujours vrai, en quelque maniere, qu'il y demeuroit attaché. Et voilà, ſelon les Anciens copiés par Pline (*a*), l'origine des bagues.

Ce qu'il y a de plus vraiſemblable dans cette myſtérieuſe Fable, eſt que Prométhée, Prince habile & fort poli pour ce temps-là, avoit cultivé l'eſprit des Scythes ; & c'eſt ce qui a donné lieu de publier qu'il avoit formé l'Homme ; ſi vous n'aimez mieux dire avec Lactance, qu'il fut le premier Statuaire, ce qui étoit le fondement de cette fiction. Ce Prince, uniquement adonné à l'aſtronomie, ſe retiroit ſouvent ſur le Mont Caucaſe, d'où il contemploit les Aſtres, & étoit continuellement dévoré par ſes méditations, ou plutôt par le chagrin d'avoir été contraint de ſe retirer dans un ſéjour ſi ſauvage : & voilà l'Aigle

(*a*) *Lib. XXXI.*

ou le Vautour qui lui déchiroit les entrailles. N'oublions pas de dire qu'Hérodote raconte que ce Prince n'ayant pû arrêter le débordement d'un Fleuve, qui, à cauſe de ſa rapidité, étoit nommé l'Aigle, fut mis en priſon, ou du moins obligé de ſe retirer ſur le Mont Caucaſe, pour éviter l'inondation, juſqu'à ce qu'Hercule, qui y mit des digues, permît à ce Prince de faire cultiver la campagne. Ce que je viens d'avancer ſur le goût qu'avoit Prométhée pour l'Aſtronomie, eſt fondé dans l'antiquité. Ce Prince ſe vante dans une des Tragédies d'Æſchyle, d'avoir montré aux Hommes à partager l'année en quatre ſaiſons, par le lever des étoiles, & de leur avoir enſeigné le mouvement & la révolution des Aſtres.

Pour expliquer maintenant la Fable du feu volé par Prométhée, quelques Auteurs ont dit que ce qui y avoit donné lieu, c'eſt qu'il en avoit appris l'uſage à l'Homme; mais y a-t-il apparence qu'une choſe ſi néceſſaire eût été ignorée long-temps, même parmi les Nations les plus barbares? L'uſage du feu eſt apparemment auſſi ancien que le Monde; ſoit que la foudre l'ait porté ſur la Terre, ſoit que le vent ait embraſé quelques forêts, en agitant les branches des arbres, ſoit qu'on ait fait du feu en frappant par haſard deux cailloux. Ainſi je crois que ce qui a donné lieu à cette Fable, c'eſt que Jupiter, ayant fait fermer les boutiques où l'on forgeoit le fer, de peur que les Titans ne s'en ſerviſſent contre lui, Prométhée, qui ſe retira dans la Scythie, y établit de bonnes forges: de-là nous ſont venus les Calibes, ces excellens Forgerons; peut-être même que, craignant de ne point trouver du feu dans ce pays, il y en apporta dans la tige d'une ferule, qui eſt fort propre à le conſerver pendant pluſieurs jours. M. de Tournefort a découvert dans ſon Voyage

du Levant, cette plante que les Grecs nomment *Narthex*, & les Latins *Ferula* : ſa tige eſt haute de cinq ou ſix pieds, l'écorce en eſt très-dure, & le dedans eſt rempli d'une eſpece de moële que le feu ne conſume que très-lentement. Les Matelots s'en ſervent pour tranſporter du feu d'une Iſle dans une autre. Cet uſage eſt de la premiere antiquité, & peut ſervir à expliquer un endroit d'Héſiode (*a*), qui, parlant du feu que Prométhée vola dans le Ciel, dit qu'il l'emporta dans une férule. Diodore aſſure (*b*) que le fondement de cette Fable vient de ce que Prométhée fut l'inventeur du fuſil d'acier, το πυρεῖον, avec lequel on tire du feu des cailloux, *ſemina flammæ abſtruſa in venis ſilicis.*

N'oublions pas de dire que le fameux Bochart (*c*) croit que Prométhée eſt le même que Magog, & il faut avouer qu'il donne à ce ſentiment beaucoup de vraiſemblance. Prométhée, ſelon lui, eſt fils de Japet, & Magog fils de Japhet, & petit-fils de Noé ; Magog, ainſi que Prométhée, alla s'établir dans la Scythie ; le premier inventa ou perfectionna l'art de fondre les métaux & de forger le fer, ce que les Poëtes attribuoient auſſi à notre Promethée, & même Diodore dit qu'il inventa pluſieurs Inſtrumens propres à faire du feu. La Fable de Prométhée dévoré par un Aigle, vient de ce que le nom de Magog ſignifie un Homme dévoré de chagrin. M. le Clerc ajoute (*d*) qu'Epiméthée eſt le même que Gog, dont le nom veut dire *brûlant* ; ce qui convient, ſelon lui, à ce Prince, dont on a voulu marquer la paſſion pour les Femmes, par l'Hiſtoire de Pandore. Il ajoute d'autres conjectures qui prouvent tout au plus que l'Hiſtoire de Prométhée & de ſon Frere fut embellie de celle de Gog & de Magog, qui

(*a*) *Op. & dies v.* 51. (*b*) Lib. V. (*c*) *Phaleg.* Lib. I. c. I. (*d*) Notes ſur *Héſiode.*

avoient avant eux exercé l'art de forger le fer. Enfin, ſelon d'autres Auteurs, Prométhée eſt le même que Noé, & le parallele qu'ils en font ne manque pas de vraiſemblance : tant il eſt aiſé de trouver des rapportsentre des perſonnes qui ont vécu dans des temps ſi reculés. Nous dirons dans l'Hiſtoire d'Hercule, lequel des Héros de ce nom délivra Prométhée ; car Philoſtrate convient que ce n'étoit pas celui qui étoit fils d'Alcmene.

FABLE III.

ARGUMENT.

Les quatre Ages du Monde ſuivirent la formation de l'Homme. Le premier fut l'Age d'Or, pendant lequel on vit régner ſur la terre l'Innocence & la Juſtice.

L'Age d'Or commença. On obſervoit alors les regles de la bonne-foi & de la Juſtice, ſans y être contraint par les Loix. La crainte n'étoit point le motif qui faiſoit agir les Hommes, on ne connoiſſoit point encore les ſupplices. Dans cet heureux ſiecle, il ne falloit point graver ſur l'Airain ces Loix menaçantes, qui ont ſervi dans la ſuite de frein à la licence. On ne voyoit point en ce temps-là

des criminels trembler en préſence de leurs Juges ; la ſécurité où l'on vivoit, n'étoit point l'effet de l'autorité que leur donnent les Loix. Les Arbres tirés des Forêts n'avoient point encore été tranſportés dans un Monde qui leur étoit inconnu. L'Homme n'habitoit que la Terre où il avoit pris naiſſance, & ne ſe ſervoit point de Vaiſſeaux pour s'expoſer à la fureur des flots. Les Villes, ſans murailles ni foſſés, étoient un aſyle aſſuré. Les Trompettes, les Caſques, l'Epée, étoient des choſes qu'on ne connoiſſoit pas encore, & le Soldat étoit inutile pour aſſurer aux Citoyens une vie douce & tranquille. La Terre, ſans être déchirée par la charrue, fourniſſoit toutes ſortes de fruits, & ſes habitans ſatisfaits des alimens qu'elle leur préſentoit, ſans être cultivée, ſe nourriſſoient de fruits ſauvages, ou du gland qui tomboit des chênes. Le Printemps régnoit pendant toute l'année : les doux Zéphirs animoient de leur chaleur les fleurs qui naiſſoient ſur la Terre : les moiſſons ſe ſuccédoient ſans qu'il fût beſoin de labourer ni de ſemer. On voyoit de toutes parts couler des ruiſſeaux de lait & de nectar, & le miel ſortoit en abondance du creux des chênes & des autres arbres.

Explication de la troiſieme Fable.

L'AGE d'Or, dont parle Ovide, eſt encore une ſuite de la même tradition, mais d'une tradition toujours défigurée par les fictions qu'on y a mêlées. La vérité dans les Poëtes ne paroît jamais ſous une autre forme. Ils avoient appris que le premier Homme avoit vécu pendant quelque temps dans une innocence parfaite; que la Terre dans le jardin d'Eden, ſans être cultivée, lui fourniſſoit en abondance les fruits & les alimens; que les animaux tranquilles & obéiſſans étoient ſoumis à ſes ordres; qu'après ſa chûte, cette Terre devenue ingrate ne ſe prêta qu'à un travail opiniâtre, & que toute la Nature révoltée ne reconnut plus l'Homme pour ſon maître. Voilà cet Age d'Or tant chanté par les Poëtes; voilà ces fleuves de lait & de miel qui couloient de tous côtés. Les Anciens ont placé dans l'Italie, & ſous le regne de Saturne & de Janus, ce que l'Ecriture-Sainte raconte d'Adam & du Paradis terreſtre. Nouvelle preuve qu'ils ont défiguré l'ancienne tradition; car il n'eſt pas douteux aujourd'hui que Saturne ſoit Adam, & Janus Noé. S'il m'étoit permis dans ces explications d'entrer dans les détails que demanderoient les paralleles que j'en pourrois faire, ie ſuis perſuadé que je rendrois la choſe plus que probable. Je me contente de renvoyer ceux qui en auront la curioſité, au I. Livre de *Phaleg* de Bochard, au Traité de l'Idolâtrie de Voſſius, & au I. Volume de mon explication des Fables.

Enfin, la Terre, pour être fertile, eut beſoin d'être cultivée, & il fallut lui confier l'eſpérance du Laboureur.

A ces deux âges ſuccéda celui d'Airain. Les Hommes devenus plus farouches, commencerent alors à ne reſpirer que la guerre. Cependant ils ne ſe porterent point encore à cet excès de ſcélérateſſe qui fut le caractere du Siecle de Fer. Ce fut alors qu'on vit un débordement général de tous les vices. La pudeur, la bonne-foi, & la vérité bannies de la Terre firent place à la fraude, à la trahiſon, à la violence, & à une avarice inſatiable. Le Pilote s'abandonna aux Vents qu'il ne connoiſſoit point; les arbres, changés en vaiſſeaux, quitterent le ſéjour des montagnes, pour aller braver les vagues & les flots. Il fallut marquer par des limites, le partage de cette même Terre, qui juſqu'alors avoit été commune, de même que l'air & la lumiere. Peu contens des abondantes moiſſons & des autres alimens qu'ils en retiroient, les Hommes allerent fouiller juſque dans ſes entrailles, pour en arracher les tréſors qu'elle tenoit cachés dans les lieux les plus profonds, comme ſi elle eut craint d'irriter leur convoitiſe. A peine en eût-on retiré le fer, & l'or encore plus pernicieux que le fer, que l'on vit naître la diſcorde, qui

employa l'un & l'autre, & qui d'une main enſanglantée, fit retentir de tous côtés le bruit des armes. On ne vécut que de rapines; l'hoſpitalité ne fut plus un aſyle aſſuré; le beau-pere commença à redouter ſon gendre, & la paix ne régna que rarement entre les freres. Le mari attenta ſur la vie de ſa femme, la femme ſur celle de ſon mari. La cruelle marâtre employa le poiſon; les enfans abrégerent les jours de leurs Peres. La piété fut mépriſée & abandonnée de tout le monde & de toutes les Divinités; Aſtrée quitta la derniere le ſéjour de la Terre qu'elle vit couverte de ſang.

Explication de la quatrieme Fable.

APRÈS que le Cahos fut débrouillé, Ovide raconte de quelle maniere l'Année fut diviſée en quatre Saiſons. Il paroit par l'ordre qu'obſerve le Poëte, que pendant le ſiecle d'Or un Printemps perpétuel régnoit ſur la Terre, & que les ſaiſons différentes qui partagent l'Année ne furent connues qu'au ſiecle d'Argent; c'eſt-là en effet une idée répandue dans la plupart des Poëtes. Mais pour la ſoutenir, il faudroit prouver que l'Ecliptique n'avoit alors aucune déclinaiſon, ce que l'on ne prouvera jamais. Les obſervations de quelques Aſtronomes modernes, qui prétendent y trouver quelque changement, ne ſont pas encore aſſez sûres ni en aſſez grand nombre pour pouvoir la déterminer. D'ailleurs cette déclinaiſon, ſi elle eſt vraie, eſt ſi peu conſidérable, qu'il faudroit pluſieurs milliers d'années pour qu'elle fût arrivée du paralleliſme parfait,

au degré où elle eſt aujourd'hui. Quoiqu'il en ſoit, notre Poëte fait ſuccéder à l'Age d'Or celui d'Argent, & à celui-ci l'Age d'airain, auquel enfin a ſuccédé celui de Fer, qui dure encore. Tout cela bien entendu, veut dire que les Hommes dégénérerent de leur premiere innocence, mais qu'il ne vinrent que par degrés à cette brutale férocité qui eſt ſi connue par les Hiſtoires anciennes. Dans les idées poëtiques ce ſyſtême ſe ſoutient mal; car dès le ſiecle même de Saturne, qui eſt leur Age d'Or, on voit les guerres les plus ſanglantes & les crimes les plus affreux. Saturne, pour monter ſur le Trône, en chaſſa ſon Pere: Jupiter ſon fils le traita préciſément & à la lettre, comme il avoit traité Uranus, & ce Prince n'affermit ſon Empire que par la perte de toute ſa Famille. Jupiter ne fut pas plus tranquille que Saturne & Uranus; l'entrepriſe des Géans qui voulurent le détrôner, en eſt une preuve.

FABLE V.

ARGUMENT.

Les Géans ayant tenté de ſe rendre maîtres du Ciel, Jupiter les enſévelit ſous les Montagnes qu'ils avoient entaſſées les unes ſur les autres, pour y donner l'aſſaut, & la Terre ayant animé leur ſang, en forme des Hommes cruels & féroces.

Les Cieux qui auroient dû être un aſyle plus aſſuré que la Terre, ne furent cependant pas à couvert de l'inſulte des

Géans, qui en tenterent la conquête. Pour y réuſſir, ils entaſſerent montagnes ſur montagnes : mais Jupiter, d'un coup de foudre, ayant mis en poudre le Mont Olympe, renverſa l'Oſſa qui avoit été placé ſur le Pélion, & enſévelit ſes ennemis ſous ces vaſtes maſſes. On ajoute que la Terre, abreuvée du ſang des Géans ſes enfans, en forma de nouveaux Hommes. Ces reſtes infortunés d'une race cruelle ſe diſtinguerent par leur mépris pour les Dieux, par leur violence, & par leur amour pour le meurtre & pour le carnage. Ce ſang pouvoit-il former des hommes moins cruels ?

Explication de la cinquieme Fable.

QUELQUES embelliſſemens que les Poëtes, après Héſiode, aient mêlés dans la Fable des Géans, on s'apperçoit aiſément qu'il s'agit là d'une véritable Hiſtoire, & de quelque enrrepriſe qui fut faite contre Jupiter. Lorſqu'on veut pénétrer le ſens des Fables, il faut ſe défaire des idées que les Anciens avoient de leur Jupiter, & ne regarder cette prétendue Divinité que comme un Prince uſurpateur, qui eut affaire à de puiſſans ennemis. Ce n'eſt pas ici le lieu de diſtinguer les différentes perſonnes qui ont porté le nom de Jupiter. C'eſt un article que je tâcherai de développer dans une autre occaſion. Il ſuffit d'obſerver que celui dont il s'agit ici, étoit ce Prince dont l'Empire fut partagé avec ſes deux freres, Neptune & Pluton ; &

c'eſt, le pour dire en paſſant, ce qui a donné lieu au partage du Monde, tant chanté par les Poëtes. Jupiter eut pour lui la Phrygie, l'Iſle de Créte & pluſieurs autres Provinces. Le Mont Olympe où il s'établit fut regardé comme le Ciel, & l'effort qu'on fit pour l'en chaſſer, comme une entrepriſe auſſi téméraire qu'elle fut inutile. Le Mont Oſſa, placé ſur le Pélion, eſt une fiction poëtique inventée pour ſoutenir cette idée. Voici le fait dépouillé de ces vains ornemens qui l'accompagnent dans Ovide. Les Princes Titans, jaloux de la trop grande puiſſance de Jupiter, lui déclarerent la guerre; ils avoient pour chef Typhée ou Encelade, homme brave, audacieux, & extrêmement hardi. L'entrepriſe eut d'abord beaucoup de ſuccès. Tous les Dieux, c'eſt-à-dire, tous les Princes Titans quitterent le parti de Jupiter, pour ſe jetter dans le camp ennemi. Cette déſertion affoiblit ſi fort ſes troupes, qu'elle fit dire que ce Géant lui avoit coupé les mains; & ſi on ajouta que Mercure ſon fils lui en avoit redonné l'uſage, c'eſt qu'il ramena dans le parti de ſon pere la plupart des déſerteurs. Typhon pourſuivant ſes conquêtes, força enfin les Dieux de ſe retirer en Egypte, où ils furent obligés de ſe cacher ſous la figure de différens animaux: circonſtance inventée après coup, & qui nous laiſſe entrevoir que l'Egypte adora dans la ſuite les animaux, ou du moins les regarda comme les ſymboles des Dieux, ainſi que je l'ai prouvé dans une Diſſertation imprimée dans le troiſieme volume des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.*

Enfin, Jupiter termina heureuſement cette guerre, avec le ſecours de Bacchus & de Mercure, & fit périr ſes ennemis. Encelade ou Typhon fut enſéveli ſous le Mont Etna, où les mouvemens qu'il ſe donne produiſent ces volcans & ces embraſemens qui y ſont ſi fréquens.

Il y auroit bien d'autres circonſtances dans cette Fable qui mériteroient d'être expliquées : mais les détails dans leſquels il faudroit entrer me conduiroient au de-là des bornes que je me ſuis preſcrites dans ces Explications, qui doivent être courtes & preciſes. On peut lire ſur ce ſujet Héſiode, Apollodore, mon Explication des Fables, & d'autres Diſſertations que j'ai faites ſur ce ſujet. Je me contente de faire ici deux réflexions ; la premiere, qu'il y a des Auteurs qui diſtinguent la guerre des Titans, de celle des Géans : l'une fut faite par les Princes de la famille de Jupiter, ainſi que je viens de le dire ; l'autre par quelques brigans d'une taille monſtrueuſe ; & qu'on n'a appellés enfans de la terre, que parce qu'on ignoroit leur origine. La ſeconde, eſt que je ſuis perſuadé que cette guerre, que les Poëtes ont miſe dans l'Hiſtoire de Jupiter, eſt celle que Typhon fit à ſon frere Oſiris, & que toute cette Fable tire ſon origine d'Egypte, comme il eſt aiſé de le prouver. On ſait le penchant qu'avoient les Grecs, Peuple très-moderne en comparaiſon des Egyptiens, de ramener tout à leur Hiſtoire. Il eſt cependant de la derniere évidence que ce n'étoient pas les Egyptiens qui avoient appris des Grecs la Fable de la fuite des Dieux en Egypte ; puiſqu'on trouve dans ce Pays des monumens de cette fiction, plus anciens que les Grecs & leur Hiſtoire. Car enfin, ſi Ovide raconte que Jupiter avoit pris la forme d'un Bélier : ne l'adoroit-on pas ſous cette figure dans le Temple fameux qu'il avoit dans la Lybie ? Que Diane s'étoit revêtue de celle d'une Chatte : la Ville de Busbaſte, dont le nom, ſelon Stephanus, étoit celui de cette Déeſſe, & dans laquelle on avoit pour les Chats un reſpect religieux, n'eſt-elle pas un monument authentique de cette tradition ? Que Bacchus, ou, ſelon d'autres, Pan prit celle d'un Bouc ;

la Ville de Mendès n'en rendoit-elle pas un témoignage assuré ? Que Junon ou Isis s'étoit revêtue de celle d'une Vache : n'étoit-elle pas honorée dans Memphis sous le symbole de cet Animal ? Que Vénus s'étoit cachée sous les écailles d'un Poisson : les Syriens ne s'abstenoient-ils pas pour cette raison de manger du Poisson ? Que Mercure avoit pris la figure d'un Ibis : Ignore-t-on le culte que les Egyptiens rendoient à cet Oiseau ? Croira-t-on que les Prêtres Egyptiens apprirent des Grecs cette Fable, & le culte dont elle étoit le fondement, & qu'ils formerent sur leurs idées le système de leur Religion, & donnerent à leurs Villes des noms conformes aux circonstances de cette Fable ? Ou plutôt n'est-ce pas de ces anciennes Villes que les Grecs & les Romains rapporterent leur Religion & leurs Fables ? De savoir maintenant s'il y a eu de véritables Géans, c'est une question qui a été souvent agitée ; mais qui est aisée à décider si l'on veut rabattre des hyperboles poëtiques, ce qu'elles ont de trop fort. On ne peut pas douter, à la vérité, qu'il n'y ait eu en différens temps & en différens Pays, des Hommes d'une taille qui excédoit celle des autres ; mais la nature sage & uniforme dans ses productions n'a jamais rien produit qui ressemble aux Briarées & aux Encelades. Og, Roi de Bazan, qui étoit un Géant, n'avoit pas plus de neuf ou dix pieds de haut, suivant la mesure que l'Ecriture-Sainte donne de son lit. Ainsi on peut établir pour principe que si les plus petits hommes ont environ trois ou quatre pieds de hauteur, les plus grands n'en ont jamais eu plus de dix ou douze.

Il est aisé, au reste, de ramener à un sens raisonnable ce que les Poëtes ont publié des Géans les plus monstrueux ; ce que je vais dire de Typhon suffira pour tous les autres. Par ses cent têtes, on montroit de quelle sorte il avoit su conduire les

pernicieux deſſeins, & comment il avoit ſu mettre dans ſon parti les meilleures têtes du Royaume. Le nombre de ſes mains marquoit ſans doute la force de ſon Armée & de ſes Officiers. Les ſerpens qui étoient au bout de ſes doigts & de ſes cuiſſes, faiſoient connoître ſa ſoupleſſe & ſon adreſſe. Son corps couvert de plumes & d'écailles marquoit également, & la rapidité de ſes conquêtes & ſa force. Par ſes bras qui s'étendoient au bout du Monde, on apprenoit qu'il avoit étendu ſa puiſſance juſqu'aux extrêmités de l'Egypte; les nuages qui environnoient ſa tête, ſignifioient qu'il n'avoit cherché qu'à brouiller l'État; & le feu qui ſortoit de ſa bouche, ſa colere & ſa fureur. La figure d'un Loup, ſous laquelle on le repréſentoit à Lycopolis, marquoit les ravages qu'il avoit cauſés dans le Pays; Tradition, qui, ſelon Plutarque, portoit qu'il avoit été changé en Loup. Celle du Crocodile faiſoit voir ſa reſſemblance avec cet Animal qui eſt auſſi redoutable par ſes ruſes & ſes fineſſes que par ſa cruauté. On parlera encore de Typhon dans l'Explication de la VI. Fable du V. Livre.

FABLE

FABLE VI.

ARGUMENT.

Jupiter voyant les crimes de cette race impie, fait assembler les Dieux, & détermine de détruire l'Univers.

LORSQUE Jupiter eut considéré du haut des Cieux les crimes de cette race impie, il gémit, & se ressouvenant du festin abominable que Lycaon venoit de lui présenter, il fut transporté d'une colere digne du Maître du Monde. Résolu d'assembler les Dieux, il les fit appeller au Conseil, & ils s'y rendirent tous en diligence. Il est un chemin dans le Ciel, qu'on apperçoit lorsqu'il n'y a point de nuages; sa blancheur lui a fait donner le nom de *Voie de Lait*. C'est par-là que l'on se rend au Palais de Jupiter; à droite & à gauche sont les Maisons des Dieux les plus puissans; les Divinités d'un moindre rang habitent ailleurs; & c'est l'assemblage de tous ces Palais qui forme ce qu'on pourroit appeller la Cour du Ciel, s'il n'étoit point trop hardi de s'exprimer ainsi. Dès que les Dieux se furent assis sur des siéges de marbre, Jupiter placé

ſur un trône plus élevé, & appuyé ſur ſon ſceptre d'ivoire, ayant branlé trois ou quatre fois la tête & fait trembler la Terre, la Mer & le Ciel, s'exprima en ces termes, qui marquoient ſon indignation & ſa colere.

« Non, lorſque ces Monſtres, dont les » cent bras étoient entortillés de Serpens, » tenterent de ſe rendre maîtres du Ciel, je » ne fus pas ſi embarraſſé à en conſerver » l'empire, que je le ſuis aujourd'hui. L'en- » nemi il eſt vrai, étoit redoutable., mais » je n'avois en tête que des Hommes d'une » ſeule race; une ſeule Victoire nous mettoit » tous en sûreté. Aujourd'hui j'ai pour » ennemis tous les habitans de la Terre: il » faut les perdre tous, ſi je veux régner. J'ai » tout tenté pour les ſauver; j'en jure par » le Styx, & par les autres Fleuves de » l'Enfer; mais enfin lorſqu'une plaie eſt » incurable, il faut y appliquer le fer, pour » garantir les parties qui ne ſont pas encore » corrompues. Je tiens ſous mon empire » les demi-Dieux, les Nymphes, les Fau- » nes, les Satyres, les Sylvains & les autres » Divinités champêtres: ſi nous ne les avons » pas encore placées dans le Ciel, laiſſons- » les du moins jouir en paix de l'Aſyle que » la Terre leur préſente. Mais pouvez-vous » croire qu'ils y ſoient en sûreté, lorſque » le cruel Lycaon m'a tendu des piéges, à

» moi, qui lance la foudre & qui vous tiens » tous ſous mon empire » ? A ce diſcours tous les Dieux ſaiſis d'horreur, demanderent avec empreſſement la vengeance d'un crime ſi hardi. Ainſi lorſque des mains parricides voulurent éteindre le nom Romain dans le ſang de Céſar, l'Univers épouvanté de ce ſacrilége en frémit d'horreur, & vous vîtes, grand Empereur *, le zele de vos amis, avec le même plaiſir que Jupiter remarqua celui des Dieux qui ſe déclarerent pour lui. Après que ce Dieu eut appaiſé, du geſte & de la voix, le murmure que ſon diſcours avoit excité, & que le reſpect qu'on avoit pour lui eut impoſé ſilence aux autres Dieux, il continua ainſi :

« Le criminel a été puni, n'en ſoyez point » inquiets ; mais je veux vous apprendre » & ſon crime & la vengeance que j'en » ai tirée. Je ſavois dans quels déſordres les « hommes étoient tombés, & j'aurois ſou» haité que le bruit qui s'en étoit répandu, » eût été faux. Obligé de deſcendre du Ciel » & de me revêtir d'une figure humaine, » j'allai viſiter la Terre. Je ne finirois point » ſi je voulois vous parler de tous les » crimes qui s'y commettoient ; le mal » étoit encore plus grand que ce qu'on en » avoit publié ».

* *Auguſte.*

Explication de la ſixieme Fable.

LA Scene du Conſeil des Dieux, dont parle Ovide, ouvre un ſpectacle magnifique, & jamais ſujet plus intéreſſant ne les aſſembla. Il ne s'agit point ici, comme dans l'Iliade, de ſe déclarer pour les Grecs ou pour les Troyens; ni comme dans l'Enéïde, de prendre ſoin d'un Prince fugitif, qui portoit ſes Dieux Pénates dans une terre étrangere. C'eſt pour réſoudre la perte du Genre Humain que notre Auteur fait tenir ce grand Conſeil, & il s'y agit du plus grand événement qui ſoit arrivé ſur la Terre. Mais ce qu'il y a de ſurprenant, dans cette Fable, c'eſt qu'Ovide a parfaitement copié la tradition ou le Chapitre VI. de la Geneſe. Dieu, ſelon Moyſe, ſe repentit d'avoir fait l'Homme, *pœnituit eum quòd hominem feciſſet in terrâ, & tactus dolore cordis intrinſecus; delebo, inquit, hominem quem creavi, &c.* Ovide repréſente Jupiter irrité contre le Genre Humain, dont les crimes avoient excité la colere : *dignas Jove concipit iras, eſt tamen humani generis jactura dolori omnibus, &c.* Moyſe raconte comment tous les hommes s'étoient égarés, & étoient généralement corrompus, *omnis quippe caro corruperat viam ſuam.* Le Poëte fait dire à Jupiter qu'autrefois il n'avoit eu que les Géans à combattre, mais qu'alors tous les Hommes étoient ſes ennemis; *nunc mihi, quâ totum Nereus circumtonat orbem, Perdendum humanum genus.* Il ajoute qu'il avoit tout tenté pour ſauver les hommes; mais que le mal étoit devenu incurable. Ovide ſembloit même avoir connu, que dans cette corruption générale, il y avoit encore quelques hommes juſtes; & quoiqu'il attribue à Deucalion ce qui n'appartenoit qu'à Noé, c'eſt toujours dans le fond la même notion : *immedicabile vulnus enſe recidendum, ne pars ſincera*

trahatur : & ce qu'il y a encore de plus particulier, c'eſt que dans le Poëte, comme dans l'Ecriture, les Géans précédent le Déluge ; *Giganies autem erant ſuper terram in diebus illis* (*a*). Je pourrois pouſſer plus loin le parallele, mais avec la moindre attention, il ſera aiſé de découvrir les autres traits de reſſemblance.

(*a*) Gen. Cap. VI. verſ. 4.

FABLE VII.

ARGUMENT.

Lycaon, Roi d'Arcadie, pour s'aſſurer ſi c'étoit Jupiter lui-même, qui étoit venu loger dans ſon Palais, lui fit ſervir dans un feſtin, le corps d'un Otage qu'on lui avoit envoyé. Ce Dieu pour le punir le changea en Loup.

Après avoir traverſé la montagne de Ménale, dont les Forêts ſont remplies de Bêtes ſauvages, celle de Cylléne, & le Mont glacé de Lycée, qui eſt couvert de Pins, j'entrai ſur le ſoir dans la maiſon du cruel tyran qui gouverne l'Arcadie. J'avois aſſez fait connoître que c'étoit une Divinité qui venoit le viſiter, & le peuple me rendoit déjà les hommages qui me ſont dûs. Lycaon ſe moquant de leur crédulité : je ſaurai bientôt, dit-il, ſi mon

hôte eſt un Dieu ou un homme ; j'ai un ſecret infaillible pour m'en aſſurer. Il vouloit en effet m'ôter la vie, pendant que je ſerois endormi ; c'étoit par ce moyen qu'il prétendoit découvrir la vérité. Ce n'eſt pas tout : pour le feſtin qu'il me préparoit, il fit égorger un des Otages que les Moloſſes lui avoient envoyés ; & ayant fait bouillir une partie des membres de ce malheureux, & fait rôtir le reſte, il les fit ſervir. Un feu vengeur allumé par mon ordre, conſuma bientôt ce Palais. Lycaon épouvanté prend la fuite, & dès qu'il eſt au milieu de la campagne, & qu'il veut parler & ſe plaindre, il ne fait que heurler ; tranſporté de rage & toujours avide de ſang & de carnage, il tourne ſa fureur contre tous les animaux qu'il rencontre. Ses habits ſe changent en poil, ſes bras prennent la même forme que ſes jambes ; en un mot, il devient Loup ; & dans ce changement, il conſerve preſque ſa même figure ; même couleur griſâtre dans ſon poil ; l'air farouche, le même feu dans ſes yeux, & tout ſon corps porte l'image de ſon ancienne férocité. Une ſeule maiſon a péri ; mais elle n'étoit pas la ſeule qui méritât de périr. La cruelle diſcorde s'eſt emparé de la Terre : on diroit que tous les hommes ont juré d'être méchans. Il faut donc, & je l'ai réſolu, qu'ils reçoivent promptement le châtiment qu'ils ont mérité.

Explication de la ſeptieme Fable.

Tous les anciens Auteurs diſtinguent deux Lycaons. Le premier étoit Fils de Phoronée & régnoit dans cette partie de la Grece, qui dans la ſuite fut appellée l'Arcadie, & à laquelle il avoit donné le nom de Lycaonie, environ 250 ans avant Cécrops, & du temps du Patriarche Jacob. Le ſecond, dont il s'agit dans cette Fable, lui ſuccéda, & fut un Prince également poli & religieux; mais par une inhumanité, qui n'étoit que trop commune dans ces ſiecles groſſiers, il ſouilla la Fête des Lupercales, dont il fut l'Inſtituteur, ſuivant les Marbres d'*Arondel*, en immolant des victimes humaines. Cette Fête, après avoir été interrompue pendant quelques ſiecles, fut rétablie à Athenes, du temps de Pandion, comme nous l'apprenons de la dix-huitieme Epoque des Marbres de Paros. Lycurgue abolit à Lacédémone la barbare coutume d'y offrir des victimes humaines. Evandre porta quelque temps après cette même Fête en Italie. Je ne m'étendrai pas davantage ſur un ſujet ſi connu; on peut conſulter les Notes des ſavans Auteurs qui ont commenté les Marbres que je viens de citer, la *Græcia feriata* de Meurſius, Marshan, page 275. & Scaliger ſur Euſebe.

Lycaon bâtit ſur les Montagnes d'Arcadie la Ville de Lycoſure, qui eſt regardée comme la plus ancienne de toute la Grece; & ce fut ſur l'autel qu'il y éleva en l'honneur de Jupiter *Lyceus* qu'il commença à offrir les Sacrifices barbares dont je viens de parler. Voilà le fondement de la Fable d'Ovide. Voilà ce qui a donné lieu de dire qu'il avoit donné à Jupiter un Feſtin dans lequel il lui avoit fait ſervir les membres d'un Eſclave qu'il avoit fait égorger; car c'eſt ainſi que l'explique Pauſanias dans ſes Ar-

cadiques. Sa cruauté & ſon nom, qui en Grec veut dire un Loup, l'ont fait changer en cet Animal auſſi féroce que carnaſſier. Lycaon étoit fort chéri de ſon Peuple, à qui il apprit à mener une vie moins ſauvage, à bâtir des Villes & des Maiſons, autant pour ſe mettre à couvert de la rigueur des Saiſons, que pour ſe defendre contre les Bêtes féroces dont les Forêts d'Arcadie étoient alors remplies. Suidas ajoute que Lycaon étoit un Prince ſage & vertueux, qui s'appliquoit uniquement à faire obſerver les Loix que ſon Pere avoit etablies. On dit même que ce fut lui qui fut ſubſtituer le Gland aux Herbes dont on ſe nourriſſoit alors ſouvent avec beaucoup de danger : Uſage dont cependant quelques Auteurs attribuent l'invention à Phoronée ſon Pere, ou à Lycaon premier.

Le Prince dont nous parlons eut pluſieurs enfans qui établirent des Colonies en divers Pays, & y bâtirent des Villes qui porterent leur nom. Sur quoi on peut lire les Auteurs que je viens de citer. Ce que je vais dire ſur le témoignage de Suidas, a tout l'air d'une nouvelle Fable, qu'il a inventée, pour expliquer celle que rapporte Ovide. Ce Prince, dit cet Auteur, pour porter plus efficacement ſon Peuple à l'obſervation des Loix, voulut lui perſuader que Jupiter venoit ſouvent loger dans ſon Palais, ſous la figure d'un Etranger, afin d'être plus à portée d'examiner la conduite de chaque particulier. Un jour qu'il alloit faire un ſacrifice pour ſe diſpoſer à recevoir cette Divinité, ſes enfans voulant s'éclaircir de la vérité, réſolurent de mêler parmi les chairs des Victimes celles d'un jeune enfant qu'ils avoient fait mourir, bien sûr que tout autre que Jupiter, ne pourroit jamais découvrir ce ſtratagême. Mais une grande tempête s'étant élevée avec un furieux orage, la foudre réduiſit en cendre tous ces impies; & Lycaon, pour appaiſer Jupiter, inſtitua la Fête des Lupercales.

FABLE VIII.

ARGUMENT.

Jupiter ne ſe contenta pas de la perte de Lycaon pour épouvanter le reſte des Hommes : mais, parce qu'ils étoient tous criminels, il réſolut de les exterminer par un Déluge univerſel.

Une partie des Dieux approuva la réſolution que Jupiter avoit priſe d'exterminer le Genre Humain ; & ceux qui furent de ſon ſentiment, ajouterent de nouvelles raiſons pour allumer encore davantage ſon courroux. Les autres Dieux ſe contenterent de ſe déclarer pour ſon avis : mais la perte du Genre Humain parut également ſenſible à toute l'aſſemblée. On demanda à Jupiter ce que deviendroit le Monde, lorſqu'il ne ſeroit pas habité ? Qui offriroit alors de l'encens ſur leurs autels ? S'il livreroit la Terre à la merci des Bêtes féroces ? Le Souverain des Dieux fit ceſſer leurs demandes & leur inquiétude, en leur promettant qu'il auroit ſoin de tout, que la Terre ſeroit repeuplée, que ſes nou-

veaux habitans ſeroient bien différens de ceux qui les avoient précédés, & que leur origine même auroit quelque choſe de merveilleux. Prêt à lancer ſes foudres ſur la Terre, il craignit que tant de feux allumés de toutes parts, ne parvinſſent juſqu'au Ciel, & n'embraſaſſent les voûtes ſacrées. Il ſe reſſouvint qu'il étoit écrit dans le Livre des Deſtinées, qu'un jour la Mer, la Terre, & le Ciel même ſeroient en feu, & que tout l'Univers périroit dans un embraſement général. Il change de réſolution : il quitte les foudres que les Cyclopes venoient de forger; & pour punir les hommes, il forme le deſſein de les enſévelir ſous les eaux, en faiſant tomber des torrens de pluie de toutes les parties du Ciel. Il renferme ſur-le-champ dans les antres d'Eole, l'Aquilon & les autres Vents qui écartent les nuages, & ne laiſſe en liberté que le Vent de Midi. Le voilà d'abord ce Vent impétueux, qui vole avec ſes aîles mouillées, le viſage couvert d'un nuage épais & obſcur, & la barbe chargée de brouillards. Les nuées aſſemblées ſur ſon front, font couler l'eau de ſes cheveux, de ſes aîles & de ſon ſein. Dès que ce Vent orageux eut raſſemblé les nuages, & qu'il les eut entaſſés les uns ſur les autres, on entendit un grand bruit, & la pluie commença de tomber en

abondance. La Meſſagere de Junon, parée de différentes couleurs, Iris amene de nouvelles eaux, & entretient l'humidité des nuages. En vain le Laboureur forme des vœux pour ſes moiſſons ; elles ſont renverſées ; & il voit périr en un moment le travail de toute l'année. Les eaux qui tombent du Ciel, ne ſuffiſent pas à Jupiter irrité ; Neptune ſon Frere vient à ſon ſecours, & lui prête ſes ondes. Il raſſemble tous les Fleuves dans ſon Palais, & leur tient ce diſcours : « Un ſeul mot va vous faire en» tendre mes ordres. Ouvrez vos ſources, » donnez un libre cours à vos eaux, que » rien ne les arrête ». A peine le Dieu de la Mer avoit proféré ce peu de paroles, que tous les Fleuves partirent ; & ayant lâché les digues qui retenoient leurs eaux, elles commencerent à couler avec impétuoſité.

Neptune lui-même frappe la Terre d'un coup de ſon Trident ; elle en eſt ébranlée, & l'eau ſort en abondance de ſes gouffres les plus profonds. Les Fleuves débordés inondent la Terre, entraînent Bleds, Arbres, Troupeaux, Hommes, & renverſent également les Temples & les Maiſons. S'il ſe trouve quelque Palais qui réſiſte à l'impétuoſité du torrent, l'eau le couvre entiérement, & les Tours mêmes demeurent enſévelies ſous les ondes. Déjà la Terre &

la Mer étoient confondues : Tout étoit couvert d'eau, & l'Océan n'avoit plus de rivages. L'un cherche un aſyle ſur une Montagne, l'autre ſe jette dans une Barque, & rame ſur les lieux mêmes qu'il venoit de labourer. Celui-ci navigue ſur ſes moiſſons, ou ſur ſon Village inondé. Celui-là trouve un poiſſon au ſommet d'un arbre. Si par haſard on veut jetter l'ancre, elle s'attache dans un pré ; les Vaiſſeaux voguent ſur les vignes : les Monſtres de la Mer repoſent dans les lieux, où les chevres paiſſoient auparavant ; les Néréïdes ſont étonnées de voir ſous les ondes, les Bois, les Villes & les Maiſons. Les Dauphins habitent les Forêts & ébranlent les Arbres avec leurs nageoires ; les Loups nagent pêle-mêle avec les Brebis ; l'onde entraîne les Lions & les Tigres ; la force des Sangliers, ni la vîteſſe des Cerfs ne peuvent les garantir du naufrage ; les Oiſeaux fatigués, après avoir cherché inutilement la Terre pour s'y repoſer, ſe laiſſent tomber dans l'eau ; l'inondation avoit déjà couvert les Montagnes, & les lieux les plus élevés étoient ſubmergés. Une partie de ceux qui s'y étoient retirés étoient enſévelis ſous les vagues, & ceux que l'onde avoit épargnés périrent par la faim.

Explication de la huitieme Fable.

Les Anciens ont parlé de pluſieurs Déluges, & Pauſanias en compte juſqu'à cinq ; mais ceux qui ont été les plus célebres dans les Poëtes, ſont ceux qui arriverent au temps d'Ogygès, & ſous le regne de Deucalion. C'eſt de ce dernier que parle Ovide ; mais comme il n'inonda que la Theſſalie, il eſt évident que ce Poëte a renfermé, dans la deſcription qu'il en fait, tout ce que la tradition avoit appris ſur le Déluge univerſel ; tradition qu'on a trouvée chez tous les Peuples du Monde. En effet, il raconte comment toute la Terre fut inondée. La Mer, ſelon lui, joignit ſes eaux à celles qui tomberent du Ciel, & Neptune ébranla les fondemens de la Terre pour en faire ſortir de nouvelles. Voilà ſans doute ces Cataractes du Ciel, & ces Fontaines de l'abyme dont parle Moyſe (*a*). Ovide, qui fait monter les eaux ſur les plus hautes Montagnes, n'excepte que les ſommets du Mont Parnaſſe : ce qui fait alluſion au Mont Ararat, ſur lequel l'Arche de Noé s'arrêta. Dans le Poëte, tous les hommes périſſent, excepté Deucalion & Pyrrha. Voila Noé & ſa Famille. Deucalion, ſuivant tous les Auteurs anciens, étoit un homme juſte & pieux, & il fut le ſeul qui répara le genre humain ; quoi de plus ſemblable aux Patriarches ? le Déluge dura neuf mois ; celui d'Ogygès en dura autant. Au ſortir de l'Arche, Noé offrit à Dieu des Sacrifices ſolemnels ; Deucalion délivré des eaux éleva, ſuivant Pauſanias (*b*), un Autel à Jupiter Libérateur (*c*). Suivant les Poëtes : il ne devoit plus y avoir d'autre Déluge d'eau apres celui de Deucalion ;

(*a*) Geneſe, Chap. VI. & VII.
(*b*) *In Atticis.* (*c*) Φυξίου ou ἀφικτίου.

Dieu avoit promis la même choſe à Noé. Ce Patriarche, voyant que les eaux commençoient à ſe retirer, envoya la colombe qui revint avec une branche d'Olivier; Plutarque fait mention de cette même colombe, & Abidenne parle de certains Oiſeaux ſortis de l'Arche, & revenus deux fois pour n'avoir pas trouvé de lieu où ils puſſent ſe repoſer. Je pourrois pouſſer plus loin le parallele ſur ce ſujet; mais en voilà aſſez pour prouver qu'Ovide a chargé la deſcription du Déluge de Deucalion, de preſque toutes les circonſtances du Déluge univerſel.

Il n'eſt pas étonnant, au reſte, que la tradition du Déluge ſe ſoit conſervée parmi tous les Peuples: cet événement eſt de nature à n'être pas oublié, & les changemens qu'il a cauſés ſur la Terre en atteſtent tous les jours la vérité. D'ailleurs, l'Hiſtoire de cette inondation générale, ſi nous en croyons Joſeph (*a*), avoit été écrite par Nicolas de Damas, par Béroſe, par Mnaſeas, & par quelques autres Anciens, d'où les Grecs & les Romains l'avoient tirée. Ce qui me reſte à dire du Déluge particulier qui arriva du temps de Deucalion, ainſi que tout ce qui regarde ce Prince, je le réſerve pour l'article où Ovide parle de la réparation du genre humain.

(*a*) Antiq. Liv. I.

FABLE IX.

ARGUMENT.

Neptune calme les flots irrités, & ordonne à Triton de ſonner de ſa conque pour faire rentrer la mer dans ſes bornes & les Fleuves dans leurs lits; Deucalion & Pyrrha ſe ſauvent ſeuls du Déluge.

LA Phocide, qui eſt entre l'Attique & la Béotie, étoit autrefois un Pays fertile : le Déluge la confondant alors avec la Mer, n'en fit qu'un vaſte champ couvert d'eau. Dans cette contrée eſt une Montagne qui s'éleve juſqu'au Ciel, & dont les deux ſommets ſont au-deſſus des nuages : ſon nom eſt le Parnaſſe. Là s'arrêta la petite barque qui portoit Deucalion & ſa Femme. C'étoit le ſeul endroit que les eaux euſſent épargné. Dès que Deucalion y fut arrivé, il offrit ſes hommages aux Nymphes Corycides, aux autres Divinités de cette Montagne, & à Thémis, qui y rendoit alors ſes Oracles : car il n'y eut jamais d'Homme plus juſte ni plus équitable que Deucalion, ni de Femme plus vertueuſe, & qui eût plus de reſpect pour les Dieux que Pyrrha. Jupiter voyant tout

l'Univers ſubmergé, & que de tant de milliers d'Hommes & de Femmes, il ne reſtoit que ce couple pieux, ordonna à l'Aquilon de diſſiper les nuages. Dès que le temps fut devenu ſerein, la Terre commença à ſe découvrir: la Mer irritée ſe calma; Neptune quittant ſon Trident, appaiſa les flots, & ordonna à Triton de paroître ſur les ondes avec ſon habit de pourpre, & de ſonner de ſa conque pour faire rentrer les flots dans la Mer, & les Fleuves dans leurs lits. Cette conque eſt une eſpece de trompette recourbée, qui va toujours en s'élargiſſant. Elle ſe fait entendre du milieu de la Mer aux deux extrêmités du Monde. Dès que Triton eut donné le ſignal, toutes les eaux de la Mer, & celles qui étoient répandues ſur la Terre, l'entendirent & ſe calmerent; la Mer commença à avoir des rivages, & les Fleuves coulerent dans leurs lits; les Montagnes parurent ſortir de la Terre; la Terre elle-même ſe montra peu à peu, & ſembloit s'élever à meſure que les eaux s'abaiſſoient. Les Arbres long-temps cachés ſous les flots, firent enfin paroître leurs têtes dépouillées de feuilles & chargées de limon. Lorſque Deucalion apperçut la Terre entiérement déſerte, dont un profond ſilence rendoit le ſpectacle encore plus affreux, les yeux baignés de larmes, il parla ainſi à Pyrrha; « O
» ma

» ma Sœur ! ô mon Epouſe ! qui êtes ſeule
» reſtée de toutes les Femmes; le ſang & le
» mariage nous unirent autrefois; aujour-
» d'hui nos communs malheurs doivent nous
» unir encore davantage. De quelque côté
» que le ſoleil jette ſes regards, il ne voit que
» nous deux ſur la Terre; le reſte eſt enſéveli
» ſous les eaux, encore notre vie n'eſt-elle
» point en ſûreté; les nuages répandus de
» tous côtés m'épouvantent. Infortunée, que
» deviendriez-vous, ſi vous étiez échappée
» ſeule & ſans moi de ce naufrage univerſel ?
» Comment pourriez-vous calmer vos en-
» nuis ? Qui pourroit vous conſoler dans vos
» malheurs ? Pour moi, je puis vous l'aſſurer,
» ma chere Epouſe, je n'aurois pas ſurvécu
» à votre perte, & les mêmes eaux qui vous
» auroient engloutie, m'auroient ſervi de
» tombeau. Que je ſouhaiterois de poſſéder
» le ſecret de mon Pere Prométhée ! & de
» pouvoir réparer le Genre Humain, en
» animant, comme il fit, un peu de Limon !
» nous ſommes reſtés ſeuls de tout ce qui
» reſpiroit dans l'Univers : les Dieux l'ont
» ainſi voulu ; ſeuls nous faiſons voir qu'il
» y a eu des hommes ſur la Terre ».

Explication de la neuvieme Fable.

IL ne faut pas chercher dans cette Fable aucune explication hiſtorique. Les Anciens s'étoient imа-

giné que Jupiter, Neptune & Pluton avoient partagé le monde, & que l'empire de la mer étoit échu à Neptune. Ainſi c'étoit lui qui devoit élever & calmer les flots. Ovide lui fait exercer cet emploi.

FABLE X.

ARGUMENT.

Deucalion & Pyrrha repeuplerent la Terre en jettant derriere eux des pierres, de la maniere que Thémis, dont ils avoient conſulté l'Oracle, le leur avoit preſcrit.

CE Diſcours leur arracha des larmes ; réſolus d'implorer le ſecours du Ciel, & de conſulter les Oracles, ils allerent ſur les bords du Céphiſe, dont les eaux, quoiqu'encore troubles & chargées de limon, couloient dans ſon lit ordinaire. Après s'être purifiés en répandant de l'eau de ce Fleuve ſur leurs têtes & ſur leurs habits, ils tournerent leurs pas vers le Temple de Thémis. Le toit en étoit couvert d'une mouſſe bourbeuſe & puante, & ſes autels étoient ſans feu. A peine eurent-ils touché les degrés du Temple, qu'ils ſe proſternerent à terre, & pleins de reſpect & de frayeur ils les baiſerent en adreſſant leurs vœux à la Déeſſe. Si les Dieux, dirent-ils, ſe laiſſent fléchir

aux prieres des mortels ; s'ils ne ſont point inexorables, apprenez-nous, Thémis, de quelle maniere nous pourrons réparer le Genre Humain ; & ſoyez ſenſible à la déſolation où l'Univers eſt réduit. La Déeſſe touchée de cette priere rendit cet oracle : *Sortez du Temple, voilez-vous le viſage, détachez vos ceintures, & jettez derriere vous les os de votre Grand'Mere.* Etonnés de cet oracle, & ayant gardé pendant long-temps un profond ſilence, Pyrrha prend enfin la parole, diſant qu'elle refuſoit d'obéir à l'ordre de la Déeſſe. Elle la prie en tremblant de lui pardonner, ſi elle n'oſe troubler les manes de ſa Mere, en jettant ainſi ſes os. Cependant ils examinent attentivement les paroles ambigues de l'Oracle, & cherchent à en découvrir le ſens. Enfin, Deucalion calma par ces paroles l'inquiétude de Pyrrha. Ou je ſuis bien trompé, dit-il, ou les paroles de Thémis ont un autre ſens : cet Oracle n'ordonne rien de criminel ; notre Mere, c'eſt la Terre, & ſes os ſont les pierres qu'on nous ordonne de jetter derriere nous. Quoique ce diſcours eût ébranlé l'eſprit de Pyrrha, elle doutoit encore ſi c'étoit-là le véritable ſens des paroles qu'elle venoit d'entendre, tant cet Oracle leur laiſſe d'incertitude. Mais quel danger y avoit-il à l'éprouver ? Ils ſortent du Temple, ſe couvrent la tête, dé-

ſont leurs ceintures, & jettent derriere eux des pierres, de la maniere que Thémis le leur avoit preſcrit. Ces pierres, (qui pourroit, le croire, ſi l'Antiquité n'en rendoit témoignage ?) commencerent à s'amollir, à devenir flexibles, & prirent une nouvelle figure : & comme elles n'avoient déjà plus cette dureté qui leur eſt naturelle, on les vit croître, de ſorte qu'on y appercevoit, quoique confuſément, quelque reſſemblance avec des hommes : telle à peu près eſt celle qu'on remarque dans une ſtatue de marbre, que le ciſeau a commencé à tailler ; mais qui n'eſt encore qu'ébauchée. Ce qu'il y avoit d'humide & de terreſtre dans les cailloux fut changé en chair ; les parties les plus dures & les plus inflexibles devinrent des os ; leurs veines ne changerent ni de forme ni de nom. Ainſi dans peu de temps, avec le ſecours des Dieux, les pierres que Deucalion avoit jettées, formerent des Hommes, & celles de Pyrrha, des Femmes. C'eſt de là que vient cette dureté qui fait le caractere de l'homme, & cette force pour ſoutenir le travail : notre conduite découvre aſſez notre origine.

Explication de la dixieme Fable.

Sous le regne de Deucalion Roi de Theſſalie, le cours du Fleuve Pénée fut arrêté, apparem-

ment par quelques tremblemens de Terre, entre le Mont Oſſa & l'Olympe, où eſt l'embouchure par où ce Fleuve, groſſi des eaux de quatre autres, ſe décharge dans la Mer ; & il tomba cette année-là une ſi grande quantité de pluie, que toute la Theſſalie, qui eſt un pays plat, fut inondée. Deucalion & ceux de ſes Sujets qui purent ſe garantir de l'inondation, ſe retirerent ſur le Parnaſſe ; & les eaux s'étant enfin écoulées, ils deſcendirent dans la plaine. Les enfans de ceux qui s'étoient ſauvés, ſont ces pierres myſtérieuſes dont les Poëtes parlent tant : cette Fable n'ayant d'autre fondement que le double ſens du mot *Eben* ou *Aben*, qui peut ſignifier également, ou une *Pierre* ou *un Enfant*, ou du mot *Laos*, qui peut être entendu ou d'un Peuple ou d'une pierre, ainſi que l'a remarqué le Scoliaſte de Pindare. A l'aide de cette équivoque, on débita la Fable de ces pierres myſtérieuſes, qui étant jettées par Deucalion & Pyrrha, formerent les hommes qui peuplerent le Monde après le Déluge : on peut même dire que la férocité & la dureté de ces premiers hommes ne démentoit nullement leur origine. La maniere même dont Saumaiſe, lit un paſſage tiré des fragmens d'Héſiode, donne un grand jour au dénouement de cette Fable. Ce Poëte dit que Jupiter donna à Deucalion, pour repeupler le Monde, les Locriens qui habitoient la Phocide, & Denys d'Halicarnaſſe (*a*) convient qu'ils allerent ſous la conduite de ce Prince habiter différentes contrées de la Grece. Ainſi lorſqu'on lit dans le paſſage d'Héſiode λαὸν au lieu d'Ἄλλους, le ſens eſt que *Deucalion choiſit quelques perſonnes du Peuple de pierre*, ce qui bien entendu veut dire du peuple qui habitoit le Parnaſſe, Montagne qui étoit très-pierreuſe.

Lorſqu'on a ajouté à cette Fable que Neptune

(*a*) Liv. I.

d'un coup de Trident avoit ſéparé le Mont Oſſa du Pélion, c'eſt qu'on croyoit anciennement que les changemens qui arrivoient dans le Monde, ainſi que les tremblemens de Terre, étoient cauſés par ce Dieu. « Certes, dit Hérodote (*a*), le » ſentiment de ceux qui diſoient que Neptune » avoit fait cette ſéparation, n'étoit pas ſans rai- » ſon; car tous ceux qui eſtiment que Neptune » fait trembler la Terre, & que les ouvertures qui » ſe font ainſi, ſont les ouvrages de ce grand Dieu, » n'auront pas de peine à croire que Neptune a » fait ce Canal quand ils le verront ».

Pour établir maintenant l'Époque d'un événement ſi célebre, on n'a qu'à lire les Marbres de Paros, qui fixent le ſéjour de Deucalion à Lycorée aux environs du Parnaſſe, dans le temps que Cécrops régnoit à Athenes, c'eſt-à-dire, environ 1600 ans avant JESUS-CHRIST. Les mêmes Marbres ajoutent qu'après l'inondation, Deucalion ſe retira à Athenes, où il offrit à Jupiter conſervateur des ſacrifices ſolemnels, dans un Temple qu'il fit bâtir à ſon honneur, & qui ſubſiſtoit encore au temps de Piſiſtrate, qui le fit rétablir avec beaucoup de dépenſe. L'époque quatre de ces Marbres marque que Cranaüs régnoit à Athenes lorſque Deucalion s'y retira; au lieu qu'Euſebe aſſure que c'étoit ſous le regne de Cécrops. Ces deux Chroniques ne different que de trois ans, & je ſouſcris volontiers à celle des Marbres, qui paroit avoir été faite avec beaucoup de ſoin. Ainſi je fixe cette retraite à l'an 1557, avant l'Ere Chrétienne. Si Euſebe avoit connu ces Marbres ſi utiles à la Chronologie, il auroit vu qu'ils diſtinguent bien les deux temps; celui du ſéjour de Deucalion à Lycorée, ſous le regne de Cécrops, & ſa retraite à Athenes après le Deluge,

(*a*) Liv. I.

pendant celui de Cranaüs (*a*). Comme Deucalion avoit appris aux Grecs à bâtir des Temples en l'honneur des Dieux, on lui en dédia un après sa mort, & il fut honoré comme une divinité. Ce Prince étoit Fils de Prométhée, & Mari de Pyrrha, Fille d'Epiméthée son Oncle. Rien n'est si fameux dans les Anciens que sa postérité, qui repeupla une partie de la Grece, Ainsi qu'on peut le voir fort au long dans Apollodore, dans les Commentateurs des Marbres de Paros, & dans le second Volume de mon explication des Fables.

(*a*) Voyez l'Epoq. 2. & la 4.

FABLE XI.

ARGUMENT.

La Terre réchauffée par les rayons du Soleil forma plusieurs Monstres; entr'autres le Serpent Python, qu'Apollon tua à coups de fléches. Pour célébrer la mémoire d'un événement si mémorable, il institua les Jeux Pythiens, & prit le surnom de Pythien.

Lorsque la Terre fut réchauffée par les rayons du Soleil, & que la chaleur eut fait fermenter la boue & le limon, les germes qui y étoient restés, comme dans le sein de leur Mere, commencerent à croître, & la Terre produisit d'elle-même, différentes especes d'Animaux. Ainsi, lorsque le Nil est rentré dans son lit, le limon qu'il laisse

dans les campagnes inondées, produit un nombre infini d'insectes que l'on apperçoit en labourant la Terre. Les uns commencent à se former, les autres n'ont pas encore tous leurs membres, & souvent dans le même Animal, une partie est vivante, pendant que le reste n'est qu'une Terre informe. L'humidité & la chaleur tempérée d'une certaine maniere deviennent aisément le principe de la fécondité : car le Feu & l'Eau, quoique contraires, produisent tous les Etres, & l'union de ces deux qualités si opposées, est la source de la génération. Ainsi la boue que le Déluge avoit laissée se trouvant échauffée par l'ardeur du Soleil, la Terre produisit non-seulement des animaux connus, mais aussi des Monstres qu'elle ne connoissoit pas encore ; elle te forma, quoique malgré elle, monstrueux Python, Serpent d'une espece nouvelle, qui devins la terreur des Humains, par la masse énorme de ton corps. Apollon, qui jusqu'alors ne s'étoit servi de ses fléches, que contre les Chevreuils & les Daims, épuisa son carquois contre cet affreux Serpent, qui vomit enfin tout son venin avec son sang ; & de peur que le temps n'effaçât le souvenir d'une Victoire si mémorable, il institua des Jeux solemnels, qui porterent le nom de Pythiens, du Monstre dont il venoit de délivrer

livrer la Terre. Ceux qui, dans ces Jeux, étoient Vainqueurs, ou à la Lutte, ou à la Courſe, ou à la conduite des Chars, recevoient pour récompenſe une Couronne de chêne : car il n'y avoit point encore de Lauriers, & les Couronnes dont Apollon ornoit ſa tête, étoient faites de branches de toutes ſortes d'arbres.

Explication de la onzieme Fable.

Les Eaux qui avoient cauſé cette grande Inondation, dont j'ai parlé dans l'Explication de la Fable précédente, laiſſerent ſur la Terre un limon d'où ſortirent pluſieurs Inſectes, entr'autres le Serpent Python, qui cauſoit beaucoup de ravages aux environs du Parnaſſe. Apollon armé de ſes fléches lui ôte la vie : ce qui, expliqué phyſiquement, veut dire que la chaleur du Soleil ayant diſſipé les mauvaiſes exhalaiſons, ces Monſtres diſparurent bientôt. Si on rapporte cette Fable à l'Hiſtoire, ce Serpent étoit un Brigand qui s'étoit établi aux environs de Delphes, & qui incommodoit fort ceux qui alloient y ſacrifier. Un Prince qui portoit le nom d'Apollon, ou un Prêtre de ce Dieu, en délivra le Pays. Cet événement donna lieu à l'établiſſement des Jeux Pythiens ſi connus dans la Grece. On les célébroit de quatre ans en quatre ans, & on donnoit pour prix aux Vainqueurs, ou des pommes conſacrées à Apollon, ou, comme le prétend Pindare, des Couronnes de Laurier. On s'y exerçoit principalement à chanter, à danſer, & à jouer des inſtrumens. Sur quoi on peut conſulter les Marbres de Paros (*a*), & Meur-

(*a*) Pag. 202. & 203. de l'Edit. d'Oxford.

ſius (*a*). Cet événement qu'Ovide place d'abord après le Déluge, ne doit être arrivé que long-temps après, puiſque du temps de Deucalion, Apollon n'étoit point encore connu à Delphes. C'étoit Thémis, ſuivant le même Poëte, & ſuivant toute l'Antiquité, qui y rendoit alors des Oracles, & avant Thémis il y avoit encore un autre Oracle, qui étoit rendu par la Terre.

(*a*) *Græcia feriata.*

FABLE XII.

ARGUMENT.

Apollon étant devenu amoureux de Daphné, fille du Fleuve Pénée, & ne pouvant la rendre ſenſible, ſe mit à la pourſuivre : mais la Nymphe ayant imploré le ſecours de ſon pere, elle fut changée en Laurier.

DAPHNÉ, Fille du Fleuve Pénée, fut le premier objet de la tendreſſe d'Apollon. Cette paſſion fut moins un effet du haſard, qu'une vengeance de l'Amour irrité contre lui. Ce Dieu, fier de la victoire qu'il venoit de remporter ſur le Serpent Python, ayant vu le Fils de Vénus, qui bandoit ſon arc : Que prétendez-vous faire, jeune efféminé, lui dit-il, de ces armes, qui auroient

bien meilleure grace entre mes mains que dans les vôtres ? Je ſais porter des coups certains contre les bêtes féroces & contre nos ennemis, & je viens de voir expirer le Serpent Python, ce monſtre qui de ſon vaſte corps couvroit pluſieurs arpens de terre. Contentez-vous d'allumer avec votre flambeau un feu que je ne connois pas, & ne comparez pas vos victoires avec les miennes. Servez-vous de vos fléches, à votre gré, lui dit l'Amour, bleſſez tout ce que vous rencontrerez, c'eſt contre vous que j'adreſſerai les miennes, & la gloire que vous remporterez ſur les Animaux ſera autant au-deſſous de la mienne, qu'ils ſont eux-mêmes au-deſſous de vous. Il dit, & ayant pris ſon vol ſur le Parnaſſe, il tira de ſon carquois deux fléches, dont les effets ſont bien différens ; l'une fait naître l'amour, l'autre l'éteint : celle qui l'allume eſt dorée & fort pointue ; celle qui le chaſſe eſt émouſſée, & n'a qu'une pointe de plomb. C'eſt de ce dernier trait que l'Amour bleſſe Daphné ; le cœur d'Apollon fut percé de l'autre. Le Dieu conçoit d'abord un violent amour ; la Fille de Pénée fuit ſon Amant, & ſe cache dans le fond des Forêts, où charmée d'imiter Diane, elle fait de la chaſſe ſa plus amuſante occupation. C'eſt alors que les cheveux liés négligemment avec un ru-

ban, elle ſe pare des dépouilles des Animaux. Pluſieurs perſonnes l'avoient déjà demandée en mariage; mais ſans ſe ſoucier de l'hymen ni de l'amour, elle ne ſongeoit qu'à courir dans les Bois. Cependant ſon Pere lui diſoit ſouvent: ma Fille, vous devez me donner un Gendre, c'eſt de vous ſeule que j'attends des petits-fils. Ce diſcours la faiſoit rougir, & regardant le Mariage même comme un crime, elle ſe jettoit entre les bras de ſon Pere: « Permettez-moi, » mon Pere, *lui diſoit-elle*, de garder tou» jours ma Virginité: accordez-moi la même » grace que Jupiter a accordée à Diane. » Pénée y conſentit: mais ſa beauté & ſes charmes deviennent un grand obſtacle à ſes deſirs. Apollon la voit, l'aime, & ſouhaite de la poſſéder; il l'eſpere; mais, malgré la connoiſſance qu'il a de l'avenir, ſon eſpérance eſt vaine. Tel que le feu qui s'allume ſi facilement dans le chaume, après que l'on a coupé les moiſſons, ou dans des buiſſons, lorſqu'un voyageur en approche de top près le flambeau qu'il porte, ou qu'il l'y jette, lorſque le jour commence à paroître: le cœur d'Apollon eſt embraſé d'un feu violent qui le dévore. Voyant les cheveux de la Nymphe flotter négligemment ſur ſes épaules, que ſeroit-ce, diſoit-il, s'ils étoient arrangés avec plus de ſoin? Il

regarde ſes yeux, qui brillent comme deux Aſtres, ſa bouche vermeille, ſes doigts, ſes mains & ſes bras à demi-nus. Perſuadé que les beautés qu'elle cache, ſurpaſſent encore celles qu'elle laiſſe appercevoir, ſon amour ſe nourrit d'une eſpérance trompeuſe. En vain il tâche de l'arrêter par ſes diſcours, elle fuit plus vîte que le vent. « Demeurez, » Belle Nymphe du Pénée, *lui diſoit-il*, de- » meurez; ce n'eſt point un ennemi qui » marche ſur vos pas: la Brebis fuit le Loup, » la Biche le Lion, & la timide Colombe » l'Aigle qui la pourſuit; ce ſont leurs en- » nemis, & c'eſt l'amour ſeul, qui m'oblige » à ſuivre vos pas. Je crains pour vous une » chûte funeſte, je crains que les épines de » ces buiſſons ne vous bleſſent, & que je » n'en ſois la cauſe. Le chemin, où vous » marchez, eſt difficile & raboteux, courez » avec moins de précipitation, & je vais » modérer l'ardeur avec laquelle je vous » pourſuis. Du moins jettez un de vos re- » gards ſur votre amant: ce n'eſt point un » de ces Bergers ruſtiques, qui conduiſent » leurs troupeaux ſur ces Montagnes. Vous » ignorez le prix de votre conquête; ſi vous » le connoiſſiez, vous ne me fuiriez peut- » être pas. Delphes, Claros, Ténédos, & » Patare me rendent les honneurs qui me » ſont dûs. Fils de Jupiter, je découvre le

» passé & l'avenir : c'eſt à moi qu'eſt dû
» l'art ingénieux d'accorder la voix au ſon
» de la Lyre : mes fléches portent toujours
» des coups aſſurés ; mais hélas! celle qui
» m'a percé le cœur eſt bien plus dangereuſe.
» Inventeur de la Médecine, l'Univers me
» regarde comme un Dieu ſecourable &
» bienfaiſant : je connois la vertu de toutes
» les Plantes, mais en eſt-il quelqu'une, qui
» puiſſe guérir de l'amour? Non, ſans doute,
» & mon Art ſi favorable à tous les mortels,
» devient pour moi ſeul un Art inutile ».
Apollon en auroit dit davantage ; mais Daphné ayant redoublé ſes pas, l'obligea à interrompre ſes plaintes. Elle fuit, & ſa fuite la fait paroître encore plus belle. Ses habits en déſordre, qui flottent au gré des vents ; ſes cheveux qui ſemblent jouer avec les Zéphyrs ; tout augmente ſa beauté. Enfin le Dieu amoureux, voyant que ſes plaintes & ſes careſſes étoient également inutiles, ſe met à courir après elle avec toute ſa force. Imaginez-vous un Lévrier, qui pourſuit un Lievre dans une plaine; vous voyez l'un courir avec une extrême légéreté, l'autre employer toutes ſes ruſes pour l'éviter : quelquefois le Chien ſemble tenir ſa proie, & ouvre la gueule pour la ſaiſir : le Lievre lui-même ſe croyant pris, fait un nouvel effort pour s'échapper. Voilà l'image d'Apollon & de

Daphné. L'eſpérance & la crainte augmentent également leur légéreté. Apollon, ſoutenu par les aîles de l'Amour, paroît voler : il ne lui donne aucun relâche ; il la touche preſque, & ſon haleine fait voltiger ſes cheveux : Daphné, épuiſée par une courſe ſi violente, voit enfin ſes forces l'abandonner. Elle pâlit, & ſe tournant vers les Eaux du Pénée, « Mon Pere, *dit-elle*, s'il eſt vrai » que les Fleuves jouiſſent du privilége de » la Divinité, venez à mon ſecours, ou, » vous Terre, engloutiſſez-moi ; puiſque » j'ai eu le malheur de plaire, effacez cette » beauté qui me devient ſi funeſte ». A peine ſa priere eſt-elle finie que tous ſes membres s'engourdiſſent, ſon corps ſe couvre d'une tendre écorce, ſes cheveux ſe changent en feuilles, ſes bras deviennnent des branches, ſes pieds, autrefois ſi légers, s'attachent à la Terre, ſa tête devient celle d'un Arbre, & conſerve encore ſa beauté & ſon éclat. Le nouvel Arbre devient les délices d'Apollon, il le touche, & ſent palpiter, ſous l'écorce, le cœur de ſa Maîtreſſe. Il embraſſe ſes rameaux qui ſemblent encore rejetter ſes careſſes. « Puiſqu'enfin, *lui dit-il*, » vous ne pouvez plus être mon Epouſe, du » moins je veux que cet Arbre me ſoit con- » ſacré. Mes cheveux, ma lyre, mon carquois » ſeront toujours ornés de Lauriers. Toutes

» les fois qne les Capitaines Romains » monteront en triomphe au Capitole, » c'eſt vous qui les couronnerez : vous cou- » vrirez de vos branches le Chêne, qui eſt à » la porte des Empereurs ; & comme mes » cheveux portent toujours les marques de » ma jeuneſſe, vos feuilles conſerveront » toujours leur verdure ». Quand Apollon eut ceſſé de parler, le Laurier parut baiſſer ſa tête, comme pour marquer qu'il acceptoit les offres qu'on venoit de lui faire.

Explication de la douzieme Fable.

POUR expliquer cette Fable, ainſi que toutes les autres galanteries des Dieux, dont les Poëtes parlent ſi ſouvent, il faut poſer pour principe qu'outre qu'il y a pluſieurs Jupiters, pluſieurs Apollons, pluſieurs Mercures, &c. ainſi que je l'ai prouvé dans mon Explication des Fables, les Prêtres de ces mêmes Dieux couvroient ſouvent leurs déréglemens du nom de la Divinité qu'ils ſervoient, de-là ce nombre prodigieux d'enfans qui reconnoiſſoient les mêmes Dieux pour leurs Peres.

Ce principe ainſi établi, voici comment on peut expliquer la Fable de Daphné. Quelque Prince, du nombre de ceux à qui l'amour des Belles-Lettres fit donner le nom d'Apollon, étant devenu amoureux de Daphné, fille de Pénée, Roi de Theſſalie, & la pourſuivant un jour, cette jeune Princeſſe périt ſur le bord d'un Fleuve, aux yeux de ſon Amant : quelques Lauriers qui ſortirent en cet endroit donnerent lieu à la Métamorphoſe ; ou plutôt l'etimologie

du nom de Daphné, qui en Grec veut dire un Laurier, fit publier cette Fable. Si nous en croyons Lylio Giraldi, Daphné a été ainſi appellée du Δαφναῶ *voco*, parce que le Laurier fait du bruit en brulant, *crepitat*; & comme cet Arbre étoit conſacré à Apollon, de-là eſt venue, ſelon cet Auteur, la Fable des amours d'Apollon & de Daphné. Cependant Pauſanias (*a*) explique autrement cette aventure: il dit que Leucippus, fils d'Œnomaüs, Roi de Piſe, celui-là même qui donna ſa fille unique Hippodamie en mariage à Pélops, étant amoureux de Daphné, ſe déguiſa en fille pour l'accompagner à la chaſſe qu'elle aimoit fort, & ſe conſacra à Diane ſelon la coutume de ce temps-là. Les ſoins & les aſſiduités qu'il eut pour ſa Maîtreſſe, lui acquirent bientôt ſon amitié & ſa confiance, mais Apollon ſon rival, ayant découvert cette intrigue, redoubla un jour la chaleur du Soleil: Daphné & ſes autres compagnes ayant voulu ſe baigner, on voulut obliger Leucippus à imiter leur exemple, & celui-ci s'en étant excuſé ſur divers prétextes, elles voulurent le déshabiller, & alors ayant déclaré ce qu'il étoit, elles le tuerent à coups de fléches. Pauſanias mêle, comme vous voyez, dans cet événement, quelque choſe de Fabuleux: mais comme il eſt sûr d'ailleurs qu'Œnomaüs avoit eu un fils nommé Leucippus, qui périt dans ſa jeuneſſe, à peu près comme il le raconte; pour rectifier ſa narration, il ſuffit de dire qu'un jour qu'il faiſoit fort chaud, ces filles ayant obligé ce jeune homme de ſe baigner, elles découvrirent ſon déguiſement, & le punirent de ſon inſolence.

Diodore de Sicile (*a*) aſſure que cette Daphné eſt la même que la Fée Mantho, fille de Tirésias, qui fut reléguée à Delphes, où elle écrivit pluſieurs

(a) *In Arcad.* (*b*) Lib. IV.

Oracles, dont Homere s'étoit heureuſement ſervi dans ſes deux Poëmes. En falloit-il davantage pour en faire la Maitreſſe d'Apollon ? Les Habitans d'Antioche prétendoient que cette aventure étoit arrivée dans le Fauxbourg de leur Ville, qui porta depuis le nom de Daphné. Saint Jean Chryſoſtôme décrit, d'après Libanius, une belle ſtatue d'Apollon, qui étoit dans ce Fauxbourg. Ce Dieu tenoit ſa Lyre d'une main, & de l'autre une patere, avec laquelle il paroiſſoit faire des libations à la Terre qui avoit englouti ſa maitreſſe.

FABLE XIII.

ARGUMENT.

Jupiter amoureux d'Io, fille du Fleuve Inaque, la pourſuit, & couvre la terre de ténebres, dont il enveloppe cette Nymphe pour lui ravir ſon honneur.

DANS la Theſſalie eſt une vallée nommée Tempé, que des bois environnent de tous côtés. Le Pénée, qui tombe du haut du Pinde, y roule avec précipitation ſes flots écumans, qui formant une eſpece de nuage vont mouiller les Arbres des Forêts voiſines, & ſe font entendre de fort loin. C'eſt dans un antre de cette Montagne, qu'eſt la demeure

de ce grand Fleuve ; c'eſt de-là qu'il donne ſa loi à ſes eaux, & aux Nymphes qui les habitent. Tous les Fleuves de la contrée ſe rendirent dans ce lieu, incertains s'ils devoient le féliciter, ou le plaindre de la perte de ſa Fille. Le Fleuve Sperchée, dont les rives ſont couvertes de Peupliers, l'Enipée dont les Eaux ſont toujours agitées, le vieux Apidane, le doux Amphryſe & le rapide Æas : enfin tous les autres Fleuves, dont les ondes, après pluſieurs détours, vont ſe jetter dans la Mer, ne manquerent pas d'y venir. Le ſeul Inaque ne s'y trouva point ; il étoit alors renfermé dans ſon antre, où il groſſiſſoit ſes eaux des larmes que ſon affliction lui faiſoit répandre. Ce Pere infortuné pleuroit la perte de ſa fille Io : il ne ſavoit ſi elle étoit morte ou vivante ; & comme il ne la trouvoit en aucun lieu, il s'imaginoit qu'elle n'étoit plus, ou craignoit pour elle des malheurs encore pires que la mort. Jupiter l'ayant trouvée qui ſortoit de chez ſon Pere : « Aimable Fille, *lui dit-il*, Beauté digne de » Jupiter même, vous qui êtes peut-être » déjà deſtinée à faire le bonheur de quelque mortel, qui ne mérite pas d'être votre Epoux, venez dans ces Forêts voiſines » vous mettre à couvert de l'ardeur du » Soleil ; que la ſolitude de ce bois ne vous

» effraie point, vous y ſerez en ſûreté avec » un Dieu qui commande dans le Ciel, & » qui lance le tonnerre. Ne me fuyez point», continua-t-il, car elle commençoit à prendre la fuite. Elle avoit déjà paſſé les pâturages de Lerne, & les campagnes de l'Arcadie, lorſque Jupiter couvrit la Terre d'un nuage épais, qui porta l'obſcurité juſqu'au lieu où étoit Io. Par ce moyen il l'arrêta & lui ravit ſon honneur.

Explication de la treizieme Fable.

LES Grecs ont ſouvent embelli leur Hiſtoire des principaux événemens de celle d'Egypte & de Phénicie, ou du moins la moindre reſſemblance, dans les noms ou dans les aventures, les a portés à confondre leur Hiſtoire avec celles des Peuples dont ils tiroient leur origine. Ils vouloient paſſer pour anciens, & ceux qui étoient venus peupler la Grece, y ayant apporté la connoiſſance de leur Hiſtoire & de leur Religion, il n'eſt pas étonnant qu'ils s'en ſoient fait honneur dans la ſuite. La Fable dont il s'agit ici, eſt ſans doute originaire d'Egypte. Iſis étoit la grande Divinité de cet ancien Peuple; elle avoit régné parmi eux dès les premiers temps qui ſuivirent la diſperſion des Peuples; elle leur avoit appris l'Agriculture & pluſieurs autres Arts utiles ou néceſſaires, comme nous l'apprenons de Diodore de Sicile, de Plutarque, ou, pour mieux dire, de toute l'Antiquité. La reconnoiſſance en avoit fait une Divinité, & ſon culte renferme d'abord dans l'Egypte, paſſa avec le Colonies dans les Pays étrangers. La Grece le reçut

lorſqu'Inachus alla s'y établir, & dans la ſuite des temps on regarda Io ou Iſis comme ſa Fille; & on publia la Fable de la maniere qu'Ovide la raconte. Voilà ce qu'il y a de plus certain ſur cette matiere; cependant comme il peut être arrivé dans la Grece quelque aventure qui ait donné lieu à cette Fable, il eſt bon de rapporter ici la maniere dont l'expliquent les Auteurs Grecs. Apollodore, Strabon, Diodore de Sicile, & Pauſanias racontent, ſur la foi d'Homere, qu'Io étoit Fille d'Inachus, premier Roi d'Argos, que Jupiter l'enleva & l'emmena dans l'Iſle de Créte, qu'il en eut un Fils nommé Epaphus qui alla régner en Egypte; que ſa Mere, l'y ayant ſuivi, épouſa Oſiris, qui étoit le même qu'Apis, Fils de Phoronée, ſecond Roi d'Argos, & qui, après ſa mort, fut mis au rang des Dieux, ſous le nom de Sérapis. On ajoute, pour expliquer toutes les circonſtances de la Fable, que Niobé, qui portoit auſſi le nom de Junon, ſuivant l'uſage de ce temps-là, ayant conçu de la jalouſie de cette intrigue, avoit mis Io ſous la garde de ſon Oncle Argus, Homme très-vigilant, que Jupiter ordonna à ſon confident de le tuer, & que ſa Maîtreſſe s'étant embarquée pour aller en Egypte, ſur un Vaiſſeau qui portoit ſur la proue la figure d'une Vache, on avoit publié la Métamorphoſe de cette Princeſſe. Mais cette Explication n'eſt elle-même qu'une nouvelle Fable, qu'on a inventée pour expliquer l'ancienne. Pauſanias, & ſaint Auguſtin après lui, ont placé cet événement dans des temps moins reculés. Selon eux, Io, Princeſſe Grecque, étoit Fille d'Iaſus, Fils de Triopas VII, Roi d'Argos; & certes ſi Danaüs & Egyptus ſes petits-fils ne vécurent que vers l'an 1420, avant Jesus-Christ, comme on peut le prouver par les Marbres d'Arondel, Io n'a dû vivre que long-temps après Inachus, qui étoit contemporain de Moyſe; c'eſt-

à-dire, près de ſix cens ans auparavant. Mais cette Explication n'a aucun fondement ſolide dans l'Antiquité, non plus que ce que dit Hérodote (*a*), qu'Io fut enlevée par des Marchands Phéniciens à Argos, Ville floriſſante; car comme cette Ville ne prit ſon nom que d'Argus ſon IVe. Roi, elle ne pouvoit pas être fort conſidérable du temps d'Inachus ſon Fondateur. Les Auteurs Grecs publioient auſſi que cette partie de la Mer Egee, qui fut nommée le Boſphore, avoit pris ce nom du trajet d'Io métamorphoſée en Vache; mais on doit regarder ce fait comme une nouvelle Fable, ainſi que rapporte ſaint Auguſtin d'après Varron, qui fait venir le nom de Sérapis de celui d'Apis, Roi d'Argos, & du mot *Soras* qui veut dire un Cercueil, parce qu'avant qu'on eût bâti un Temple à ce Prince, on lui rendoit les honneurs divins dans le tombeau où il avoit été mis après ſa mort. Car il y a bien de l'apparence que ſaint Auguſtin s'eſt trompé, pour avoir ſuivi ſur cet Article les traditions des Grecs, qui vouloient que tous les Dieux & tous les Héros euſſent pris naiſſance parmi eux. Jamais Apis, Roi d'Argos, n'alla s'établir en Egypte, & il n'y eut jamais parmi ce Peuple d'autre Apis que le Bœuf qui portoit ce nom, comme le docte Marsham le prouve ſans réplique. On voit dans le Cabinet de Brandebourg, publié par Berger, le Fleuve Inachus couché près d'une Vache, c'eſt-à-dire, près d'Io ſa Fille.

(*a*) Liv. I.

FABLE XIV.

ARGUMENT.

Jupiter ayant changé Io en Vache, pour la dérober à la jalouſie de Junon, fut obligé de la remettre à cette Déeſſe, qui la donna en garde au vigilant Argus. Alors Jupiter envoya Mercure pour endormir ce Gardien & lui ôter la vie.

Cependant Junon ayant jetté les yeux ſur la Terre, fut étonnée de la voir couverte d'épaiſſes ténebres, & après avoir admiré cette obſcurité, que les nuages avoient produite dans un temps ſerein, elle chercha ſon Mari, dont elle connoiſſoit aſſez les infidélités, & ne le trouvant point dans le Ciel : Ou je ſuis bien trompée, dit-elle, ou l'on me trahit; auſſi-tôt elle deſcendit ſur la terre & diſſipa les nuages. Jupiter qui avoit prévu l'arrivée de ſon Epouſe, avoit changé Io en une Géniſſe, qui même ſous cette forme conſervoit encore de la beauté. Junon ne put s'empêcher de l'admirer, & feignant d'ignorer cette aventure, demanda à Jupiter, à qui appartenoit la Géniſſe & de quel Troupeau

elle étoit. Jupiter. pour terminer toutes ſes demandes, lui dit, que la Terre venoit de la produire. Mais quel fut ſon embarras, lorſque Junon le pria de la lui donner ? Il trouve qu'il y auroit de la cruauté à livrer ſon amante à ſa rivale, il devient ſuſpect s'il ne le fait pas : l'Amour le veut, & l'Amour l'auroit emporté, s'il n'eût craint, en refuſant à ſa Sœur & à ſon Epouſe une choſe qui paroiſſoit être de ſi petite conſéquence, d'augmenter ſes ſoupçons, & de lui faire croire qu'il y avoit là quelque myſtere caché. Après même que Jupiter la lui eut donnée, Junon ne fut pas tout-à-fait ſans crainte, elle ſe défioit de lui ; & pour ſe délivrer de l'inquiétude que lui cauſoit le préſent, elle en fit dépoſitaire Argus qui avoit cent yeux à la tête : il n'y en avoit jamais que deux qui ſe fermaſſent à la fois, les autres veilloient & faiſoient ſentinelle. En quelqu'endroit qu'il s'arrêtât, il ne perdoit point Io de vue ; elle étoit toujours devant ſes yeux, même quand il lui tournoit le dos. Il la laiſſoit paître pendant le jour, la nuit il l'enfermoit, & un indigne lien la tenoit attachée. L'herbe & quelques feuilles d'arbres faiſoient toute ſa nourriture : la Terre ſouvent toute nue lui ſervoit de lit, & l'eau bourbeuſe étoit ſa boiſſon ordinaire. En vain elle s'efforce de tendre ſes bras à Argus,

elle

elle ne trouve point de bras pour pouvoir le fléchir ; elle ne forme, pour ſe plaindre, que des mugiſſemens, qui l'épouvantent elle-même. Elle vint une fois paître ſur les bords du Fleuve Inaque, ſon Pere, dans ces lieux où elle avoit accoutumé de jouer; mais ayant apperçu dans l'eau les cornes qu'elle avoit ſur la tête, elle en fut épouvantée & ſe mit à fuir. Dans l'état où elle eſt, ſon Pere ni les Nayades ſes Sœurs ne la reconnoiſſent point. Elle les ſuit cependant, ſe laiſſe toucher, ils ſont charmés de ſa beauté. Le vieux Inaque arrache de l'herbe, elle baiſe les mains qui la lui préſentent, & laiſſe couler des larmes. Ah ! ſi elle avoit l'uſage de la parole, elle lui demanderoit du ſecours, elle lui apprendroit & ſon nom & ſes malheurs. Au défaut de la parole, elle lui trace avec le pied ſur le ſable la triſte hiſtoire de ſon changement. « Que je ſuis mal-» heureux », s'écrie ce Prince infortuné, en ſe jettant au cou de la Géniſſe ! « Hélas ! » ma chere Fille, je vous ai cherchée par-» tout ſans vous trouver, & j'étois encore » moins à plaindre que dans le moment où » je vous retrouve. Vous ne me parlez point, » vous ne répondez pas à mes plaintes ; je » vous vois pouſſer de profonds ſoupirs, & » vos mugiſſemens ſont les ſeuls interprêtes » de vos malheurs ; dans l'ignorance où j'é-

» tois de votre triſte deſtinée, j'avois formé » le deſſein de vous marier, & je me flattois » de la douce eſpérance d'avoir un Gendre » & des petits-fils. Quel Epoux vous faut-il » maintenant ? Quelle poſtérité ai-je à eſpé- » rer ? Encore ſi la mort pouvoit finir mes » malheurs ; mais la porte du Tombeau „ m'eſt fermée, & ma douleur doit être „ immortelle comme moi „. Pendant qu'Inaque ſe plaignoit de la ſorte, le vigilant Argus arrache ſa Fille d'entre ſes bras, la conduit dans des pâturages éloignés ; & monte ſur le ſommet d'une Montagne pour l'obſerver. Jupiter ne pouvant plus ſupporter les maux auxquels il voit Io expoſée, appelle Mercure & lui ordonne de tuer Argus. Pour obéir à cet ordre, Mercure attache incontinent ſes aîles à ſes pieds, prend ſon chapeau & cette baguette myſtérieuſe, qui a la vertu d'endormir. Dans cet équipage il deſcendit ſur la terre, où quittant ſes aîles & ſon chapeau, & ne gardant que ſon Caducée, qui lui ſert de Houlette, il ſe met à conduire des Chevres en jouant de la Flûte. Argus, charmé du ſon qu'il entendoit, lui adreſſa ainſi la parole : Qui que vous ſoyez, vous pouvez venir vous aſſeoir auprès de moi : Vous ne trouverez point ailleurs de meilleur pâturage, ni d'ombrage plus frais. Mercure accepta l'offre que lui faiſoit Argus,

& après l'avoir entretenu de divers propos pendant une partie de la journée, il ſe mit à accorder ſa voix au ſon de ſa Flûte, pour tacher de l'endormir. Argus réſiſte long-temps au ſommeil ; & comme une partie de ſes yeux veilloit encore, il pria Mercure de lui apprendre l'hiſtoire de l'origine de cette Flûte, qui n'étoit en uſage que depuis peu de temps. Voici la maniere dont ce Dieu la lui conta.

Explication de la quatorzieme Fable.

CE qui regarde la Méramorphoſe d'Io en Vache, & tous les voyages qu'Ovide lui fait faire, pour ſe mettre à couvert de la jalouſie de Junon, qui l'avoit rendue furieuſe en lui envoyant un taon qui la tourmentoit ſans ceſſe, ayant été ſuffiſamment expliqué dans la Fable precedente, il eſt inutile de s'y étendre davantage. Mais je dois avancer ici un principe qui peut être très-utile à ceux qui veulent pénétrer le ſens de ces anciennes fictions. Les Fables étoient dans leur origine de veritables Hiſtoires, comme je le prouve ailleurs fort au long (*a*). Les Poëtes profitant des moindres circonſtances qui pouvoient ſoutenir dans ces anciens événemens le merveilleux, dont ils étoient ſi avides, les ont entiérement défigurées, & il ſuffit, en les expliquant, de ramener ces faits à leur premiere ſimplicité, ſans entreprendre d'en expliquer toutes les circonſtances, ce qui ſeroit ſouvent impoſſible, & toujours aſſez inutile.

(*a*) Voyez l'Entret. I. & le II. de mon *Explication des Fables.*

FABLE XV.

ARGUMENT.

Pan étant devenu amoureux de la Nymphe Syrinx, fille du Fleuve Ladon, & voyant que tous ſes diſcours ne pouvoient la rendre ſenſible, ſe mit à la pourſuivre. Syrinx arrêtée par les eaux du Fleuve ſon Pere, implora le ſecours des Nayades ſes Sœurs, qui la changerent en roſeau Pan prit quelques-uns de ces roſeaux, & en fit cette eſpece de Flûte à ſept tuyaux, qui porte le nom de cette Nymphe.

PARMI les Hamadryades d'Arcadie paroiſſoit avec éclat la Nymphe Syrinx. En vain les Satyres & les autres Divinités champêtres avoient tâché de la rendre ſenſible ; elle avoit mépriſé leurs vœux & leurs hommages. De toutes les Déeſſes, Diane étoit celle qu'elle honoroit davantage: même amour pour la Virginité, mêmes inclinations, même habillement : & on auroit pu aiſément la prendre pour Diane, ſi l'arc de la Nymphe, qui n'étoit que de corne, eût été d'or, comme celui de la Déeſſe : malgré cette différence, on ne laiſſoit pas encore de s'y méprendre. Pan couronné de

branches de Pin, la rencontra un jour comme elle deſcendoit du Mont Lycée, & lui parla ainſi : Cédez, belle Nymphe, aux deſirs d'un Dieu, qui veut devenir votre Epoux. Il vouloit en dire davantage; mais Syrinx peu ſenſible à ce diſcours, ſe mit à fuir ; elle étoit déjà arrivée près du Fleuve Ladon, où ſe trouvant arrêtée, elle pria les Nymphes ſes Sœurs de la ſecourir. Pan qui avoit volé ſur ſes pas, voulut l'embraſſer ; mais au lieu d'une Nymphe, il n'embraſſa que des roſeaux. Il ſoupira, & les roſeaux agités pouſſerent un ſon doux & plaintif. Ce Dieu touché de ce qu'il venoit d'entendre, & apprenant un art qu'il ignoroit : * *j'aurai du moins*, dit-il, *cette eſpece d'union avec vous.* Il prit dant le moment qulques-uns de ces roſeaux d'inégale grandeur, & les ayant joints avec de la cire, il forma cette ſorte de Flûte qui porte le nom de Syrinx.

* Ce Vers, *Hoc mihi concilium tecum dixiſſe manebit*, eſt fort difficile à entendre, & les Manuſcrits le rapportent de différentes manieres. On y lit, *colloquium*, *concilium*, *condylium*, & il faudroit peut-être y lire *conloquium*; le changement de quelques lettres étant aſſez ordinaire dans les MSS. Quoiqu'il en ſoit, le ſens que je lui donne dans ma Traduction eſt certainement celui d'Ovide, qui a pris *concilium* pour *conciliatio*, *conjunctio*, *commercium.*

Explication de la quinzieme Fable.

C'EST encore ici une Fable Egyptienne ramenée dans l'Hiſtoire Grecque. Pan étoit une Divinité fort honorée par les Egyptiens, dans la fameuſe Ville

de Mendés; & il eſt sûr que ce Peuple rendoit à la Nature elle-même un culte religieux, ſous le nom de Pan. C'eſt ce qu'on peut voir dans Herodote, & dans Diodore de Sicile (*a*). Cependant, comme il y a eu pluſieurs perſonnes qui ont porté le nom de Pan, puiſque Nonnus (*b*) en nomme douze, il n'eſt pas etonnant qu'il y en ait eu quelqu'un dans la Grece à qui ſoit arrivée l'aventure que décrit notre Poëte. Ce Pan, quel qu'il ſoit, fut l'Inventeur de la Flute à ſept tuyaux, ſi connue parmi les Anciens, & que les Grecs nommoient *Syrinx*. Il avoit apparemment remarqué que les roſeaux formoient quelques ſons lorſqu'on venoit à y ſouffler, comme font nos Bergers dans de ſimples chalumeaux; il en joignit ſept enſemble, qui par leur inégalité, ſoit en longueur, ſoit en groſſeur, formoient des ſons differens. Peut-être même qu'il prit les roſeaux dont il ſe ſervit, ſur les bords du Ladon. Voilà ce qui a fait dire que Syrinx étoit Fille du Dieu de ce Fleuve. On ajouta que Pan qui en étoit amoureux, l'avoit pourſuivie, & que ſon Pere l'avoit changée en Roſeau. Tous les Anciens regardent Pan comme l'Inventeur de cette Flûte, ſans nous apprendre ſi c'étoit le Fils de Pénélope, ou un autre, ce que je n'entreprendrai pas de décider. Virgile nous apprend en deux vers l'origine de cet Inſtrument, & la maniere dont il étoit fait;

Pan primus calamos cerâ conjungere plures
Inſtituit.
Eſt mihi diſparibus ſeptem compacta cicutis
Fiſtula.

(*a*) *Herod.* Liv. III. *Diod.* Liv. V.
(*b*) Liv. III.

FABLE XVI.

ARGUMENT.

Mercure ayant endormi Argus, lui tranche la tête.

MERCURE voulant continuer ſon récit, s'apperçut que le ſommeil avoit fermé tous les yeux d'Argus. Il ceſſe de chanter, & ayant redoublé ſon aſſoupiſſement avec ſon Caducée, il prend une épée recourbée, dont il s'étoit muni, lui coupe la tête, & la jette loin de là. Le rocher où il s'étoit aſſis, en demeure enſanglanté. C'eſt ainſi que vous périres, Argus. Toute la lumiere dont vous jouiſſiez eſt pour jamais éteinte, & vos cent yeux demeurent couverts d'une éternelle nuit.

Explication de la ſeizieme Fable.

TOUT ce que l'Hiſtoire nous apprend ſur Argus, eſt qu'il y a eu un Prince de ce nom qui a été le IVe. Roi d'Argos depuis Inachus, & qui donna ſon nom à cette Ville. Tous les Anciens, parmi leſquels on peut compter Aſclepiade, cité par Apollodore, Livre I, & Phérécides dont parle le Scholiaſte d'Euripide dans la Tragédie des Phéniciennes, conviennent qu'Argus étoit Fils d'Areſtore. Ce Prince étoit ap-

paremment auſſi ſage qu'éclairé, & voilà pourquoi on lui a donné cent yeux ; ce que ſignifie le ſurnom *Panoptes*, que lui donnent les Auteurs que je viens de citer. Si l'aventure d'Io eſt arrivée ſous ſon regne, comme le prétendent les Auteurs Grecs, que j'ai cités dans l'Explication de cette Fable, il y a apparence qu'on l'avoit miſe ſous ſa conduite, & qu'il prit un grand ſoin de l'élever. Quelque Prince qui portoit le nom de Jupiter, pour ravir Io, fit périr Argus. Cet événement habillé en Fable a reçu tous les ornemens & toutes les fictions qui l'accompagnent dans notre Poëte.

FABLE XVII.

ARGUMENT.

Pour ne pas laiſſer inutiles les yeux d'Argus, Junon les attacha à la queue du Paon. Io furieuſe & épouvantée par divers ſpectres, après avoir parcouru pluſieurs Pays, s'arrête en Egypte, où Junon enfin appaiſée lui redonne ſa premiere figure, & permet qu'elle y ſoit adorée ſous le nom d'Iſis.

JUNON prit tous les yeux d'Argus, & les répandit ſur les aîles & ſur la queue de l'Oiſeau qui lui eſt conſacré, où ils brillent comme autant d'Etoiles. D'ailleurs la mort de ce fidele Gardien ayant redoublé ſa colere, elle fait ſentir à la malheureuſe Io de promptes

promptes marques de ſa vengeance. Elle préſente à ſes yeux une horrible furie, qui jettant le trouble dans l'eſprit, & l'épouvante dans ſon cœur, la fait errer par toute la Terre. Le Nil ſeul n'avoit point encore été témoin de ſes malheurs; dès que cette Nymphe fut arrivée ſur les bords de ce Fleuve, accablée de fatigue & de laſſitude, elle ſe cou ha ſur le ſable, & ayant levé triſtement les yeux au Ciel, elle gémit, elle pleura; & exprimant les plaintes qu'elle fit à Jupiter par un triſte mugiſſement, elle le pria de terminer enfin ſes tourmens. Jupiter s'étant jetté au cou de Junon, la conjura de mettre fin aux malheurs de l'infortunée Io: ceſſez de craindre, lui dit-il, elle ne vous cauſera jamais aucun ſujet de jalouſie, j'en jure par le Styx. Junon s'appaiſa, & Io reprit ſa premiere figure: le poil, dont ſa peau étoit couverte, tombe, ſes cornes diſparoiſſent, ſes yeux ſe rétreciſſent, ſa bouche devient plus petite, ſes bras & ſes mains reprennent leur premiere forme, les ongles reparoiſſent à la place de la corne de ſes pieds, & elle ne conſerve enfin de la Géniſſe que ſon extrême blancheur. Redevenue Fille, elle ſe leve, mais n'oſant parler, de peur de mugir encore, elle ne forme que des ſons mal articulés. L'Egypte l'adore aujourd'hui comme une Divinité, & les

Prêtres qui la ſervent ſont toujours couverts de lin. On croit qu'Epaphus eſt Fils de cette Déeſſe, & il partage avec ſa Mere les honneurs qu'on rend aux Dieux.

Phaëton, Fils du Soleil, avoit le même âge & les mêmes inclinations qu'Epaphus, qui, fatigué de ſa préſomption, & de ce qu'il affectoit de s'égaler à lui, & ne pouvant ſouffrir qu'il ſe vantât d'être le Fils du Dieu de la lumiere, lui tint un jour ce diſcours : Vous êtes bien crédule ſur ce que votre Mere vous dit de votre naiſſance : c'eſt vainement que vous êtes ſi fier de la nobleſſe que vous prétendez tirer d'un Pere ſuppoſé. Phaëton piqué d'un reproche ſi honteux, alla ſur le champ trouver ſa mere Clyméne, pour l'informer de l'outrage qu'Epaphus venoit de lui faire. Ce qui doit encore redoubler votre déſeſpoir, ma chere Mere, lui dit-il, c'eſt qu'étant auſſi fier & auſſi courageux que je le ſuis, je me ſuis trouvé ſi pénétré de honte & de colere, que je n'ai oſé lui répondre, & c'eſt impunément qu'il m'a outragé. S'il eſt vrai que je puiſſe me glorifier d'avoir un Dieu pour Pere, donnez-moi des preuves de ma naiſſance : raſſurez-moi ſur une origine que l'on me conteſte. Il dit, & s'étant jetté au cou de ſa Mere, il la conjure par tout ce qu'elle a de plus cher, pas Mérops ſon Epoux, & par

l'Hymen de ſes Sœurs, de lui faire connoître ſon Pere.

Il n'eſt pas aiſé de deviner ce qui pénétra davantage le cœur de Clyméne, ou les larmes de ſon Fils, ou la honte de ſe voir ſoupçonnée d'un crime. Elle leve les mains au Ciel, & tournant ſes yeux vers le Soleil: je vous jure, mon Fils, lui dit-elle, par cette lumiere qui nous éclaire, par ce Dieu qui entend le ſerment que je fais, que vous êtes le Fils, le propre Fils de ce Soleil que vous voyez, & qui anime tout l'Univers: que je ſois privée pour jamais de ſa lumiere, qu'il m'éclaire pour la derniere fois, ſi je ne vous dis la vérité. Vous n'aurez pas grand chemin à faire pour aller dans ſon Palais: le lieu où il ſe leve n'eſt pas fort éloigné d'ici; partez, & allez apprendre de lui-même la vérité de votre origine. A ce diſcours, Phaëton, tranſporté de joie, & brûlant du déſir de monter au Ciel, traverſe l'Éthiopie qui lui étoit ſoumiſe, & les Climats brûlans des Indes, & arrive enfin au Pays où le Soleil ſe leve.

Explication de la dix-ſeptieme Fable.

OVIDE raconte comment après la mort d'Argus, que Mercure fit mourir, Junon prit tous ſes yeux pour les mettre dans la queue du Paon. Il y a bien

de l'apparence que cette circonſtance n'a d'autre fondement que la reſſemblance du plumage de cet Oiſeau, qui étoit conſacré à Junon, avec la figure de nos yeux : ſi on n'aime mieux dire toutefois que la Phyſique entre pour quelque choſe dans cette Fable. Car il eſt bon de ſavoir, & je n'aurois peut-être pas occaſion de le dire ailleurs, que les Dieux des Payens, qui pour la plupart avoient été des Hommes qu'on avoit élevés à ce rang, devinrent dans la ſuite les Symboles de la Nature. Ainſi Neptune repréſentoit l'Eau, Vulcain le Feu, Junon l'Air ou l'Ether; & comme cet Elément nous tranſmet la lumiere, il n'eſt pas étonnant qu'on ait orné de tant d'yeux l'Oiſeau qui étoit conſacré à la Déeſſe qui le repréſentoit. Les Mythologues ajoutent à cette Fable que lorſque Mercure eut endormi Argus, un jeune homme nommé Hiérax le réveilla, que ce Dieu ſe détermina alors à tuer Argus d'un coup de pierre & à changer Hiérax en Epervier. Ovide cependant dit qu'Argus fut tué d'un coup d'épée.

La Chute de PHAËTON.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE SECOND.

FABLE I.

ARGUMENT.

Phaëton insulté par Epaphus monte au Palais du Soleil, pour le prier de faire connoître qu'il est son fils. Apollon ayant juré par le Styx, qu'il ne lui refuseroit rien de tout ce qu'il souhaiteroit pour cela, il lui demanda à conduire son Char pendant un jour: ce qui lui réussit si mal, que le monde alloit entiérement être embrasé, si Jupiter, d'un coup de foudre, n'eût précipité ce jeune téméraire dans l'Eridan.

LE Palais du Soleil étoit élevé sur de hautes colonnes; l'or y brilloit de tous côtés; & les pierres précieuses y jettoient un éclat qui imitoit celui du feu; les lambris étoient couverts d'ivoire, & les portes étoient d'argent: la beauté de l'ouvrage surpassoit encore la richesse de la matiere.

Vulcain y avoit gravé de ſa main l'Océan qui environne la Terre, la Terre elle-même & le Ciel. Les Divinités maritimes paroiſſoient ſur les ondes ; Triton avec ſa conque à la main : Protée qui ſait l'art de prendre une infinité de formes différentes: Ægéon qui embraſſe les plus monſtrueuſes baleines, & Doris avec ſes filles, dont les unes ſembloient nager, pendant que les autres, aſſiſes ſur des rochers, ſéchoient leurs cheveux, ou ſe faiſoient porter ſur le dos des monſtres marins. Ces Nymphes n'avoient pas toutes les mêmes traits; mais on remarquoit auſſi, ſur leur viſage, cet air de reſſemblance, qui ſe trouve ordinairement entre des ſœurs. La Terre y étoit repréſentée avec les Hommes qui l'habitent ; on y voyoit des Villes, des Forêts, des Animaux, des Fleuves, des Nymphes, & toutes les autres Divinités champêtres. La brillante Sphere du Ciel couronnoit tout l'ouvrage. Les douze Signes du Zodiaque y étoient repréſentés, ſix à droite & ſix à gauche. Dès que Phaëton fut entré dans ce Palais, il voulut s'avancer vers le Soleil ; mais n'ayant pu en ſoutenir l'éclat, il s'arrêta à quelque diſtance de lui. Ce Dieu couvert d'une robe de pourpre étoit aſſis ſur un Trône tout brillant d'émeraudes ; il avoit à ſes côtés les Jours, les Mois,

les Années, les Siécles, & les Heures qui étoient à une diſtance égale les unes des autres. Le Printemps y paroiſſoit la tête couronnée de fleurs ; l'Eté tout nu en portoit une d'épis ; l'Automne avoit un habit ſouillé de la Vendange, & l'Hiver des cheveux blancs & hériſſés. Le Soleil, au milieu de cette cour, ayant apperçu, de ces mêmes yeux qui découvrent tout, le jeune Phaëton interdit & ſurpris de tant de merveilles : Quel eſt le ſujet de votre voyage, lui dit-il ? Qu'êtes-vous venu chercher dans ce Palais, Phaëton, vous que je reconnois pour mon fils ? Dieu de la lumiere, lui dit alors Phaëton, mon pere, ſi toutefois il m'eſt permis de vous appeller de ce nom, donnez-moi, je vous prie, des marques aſſurées, qui faſſent connoître à tout l'Univers que je ſuis votre fils. Raſſurez-moi contre un doute qui m'afflige. A ce diſcours, le Soleil, ayant quitté cette lumiere éclatante qui environnoit ſa tête, lui ordonna de s'approcher, & l'ayant embraſſé : Oui, vous êtes mon fils, lui dit-il, & vous méritez de l'être : Clyméne ne vous a point trompé. Pour vous ôter, ſur ce ſujet, toute ſorte d'inquiétude, demandez-moi ce qui vous plaira, vous êtes sûr de l'obtenir : je prends à témoin de mes promeſſes, ce fleuve redoutable, par lequel jurent les Dieux,

& que mes rayons n'ont jamais découvert. A peine avoit-il fait ce ſerment, que Phaëton le pria de lui donner la conduite de ſon Char, pour éclairer le monde pendant un jour. Ah ! mon fils, lui dit le Soleil, affligé du ſerment qu'il venoit de faire, c'eſt ma précipitation ſans doute, qui eſt cauſe de la demande indiſcrete que vous me faites : que je ne puis-je me retracter ! C'eſt la ſeule choſe que je vouluſſe vous refuſer : il m'eſt du moins permis encore de vous détourner d'une entrepriſe ſi téméraire : Ah, Phaëton ! ce que vous ſouhaitez, eſt au-deſſus de vos forces & de votre âge. Vous n'êtes qu'un ſimple mortel, & l'exécution du deſſein que vous venez de former, eſt au-deſſus du pouvoir des hommes & des Dieux même. Les Dieux peuvent ſouhaiter tout ce qu'ils veulent ; mais je ſuis le ſeul qui puiſſe conduire le Char enflammé qui éclaire le monde. Jupiter lui-même qui lance la foudre (eh qu'avons-nous de plus grand que ce Dieu ?) ſuccomberoit dans cette entrepriſe. D'abord l'entrée du chemin eſt ſi roide & ſi eſcarpée, que mes chevaux, quoiqu'encore frais, n'y montent qu'avec beaucoup de peine ; à midi, je me trouve ſi élevé, que quoique j'aie ſouvent vu, de cet endroit, la Mer & la Terre, je ſuis toujours ſaiſi d'horreur quand je les regarde. La fin

de la carriere va ſi fort en deſcendant, que c'eſt-là ſur-tout qu'on a beſoin d'adreſſe & d'expérience. Thétis, qui me reçoit dans ſes ondes, craint toujours que je ne m'y précipite avec mon Char. Ajoutez à cela que le Ciel tourne ſans ceſſe, & d'un mouvement rapide entraîne avec lui les Aſtres : il faut que je m'oppoſe à ce violent tourbillon, & que, malgré ſon impétuoſité, je prenne une route toute contraire. Figurez-vous pour un moment, que je vous ai confié la conduite de mon Char : que ferez-vous ? Aurez-vous la force de vous oppoſer au mouvement du Ciel, & d'empêcher qu'il ne vous entraîne ? Vous vous imaginez peut-être que vous trouverez ſur votre route, des Bois, des Villes, des Maiſons, des Temples : au-lieu de cela vous ne rencontrerez par-tout que des obſtacles inſurmontables, & des monſtres qui vous effrayeront. Pour tenir le droit chemin & ne point vous égarer : il faut paſſer entre les cornes du Taureau, & près du Sagittaire : Un Lion furieux qui ſe préſentera à vous, un Scorpion monſtrueux, qui étend ſes bras ſur une grande partie du Ciel ; le Cancer qui a les ſiens recourbés, tout cela vous épouvantera. D'ailleurs il n'eſt pas aiſé de conduire mes Chevaux, qui toujours ardens & fougueux, ſoufflent le feu par la bouche & par les narines : Quand ils ſont une fois échauffés,

& qu'ils commencent à mordre leur frein, j'ai bien de la peine moi-même à les gouverner : ne m'obligez pas, mon fils, à vous charger d'un emploi si difficile & si dangereux : changez de dessein ; il en est temps encore : vous demandez des marques certaines, qui puissent vous assurer que vous êtes mon fils ; en est-il de plus infaillible que la crainte que m'inspire le danger auquel vous voulez vous exposer ? L'accablement où vous me voyez ne prouve-t-il pas assez que je suis votre pere ? Vous pouvez le remarquer sur mon visage ; vous le verriez encore bien mieux, si vous pouviez pénétrer dans mon cœur ; vous y reconnoîtriez le trouble & l'inquiétude d'un pere qui vous chérit ; cherchez ce qu'il y a de plus précieux dans le Monde ; demandez ce que les Cieux, la Terre & la Mer ont de plus rare, vous êtes sûr de l'obtenir : je ne vous refuse qu'une seule chose, laquelle bien-loin d'être pour vous une marque de distinction, deviendroit l'occasion infaillible de votre perte. Phaëton, vous croyez demander une grace, & c'est votre ruine que vous cherchez. Hélas ! vous m'embrassez, mon fils, vous voulez obtenir votre demande : vous l'obtiendrez : j'ai juré par le Styx de vous accorder tout ce que vous souhaiteriez ; mais encore un coup, souhaitez quelque chose de plus raisonnable. Ce discours ne

fait point changer Phaëton, il s'oppoſe à toutes les raiſons de ſon pere, & n'a d'autre ambition que celle de conduire ſon Char. Enfin, après avoir différé, autant qu'il le pouvoit, le Soleil conduiſit ſon fils au lieu où étoit le Char. C'étoit l'ouvrage de Vulcain; l'eſſieu, le timon, les roues en étoient d'or, & les raies étoient d'argent. Il étoit tout couvert de pierres précieuſes, qui, venant à réfléchir la lumiere du Soleil, éclatoient de tous côtés. Tandis que l'ambitieux Phaëton conſidéroit ce ſuperbe ouvrage, la vigilante Aurore vêtue d'un habit couleur de pourpre, ouvrit les portes de l'Orient, & ſon Palais parſemé de roſes. D'abord on vit les Etoiles diſparoître, & Lucifer, qui les conduit, fut le dernier à ſe retirer. Appollon, ayant vu que le Ciel & la Terre commençoient à ſe colorer, & que le croiſſant de la Lune s'effaçoit, commanda aux Heures d'atteler ſes Chevaux. Elles obéirent ſur le champ, & les ayant fait ſortir de l'écurie, où ils s'étoient raſſaſiés d'Ambroiſie, elles leur mirent les mords, & les attelerent. Le Soleil ayant frotté le viſage de ſon fils avec une eſſence céleſte, de crainte que la flamme ne l'incommodât, & lui ayant ceint la tête de ſes rayons: Mon fils, lui dit-il, en pouſſant un profond ſoupir qui étoit comme le préſage de ſon malheur,

ſuivez du moins le dernier conſeil que vous donne votre pere: ne pouſſez point mes Chevaux, & autant que vous le pourrez, ne leur lâchez point la bride, ils vont aſſez vîte d'eux-mêmes; on n'a de la peine qu'à les retenir. Quoique le chemin, où vous trouverez cinq grands cercles, ſoit le plus droit, ce n'eſt pas celui-là qu'il faut ſuivre; celui que vous devez tenir, coupe obliquement trois des Zones, & ne paſſe pas plus avant: prenez garde de ne point approcher de trop près celles qui confinent les deux Poles. Voilà la route que vous devez tenir; vous la reconnoîtrez à la trace que les roues y ont laiſſées; afin que le Ciel & la Terre ſoient échauffés également, il ne faut ni monter trop haut, ni deſcendre trop bas: ſi vous vous élevez trop, vous mettrez le Ciel en feu; ſi vous deſcendez trop, vous brûlerez la Terre; le milieu eſt le chemin le plus sûr; ne tournez point à droite du côté du Serpent, ni à gauche du côté de l'Autel, marchez à égale diſtance de ces deux Conſtellations: j'abandonne le reſte à la fortune; je ſouhaite qu'elle vous ſoit favorable, & qu'elle prenne plus de ſoin de vous, que vous n'en prenez vous-même. Mais, pendant que je vous parle, la nuit a terminé ſa carriere, l'Aurore a déjà diſſipé les ténébres; il n'y a plus de temps à perdre; prenez les Guides, ou plu-

tôt, ſi vous êtes capable de changer de réſolution, préférez les ſages conſeils que je viens de vous donner, à l'envie que vous avez de conduire mon Char. Vous pouvez encore abandonner le deſſein téméraire que vous avez formé, & me laiſſer le ſoin d'éclairer le Monde. Phaëton, ſans écouter les avis de ſon pere, ſaute ſur le Char, & charmé de prendre en main les rênes, il lui rend grace d'une faveur qui ne lui eſt accordée qu'à regret.

SUITE DE LA Ire. FABLE.

ARGUMENT.

Quoique le Soleil eût donné à Phaëton tous les avis néceſſaires pour bien conduire ſon Char : néanmoins il ne put empêcher que ſes Chevaux ne l'emportaſſent par des chemins qui leur étoient inconnus.

CEPENDANT les quatre Chevaux du Soleil, Pyroïs, Eoüs, Æton, & Phlégon, rempliſſent l'air de henniſſemens & de flammes, & frappent du pied la barriere du monde. Dès que Thétis, qui ne prévoyoit pas le triſte ſort de ſon petit-fils, l'eut ouverte, & que les Chevaux ſe virent en liberté dans la vaſte carriere du Ciel, ils partent, ils

volent, & écartant les nuages qui ſe trouvent à leur paſſage, il dévancent les Vents qui ſeſont levés avec eux. Cependant ils ſentent bien-tôt que le Chariot qu'ils conduiſent n'a pas ſon poids ordinaire : & tel qu'un Vaiſſeau, qui ne ſe trouve pas aſſez leſté, eſt emporté par les vagues, ce Char ne va que par ſauts & par bonds ; les Chevaux abandonnent leur route ordinaire, & Phaëton épouvanté ne ſait plus de quel côté il doit les tourner ; & quand il le ſauroit, il ne peut plus en être le maître. Ce fut alors, pour la premiere fois, que les Etoiles glacées du ſeptentrion ſentirent de la chaleur, & cherchetent vainement à ſe plonger dans l'Océan, où il ne leur eſt pas permis d'entrer. Le Dragon voiſin du Pole du Nord, toujours engourdi de froid & peu redoutable, ſentit les effets de la chaleur, & entra en fureur ; on dit même que vous en fûtes troublé, languiſſant & pareſſeux Boote, & que votre Chariot, qui vous retenoit autrefois, ne vous empêcha pas de prendre la fuite. L'infortuné Phaëton, ayant conſidéré la Terre du haut du Ciel, & ne voyant que des abîmes de tous côtés, pâlit, & ſes genoux tremblent ; au milieu de tant de lumiere, ſes yeux ſe couvrent de ténébres ; déjà il voudroit n'avoir jamais manié les Chevaux de ſon pere ; il ſe repent d'avoir voulu connoître ſon origine à ce prix

& d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, il aimeroit mieux à préſent ne paſſer que pour le fils de Mérops. Cependant il eſt emporté comme un Vaiſſeau dont le Pilote a quitté le gouvernail, en l'abandonnant à la merci des Dieux & des Vents. Quel parti doit-il prendre ? Il a déjà fourni une partie de la carriere, & il lui reſte encore un bien plus grand eſpace à parcourir : il compare ces deux eſpaces l'un avec l'autre, il ſe tourne tantôt vers le Couchant, tantôt vers le Levant, & ſa malheureuſe deſtinée l'empêche d'arriver à aucun de ces deux termes. Dans l'effroi où il eſt, il ne ſait plus à quoi ſe réſoudre ; il ne quitte pas encore les rênes, mais il n'a plus la force de les tenir ; il ne ſe reſſouvient plus du nom des Chevaux, il ne voit de tous côtés dans le Ciel que des Prodiges & des Monſtres qui l'effrayent. Il y a un endroit où le ſcorpion forme deux arcs avec ſes bras, & occupe, en étendant ſon corps & ſa queue, la place de deux Signes. Le jeune Phaëton ayant apperçu ce monſtre horrible, qui étoit couvert du noir venin qu'il exhaloit, & qui ſembloit le menacer avec ſa queue recourbée & pointue, perdit tout-à-fait le jugement, & la frayeur dont il fut ſaiſi lui fit quitter les rênes. Dès que les Chevaux les ſentent flotter ſur leur dos, ils s'emportent, & ſe voyant ſans conducteur, ils parcourent les régions inconnues du Ciel ; ils vont

où leur fougue les entraîne, & ne connoiſſent plus leur route; tantôt ils s'élevent juſqu'aux étoiles du Firmament; tantôt ils ſe précipitent juſque près de la Terre, & la Lune eſt étonnée de voir le Char de ſon frere au-deſſous du ſien. Déjà les Nues enflammées jettent de la fumée : les lieux élevés commencent à brûler, & ſont entr'ouverts par la chaleur; la Terre devient aride, & l'herbe deſſéchée ſe fane; les Arbres ſont brûlés avec leurs feuilles, & les Moiſſons fourniſſent la matiere de leur embraſement. Ce ſont-là les maux les moins conſidérables: les Villes entieres ſont conſumées; le feu réduit en poudre & leurs murailles, & leurs habitans; les forêts & les montagnes ſont en feu; le Mont Athos, le Mont Taurus, le Cilix, le Tmole, l'Œta, ſont embraſés; le Mont Ida, ſi célébre par ſes fontaines, ſe trouve pour la premiere fois deſſéché; tout eſt en feu; le chaſte Hélicon, l'Hémus qui n'avoit pas encore vu Orphée; l'Etna qui redouble alors ſes flammes; le Parnaſſe avec ſes deux ſommets, l'Erix, le Cinthe & l'Othrys, le Rhodope, qui vit alors fondre ſes Neiges, le Didyme, le Mycale, le ſacré Cythéron; les glaces de la Scythie ne la garantirent pas de cet incendie général; le Caucaſe ſe vit en feu, ainſi que le Mont Oſſa; le Pinde, l'Olympe qui eſt plus élevé

que

que ces deux Montagnes, les Alpes qui vont juſqu'au Ciel, & l'Apennin qui ſoutient les nuages. Phaëton voit de toutes parts l'Univers enflammé, il ne peut plus lui-même ſupporter la chaleur qui le brûle; l'air qu'il reſpire ſemble ſortir d'une fournaiſe ardente; ſon Chariot commence à s'enflammer, il eſt preſque étouffé par la cendre & par les étincelles qui volent de tous côtés; une noire & épaiſſe fumée, qui l'enveloppe, l'empêchant de connoître où il eſt, & où il va, il ſe laiſſe emporter au gré des Chevaux. On croit que ce fut dans cette occaſion que le ſang des Ethiopiens, brûlé par une chaleur ſi extraordinaire, s'étant répandu ſur leur peau, leur donna cette noirceur qu'ils ont encore. Ce fut auſſi dans le même tems que la Libye, ayant perdu tout le ſuc qui l'humectoit, devint ſeche & aride, & que les Nymphes virent en pleurant tarir les ſources de leurs Fontaines & de leurs Lacs. La Bœotie vit auſſi tarir la Fontaine Dircé; Argos, celle d'Amymone; Corinthe, celle de Pyrené; les Fleuves les plus abondans ne ſe trouverent pas en ſûreté dans le lit où ils couloient: le Tanaïs, le vieux Pénée, le Caïque, l'iſméne & l'Erymanthe furent enflammés, ainſi que le Xante, qui devoit encore brûler une fois. Le Lycormas, dont les eaux ſont jaunâtres, le Méan-

dre, qui fait tant de tours différens dans les plaines qu'il arroſe, le Mélas, qui coule dans la Mygdonie, l'Eurotas voiſin du Ténate, l'Euphrate qui traverſe la ville de Babylone, l'Oronte, le rapide Termodon, le Gange, le Phaſe, le Danube, l'Alphée, & le Spercius; tous virent leurs eaux deſſéchées par la chaleur: la flamme fit fondre l'or, que roule le Tage. Ls Cygnes, qui avoient charmé tant de fois la Méonie par la douceur de leur chant, chercherent vainement à ſe rafraîchir dans les eaux du Cayſtre. Le Nil épouvanté ſe retira aux extrémités du monde & cacha ſa ſource, qui n'a pu être découverte depuis ce temps-là. Les ſept embouchures, par leſquelles il ſe jette dans la Mer, ne furent plus alors que des Vallées arides & couvertes de cendre, l'Hébre & le Strymon, qui arroſent la Thrace; tous les autres fleuves d'Occident, le Rhin, le Rhône, le Pô, & le Tibre, à qui les deſtins avoient promis l'Empire du Monde, furent deſſéchés dans cet embraſement. La Terre s'entr'ouvrit de tous côtés, & la lumiere qui pénétra juſque dans le ſéjour des ombres, épouvanta Pluton & Proſerpine. La Mer s'étant retirée, laiſſe voir à ſec les vaſtes campagnes de ſable qu'elle couvroit auparavant; les Montagnes enſévelies ſous ſes ondes, parurent pour la premiere fois, & augmenterent le nombre des

Iſles : les Poiſſons cherchent un aſyle dans les lieux les plus profonds ; les Dauphins n'oſent plus jouer ſur la ſurface de la Mer, ni s'élancer hors de l'eau ; les Monſtres demeurent étendus & ſans mouvement. On aſſure même que Nérée, Doris, & leurs Filles ſentirent la chaleur juſques dans le fond de leurs antres. Neptune en courroux voulut trois fois ſortir les bras hors de l'eau, trois fois la chaleur l'obligea de les retirer.

La Terre, voyant que les eaux de la Mer dont elle étoit environnée, s'étoient retirées, & que les Fontaines, qui ſervoient à l'arroſer, s'étoient cachées dans ſon ſein, leva ſa tête, qui étoit autrefois ſi féconde : alors entiérement ſéche & aride, & s'étant couvert le viſage de la main, elle fit entendre un tremblement affreux, & deſcendit dans un lieu plus bas que celui qu'elle avoit accoutumé d'habiter, d'où elle adreſſa cette plainte à Jupiter : « Souverain des Dieux, s'il eſt » vrai que vous regardiez avec plaiſir les » maux que j'endure, & que je les aie mé» rités, que ne lancez-vous contre moi vo» tre tonnerre ? Si je dois périr par le feu, » que ce ſoit par celui qui partira de votre » main : ce ſera pour moi une conſolation » d'avoir Jupiter pour auteur de mes mal» heurs. Mon goſier deſſéché par la chaleur » qui l'étouffe, a de la peine à prononcer

» ce peu de paroles; voyez mes cheveux
» brûlés, mon visage & mes yeux couverts
» de feu & de fumée : est-ce là la récompen-
» se de ma fécondité, & des biens dont j'ai
» enrichi l'univers ? Ai-je donc mérité d'ê-
» tre traitée ainsi, parce que j'ouvre pendant
» tout le cours de l'année mon sein à la cha-
» rue qui le déchire, ou parce que j'ai soin
» de fournir de l'herbe aux animaux, les
» fruits, & tout ce qui est nécessaire à la sub-
» sistance des hommes ? Est-ce enfin parce
» que je produits l'encens qui brûle sur les
» Autels des Dieux ? Mais je veux que ce
» soit par ma faute que j'ai mérité d'être ré-
» duite en poudre, qu'ont fait les Eaux,
» quel forfait a commis votre frere, & pour-
» quoi l'Empire de la Mer, qui fut son par-
» tage, se trouve-t il si fort diminué ? Pour-
» quoi l'éloignez-vous encore du Ciel par
» l'abaissement des ondes ? Si vous n'êtes pas
» touché ni de mes malheurs ni de ceux de
» Neptune, vous devez du moins être sen-
» sible à ceux qui menacent le Ciel où vous
» régnez. Voyez comme l'un & l'autre Pole
» est embrasé : si la flamme les endommage
» une fois, vous verrez bien-tôt votre Palais
» réduit en cendre. Atlas, le grand Atlas lui-
» même ne peut plus qu'à peine soutenir le
» globe enflammé qu'il porte sur ses épaules.
» Si la Mer, la Terre, & les Cieux périssent

» dans cet embraſement, le Monde va re-
» tomber dans le premier Chaos : dérobez
» aux flammes ce qu'elles ont épargné, &
» ne laiſſez pas entiérement périr l'Uni-
» vers ». Tel fut le diſcours de la Terre ; la chaleur l'ayant empêchée d'en dire davantage, elle alla ſe cacher dans les antres les plus voiſins du ſéjour des ombres.

Explication de la premiere Fable.

LES Fables ont pluſieurs ſens : on ne ſauroit le nier. Mais il eſt sûr que l'Hiſtoire en eſt toujours le fondement. Des événemens arrivés dans les premiers temps, les aventures de ceux qui ont conduit des Colonies & qui ont fondé des Royaumes, conſervées par la tradition ſont paſſées dans les Ouvrages des Poëtes, qui ont été les premiers Hiſtoriens, & ont reçu par les priviléges que donne la Poeſie, tous les ornemens qui les ont ſi fort défigurées. Des traits de Morale tirés de ces faits, des alluſions à la Phyſique & à la Politique, quand elles ont pu y entrer ; tout cela a été propoſé de la maniere du monde la plus ingénieuſe. Voilà le premier état des Fables, qui, hiſtoriques dans leur origine, ſont devenues, dans la ſuite, morales, phyſiques, politiques, &c. Les Philoſophes Platoniciens, preſſés par les premiers Peres de l'Egliſe, qui battoient en ruine le ſyſtême de l'Idolâtrie, ont eu recours aux allégories que ces Fables préſentoient, & laiſſant le fonds de l'Hiſtoire, qui en étoit le fondement, ils ont cherché à en tirer une morale qui en ſauvât les abſurdités. C'eſt ainſi qu'ils ont mis à couvert la plupart des foibleſſes & des crimes de leurs Dieux, de là ce grand nombre d'explications morales qu'on trouve dans

leurs Ecrits, & que pluſieurs autres Auteurs ont adoptées dans les ſiécles ſuivans.

Quand on ne veut regarder la Fable que ſous ce point de vue, les explications ne coûtent guere, on a bientôt dit que l'aventure de Phaëton eſt l'entrepriſe d'un jeune téméraire, qui conſulte bien plus ſon courage, que la ſageſſe & la prudence. Mais ce même Phaëton eſt un perſonnage réel. Apollodore (*a*) nous a conſervé ſa généalogie, & Euſebe s'en eſt ſervi (*b*) après Africanus pour fixer l'époque du régne de Cécrops. Ce ſont-là des diſcuſſions trop difficiles pour ceux qui ne veulent donner qu'une teinture légere de la Mythologie. Ne les imitons pas, & tâchons de chercher toujours le premier fondement des Fables. Un trait d'Hiſtoire découvert me paroît plus ſatisfaiſant que toutes les allégories, où il ne faut que de l'imagination. Les Anciens varient beaucoup ſur la généalogie de ce Prince : il y en a qui diſent qu'il étoit fils du Soleil & de Climéne, comme Ovide le raconte après eux : d'autres qui lui donnent pour Mere la Nymphe Rhodé. Apollodore (*c*) rapporte, après Héſiode (*a*), que Herſé, fille de Cécrops, Roi d'Athenes, fut mere de Céphale, qui fut enlevé par l'Aurore : c'eſt-à-dire, qui abandonna la Grece pour aller s'établir dans le Levant. Céphale eut un fils nommé Tithon qui mit au monde Phaëton. Suivant cette généalogie, Phaëton reconnoiſſoit Cécrops pour ſon triſayeul ; ainſi on peut croire qu'il a vécu environ 150 ans après ce premier Roi d'Athenes, qui régnoit 1582 ans avant l'Ere Chrétienne, & près de 400 ans avant la guerre de Troye, comme on peut le prouver par Denys d'Halicarnaſſe (*e*) & par Cenſorin (*f*). Après avoir fait connoître ce Prince par ſa Généalogie,

(*a*) Liv. III. (*b*) *In Chron.* (*c*) Liv. III. (*d*) *Theogonia.* (*e*) Liv. I. (*f*) *De die nat. Cap. XXVII.*

& avoir déterminé le temps auquel il vivoit, il faut voir maintenant ce qui peut avoir donné lieu à la Fable ſinguliere qu'on a débitée ſur ſon ſujet. On voit bien qu'au rabais du merveilleux, elle fait alluſion à quelque chaleur exceſſive qui arriva de ſon temps. Ariſtote croit (*a*), ſur la foi de quelques anciens, que du temps de Phaëton il tomba des flammes du Ciel, qui conſumerent pluſieurs pays, & Euſebe (*b*) place ce Déluge de feu, dans le même ſiecle où arriva celui de Deucalion (*c*). On peut confirmer la penſée d'Ariſtote par le nom même de Phaëton, qui formé du mot, Φαεγω, *fulgeo*, peut ſignifier *brûlant*, ou *lumineux*. Ceux qui écrivirent les premiers cet événement, employerent quelque figure vive & expreſſive, & dirent, ſans doute qu'il falloit que ce jour-là le Soleil eût confié ſon Char à quelque jeune étourdi, qui n'ayant pas bien ſu le conduire, avoit embraſé la Terre. On pourroit penſer, ou que l'embraſement des Villes criminelles, ou peut-être le prodige arrivé du temps de Joſué, ou d'Ezéchias, ont donné lieu à cette fiction. Il eſt sûr que les Chaldéens remarquerent la rétrogradation du Soleil arrivée ſous le regne de ce Roi de Juda, & qu'ils envoyerent une ambaſſade, ſous prétexte de le féliciter du rétabliſſement de ſa ſanté, mais en effet pour s'inſtruire à fonds de la vérité d'un événement ſi extraordinaire. Toutes ces conjectures ont leur fondement dans l'antiquité; & de célébres Auteurs les ont avancées. Saint Jean Chriſoſtôme en propoſe une autre. Selon lui, c'eſt le Char du Prophete Elie, dont le nom a tant de rapport avec celui d'*Elios*, que les Grecs donnent au Soleil, qui eſt le véritable fondement de cette Fable,

(*a*) *In Meteor.* (*b*) *In Chron.*

(*c*) Ovide inſinue que cet événement eſt arrivé avant la Guerre de Troye, par ce mot *arſuruſque iterum Xanthus*.

Voſſius (*a*) prétend qu'il s'agit ici d'une Hiſtoire Egyptienne, & ce ſavant auteur confond le deuil du Soleil, pour la perte de ſon fils, avec celui des Egyptiens pour la mort d'Oſiris ; ainſi que les larmes des Héliades avec celles que le Prophete Ezéchias vit verſer à ces Femmes qui pleuroient la mort de Thammus. Ovide ſemble donner lieu à une conjecture ſi bien fondée, lorſqu'il parle dans cette Fable, du différend de Phaëton avec Epaphus, Roi d'Egypte. Cette idée m'en a fait venir une autre, qui y porte une nouvelle lumiere. Les Grecs, qui anciennement connoiſſoient peu les Pays étrangers, les ont ſouvent confondus. Ils ont placé dans l'Orient ou dans l'Ethiopie, la ſcene de pluſieurs événemens qui étoient arrivés en Egypte, ainſi on peut croire qu'ils ſe ſont trompés ſur le Pays de Phaëton. Je ſuis perſuadé que c'étoit l'Egypte ; c'eſt là où avoit régné Orus, dont le culte, dans la ſuite, fut confondu avec celui du Soleil. Le culte d'Oſiris, qui étoit le Jupiter des Egyptiens, y étoit auſſi fort célébre. Peut-être que Phaëton reconnoiſſoit le premier de ces deux Rois parmi ſes Ancêtres, comme Epaphus rapportoit ſon origine au ſecond. Ces jeunes Princes eurent quelque différend, dont Phaëton ſe tira mal. La Satyre publia le reſte de la Fable en l'honneur de celui qui avoit été le vainqueur. Quoi qu'il en ſoit, cette Hiſtoire a été fort embellie, & on y a mêlé de la Phyſique & de l'Aſtronomie, comme il eſt aiſé de s'en appercevoir, en liſant Ovide. Car, ſans vouloir entrer ici dans un trop long détail, on voit bien que lorſque ce Poëte dit que Phaëton, à la vue du Signe du Scorpion, abandonna ſon Chariot, il a voulu nous marquer que l'événement dont il s'agit, étoit arrivé dans le mois où le Soleil entre dans ce Signe.

(*a*) *De orig. & progr. Idol.*

Enfin,

Enfin, si toutes ces explications ne sont pas adoptées, on peut s'en tenir à celle de Plutarque (*a*) & de Tzetzès, qui disent qu'il y a eu véritablement un Phaëton, qui régna sur les Molosses, & qui se noya dans le Pô; que ce Prince s'étoit fort appliqué à l'Astronomie, & qu'il avoit prédit cette grande chaleur, qui arriva de son temps, & desola tout son Royaume.

Ces deux Auteurs ont sans doute suivi le sentiment de Lucien, qui après avoir raillé agréablement sur cette Fable, dans un de ses Dialogues, ainsi que je le dirai dans l'explication suivante dit fort sérieusement, dans le Traité de l'Astronomie, que ce qui a donné lieu à cette fiction, c'est que Phaëton s'étoit fort adonné à l'Astronomie, & s'étoit appliqué sur-tout à connoître le cours du soleil, mais qu'étant mort fort jeune, il avoit laissé ses observations imparfaites : ce qui fit dire à quelque Poëte qu'il n'avoit pas pu conduire le char du Soleil jusqu'à la fin de la carriere.

L'Antiquité nous a laissé quelques Monumens de cette Fable ; le premier, qui est tiré du cabinet du Chevalier Maffey, représente Phaëton mort & étendu, pendant que le char encore entier est au milieu des airs. Ce Monument a deux choses fort singulieres ; l'une, que le char n'est conduit que par deux chevaux, contre l'opinion commune qui lui en donne quatre. Les Anciens, au rapport de Tertullien (*b*), distinguoient en cela le char du Soleil d'avec celui de la Lune ; le premier étant toujours tiré par quatre chevaux ; & le second, par deux seulement. L'autre Monument est tiré du cabinet de MM. Charlet. Le champ représente des flammes, le char brisé, dont on ne voit qu'une roue, Phaëton mort & les chevaux en grand dé-

(*a*) *In Pyrrho.* (*b*) Au Livre *des Spectacles*, Ch. IX.

ſordre. On y voit auſſi, à côté d'un des chevaux, deux oiſeaux avec des huppes ſur la tête, qu'on prend pour deux Cygnes, & on croit que le Sculpteur a voulu peindre en même temps la Métamorphoſe de Cycnus, Roi de Ligurie. Cependant, à dire vrai, ces deux oiſeaux ne reſſemblent point à des Cygnes. L'ouvrier a trop bien deſſiné le reſte de l'ouvrage pour croire qu'il ſe ſoit ſi groſſiérement mépris en repréſentant des Cygnes. Ce ſont-là de ces énigmes qu'on ne trouve que trop ſouvent dans les Antiques, & qu'il eſt fort inutile de vouloir pénétrer. Dans le troiſieme Monument, qui eſt tiré de Béger, Phaëton eſt encore ſur ſon char; & les chevaux en déſordre, qu'il a bien de la peine à gouverner, annoncent une chûte prochaine. Ce Monument a cela de ſingulier, que les Héliades, ſœurs de Phaëton, y paroiſſent ſur le fond d'un Fleuve dans le moment qu'elles commencent à être changées en Peupliers. Le Cygne qui eſt auprés, fait voir que le Sculpteur a voulu raſſembler toutes les circonſtances de cette Fable. Je ne parlerai pas ici du Tableau de Philoſtrate, parce que cet Auteur n'ajoute rien à la belle deſcription qu'Ovide a faite de cette Fable. Mais je dois remarquer qu'Apollonius de Rhodes, dans le IV$_e$. Livre de ſes *Argonautes*, raconte ſur ce ſujet trois choſes qu'on ne trouve point dans les autres Poëtes. La premiere, que l'eau de l'Eridan fut ſi infectée par l'embraſement, & par la foudre que Jupiter lança contre Phaëton, que les oiſeaux qui volent ſur ce Fleuve, n'en pouvant ſupporter la puanteur, y tombent morts, & c'eſt ce que Virgile a dit du lac Averne. La ſeconde, que le Soleil prit le temps de ſon deuil pour aller voir ſes chers Hyperboréens: & la troiſieme enfin, que ce furent les larmes qu'Apollon verſa à la mort, non pas de Phaëton, mais d'Eſculape, qui formerent l'ambre qu'on trouvoit dans l'Eridan.

FABLES II. III. ET IV.

ARGUMENT.

Pour prévenir un embraſement univerſel ; Jupiter foudroya Phaëton, dont les ſœurs furent converties en Peupliers, & leurs larmes formerent l'Ambre qui en découla. Le Roi Cycnus, inconſolable de ſa mort, fut changé en Cygne.

JUPITER, après avoir pris à témoin les autres Dieux & le Soleil lui-même, de la néceſſité où il ſe trouvoit de remédier promptement à un danger ſi preſſant, monta au plus haut de l'Olympe, dans le lieu même d'où il fait gronder le tonnerre, lance ſa foudre, & fait tomber les pluies ſur la terre ; mais n'y ayant trouvé ni nuages, ni vapeurs, il fit entendre un coup de tonnerre, & frappa Phaëton d'un coup de foudre qui lui ôta la vie, & le fit tomber de ſon char. Ainſi fut éteint par le feu même l'embraſement qui menaçoit l'Univers ; les chevaux renverſés, ayant fait un effort pour ſe relever, rompirent leurs rênes & leurs freins, & ſe dégagerent du chariot. On vit

épars de tous côtés, les mords, le timon, l'eſſieu, les rayons des roues, & les autres parties du char que la foudre avoit briſé. Cependant Phaëton, les cheveux en feu, tombe du haut du Ciel, & laiſſe après lui une longue traînée de flammes: telle eſt celle qu'on apperçoit pendant un temps ſerein, dans ces étoiles qui changent de place, & qui ſemblent tomber ſur la terre. L'Eridan, qui coule dans des lieux bien éloignés du Pays qui avoit vu naître ce Prince infortuné, le reçut dans ſes ondes, & lava ſon viſage qui étoit tout couvert d'écume.

Les Nymphes de l'Heſpérie, après avoir rendu les derniers devoirs à Phaëton, mirent cette épitaphe ſur ſon tombeau.

Ci gît Phaëton qui conduiſit autrefois le char du Soleil ſon pere: malheureux dans l'exécution, la beauté d'une entrepriſe ſi noble & ſi hardie le juſtifie aſſez du mauvais ſuccès qui la ſuivit.

Cependant le Soleil, accablé de la douleur que lui cauſoit le malheur qui venoit d'arriver à ſon fils, ſe cacha; &, s'il en faut croire la tradition, il y eut un jour entier pendant lequel il n'éclaira point le monde. L'embraſement ſervit de lumiere, & ce fut

le ſeul avantage que l'Univers tira de cet accident. Après que Clyméne eut dit tout ce que la douleur inſpire dans des occaſions auſſi triſtes, elle s'arracha les cheveux, & courut de tous côtés pour chercher le corps, ou du moins les cendres de ſon fils. Enfin, ayant trouvé ſes os enſévelis ſur un rivage étranger, elle s'arrête près du tombeau qui les tient enfermés, mouille de ſes larmes le marbre où ſon nom étoit gravé, & tâche de l'échauffer en l'embraſſant. Les Héliades de leur côté font entendre leurs pleurs, leurs gémiſſemens, leurs cris; ſe meurtriſſent le ſein, & donnent toutes les autres marques de la plus vive douleur (vaine & inutile conſolation pour ceux qui ne ſont plus!) Attachées jour & nuit au tombeau de leur frere, elles prononcent ſans ceſſe le triſte nom de Phaëton, qui ne peut plus entendre leurs regrets. Quatre mois s'étoient écoulés; & leur douleur, tournée en habitude, étoit encore auſſi vive que le premier jour, lorſqu'enfin Phaëtuſe, qui étoit l'aînée, voulant s'aſſeoir à terre, ſentit ſes genoux ſe roidir; elle fit un cri, & la belle Lampétie, qui voulut la ſecourir, ne put s'approcher d'elle, ſes pieds ayant déjà pris racine. La troiſieme, déſeſpérée du malheur de ſes ſœurs, voulut s'arracher les cheveux; mais elle n'arracha que des feuilles. L'une

ſe plaint que ſes jambes ne ſont plus que le tronc d'un arbre ; l'autre, que ſes bras en deviennent les branches. Etonnées de ce prodige, elles voient l'écorce couvrir tout leur corps; elles n'ont déjà plus que la bouche qui n'en ſoit pas enveloppée, & elles appellent leur mere. Mais hélas ! quel ſecours peut-elle leur donner ? Elle court tantôt à l'une de ſes filles, tantôt à l'autre ; elle les embraſſe, tandis qu'il lui eſt permis de les embraſſer. En vain elle s'efforce de les dégager des racines qui les tiennent attachées, elle n'arrache que des branches encore tendres, & elle en voit ſortir des gouttes de ſang. « Epargnez-nous, ma mere, » s'écrient-elles, épargnez-nous ; les efforts » que vous faites ſont autant de bleſſures » dont vous nous déchirez le corps. Adieu, » ma chere mere, adieu pour la derniere » fois ». Telles furent leurs dernieres paroles, l'écorce qui acheva de les envelopper leur ferma la bouche pour jamais. Les larmes qui coulerent de ces nouveaux arbres s'endurcirent au Soleil, & devinrent autant de grains d'ambre. L'Eridan les reçut, & c'eſt-là qu'on les prend pour en faire l'ornement des Dames Romaines.

Cycnus, fils de Sthénélée, fut témoin de ce prodige. Quoique ce Prince fût uni par le ſang à Phaëton du côté de ſa mere, il l'étoit

encore davantage par les liens de l'amitié. Les peuples de Ligurie le reconnoiſſoient pour leur Souverain, & il étoit le maître de pluſieurs villes. Le malheur arrivé à ſon ami, lui ayant fait abandonner ſes Etats, il vint ſur les bords de l'Eridan, & il les faiſoit retentir de ſes triſtes regrets, ainſi que les forêts voiſines, que les ſœurs de Phaëton changées en arbres venoient d'augmenter, lorſque tout d'un coup il ſentit ſa voix s'affoiblir: ſes cheveux ne ſont plus que des plumes blanches, ſon col s'allonge, ſes doigts s'attachent & s'uniſſent par une peau rougeâtre, des aîles lui couvrent les côtés; un bec arrondi lui tient lieu de bouche; il devient un Cygne, & ſe reſſouvenant encore de la foudre de Jupiter, qui avoit ſi injuſtement fait périr ſon ami, il n'oſe prendre ſon eſſor, il ſe contente de voler près de la terre, & choiſit pour ſa demeure les étangs & les lacs. La haine qu'il conſerve pour le feu l'oblige à habiter dans l'élément qui lui eſt le plus contraire.

Cependant le Soleil, que la mort de ſon fils Phaëton rendoit inconſolable, ne ſonge qu'à s'affliger. Pâle & défiguré, tel qu'il paroît lorſqu'il eſt éclipſé, il hait le jour & la lumiere, ne peut ſe ſouffrir lui-même; &, livré à la douleur & à la colere, il refuſe avec opiniâtreté d'éclairer le monde. « Ma

» vie, dit-il, n'a été que trop agitée depuis » que l'univers ſubſiſte : je me laſſe enfin » d'un travail qui ne finit point, & dont je » ſuis ſi mal récompenſé. Qu'un autre que » moi conduiſe déſormais le char qui porte » la lumiere ; ſi perſonne ne veut ſe charger » de cet emploi, & ſi tous les Dieux ſont » obligés d'avouer qu'il eſt au-deſſus de » leurs forces, que Jupiter lui-même l'en- » treprenne : du moins pendant ce temps- » là il quittera la foudre, dont il ne » fait ſe ſervir que pour enlever les enfans » à leurs peres. Quand il ſaura par lui-mê- » me la peine qu'on a à conduire mes che- » vaux, il verra qu'on ne doit pas être » puni pour ne les avoir pas bien gou- » vernés ». Pendant que le Soleil fait ſes plaintes, tous les Dieux aſſemblés autour de lui, le prient inſtamment de ne pas différer plus long-temps d'éclairer le monde, & de diſſiper les ténébres qui le couvrent. Jupiter lui-même, après lui avoir marqué le chagrin qu'il a d'avoir été obligé de ſe ſervir de ſa foudre, joint ſes prieres à celles des autres Dieux, & lui ordonne en maître de lui obéir. Le Soleil raſſemble ſes chevaux encore épouvantés ; il les preſſe du fouet & de l'aiguillon, il décharge ſur eux ſa colere, & leur reproche la mort de ſon fils.

Explication des Fables II. III. & IV.

OVIDE ſemble s'être ſervi dans ces Fables de la même Tradition que celle dont ſe ſervit Plutarque dans la ſuite, puiſqu'il place le tombeau de Phaëton ſur les bords du Pô, ainſi que l'aventure des Héliades ſes ſœurs, & la métamorphoſe de Cycnus Roi de Ligurie. Ces deux derniers événemens, décrits avec tant d'élégance par Ovide, ſont aiſés à expliquer. Les ſœurs de Phaëton gémiſſent avec leur mere auprès de ſon tombeau; abattues par la douleur, elles perdent la vie; & les Poëtes, pour honorer leurs funérailles, publient qu'elles avoient été changées en Peupliers, arbres d'où ils font découler l'ambre. Quelques Anciens ont cru que ce n'étoit pas en Peupliers, mais en Larices, que les Héliades avoient été changées, & nous avons dans Béger une médaille de *P.* Acolcius Lariſcolus, qui repréſente ces trois filles changées en Larices, par une alluſion, au nom de celui qui la fit frapper. Quoi qu'il en ſoit, je ſais que les Auteurs Allégoriſtes débitent pluſieurs belles choſes ſur ce ſujet; mais j'aime mieux y renvoyer les Lecteurs que de les copier. Il ſuffit d'avertir ici qu'Héſiode & Pindare avoient fait mention de cette Fable longtemps avant Ovide. On peut auſſi expliquer la métamorphoſe de Cycnus, Roi de Ligurie, en diſant que ce Prince, ami de Phaëton, ayant perdu la vie, ou de douleur, ou par quelqu'autre accident, on publia qu'il avoit été changé en Cygne; & l'on voit bien que c'eſt la reſſemblance des noms qui y a donné lieu. Ovide dit qu'il étoit frere de Phaëton, au lieu que Virgile ne le regarde que comme ſon ami (*a*).

(*a*) *Æneid. X.* 189.

Namque ferunt luctu Cycnum Phaëtontis amati,
Populeas inter frondes umbramque sororum
Dum canit, & mœstum musâ solatur amorem,
Canentem molli plumâ duxisse senectam,
Linquentem terras, & sidera voce sequentem.

Il ne faut pas confondre ce Cycnus avec deux autres personnes de même nom, dont parle Apollodore (*a*). L'un étoit fils de Mars, & fut tué devant Troye; l'autre, dont Héſiode (*b*) décrit le combat, fut tué par Hercule. Lucien (*c*) raille agréablement ſur toutes ces aventures. Il dit qu'étant allé ſur le Pô dans le deſſein d'y chercher de l'Ambre, des Peupliers & des Cygnes, on lui répondit qu'il n'y avoit ſur ce Fleuve, ni Cygnes, ni Peupliers, ni Ambre. Cet auteur ajoute qu'ayant voulu expliquer à quelques Bateliers la Fable de Phaëton & de ſes ſœurs, ils s'étoient moqués de lui, l'aſſurant qu'ils n'en avoient jamais oui parler.

(*a*) Liv. III. (*b*) *In ſcuto.*
(*c*) *De Cycnis.*

FABLE V.

ARGUMENT.

Comme Jupiter faiſoit la revue du Monde, pour éteindre le reſte du feu, il devint amoureux de Caliſto qu'il vit en paſſant par l'Arcadie ; & pour ſe faire aimer de cette Nymphe, il prit la forme de Diane.

Cependant Jupiter, après avoir viſité tout le Ciel, pour voir ſi le feu n'avoit rien endommagé, & s'il n'y avoit point quelque endroit qui menaçât ruine ; voyant que tout étoit en bon état, tourna ſes regards du côté de la terre, & y deſcendit pour réparer les déſordres que l'incendie y avoit cauſés. Il prit un ſoin tout particulier de l'Arcadie; d'abord il fit couler les Fontaines & les fleuves qui avoient été deſſéchés. La terre reprit par ſon ordre ſon ancienne verdure, les arbres dépouillés ſe virent couverts de leur feuillage, & les forêts déſolées par le feu commencerent à pouſſer des rameaux & des feuilles. Pendant qu'il porte ainſi ſes pas de tous côtés, il apperçoit Caliſto, & conçoit pour elle un amour violent. Cette belle Nymphe ne s'appliquoit

ni à filer, ni à ſe parer : un ruban blanc attachoit ſes cheveux, qu'elle ne prenoit aucun ſoin d'arranger, & ſa robe étoit retrouſſée avec une ſimple agraffe. On la voyoit toujours avec un arc & une fléche à la main. Compagne de Diane, elle étoit la plus chérie des Nymphes de ſa ſuite. Mais eſt-il quelque bonheur qui ſoit durable? Un jour, un peu après midi, elle entra dans un ſombre bocage pour s'y repoſer ; elle débande ſon arc, & appuyant ſa tête ſur ſon carquois, elle ſe coucha ſur l'herbe. Jupiter la vit ſeule & accablée de laſſitude. « Du moins, » dit-il, Junon ne ſaura point cette nou» velle infidélité : après tout, quand elle » l'apprendroit, dois-je ſi fort m'embarraſ» ſer de ſes plaintes & de ſes reproches » ? Ayant pris ſur le champ la figure & l'habit de Diane : « Belle Nymphe, *lui dit-il*, qui » faites l'ornement de ma Cour, de quel cô» té avez-vous chaſſé aujourd'hui » ? Déeſſe, lui répliqua la Nymphe, en ſe levant pour la ſaluer, « quand Jupiter même m'enten» droit, je ne ſaurois m'empêcher de vous » préférer à lui. Vous êtes plus reſpectable » que le Maître du monde ». Ce diſcours plut à Jupiter, il ſe prit à rire de voir que par cette mépriſe, on le preféroit à lui-même : il la careſſe, & lui donne des baiſers trop peu chaſtes pour une fille. Comme

elle ſe préparoit à lui faire l'hiſtoire de ſa chaſſe, il ſe jetta à ſon cou, & ne ſe fit connoître que par un crime. Elle fit toute la réſiſtance dont elle étoit capable. Hélas! ſi vous l'aviez vue, Junon, vous auriez été moins irritée contre elle. Ses efforts furent inutiles; eſt-il quelque mortel, & ſur-tout une fille, qui puiſſe réſiſter à Jupiter? Après cette aventure, il remonte au Ciel. Caliſto regarde avec indignation le bois qui fut témoin de ſon malheur; elle en ſort avec précipitation, oubliant preſque ſon carquois, ſes fléches & ſon arc, qu'elle avoit ſuſpendus à un arbre.

SUITE DE LA Ve. FABLE.

ARGUMENT.

Les Nymphes découvrent à Diane le malheur arrivé à Caliſto, & cette Déeſſe la chaſſe de ſa compagnie, parce qu'elle avoit perdu ſa pudicité.

Diane, accompagnée de toutes ſes Nymphes, & fiere des dépouilles des bêtes qu'elle venoit de tuer, parut en ce moment ſur le Mont Ménale, & ayant vu Caliſto, elle l'appella. Au-lieu de s'approcher de la

Déeſſe, Caliſto, qui craignoit que ce fût encore Jupiter, prit la fuite & s'éloigna; mais s'étant raſſurée en voyant les Nymphes ſes compagnes, elle ſe joignit à elles. Hélas! qu'il eſt difficile, lorſqu'on a quelque crime à ſe reprocher, que notre viſage ne nous trahiſſe. A peine Caliſto oſe-t-elle lever les yeux; elle ne marche plus à côté de la Déeſſe; elle ne dévance pas ſes compagnes comme elle faiſoit auparavant; elle garde au contraire un profond ſilence: la confuſion qui paroiſſoit ſur ſon viſage annonçoit l'outrage qu'elle avoit reçu. Diane, ſi elle n'eût été vierge, auroit pu le connoître aiſément: & ſes compagnes, dit-on, s'en apperçurent. Elle étoit déjà dans ſon neuvieme mois, lorſque la Déeſſe, pour éviter la chaleur, entra dans un bocage frais, où un ruiſſeau couloit ſur le ſable avec un doux murmure. après avoir loué la beauté de cette aimable retraite, Diane met les pieds dans l'eau. Puiſque nous voilà ſeules, dit-elle, baignons-nous, l'eau eſt bonne. Toutes les Nymphes commencerent alors à ſe déshabiller; & comme Caliſto, que le diſcours de Diane avoit fait rougir, tardoit trop à quitter ſes habits, ſes compagnes la déshabillerent, & ſa nudité fit paroître ſon crime. Interdite & confuſe, elle tâchoit en vain de ſe cacher, lorſque la Déeſſe la chaſſa de ſa

compagnie, en lui ordonant de ſe retirer, & de ne point profaner le ruiſſeau où elle ſe baignoit.

FABLES VI. ET VII.

ARGUMENT.

Junon, jalouſe de ce que Caliſto avoit ſu plaire à Jupiter, la changea en Ourſe. Comme Arcas ſon fils l'alloit tuer ſans la connoître, Jupiter les enleva l'un & l'autre dans le Ciel, où ils forment les conſtellations de la grande & de la petite Ourſe. Le Corbeau, pour avoir trop jaſé, devint noir, de blanc qu'il étoit autrefois.

IL y avoit déjà du temps que Junon avoit découvert l'intrigue de ſon mari, mais elle attendoit un temps propre à faire éclater ſa vengeance, & elle crut alors qu'il ne falloit pas la différer davantage. La naiſſance d'Arcas, dont Caliſto étoit accouchée, augmentoit le reſſentiment de cette Déeſſe. « Falloit-» il encore que ma rivale devînt féconde », dit-elle, en regardant cet enfant d'un air ſombre & farouche : « Falloit-il qu'elle rendît » par-là ſi authentique & le crime de Jupiter, » & l'outrage qu'il m'a fait ? Mais je ſerai

» vengée; Nymphe, vous perdrez cette beau-
» té, qui vous a rendu ſi aimable, & qui
» plaît tant à mon époux ». Elle dit, & ayant pris ſa rivale par les cheveux, elle la renverſe par terre; les bras que cette Nymphe infortunée lui tend pour la fléchir, ſe couvrent d'un poil noir & hériſſé; ſes mains qui ſe recourbent deviennent des ongles crochus, & lui ſervent de pieds; cette bouche, dont Jupiter avoit été ſi charmé, s'entr'ouvre d'une maniere effroyable; & afin qu'elle ne puiſſe toucher perſonne par ſes plaintes, l'uſage de la parole lui eſt interdit; il ne lui reſte qu'une voix menaçante & terrible qui ſort d'un goſier enroué. Quoique ſon corps fût ainſi changé en Ourſe, elle conſerve néanmoins toute ſa raiſon. Ses gémiſſemens continuels marquoient combien elle étoit encore ſenſible à ſon malheur; elle levoit au ciel ce qui avoit été autrefois ſes mains, & ne pouvant pas donner à Jupiter le nom d'ingrat, elle ſentoit bien toute ſon ingratitude. Hélas! combien de fois, n'oſant demeurer ſeule au milieu des forêts, vint-elle auprès de ſon Palais, & dans les champs qui lui avoient autrefois appartenu! Combien de fois fut-elle pourſuivie par les chiens à travers les rochers! Combien de fois, enfin, la crainte des chaſſeurs l'obligea-t-elle de fuir, elle qui jadis aimoit tant la chaſſe! Ne ſe reſſouvenant

venant point qu'elle étoit elle-même une bête féroce, elle ſe cachoit lorſqu'elle en rencontroit; & quoiqu'elle fût Ourſe, elle ne fuyoit pas moins quand elle appercevoit des Ours ſur les montagnes; elle étoit même effrayée à la vue des Loups, quoique ſon pere alors fût au nombre de ces animaux. Cependant le jeune Arcas, qui ignoroit le triſte ſort de Caliſto ſa mere, avoit atteint l'âge de quinze ans. Un jour qu'il étoit à la chaſſe, & qu'il faiſoit une enceinte dans la forêt d'Erymanthe, elle ſe rencontra parmi les autres bêtes qu'il pourſuivoit. Dès qu'elle apperçut ſon fils, elle s'arrêta, & donna quelques ſignes qui prouvoient qu'elle le reconnoiſſoit. Arcas épouvanté de voir une Ourſe qui le regardoit fixement, ſe mit à fuir; & voyant qu'elle le pourſuivoit, il alloit la percer d'un coup de fléche, lorſque Jupiter arrêta la main qui alloit commettre un parricide, & les enlevant tous deux dans le Ciel, en forma deux Conſtellations, qui ſont voiſines l'une de l'autre. Junon ayant vu ſa rivale briller parmi les Aſtres, entra dans une nouvelle fureur, & alla ſur le champ trouver Thétis & le vieux Océan, ſi reſpectable même aux autres Dieux. Comme ils lui demandoient le ſujet de ſon arrivée: « Vous voulez » ſavoir, leur dit-elle, pourquoi la Reine » des Dieux abandonne le Ciel pour venir

» dans votre empire: c'eſt qu'une autre regne
» dans le Ciel en ma place. N'ajoutez jamais
» de foi à mes paroles, ſi lorſque la nuit au-
» ra répandu ſes ténébres, vous ne voyez
» briller deux nouveaux Aſtres dans le cercle
» qui environne le Pôle. Voilà le ſujet de ma
» rage & de mon déſeſpoir. Eh! qui crain-
» dra déſormais d'offenſer Junon? Qui pour-
» ra redouter ſa colere, puiſqu'elle ne ſert
» qu'à élever ceux dont elle veut ſe venger?
» C'eſt donc là qu'aboutit toute ma puiſſan-
» ce! J'avois voulu dégrader ma rivale, en
» lui ôtant même la figure humaine, & j'en
» ai fait une Divinité. Eſt-ce ainſi que je
» punis le crime, & que je prouve quelle eſt
» mon autorité? Que ſon Amant lui faſſe
» perdre la figure hideuſe dont je l'avois re-
» vêtue; qu'il lui rende toute ſa beauté,
» comme il la rendit autrefois à la fille d'Ina-
» chus, qu'il me chaſſe du Ciel pour la faire
» régner en ma place; il lui ſiera bien d'être
» le gendre de Lycaon. Mais vous, ſi vous
» êtes ſenſibles à l'outrage qu'on fait à une
» Déeſſe que vous avez pris ſoin de former,
» ne permettez jamais que ces nouveaux
» Aſtres trouvent une retraite dans votre
» Empire; éloignez de vos eaux une Adul-
» tere qui en ſouilleroit la pureté ». Après
que les Dieux de la mer eurent accordé à
Junon ce qu'elle venoit de leur demander;

cette Déeſſe remonta dans le Ciel ſur ſon char traîné par des Paons, dont les plumes avoit été embellies depuis peu par les yeux d'Argus, que Mercure avoit tué. C'eſt ainſi que celles du Corbeau, pour avoir trop parlé, devinrent noires. La blancheur de cet oiſeau égaloit autrefois celle des Colombes, celle des Oies ſacrées, qui devoient un jour ſauver le Capitole, & celle des Cygnes même. Sa langue fut cauſe de ſa diſgrace; & pour avoir trop parlé il devint noir, de blanc qu'il étoit auparavant. Coronis, qui habitoit autrefois la ville de Lariſſe, étoit la plus belle perſonne de toute la Theſſalie; elle fit vos plus chers délices, Apollon, tandis qu'elle n'eut point un ſurveillant indiſcret. Le Corbeau, qui étoit l'oiſeau d'Apollon, découvrit ſon intrigue; & comme un confident zélé, il alloit l'apprendre à ſon Maître, lorſqu'il rencontra ſur ſon chemin la Corneille, qui lui demanda le ſujet de ſon voyage. Le Corbeau le lui ayant appris, vous vous chargez-là, lui dit-elle, d'un emploi bien délicat, ne mépriſez pas l'avis que je vous donne.

Explication des Fables V. VI. & VII.

Lycaon avoit une fille nommée Caliſto, qui aimoit fort la chaſſe, & qui portoit pour habillement, ſuivant l'uſage de ces anciens temps, la

dépouille de quelques animaux ; Jupiter, second du nom, Roi d'Arcadie, ainſi que nous l'apprend Cicéron (*a*), en devint amoureux. Voilà tout le fondement de la Fable. Voilà ce qui a donné lieu de dire qu'elle étoit une des compagnes de Diane, que ſon Amant avoit pris la figure de cette Déeſſe ; & que Junon, jalouſe de cette intrigue, avoit changé ſa rivale en Ourſe. On peut ajouter avec un Auteur moderne (*b*), que Caliſto n'a été ainſi métamorphoſée, que parce qu'elle avoit voué ſa virginité à Diane. L'Ours qui aime les lieux retirés, doit paſſer, ſelon lui, pour le ſymbole d'une vertu qui ne ſe conſerve pas aiſément au milieu du grand monde. Les Poëtes qui ont écrit cet événement ont ajouté que Caliſto avoit été placée dans le Ciel, où elle forme la conſtellation de l'Ourſe, circonſtance qui eſt peut-être fondée ſur ce que Lycaon fut un des premiers parmi les Grecs qui l'obſerva. Tout le manége de Junon, qui, jalouſe de l'honneur que Jupiter avoit rendu à ſa maîtreſſe en la plaçant dans le Ciel, va trouver Thétis pour la prier de ne point recevoir dans l'Océan cette nouvelle conſtellation, n'eſt qu'une circonſtance aſtronomique qui nous apprend que l'Ourſe, ainſi que les autres étoiles du cercle Polaire, qui eſt fort élevé par rapport à l'Europe, ne ſe couche jamais, c'eſt-à-dire, que le cercle qu'elles décrivent n'eſt point coupé par l'horiſon.

Ce que je viens de dire de Caliſto fait aſſez entendre ce qu'on doit penſer de ſon fils Arcas, qui étant mort apparemment dans ſa jeuneſſe, fut auſſi placé dans le Ciel, où il forma la conſtellation de la petite Ourſe. Sur quoi on peut conſulter Hygin dans ſon Ciel Poëtique & Aſtronomique.

(*a*) *De Nat. Deor.* Lib. III.
(*b*) *Caſtus* ou *Blaew*, *Cœlo Poët. Aſtron. in Urſâ.*

FABLE VIII.

ARGUMENT.

Une autre fille du même nom que Coronis, Maîtresse d'Apollon, avoit été changée en Corneille, & pour un rapport indiscret qu'elle avoit fait à Minerve, dont elle étoit chérie, sur la Corbeille où Erichthonius étoit enfermé, elle perdit ses bonnes graces.

CONSIDÉREZ ce que j'étois autrefois, & ce que je suis maintenant : voulez-vous savoir le sujet de mon malheur ? J'ai été punie pour avoir fait un rapport trop sincere. Pallas avoit enfermé dans une corbeille d'osier Erichthonius, qui étoit venu au monde sans mere. Elle la donna aux trois filles de Cécrops, en leur défendant d'y regarder. Cachée sous les feuilles d'un ormeau, j'observois la conduite de ces trois Princesses. Pandrose & Hersé suivoient exactement les ordres de Pallas ; mais leur sœur Aglaure, s'étant moquée de leur timidité, ouvrit la corbeille, & elles y trouverent un enfant qui avoit les pieds d'un serpent. J'allai sur le champ apprendre à la Déesse l'infidélité de

ces trois filles ; pour toute récompenſe je perdis ſa protection, & la Chouette me fut préférée. Cette punition doit apprendre aux autres Oiſeaux à ne pas ſe perdre par leur indiſcrétion. Il eſt vrai que j'avois acquis les bonnes graces de Pallas ſans les avoir briguées ; elle pourra vous l'apprendre elle-même, ſi vous voulez le lui demander. L'indignation qu'elle a conçue contre moi, ne l'empêchera pas de vous le dire. Tout le monde ſait que j'étois fille du fameux Coronée, qui régnoit dans la Phocide. Ma naiſſance me fit rechercher en mariage par de grands Princes, (vous voyez que je mérite quelque diſtinction;) mais ma beauté me fut funeſte. Comme je me promenois un jour à pas lents ſur le bord de la mer (car c'eſt ma coutume de marcher toujours avec gravité;) Neptune me vit & devint amoureux de moi. Comme il perdoit également & ſon temps & toutes les douceurs qu'il me diſoit, il réſolut de me faire violence, & ſe mit à me pourſuivre. Je pris la fuite, mais ayant trouvé un ſable mouvant, je fus bientôt fatiguée ; j'eus beau appeller les hommes & les Dieux, perſonne ne venoit à mon ſecours ; heureuſement une Déeſſe vierge fut touchée du malheur d'une fille dont la pudeur étoit en ſi grand danger, & elle me ſecourut. J'avois les bras élevés vers le Ciel, & je les vis ſe

couvrir d'un plumage noir : je m'efforçois d'ôter mes habits, mais je ne trouvai que des plumes qui avoient pris racine dans ma peau. En vain je voulus me frapper le ſein avec mes mains, je n'avois plus de mains pour le frapper, & mon ſein même étoit couvert de plume. Je m'apperçus cependant que le ſable ne me retenoit plus ; je courois, & m'élevois même de terre, & je me vis dans un inſtant au milieu des airs. Ma chaſteté m'attira la protection de Minerve, qui me prit pour ſa compagne : mais de quoi m'a ſervi cet honneur, puiſque Nyctiméne changée en Oiſeau pour un crime horrible, m'a enlevé la faveur de cette Déeſſe ?

Explication de la huitieme Fable.

Sans nous arrêter à l'origine infâme & fabuleuſe de ce prince, telle qu'on la trouve dans Ovide, qui l'a copiée dans Pindare, on peut dire qu'il n'a paſſé pour être le fils de Minerve, que parce qu'il étoit peut-être fils de la fille de Cranaüs, qui portoit le nom de Minerve, & de quelque Prêtre de Vulcain : ou plûtôt, comme le prétend Saint Auguſtin, parce que ce Prince, malfait & boiteux, fut trouvé dans un Temple conſacré à ces deux Divinités ; & comme ſon nom eſt compoſé de deux mots Grecs, qui ſignifient *conſtellation* & *terre*, quelques-uns ont cru, après Strabon (*a*), qu'il étoit fils de Vulcain & de la Terre,

(*a*) Liv. IX.

qui l'avoit conçu dans le temps que Minerve réſiſtoit aux pourſuites infâmes de Vulcain ; mais ils n'ont pas vu que ce Prince ne fut ainſi appellé que pour avoir diſputé la Couronne avec Amphictyon, après la mort de Cranaüs, ſecond Roi d'Athenes. Amphictyon l'emporta, & après ſa mort Erichthonius monta ſur le trône, régna cinquante ans, & mourut l'an 1501 avant JESUS-CHRIST, ainſi qu'on peut le prouver par l'époque X des Marbres de Paros. Ce Prince, au reſte, avoit les jambes extrêmement foibles & mal faites. Pour en couvrir la difformité, on dit qu'il inventa l'uſage des chars, qui étoient inconnus avant ſon regne.

Primus Erichthonius currus & quatuor auſus
Jungere equos ; rapidiſque rotis inſiſtere victor.
(a).

Mais il n'y a pas d'apparence qu'on n'ait commencé, même dans la Grece, à ſe ſervir de chars que du temps de ce Prince, ſur-tout après tant de Colonies venues d'Egypte, où cet uſage étoit connu dès les premiers ſiecles. Ainſi il vaut mieux dire, ſur l'autorité des Marbres que je viens de citer, qu'Erichthonius fut le premier qui employa l'uſage des chariots dans la célébration des Panathénées, dont ce monument le fait l'Inventeur. Les Commentateurs de ces Marbres fixent l'inſtitution de cette Fête à l'an 1534 avant JESUS-CHRIST. Mais quoique le mot de *Panathénées* ſe trouve dans l'époque, je ne ſaurois me perſuader que du temps d'Erichthonius cette Fête ait pu être célébrée dans toute la Grece, qui n'étoit pas alors aſſez réunie pour pouvoir participer aux mêmes Myſteres. Ce Prince n'inſtitua cette Fête que pour la

(a) *Virg. Georg.* Liv. III, 113.

Ville

Ville d'Athenes, & on la nomma d'abord la Fête des Athénées ; d'où elle paſſa enſuite dans toute la Grece. Si Meurſius avoit connu ces Marbres, il auroit parlé avec plus d'exactitude de cette Inſtitution. Quoiqu'il en ſoit, Erichthonius mérita après ſa mort d'être placé dans le Ciel, où il forme la Conſtellation du Chartier, ainſi que nous l'apprenons d'Hygin (*a*) ; ce qui a donné lieu de dire que ce Prince étoit ſerpent par la moitié du corps, c'eſt cette difformité de jambes, comme le dit le même Auteur : *Alii anguina crura habuiſſe Erichthonium dixerunt, eumque primo tempore adoleſcentiæ Ludos Minervæ Panathenæa feciſſe, & ipſum quadrigis cucurriſſe ; pro quibus factis inter ſydera dicitur collocatus.*

Appollodore (*b*) nous apprend qu'Erichthonius, né dans l'Attique même, étoit Fils de Cranée, fille d'Attis, & qu'il détrôna Amphictyon & devint quatrieme Roi d'Athènes. Le reſte de la Fable, telle qu'on la lit dans Pindare & dans Ovide, eſt une fiction fondée, ſelon S. Auguſtin (*c*), ſur ce que ce Prince fut expoſé en naiſſant, dans le Temple de Minerve.

(*a*) *Poët. Aſtron.* Lib. II. Fab. XIII. au mot *Heniochus.*
(*b*) Lib. II. (*c*) *De Civit. Dei.*

FABLE IX.

ARGUMENT.

Nyctiméne ayant conçu pour ſon pere Nyctée une flamme criminelle, les Dieux, pour punir ſon inceſte, la métamorphoſerent en Hibou, & Apollon perça d'un coup de fleche le ſein de Coronis, ſur le rapport que le Corbeau lui fit de l'infidélité de ſa Maîtreſſe.

L'HISTOIRE eſt trop connue dans toute la ville de Lesbos, pour que vous n'en ayez pas oui parler. Cette fille conçut un amour criminel pour ſon pere : il eſt vrai qu'elle fut changée en Oiſeau, mais le reſſouvenir de ſon crime l'oblige encore à fuir la lumiere, & à ſe tenir cachée dans les ténébres de la nuit : tous les autres oiſeaux lui font la guerre. Tel fut le récit de la Corneille. Que l'effet de vos préſages, lui dit le Corbeau, retombe ſur vous; je mépriſe un vain augure. Il continua enſuite ſon chemin pour aller dire à Apollon qu'il avoit vu ſa Maîtreſſe entre les bras d'un jeune Theſſalien. Au récit de l'infidélité de ſon amante, Apollon laiſſa tomber ſa couronne de laurier & ſa lyre; il pâlit, & ſon indignation parut ſur

ſon viſage. Enflammé de colere, il prit ſes fleches, banda ſon arc, & perça d'un trait le ſein qui lui avoit inſpiré tant d'amour. Coronis ſe ſentant bleſſée, jetta un grand ſoupir; & ayant arraché la fleche de la playe, elle fut bientôt couverte du ſang qui en couloit. Vous vous êtes vengé, Apollon, lui dit-elle, vous auriez dû attendre du moins que j'euſſe mis au monde l'enfant que je porte dans mon ſein. Mon fils & moi, nous mourrons du même coup. A peine eut-elle dit ces paroles, qu'un froid mortel ſe répandit ſur tout ſon corps, & ſon ame en ſortit avec ſon ſang. Apollon ſe repentit, mais trop tard, de s'être vengé ſi cruellement. Déſeſpéré d'avoir ajouté foi au rapport du Corbeau, & de s'être porté à cette violence, il ne regarde qu'avec horreur cet Oiſeau, qui, en lui révélant l'infidélité de ſa Maîtreſſe, l'a jetté dans un état ſi douloureux. Il ne peut plus ſouffrir ni ſon arc, ni ſes traits; il déteſte la main qui s'eſt ſervie de ſes fatales fleches. En vain il embraſſe ſa chere Coronis, & cherche à la réchauffer, tous les remedes que ſon art lui fournit ſont inutiles, & il ne ſauroit vaincre ni la mort ni ſes deſtinées. Après avoir eſſayé ſans ſuccès tous les ſecrets de la Médecine, voyant qu'on élevoit le bûcher où devoit brûler le corps de ſa Maîtreſſe, il commença à pouſſer de grands ſoupirs; car il n'eſt

pas permis aux Dieux de verſer des larmes ; tels ſont les cris & les gémiſſemens d'une vache, qui voit porter le coup fatal au jeune veau qui n'avoit pas encore quitté la mamelle. Après avoir répandu des parfums ſur le corps de ſon Amante, après l'avoir embraſſée, & lui avoir rendu tous les devoirs funébres ; pour empêcher que la flamme ne conſumât l'enfant qu'elle portoit dans ſon ſein, il l'en retira, & le porta dans l'antre du Centaure Chiron. Le Corbeau, pour avoir révélé le myſtere, fut banni du nombre des Oiſeaux dont le plumage eſt blanc.

Explication de la neuvieme Fable.

PARMI les Métamorphoſes d'Ovide, il ſe trouve ſouvent des Hiſtoires ſuivies, & des événemens liés les uns aux autres, qu'il n'eſt pas difficile de développer ; mais on y rencontre quelquefois des faits iſolés, ſur leſquels l'Hiſtoire ne nous a laiſſé aucune lumiere. Telle eſt la Fable de Coronis diſgraciée pour avoir fait un rapport trop fidele, celle du Corbeau devenu noir de blanc qu'il étoit, pour avoir trop parlé. Je ſais que les Mythologues ont tiré de ces ſujets quelques traits de Morale, qu'il n'eſt pas bien difficile d'y appercevoir ; mais comme ce n'eſt pas là l'objet que je me ſuis propoſé, j'y renvoie les Lecteurs. Je me contente de dire 1°. que preſque toujours la reſſemblance des noms a donné lieu aux Métamorphoſes ; ſecondement, que les aventures arrivées anciennement dans les Cours des Princes étoient le ſujet de quelques Cantiques, où le merveilleux n'etoit pas épargné.

La fiction même la plus hardie a toujours été un privilége de la Poésie. Sur ces principes on peut penser que les deux Fables qui sont le sujet de cette explication, renferment l'histoire de deux personnes entiérement inconnues, & qu'elle doit être rapportée aux temps des filles de Cécrops, avec lesquelles elle paroit avoir quelque liaison. Tout ce qu'on sait de Coronis, c'est qu'ayant eu commerce avec Apollon, ou avec quelque Prêtre de ce Dieu, elle devint mere d'Esculape, & mourut en accouchant. Comme son nom est celui d'une Nymphe, & en même-temps celui de la Corneille, quelques Auteurs publierent qu'Esculape son fils étoit né de l'œuf d'une Corneille, & qu'il en étoit sorti sous la figure d'un serpent, ainsi qu'on peut le voir dans les Dialogues de Lucien.

FABLE X.

ARGUMENT.

Ocyroé, fille du Centaure Chiron, voulant se mêler de prédire l'avenir, annonçoit à son Pere les destinées du jeune Esculape, lorsque les Dieux la changerent en Jument.

Cependant le Centaure Chiron étoit charmé d'avoir pour éleve le fils d'Apollon. L'honneur de cet emploi lui en adouciſſoit toutes les peines. Sa fille, avec ses beaux cheveux blonds, étoit toujours auprès de cet

enfant. La Nymphe Chariclo, qui étoit accouchée d'elle ſur les bords d'un fleuve rapide, lui avoit donné le nom d'Ocyroé. Cette fille, peu ſatisfaite d'avoir été inſtruite dans tous les ſecrets de ſon Pere, ſe mêloit auſſi de prédire l'avenir. Dans l'un de ces tranſports qu'inſpire le Dieu dont elle étoit poſſédée, elle dit un jour, en regardant le fils d'Apollon : croiſſez, jeune nourriſſon, croiſſez pour le bonheur du monde : vous ſauverez ſouvent la vie aux hommes ; vous aurez même le pouvoir d'arracher leurs ames des bras de la mort ; mais lorſque vous aurez une fois opéré ce prodige, dont les Dieux ſont ſi jaloux, la foudre de Jupiter, votre aïeul, vous empêchera d'y réuſſir une ſeconde fois. Privé alors des priviléges de la Divinité, dont vous jouiſſiez auparavant, vous ne ſerez plus qu'un corps inanimé ; mais ce même corps reprendra dans la ſuite tous ſes avantages, & vous ſerez remis au rang des Dieux ; ainſi changeront deux fois vos deſtinées. Pour vous, mon Pere, continua-t-elle, en adreſſant la parole à Chiron, qui poſſédez maintenant le privilége de l'immortalité, vous vous ſouhaiterez la mort, lorſque le venin d'un monſtre, coulant dans vos veines, vous fera ſouffrir de cruelles douleurs. Les Dieux vous ſoumettront alors

à la loi des autres mortels, & les Parques couperont le fil de votre vie. Elle avoit encore pluſieurs autres choſes à ajouter au ſujet des aventures de ſon Pere, lorſqu'on la vit tout d'un coup ſoupirer & répandre des larmes. Le deſtin, dit-elle, m'empêche de prononcer ce qui me reſtoit à dire; & je vois que l'uſage de la parole m'eſt interdit. Ma ſcience étoit-elle donc quelque choſe de ſi important pour m'attirer la colere céleſte? Il me ſeroit bien plus avantageux de n'avoir jamais connu l'avenir. Hélas! il me paroît que je commence à être privée de la figure humaine; l'herbe ſemble être la nourriture dont je dois me ſervir déſormais : un mouvement impétueux me porte à courir au milieu des champs : je me vois changée en Jument. C'étoit donc ainſi que je devois reſſembler à mon Pere : mais pourquoi faut-il que je ſois entiérement métamorphoſée, puiſque Chiron, ſous la forme d'un Centaure, conſerve du moins la figure d'un homme? On n'entendit qu'à peine ces dernieres paroles, tant elle les prononça confuſément. Ce n'étoit plus une voix articulée, ni même des ſons qui reſſemblaſſent parfaitement aux henniſſemens d'une Jument, quoiqu'ils commençaſſent à les imiter. Un moment après s'étant miſe à hennir, elle alla chercher les pâturages.

Une corne, quoiqu'encore fort mince; commence à réunir les doigts de ses mains & de ses pieds; sa bouche s'aggrandit, son col s'allonge, l'extrémité de sa robe prend la forme d'une queue de cheval; ses cheveux flottans sur ses épaules, sont changés en criniere. Enfin cette métamorphose lui fait perdre sa voix, sa figure & son nom.

FABLE XI.

ARGUMENT.

Mercure ayant volé les Bœufs d'Apollon, engagea Battus, qui l'avoit vu, à n'en rien dire, & lui fit pour cela un présent. Mais, comme il se défioit de ce vieux Berger, il prit une autre figure, & le tenta par de nouvelles promesses qui l'éblouirent. pour le punir de son infidélité, Mercure le métamorphosa en pierre de touche.

CHIRON pleurant le malheur de sa fille, imploroit en vain votre secours, Apollon! il n'étoit pas en votre pouvoir de changer sa destinée; & quand vous l'auriez pu, vous n'étiez pas présent à cette triste aventure.

Sous l'habit d'un berger, la houlette & une flûte à la main, vous gardiez les troupeaux dans les agréables campagnes de Meſſéne. On raconte que tandis que vous étiez occupé de vos amours, & que le ſon de votre flûte vous charmoit, vos bœufs s'égarerent dans les plaines de Pyle. On ajoute que Mercure les ayant rencontrés, les avoit cachés dans une forêt voiſine, & que perſonne ne s'étoit apperçu de ce vol que Battus, vieux Berger, qui gardoit dans ce Canton les beaux Haras du riche Nélée. Mercure craignant d'être découvert, ſe mit à le careſſer, & lui dit, en le prenant par la main: Mon ami, ſi quelqu'un par haſard vient vous demander des nouvelles de ce troupeau, dites hardiment que vous ne l'avez point vu; pour vous récompenſer d'avance de ce petit plaiſir, je vous donne cette belle Géniſſe. Vous pouvez être en ſûreté, lui dit Battus en la prenant; cette pierre que vous voyez-là trahira plutôt votre ſecret que moi. Mercure après cela fit ſemblant de s'éloigner, & étant revenu un moment après ſous une autre figure: Bon homme, lui dit-il, ſi vous avez vu paſſer par-là un troupeau, je vous prie de m'aider à le chercher, ne favoriſez pas par votre ſilence le vol qu'on m'a fait; je vous donnerai une vache & un taureau. Le Vieillard voyant qu'on lui

offroit le double de ce qu'on lui avoit donné : Je penſe, dit-il, que votre troupeau doit être aux environs de cette montagne : oui, il y eſt, ſi je ne me trompe. Mercure, que ce diſcours fit rire, après lui avoir dit : Ah ! vous me trahiſſez donc, perfide que vous êtes, vous me trompez & vous voulez m'en impoſer à moi-même, le changea en cette pierre qu'on nomme pierre de touche, & qui porte encore le caractere de duplicité de ce fourbe.

Explication des Fables X. & XI.

ESCULAPE, tiré du ſein de ſa mere, fut confié à Chiron, qui prit ſoin de ſon éducation. C'eſt ce qui cauſa la perte d'Ocyroé, fille de ce Centaure. J'aurai occaſion dans la ſuite de parler d'Eſculape ; il ſuffit dans cette explication de faire connoître Chiron & ſa fille.

Les Centaures, ces monſtres dont le corps étoit moitié homme & moitié cheval, étoient les premiers cavaliers de la Theſſalie, ainſi que je le prouverai dans l'hiſtoire du combat des Centaures & des Lapithes. Chiron, un de ces cavaliers, étoit fort renommé par ſa prudence & par les connoiſſances qu'il y avoit acquiſes dans un lieu où les Sciences étoient fort négligées. Tous les Anciens le regardent comme l'inventeur de la Médecine, qu'il apprit enſuite à Eſculape ſon diſciple. On en fait encore un excellent Muſicien & un bon Aſtronome, ainſi qu'on peut le voir dans Homere, dans Diodore de Sicile, & dans les au-

tres anciens Auteurs. La plupart des Héros de ce ſiecle, entr'autres Jaſon & Hercule, voulurent étudier ſous un Maître ſi habile. On doit croire qu'un homme ſi éclairé ne négligea pas de cultiver l'eſprit & les talens de ſa fille Ocyroé. Mais comme elle voulut pénétrer dans l'avenir, & prédire les aventures du jeune Eſculape, on dit qu'elle fut changée en Jument : Métamorphoſe qui, ſelon moi, n'a d'autre fondement que ſon habileté à monter à cheval. Car, puiſqu'il eſt sûr qu'on a regardé les cavaliers de ce temps-là comme des monſtres moitié hommes, moitié chevaux, il n'eſt pas étonnant qu'on ait changé en Jument la fille d'un Centaure. J'ai dit que Chiron étoit un habile Aſtronome. Toute l'Antiquité en convient. On croit communément que ce fut lui qui, dans le Voyage des Argonautes, détermina les Conſtellations, pour leur faciliter la navigation. Il plaça pour cela, conformément à l'état du Ciel, les points des Solſtices & des Equinoxes au quinzieme degré de ces conſtellations, c'eſt-à-dire, vers le milieu des Signes du Cancer & du Capricorne, d'Aries & du Scorpion. Et l'on peut regarder ſon Calendrier comme un des plus anciens du monde. On voit par ce que je viens de dire, que Chiron vivoit du temps des Argonautes, c'eſt-à-dire, ſuivant les ſupputations les plus exactes, vers l'an 1420 avant JESUS-CHRIST, plus de 200 ans avant la Guerre de Troye. Mais j'aurai lieu de m'étendre ſur les preuves de cette Chronologie dans l'Hiſtoire de l'Expédition des Argonautes.

*

FABLE XII.

ARGUMENT.

Mercure devenu amoureux de Herſé, fille de Cécrops, voulut engager Aglaure à lui rendre ſervice auprès de ſa Sœur, & à lui permettre l'entrée de ſon appartement ; mais elle ne voulut jamais y conſentir, à moins qu'il ne lui promît une bonne ſomme d'argent.

MERCURE, après avoir quitté les campagnes de Meſſéne, prit ſon vol au milieu des airs, & s'arrêta ſur la ville d'Athenes, s'amuſant à conſidérer un Pays ſi chéri de Minerve, & ſur-tout les charmantes promenades du Lycée. Ce jour-là des filles Athéniennes, ſelon leur coutume, portoient ſur leurs têtes, dans des paniers couronnés de fleurs, les préſens qu'elles alloient offrir à cette Déeſſe. Mercure, qui les apperçut dans le temps qu'elle revenoient du Temple, ſe mit à voltiger autour d'elles, pour les voir plus long-temps, & fit pluſieurs fois le tour de la Citadelle d'Athenes, paſſant & repaſſant continuellement ſur les

mêmes lieux : comme le Milan qui voit les entrailles des Victimes qu'on vient d'immoler, plane aux environs, & n'oſant s'en approcher de trop près, à cauſe des Sacrificateurs qui les environnent, il ne s'en éloigne pourtant pas, & les dévore des yeux. Autant que l'Etoile de Vénus brille parmi les autres Aſtres, autant que la Lune efface par ſon éclat celui de cette Planette ; autant la charmante Herſé effaçoit par ſa beauté celle de toutes ſes compagnes. Seule, elle faiſoit tout l'ornement de cette cérémonie. Le fils de Jupiter, ébloui par l'éclat de cette Princeſſe, demeure ſuſpendu au milieu des airs ; & comme la bale de plomb, qu'un habitant des Iſles Baléares lance avec ſa fronde, s'enflamme & ſe fond, Mercure étonné & ſurpris, ſe ſentant embraſé d'un feu qui le dévore, deſcend à Athenes, & ſe montre ſans ſe déguiſer. Cependant, quoique raſſuré par ſa bonne mine & par ſon mérite, il ne laiſſe pas d'emprunter de l'art de nouveaux agrémens : il arrange ſes cheveux, il fait flotter ſa robe de maniere qu'on puiſſe voir l'or dont elle eſt enrichie, & tenant d'un air gracieux & galant ſon Caducée, il a ſoin de montrer les aîles qu'il porte aux pieds. Dans le Palais de Cécrops, il y avoit trois appartemens enrichis d'ivoire & d'écaille. Pandroſe occupoit celui qui

étoit à droite, Aglaure celui qui étoit à gauche, & Herſé celui du milieu. Aglaure ayant la premiere apperçu Mercure, lui demanda ſon nom & le ſujet qui l'amenoit. Jupiter eſt mon pere, lui répondit ce Dieu, & c'eſt moi qui porte par-tout ſes ordres. Je veux bien vous apprendre ce qui m'amene ici: ſoyez ſeulement fidele à votre ſœur, & ne refuſez pas une alliance qui doit vous honorer. C'eſt votre ſœur Herſé que je cherche, ſoyez favorable aux vœux d'un amant. Aglaure le regardant avec ces yeux avides & curieux qui l'avoient portée à voir le dépôt que Minerve lui avoit confié, l'obligea à ſortir du Palais, & lui fit entendre qu'il n'y auroit qu'une ſomme conſidérable d'argent qui pût l'engager à devenir la confidente de cette intrigue. Pallas, qui haïſſoit cette Princeſſe, jetta ſur elle des regards plein d'indignation, & ſon cœur fut tellement ému des ſoupirs qu'elle pouſſa, que ſon égide en fut ébranlée. Elle ſe reſſouvint de la ſacrilége curioſité qui avoit porté cette fille à ouvrir, malgré ſes ordres, la corbeille où étoit le fils de Vulcain, & ne put ſouffrir qu'elle fût chérie de Mercure, & de ſa propre ſœur, ni qu'elle s'enrichît tout d'un coup par cette ſomme d'argent que ſon avarice lui avoit fait demander.

Explication de la douzieme Fable.

Les filles de Cécrops, premier Roi d'Athenes, ayant tranſgreſſé l'ordre que Minerve leur avoit donné, encoururent l'indignation de cette Déeſſe, qui, pour ſe venger de l'indiſcrétion de ces jeunes Princeſſes, rendit Aglaure jalouſe de ſa ſœur Herſé; & celle-ci ayant voulu empêcher Mercure, qui en étoit amoureux, d'entrer dans ſa chambre, ce Dieu la changea en rocher, en la touchant avec ſon Caducée. Voilà la maniere dont on écrivoit anciennement l'hiſtoire des perſonnes diſtinguées ou par leur mérite ou par leur naiſſance. On croyoit leur faire honneur en mêlant leurs intérêts avec ceux des Dieux. Quelque Prince de ceux qui portoient le nom de Mercure, car il y en a eu pluſieurs, ainſi qu'on peut le voir dans le III. Livre *de la Nature des Dieux*, devint amoureux de Herſé, dont la ſœur conçut beaucoup de jalouſie. Sur une aventure ſi ordinaire, Ovide ſe laiſſe emporter à ſon imagination, & écrit cette Hiſtoire avec tout l'agrément & tout le merveilleux que ſon eſprit fécond en fictions a pu lui fournir.

FABLE XIII.

ARGUMENT.

Pallas commande à l'Envie de rendre Aglaure jalouſe de ſa ſœur Herſé. Agitée de cette paſſion, Aglaure empêche Mercure d'entrer dans l'appartement de ſa ſœur, & ce Dieu la change en pierre.

PALLAS donc prit le parti d'aller ſur le champ dans le ſéjour de l'Envie. Cette triſte demeure, toujours ſouillée de ſang & de venin, eſt dans le fond d'un antre, où la lumiere du Soleil ne pénétra jamais. Un froid épouvantable y redouble l'horreur des ténébres, dont ce lieu eſt éternellement couvert. Minerve étant arrivée près de cette caverne, où il n'eſt pas permis aux Dieux d'entrer, s'arrêta près de la porte, & l'ayant frappée d'un coup de lance, elle s'ouvrit ſur le champ. L'Envie, dans le fond de ſon antre, pour entretenir ſa rage & ſa fureur, mangeoit des viperes, & Minerve détourna ſes regards d'un objet ſi affreux & ſi dégoûtant. L'Envie laiſſa les réſtes de ce triſte repas, ſe leva, & s'étant avancée d'un pas lent & tardif vers la Déeſſe, elle ne put s'empêcher de gémir

&

& de ſoupirer, en voyant l'éclat de ſa beauté & celui de ſes armes. Une triſte pâleur eſt peinte ſur ſon viſage, elle a le corps entiérement décharné, le regard ſombre & égaré ; les dents noires & mal-propres, le cœur abreuvé de fiel, & la langue couverte de venin. Toujours livrée à des ſoins inquiets & chagrins, jamais elle n'a ri qu'à la vue de quelques maux ; jamais le ſommeil ne ferma ſes paupieres. Tout ce qui arrive d'heureux dans le monde l'afflige & redouble ſa fureur : elle met toute ſa joie à ſe tourmenter, à tourmenter les autres, & elle eſt elle-même ſon propre bourreau. Quelque horreur que Pallas eût de ce monstre, elle ne laiſſa pas de lui donner ſes ordres : Infecte, lui dit-elle, de ton venin une des filles de Cécrops ; c'eſt Aglaure dont il faut me venger. D'abord qu'elle eut donné cet ordre, elle frappa la terre de ſa lance & partit. L'envie regardant de travers la Déeſſe qui s'éloignoit, fit entendre un murmure confus, qui marquoit le chagrin qu'elle avoit de voir que Minerve jouiroit du plaiſir d'avoir été bien ſervie. Prenant enſuite à la main un bâton couvert de nœuds & d'épines, elle partit enveloppée d'un nuage épais & obſcur. Par-tout où elle paſſe, les champs ſont infectés : le venin qu'elle répand fait ſécher l'herbe, les fleurs ſe fanent, tout en eſt ſouillé, les hommes,

les villes & les maiſons. Arrivée près d'Athenes, cette ville ſi floriſſante ou régnoient les arts, la paix & l'abondance; elle eut bien de la peine à retenir ſes larmes, parce qu'elle ne vit par-tout que des ſujets de joie. Pour exécuter l'ordre de Minerve, elle entre dans l'appartement de la fille de Cécrops, & ayant porté ſa main empoiſonnée ſur le cœur de cette Princeſſe, elle le remplit de mille aiguillons perçans, elle lui ſouffle un venin mortel qui pénétre ſes os & ſes entrailles; & afin que l'effet en fût plus prompt, elle lui met devant les yeux l'hymen qui va combler de gloire Herſé ſa ſœur. Elle lui fait un portrait charmant du Dieu qui doit être ſon époux, & ne lui repréſente en tout cela rien que de grand & de glorieux pour Herſé. Cette image jette dans le cœur d'Aglaure une jalouſie ſecrette qui la dévore. Conſumée par un feu inviſible, elle gémit nuit & jour, elle fond peu à peu comme la glace qui ſe trouve expoſée aux rayons d'un ſoleil peu ardent, ou comme l'herbe, qui par un feu lent eſt réduite en cendres ſans s'enflammer. Elle ſouhaite de mourir mille fois plutôt que d'être témoin de ce mariage, & prend ſouvent la réſolution d'informer ſon pere de cette intrigue. Enfin, elle ſe met à la porte de l'appartement de ſa ſœur pour empêcher Mercure d'y entrer. Il eut beau la careſſer, la

prier, la conjurer, tout fut inutile : Ceſſez lui dit-elle un jour, de me preſſer, vous ne m'arracherez jamais d'ici, je n'en ſortirai point que vous ne ſoyez parti. Hé bien, lui répondit Mercure, vous ſerez ſatisfaite. En prononçant ces paroles, il ouvrit la porte en la frappant avec ſon Caducée. Aglaure voulut ſe lever, mais elle ſe trouva immobile. Elle s'efforça de ſe redreſſer, mais ſes genoux n'étoient plus flexibles ; déjà ſes pieds & ſes mains étoient glacés ; ſes veines, faute de ſang, n'avoient plus leur couleur ordinaire ; comme la gangrene fait un progrés inſenſible, & corrompt les parties les plus ſaines : ainſi un froid mortel ſe gliſſa peu à peu dans ſon ſein, & lui ôta enfin la reſpiration & la vie. Elle ne fit aucun effort pour parler ; elle l'auroit tenté vainement ; tous les conduits de la voix étoient fermés ; ſon col & ſon viſage étoient changés en pierre ; & l'infortunée Aglaure n'étoit plus qu'une ſtatue ſans vie & ſans mouvement, & dont l'éclat & la blancheur avoient été ternis par le venin de la jalouſie, dont cette Princeſſe avoit été infectée.

Explication de la treizieme Fable.

LA viſite que rend Minerve à l'Envie, qu'Ovide decrit avec tant d'art, eſt toujours la ſuite de la même Fable. Un hiſtorien auroit dit ſimplement

qu'Aglaure fut jalouſe du bonheur de ſa ſœur. Un Poëte s'éleve, & mêlant, ſuivant les priviléges de ſon Art, l'invention des Dieux, dans les choſes même les plus communes, leur donne un intérêt vif & animé qui les fait agir. Pauſanias (*a*), dépouillant cette aventure du merveilleux qui l'accompagne, dit que les filles de Cécrops devenues furieuſes, ſe précipiterent du haut d'une tour. J'ajoute que ces Princeſſes n'étant pas fort dévotes à Minerve, dont le culte ne venoit que d'être établi à Athenes, on publia, pour lui donner de la réputation, que c'étoit la Déeſſe qui avoit puni leur impiété. Ce qui confirme ma conjecture, c'eſt que le même Pauſanias nous apprend que Pandrote, troiſieme fille de Cécrops, eut, après ſa mort, un Temple bâti à ſon honneur auprès de celui de Minerve, parce qu'elle avoit été fidelle à la Déeſſe, & ne lui avoit pas déſobéi comme ſes ſœurs. Il faut que dans la ſuite on ait réhabilité la mémoire de Herſé & d'Aglaure, puiſqu'Hérodote nous apprend que ces deux Princeſſes eurent auſſi leurs Temples. L'époque du temps où vivoient les filles de Cécrops eſt aſſez connue par celle du regne de leur pere, qui eſt fixée par les Commentateurs des Marbres de Paros vers l'an 1582 avant JESUS-CHRIST, près de 400 ans avant la Guerre de Troye.

(*a*) *In Atticis.*

FABLE XIV.

ARGUMENT.

Jupiter se change en Taureau, enleve Europe, dont il étoit amoureux, & l'emporte sur son dos au travers de la Mer, jusque dans l'Isle de Créte.

Mercure, après s'être ainsi vengé d'Aglaure, abandonna le séjour d'Athenes & retourna dans le Ciel. Dès qu'il y fut arrivé, Jupiter lui parla en secret & lui donna ses ordres, sans toutefois lui découvrir son amour. Mon fils, lui dit-il, qui m'avez toujours servi avec tant de zele & de fidélité, descendez promptement sur la terre, allez dans cette Contrée, qui voit à sa gauche les Pléïades, au nombre desquelles est votre mere, & que ceux qui l'habitent nomment le Pays de Sidon; & prenez soin de conduire près de la Mer le troupeau que vous voyez paître sur cette montagne. Il dit, & déjà les bœufs s'approchoient du rivage, où la fille du puissant Roi de Tyr jouoit, suivant sa coutume, avec ses compagnes. La majesté & l'amour ne sympathisent guere ensemble. Le Maître & le Souverain des Dieux, dont

la main eſt toujours armée de la foudre, qui d'un ſeul mouvement de tête ébranle l'Univers, abandonne ſon ſceptre & toute la grandeur qui l'environne, pour prendre la figure d'un Taureau; il ſe mêle dans le troupeau, & marche en mugiſſant à travers les pâturages; il ne différoit des autres que par ſon extrême blancheur, qui reſſembloit en effet à celle de la neige, ſon col paroiſſoit plein de muſcles, ſon fanon étendu avec grace, ſes cornes petites & polies imitoient par leur éclat celui des perles, & on auroit cru qu'un habile ouvrier avoit pris ſoin de les former. Son front n'avoit rien de menaçant, ni ſes yeux rien de farouche; il étoit doux & careſſant. La fille d'Agénor admiroit ſa beauté & ſa douceur; cependant elle n'oſoit pas d'abord s'en approcher; elle s'enhardit enfin, & lui préſenta des fleurs. L'Amant, en les mangeant, lui baiſe les mains, & a bien de la peine à retenir les tranſports de la paſſion qui l'enflamme: tantôt il ſe joue & bondit ſur l'herbe, quelquefois il ſe couche ſur le ſable. Europe raſſurée, le careſſe avec la main, pare ſes cornes de guirlandes de fleurs; & ne s'imaginant pas que ce fût ſon amant, elle a la hardieſſe de monter ſur ſon dos. Jupiter s'étant alors avancé doucement du côté du rivage, met d'abord les pieds dans la mer; il

s'avance enſuite un peu plus avant, & emporte ſa proie. Europe tremblante, regarde le rivage qui s'éloigne; elle tient d'une main une corne du taureau, elle s'appuie de l'autre ſur ſon dos, & ſes habits flottent au gré des vents.

Eplication de la quatorzieme Fable.

LA Fable de Jupiter changé en Taureau pour enlever Europe, eſt un événement fort célébre dans l'Hiſtoire, ainſi que nous le verrons dans la ſuite. Pour le bien entendre, il faut ſavoir qu'il y a eu pluſieurs perſonnes qui ont porté le nom de Jupiter; mais la confuſion qui régnoit dans l'Hiſtoire a répandu une obſcurité impénétrable ſur leurs aventures. Voſſius (*a*) a aſſez bien réuſſi à les démêler. Selon cet Auteur, l'aventure de Niobé, fille de Phoronée, doit regarder Jupiter Apis, Roi d'Argos, qui vivoit 1770 ans avant JESUS-CHRIST. Celle de Danaé doit être miſe ſur le compte de Jupiter Prétus, qui vivoit environ 1350 ans avant l'Ere Chrétienne. Celui qui enleva Ganiméde, eſt Jupiter Tantale, qui régnoit environ le même temps. Celui qui fut pere d'Hercule, eſt celui qui trompa Léda ſous la figure d'un Cygne. Enfin, celui qui fait le ſujet de cette Fable, eſt Jupiter Aſtérius, Roi de Créte, dont le regne tombe ſur l'année 1400 ans avant JESUS-CHRIST, plus de 200 ans avant la Guerre de Troye. Ce Prince, ſi nous en croyons Diodore de Sicile, étoit fils de Teutame, qui, ayant épouſé la fille de Crétéus, paſſa avec quelques Pélaſgiens dans l'Iſle de Créte, & en fut le premier Roi. Ce principe ainſi ſuppoſé, il eſt

(*a*) *De Idol.* Lib. 1. Cap. XIV.

aiſé de dépouiller la Fable dont il s'agit, des ornemens que le Poëte y a mêlés. Aſtérius, ayant ouï parler de la beauté d'Europe, fille d'Agénor, Roi de Tyr, équipa un Vaiſſeau pour l'enlever. L'uſage d'enlever de force les perſonnes qu'on ne pouvoit pas obtenir par la voie de la négociation, étoit fort commun dans ces ſiecles groſſiers, ainſi que nous l'apprenons d'Hérodote (*a*). Autre uſage encore fort ordinaire dans ces temps-là ; les Vaiſſeaux portoient le nom des animaux qui étoient repréſentés ſur la proue. C'eſt ainſi que Virgile appelle ceux qui compoſoient la flotte d'Enée, le Centaure, la Baleine, &c. & c'eſt ce que veut dire Ovide par ce vers (*b*) :

Navis & à pictâ claſſide nomen habet.

Le Vaiſſeau qui conduiſoit Aſtérius, avoit ſans doute ſur la proue la figure d'un Taureau ; ce qui fit dire à ceux qui écrivirent cet événement, que Jupiter amoureux, oubliant ſa grandeur & ſa majeſté, s'étoit revêtu, pour enlever ſa maîtreſſe, de la figure de cet animal. Paléphate (*c*), & après lui Tzetzès (*d*), prétendent que ce qui a donné lieu à cette Fable, c'eſt que le Général des Troupes d'Aſtérius ſe nommoit *Taurus* ; mais je m'arrête à la premiere explication, qui eſt plus ancienne & mieux fondée. Celle de Bochart (*e*) paroîtroit fort ingénieuſe, ſi l'on pouvoit toujours compter ſur des étymologies tirées des Langues qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui. Ce ſavant Auteur croit que ce qui a donné lieu à la Fable dont

(*a*) Liv. I. (*b*) *Ep. Hércïd.* On peut voir ce que j'ai dit plus au long ſur le ſujet des Dieux Pataïques dans mon II. Tome *de l'Explication des Fables.* (*c*) *Choſes incroyables.*

(*d*) *In Alex.* (*e*) *Chan.* Lib. II. Cap. II.

il

il s'agit, eſt la double ſignification du mot *Alpha*, ou *Ilpha*, qui dans le Phénicien veut dire, ou un Vaiſſeau, ou un Taureau, & que les Grecs, qui liſ ient les Annales de ce peuple, ont pris dans le derniers ſens.

Quoi qu'il en ſoit, Europe fut conduite dans l'Iſle de Créte, où ayant épouſé Aſtérius, elle en eut trois fils, Minos premier du nom, Rhadamanthe & Sarpédon, Princes dont les Hiſtoires mêlées de Fables ſeront expliquées dans la ſuite. Europe fut fort conſidérée pendant ſon regne, & après ſa mort on l'honora comme une Divinité. On établit en ſa mémoire une Fête, qu'Héſéchius nomme *Hellotie*, Ἑλλωτίαν, & comme dans les Apothéoſes on changeoit les noms de ceux qu'on mettoit au rang des Dieux, on appella Europe Ἑλλωτις, nom que l'Auteur du grand Etymologicon traduit par celui de *Vierge*. Mais quelle apparence qu'on ait donné cette qualité à la mere de trois Princes ? Ainſi il vaut mieux dire avec Bochart (*a*) que ce mot vient du Phénicien *Hallots*, qui, ſelon ce ſavant Auteur, veut dire, *Louange*, *Epithalame*, & qu'on a voulu marquer par-là qu'on avoit célebré ſon arrivée dans l'Iſle de Créte & ſon mariage, par des vers & des chanſons ; ce qui apparemment ſe renouvelloit tous les ans pendant ſa vie, & fut continué après ſa mort dans la Fête qu'on inſtitua en ſon honneur, & qui fut nommée *Hellotie* ou *Epithalame*. Ce nom même, ſi nous en croyons Stephanus (*b*), fut donné à la Ville de Gortys, où cette Fête avoit été inſtituée. Si l'on n'aime mieux dire toutefois que cette Fête qu'on célébroit à Corinthe en l'honneur de Minerve, qui étoit nommée *Parthenos*, la *Vierge*, étant paſſée dans la ſuite en

(*a*) *Loco cit.* (*b*) *De Urbibus*, *verbo* Ἑλλωτις.

Créte, y fut célébrée en celui d'Europe ; & cette conjecture n'eſt pas ſans fondement ; les mêmes Fêtes ayant ſouvent changé d'objet, lorſque les Colonies les porterent dans les Pays étrangers.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

SEMELE brulée par la foudre de JUPITER.

LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE TROISIEME.

FABLE I.

ARGUMENT.

Jupiter ayant enlevé Europe, Agénor son pere ordonna à son fils de l'aller chercher, & de ne rentrer jamais dans la Phénicie qu'il ne l'eût retrouvée. Cadmus, après avoir parcouru une partie de la Gréce, alla consulter l'Oracle, qui lui apprit qu'il devoit fonder une Ville dans l'endroit où il verroit une Geniſſe s'arrêter, & nommer ce Pays-là Béotie.

LE grand Jupiter étoit déjà arrivé dans l'Iſle de Créte, déjà ce Dieu avoit quitté la figure de Taureau, il s'étoit fait connoître à Europe, lorſqu'Agénor, pere, en même temps, tendre & dénaturé, ordonna à Cadmus ſon fils de l'aller chercher, & de ne rentrer jamais dans la Phénicie qu'il ne l'eût retrouvée. Cadmus, après avoir vainement cherché ſa ſœur, (car qui pourroit

découvrir ce que Jupiter prend ſoin de cacher?) évita par un banniſſement volontaire, les effets de la colere de ſon pere. Errant dans une Terre étrangere, il alla conſulter l'Oracle d'Apollon, pour ſavoir dans quel Pays il iroit fixer ſa demeure : *Vous trouverez*, lui dit l'Oracle, *dans un champ déſert une Géniſſe qui n'a point encore porté le joug ni traîné la charue, ſuivez-la, & bâtiſſez une Ville dans le pâturage où elle s'arrêtera : vous donnerez à ce Pays le nom de Béotie.* A peine Cadmus étoit il ſorti de l'Antre d'Apollon, qu'il vit une Vache que perſonne ne gardoit & qui marchoit fort lentement; il n'apperçut ſur ſon cou aucune marque qui pût faire juger qu'elle eût porté le joug; il la ſuivit, & marchant ſur ſes traces, il adoroit dans un reſpectueux ſilence, le Dieu qui lui ſervoit de guide. Il avoit déjà paſſé le fleuve deCéphiſe & traverſé les campagnes de Panope, lorſque la Géniſſe s'arrêta, & ayant levé la tête, elle remplit l'air de mugiſſemens : elle regarda enſuite ceux qui l'avoient ſuivie & ſe coucha ſur l'herbe. Cadmus rendit graces à Apollon de cet heureux préſage, & ayant baiſé cette Terre étrangere, & adreſſé ſes vœux aux Montagnes & aux Plaines du Pays, il réſolut d'offrir un ſacrifice à Jupiter, & ordonna à ſes compagnons d'aller puiſer de l'eau. Il

y avoit dans le voiſinage une antique Forêt que le fer n'avoit jamais entamée, au milieu de laquelle étoit un Antre couvert de ronces & d'épines, dont l'entrée faite en arcade étoit fort baſſe; il en ſortoit de l'eau en abondance. Là étoit la retraite du Dragon de Mars; ce Monſtre étoit horrible; ſa tête étoit couverte d'écailles jauniſſantes, qui brilloient comme de l'or; le feu ſortoit de ſes yeux enflammés, & ſon corps paroiſſoit enflé du venin qu'il renfermoit. Il avoit dans la gueule trois rangs de dents extrêmement aigues, & trois langues qu'il remuoit avec une rapidité incroyable.

Explication de la premiere Fable.

LA Fable, qui repréſente Jupiter traverſant la Mer ſous la figure d'un Taureau, & ſe découvrant enſuite à Europe, vient d'être ſuffiſamment expliquée. Mais comme il y a dans l'Hiſtoire des traits particuliers qui conviennent à cette circonſtance de la Fable, il eſt bon de les rapporter ici. Solin nous apprend qu'Europe arriva dans l'Iſle de Créte par l'embouchure de la riviere qui paſſoit à Gortys, *Gortynam Lethæus amnis præterfluit, quo Europam Tauri dorſo Gortynii ferunt vectitatam.* Les Grecs qui aimoient extrêmement les Fables, ayant remarqué ſur cette riviere des Platanes toujours verds, publierent que ce fut ſous un de ces Arbres, que Jupiter conſomma ſon mariage avec Europe, ce qui donna lieu dans la ſuite aux Habitans de Gortys, de frapper une Médaille, qu'on trouve

aujourd'hui dans le Cabinet du Roi, où l'on voit d'un côté Europe assise tristement sous un Arbre moitié Platane & moitié Palmier, au pied duquel est une Aigle à qui elle tourne les dos. Et pour qu'on ne puisse pas douter que c'est cet événement qui fait le sujet de cette Médaille, la même Princesse y est représentée de l'autre côté assise sur un Taureau avec une bordure de feuilles de Laurier & la légende ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ.

Appollodore nous a conservé la Généalogie d'Europe (*a*). Lybie, selon cet Auteur, eut deux enfans de Neptune, Bélus & Agénor. Ce dernier épousa Thélépassa, dont il eut trois fils, Cadmus, Phénix & Cilix, & une fille nommée Europe. Cependant il y a des Historiens, selon le même Auteur, qui assurent que cette Princesse étoit fille de Phénix, & petite-fille d'Agénor.

N'oublions pas de dire ici que plusieurs Auteurs ont cru que cette Princesse avoit donné son nom à l'Europe; mais le savant Bochart croit, avec plus de raison, que cette partie du monde fut ainsi appellée à cause de la blancheur de ses habitans. On pourroit cependant penser qu'Europe ayant été ainsi nommée à cause de son extrême blancheur, on auroit donné son nom à cette partie du Monde dont les Habitans sont blancs. Il faut bien, au reste, que cette Princesse ait été extrêmement blanche, quoique née dans un climat fort chaud, puisque les Poëtes inventerent à ce sujet la Fable qui dit que la jeune Angelo, fille de Jupiter & de Junon, avoit dérobé le fard de sa mere pour le donner à Europe, qui s'en servit si heureusement, qu'elle devint d'une extrême blancheur, comme nous l'apprend le Scholiaste de Théocrite.

(*a*) Liv. III.

FABLE II.

ARGUMENT.

Cadmus, pour rendre graces aux Dieux de l'accompliſſement de l'Oracle, envoya ſes Compagnons puiſer de l'eau à la Fontaine de Mars, où ils furent dévorés par le Dragon qui la gardoit. Y étant allé lui-même, il tua le Dragon, ſema ſes dents par le conſeil de Minerve, & il en ſortit des hommes armés qui s'entretuerent tous, à l'exception de cinq qui ſervirent à peupler la Ville de Thébes.

DÈS que les compagnons de Cadmus furent entrés dans ce ſombre ſéjour, & qu'ils ſe furent mis en état de puiſer de l'eau, le bruit qu'ils firent réveilla ce Dragon, qui ſortant la tête de l'Antre, fit entendre des ſifflemens horribles. Une ſubite frayeur ſe ſaiſit de leur eſprit, leur ſang ſe glaça, & ils laiſſerent tomber les Urnes qu'ils avoient à la main. Le Dragon cependant ſe plioit & ſe replioit en mille manieres effrayantes, & faiſoit en bondiſſant des cercles d'une grandeur énorme; il lançoit

quelquefois en l'air la moitié de ſon corps ; & plus élevé alors que les arbres de la Forêt, il jettoit ſes regards de tous côtés; on auroit cru à le voir que ſon corps étoit auſſi grand que celui du Dragon céleſte, qui occupe l'eſpace qui eſt entre les Conſtellations des deux Ourſes. Soit que ces infortunés Phéniciens ſe fuſſent mis en étant de ſe défendre, ou qu'ils vouluſſent prendre la fuite, ou qu'enfin la crainte les eût rendus immobiles, il ſe jette à l'inſtant ſur eux, déchire les uns avec ſes dents, étouffe les autres en s'entortillant autour d'eux, ou les tue de ſon ſouffle empoiſonné. Le Soleil étoit déjà au milieu de ſa carriere, lorſque Cadmus étonné de ne point voir venir ſes Compagnons, ſe mit en devoir de les aller chercher. S'étant couvert de la peau d'un Lion, il prit ſa lance & ſon javelot, qui étoient ſes armes ordinaires, mais ſon courage & ſa valeur le rendoient encore plus redoutable que ſes armes. Dès qu'il fut entré dans le Bois, & qu'il eut vu cet affreux Dragon couché ſur les corps de ſes fideles compagnons, ſuçant leur ſang & leur plaies : Chers amis, dit-il, ou votre mort ſera vengée, ou je périrai comme vous. Il dit, & ayant pris une pierre d'une groſſeur énorme, il la jetta ſur ce Monſtre avec tant d'impétuoſité, que les murailles & les tours

même les plus fortes en auroient été ébranlées ; le Serpent n'en fut cependant point bleſſé ; ſes écailles ainſi qu'une forte cuiraſſe rendirent le coup inutile ; mais quelque dure que fût ſa peau, elle ne put réſiſter au javelot qu'il lui lança, & qui étant entré par l'épine du dos pénétra juſques dans le fond de ſes entrailles. La douleur rendit ce Dragon furieux, il replia ſa tête ſur ſon dos, il regarda ſa bleſſure, mordit de rage ce javelot & s'efforça de l'arracher ; mais il n'en put tirer qu'une partie, & le fer demeura dans ſon corps. La douleur de ſa plaie redoublant alors ſa rage, les veines de ſon cou parurent enflées du venin qui y couloit en abondance, une écume blanchâtre ſortoit de ſa gueule empoiſonnée ; la Terre retentiſſoit du bruit de ſes écailles, & l'air étoit infecté du ſouffle qu'il exhaloit. Tantôt il ſe recourbe en mille plis, tantôt il s'étend, & reſſemble à une grande poutre : quelquefois faiſant un nouvel effort, il s'élance avec le même bruit & la même impétuoſité qu'un Torrent groſſi par les pluies, & renverſe les arbres qui ſe trouvent à ſa rencontre. Cadmus l'évite avec adreſſe, ſoutient ſes attaques avec la peau de Lion, & l'empêche de s'approcher, en lui préſentant la pointe de ſa lance. Ce mouvement redouble la rage du Monſtre ; il s'efforce vainement de mordre le fer qui l'ar-

rête, & les nouvelles bleſſures qu'il ſe fait lui font vomir un ſang venimeux qui ſouille la terre. Cependant comme il empêchoit en ſe retirant & en ſe retournant de diverſes manieres, que la lance qu'il tenoit avec ſes dents n'entrât plus avant dans ſa gueule, il n'en étoit encore bleſſé que légérement; mais Cadmus le preſſant toujours de plus en plus, le ſuivit enfin juſqu'à ce qu'il fût arrêté par un gros chêne, & lui enfonça ſa Lance ſi avant, qu'il perça le Dragon & l'arbre même. Le Monſtre tombe & fait plier par ſa chûte l'arbre qui l'avoit arrêté; il s'en fallut peu même qu'il ne le renversât avec ſa queue. Pendant que le Héros conſidéroit la grandeur énorme du Serpent qu'il venoit de vaincre, il entendit une voix inconnue qui lui diſoit : *Pourquoi, fils d'Agénor, contemples tu ainſi ce Serpent? on le verra un jour ſous la même figure.* Cette menace le remplit d'épouvante, il en eſt troublé; il pâlit, un froid mortel le glace, & ſes cheveux ſe hériſſent ſur ſa tête. Alors Pallas qui le protégeoit deſcendit du Ciel, & lui ordonna de ſemer les dents de ce Dragon, l'aſſurant qu'il en naîtroit un nouveau peuple. Il obéit, il laboure la terre & y jette les dents du Monſtre. Quelque temps après, (qui le croiroit!) les mottes de terre commencerent à ſe mouvoir; il en vit d'abord

ſortir des fers de lances, puis des caſques ornés de plumes, enſuite il apperçut les épaules, la poitrine & les bras armés de ces nouveaux Hommes : enfin il vit croître inſenſiblement cette étrange moiſſon de combattans. Ainſi ſortent les Figures d'une décoration qu'on déploie ſur un théâtre ; on en voit d'abord paroître les têtes, enſuite le reſte du corps, & enfin les pieds qui touchent à terre. A la vue de ces nouveaux ennemis, Cadmus étonné ſe diſpoſoit à prendre ſes armes, lorſqu'un de ces enfans de la Terre lui dit de s'arrêter & de ne point prendre parti dans cette Guerre civile. En finiſſant ces paroles, il perça d'un coup d'épée un de ſes freres, & tomba mort lui-même d'un coup de javelot qu'un autre lui lança ; celui qui l'avoit tué ne lui ſurvécut pas longtemps ; il perdit bientôt une vie qu'il venoit de recevoir. Une égale fureur commença alors à animer toute la Troupe ; ces freres infortunés s'entretuerent les uns les autres, & ſouillerent de leur ſang la terre qui les avoit formés. Il n'en reſta que cinq. Echion qui étoit du nombre, ayant mis les armes bas, par l'ordre de Pallas, fit la paix avec ſes freres, & ils ſe donnerent une foi mutuelle. Ils devinrent les compagnons de Cadmus, qui les employa à bâtir la Ville que l'oracle d'Apollon lui avoit ordonné de fonder.

Explication de la ſeconde Fable.

AGENOR ayant perdu ſa fille, la fit chercher de tous côtés, & ordonna à ſes enfans de s'embarquer, & de ne point revenir ſans l'avoir trouvée. Ces Princes, ou n'ayant pu apprendre ce qu'elle étoit devenue, ou n'ayant pu la retirer des mains du Roi de Créte, n'oſérent retourner en Phénicie, & s'établirent en differens Pays; Cadmus fixa ſon ſéjour dans la Béotie, Cilix dans la Cilicie, à laquelle il donna ſon nom, & Phénix dans l'Afrique, ainſi que nous l'apprend Hygin (*a*). Si nous voulons nous en rappporter à ce que dit Conon dans Photius (*b*), le véritable ſujet du voyage de Cadmus étoit l'eſpérance qu'il avoit de conquérir quelques Etats en Europe, & d'y établir ſa Colonie; l'enlevement de ſa ſœur n'étant que le prétexte de ſon éloignement. Quoi qu'il en ſoit, ce Prince ayant parcouru une partie de la Grece, s'établit enfin dans la Béotie, où il fit bâtir la fameuſe Ville de Thebes, ſur le modele de celle d'Egypte, dont il étoit originaire, ou, pour parler plus juſte, il fit bâtir une citadelle qui fut appellée de ſon nom Cadmée, & jetta les fondemens de la Ville de Thebes bâtie par ſes ſucceſſeurs, & environnée de murailles par Amphion. L'époque 7 des Marbres de Paros nous apprend ce que je viens de dire; on y lit que Cadmus, fils d'Agénor, ayant conſulté l'Oracle, alla s'établir dans la Béotie, où il bâtit la Citadelle nommée Cadmée, pendant qu'Amphictyon régnoit à Athenes. *Cadmus, Agenoris filius, Thebas advenit ſecundùm Oraculum, & Cadmeam condidit.... regnante Athenis Amphictyone.* Sur quoi on peut conſulter les Commentateurs de ces Marbres.

(*a*) Fab. 178. (*b*) Nar. 37.

La Fable dit qu'ayant envoyé ſes Compagnons pour puiſer de l'eau à la Fontaine de Mars, ils furent dévorés par le Dragon qui la gardoit ; que Cadmus, après l'avoir tué, ſema ſes dents, d'où ſortirent des hommes armés; qu'il jetta une pierre parmi eux, ce qui les troubla ſi fort, qu'ils s'entretuerent tous, à la réſerve de cinq, qui, ayant fait alliance avec ce Héros, l'aiderent à bâtir la Citadelle dont je viens de parler.

Ceux qui ne veulent pas approfondir ces ſortes de matieres, ſe contentent de dire après Paléphate (*a*) & quelques autres, que ce Dragon étoit un Roi du Pays, nommé Draco, fils de Mars, que ſes dents myſtérieuſes étoient ſes Sujets, qui ſe rallierent après ſa défaite, que Cadmus les fit tous périr, excepté Ectonius, Edéus, Hypérénor, Pelore & Echion, qui ſe rangerent de ſon parti ; ou bien, avec Héraclite, que Cadmus tua en effet un Serpent qui cauſoit beaucoup de déſordres dans la Béotie ; ce qui étoit aſſez ordinaire dans les Pays où l'on alloit établir quelque Colonie ; mais le fameux Bochart (*b*), & après lui M. le Clerc dans ſes remarques ſur Héſiode, croient que la Fable vient de ce qu'un même mot Phénicien ſignifie *les dents d'un Serpent*, ou bien, *des javelots garnis d'airain*, & celui qui ſignifie le nombre de *cinq*, ſignifie auſſi *armé*. Ainſi les Grecs qui écrivoient l'hiſtoire de leur Fondateur ſur les Annales Phéniciennes, au-lieu de dire que Cadmus, arrivant dans le Pays, avoit armé ſes Soldats de javelots garnis d'airain, de caſques & de cuiraſſes, ce qui étoit alors tout-à-fait nouveau dans la Grece, ils aimerent mieux dire, à l'aide de l'équivoque, & cela étoit bien plus de leur goût, qu'il avoit cinq compagnons nés des dents d'un Serpent ; car le ſavant Auteur que

(*a*) *L. cit.* (*b*) *Chan.* Liv. I. Ch. XIX.

j'ai cité, prétend que la même phraſe Phénicienne pouvoit ſignifier également une troupe d'hommes armés de javelots d'airain & une troupe d'hommes nés des dents d'un Serpent. Certainement cette explication eſt très-ingénieuſe & l'on peut la confirmer par un trait d'hiſtoire qui lui reſſemble fort. Pſammitichus, dit Hérodote (*a*), ayant été relégué dans des Marais, fit conſulter l'Oracle de Latone, où il apprit qu'il ſeroit rétabli par des hommes d'airain ſortis de la Mer. ce qui lui parut d'abord une chimere. Cependant quelques années après, des Soldats Ioniens, qui avoient été obligés de relâcher en Egypte, parurent ſur le rivage avec leurs armes & leurs cuiraſſes d'airain. Ceux qui les apperçurent rapporterent au Roi que des hommes armés de cuiraſſes pilloient la campagne. Ce Prince comprit alors le ſens de l'Oracle, & ayant fait alliance avec eux, il remonta ſur le trône. Ces hommes d'airain ſortis de la Mer, & ces autres ſortis de la Terre, ne ſont autres que des Soldats qui aiderent Cadmus & Pſammitichus à rétablir leurs affaires : & ce qui confirme la conjecture de Bochart, c'eſt que ce fut Cadmus qui porta en Gréce, ou qui inventa l'uſage des Cuiraſſes & des Javelots. Cependant je crois que, ſans un ſi grand rafinement, on peut penſer que ces hommes ſortis de la Terre & des dents d'un Dragon, étoient des gens du Pays, que Cadmus trouva le moyen de mettre dans ſes intérêts, & qui, l'ayant aidé à ſe défaire de ſes ennemis, lui ſervirent dans la ſuite à bâtir la Citadelle qui le mit à couvert des inſultes de ſes ennemis. Ainſi lorſqu'Apollodore dit que, pour expier le meurtre du Dragon, Cadmus fut obligé de ſervir Mars pendant un an, & que l'année d'alors en avoir huit ; c'eſt qu'apparemment ce Héros

(*a*) Lib.

rendit des ſervices importans à ſes nouveaux alliés, avant que d'en recevoir de leur part. (*a*).

On eſt accoutumé en liſant les Poëtes de trouver des Dragons pour Gardiens des choſes les plus précieuſes ; telles que la Toiſon d'Or, les Pommes des Heſpérides, la Fontaine de Mars, &c. La plupart des Mythologues prétendent que c'étoit des Hommes de ce nom qui avoient gardé ces précieux Tréſors ; mais cette idée eſt une nouvelle Fable qu'on a ajoutée aux anciennes. Il vaut mieux penſer que le Dragon étant un Animal auſſi redoutable que clairvoyant, dont le nom même ſemble être dérivé de celui de δρακεῖν, *perſpicere*, il n'eſt pas étonnant qu'on l'ait prépoſé à la garde des choſes les plus précieuſes.

(*a*) *Apollod.* Lib. III.

FABLE III.

ARGUMENT.

Diane fatiguée de la chaſſe, ſe baigne avec ſes Nymphes dans la Vallée de Garguphie, où Acteon la voit par haſard.

LA Ville de Thébes étoit déjà floriſſante ; votre exil, Cadmus, étoit la ſource de votre bonheur; vous étiez devenu le Gendre de Mars & de Vénus. Outre une alliance ſi illuſtre, votre Epouſe vous avoit donné un

grand nombre d'Enfans, & vos petits-fils croiſſoient ſous vos yeux; mais il faut attendre le dernier jour de la vie de l'homme pour juger de ſon bonheur; perſonne avant la mort ne peut ſe dire parfaitement heureux. Dans le ſein même de la félicité, votre petit-fils fut la premiere cauſe de vos malheurs; il fut changé en Cerf & dévoré par ſes propres Chiens. Si l'on veut ſavoir la cauſe de cette triſte aventure, le haſard fit toute ſa faute; l'erreur devoit-elle le rendre criminel? Il avoit déjà tué pluſieurs Bêtes ſauvages ſur le Mont Cythéron, & le Soleil étoit au milieu de ſa courſe, lorſqu'il rappella ſes Compagnons qui couroient encore au travers du Bois: Nos Filets & nos Javelots, leur dit-il, ſont teints du ſang d'un grand nombre d'Animaux que nous avons pris; nous devons être contens de notre Chaſſe; demain, lorſque l'Aurore ramenera le jour, nous recommencerons la Chaſſe; la chaleur exceſſive nous invite au repos; pliez les toiles & ne vous fatiguez pas davantage.

On lui obéit, & l'on ne ſongea qu'à ſe repoſer. Près de-là étoit la vallée de Gargaphie: ce lieu ombragé de Pins & de Cyprès étoit conſacré à Diane. Dans le fond, étoit un antre ſombre & obſcur; quoiqu'il eût été formé par la ſeule Nature, on l'auroit pris aiſément pour un ouvrage de l'Art. L'on y voyoit

voyoit une voûte de rocailles & de pierres ponces ; à la droite de cette Arcade couloit avec un doux murmure une Fontaine d'eau claire, entre deux rives couvertes d'herbe & de gazon. La Déeſſe des Forêts, quand elle étoit fatiguée de la Chaſſe, venoit ordinairement ſe baigner dans ce charmant Ruiſſeau. Ce jour-là lorſqu'elle y fut arrivée, elle donna à celle des Nymphes qui avoit accoutumé de porter ſes armes, ſon Arc, ſes Fléches & ſon carquois : une autre la déshabilla. Il y en eut deux qui lui défirent ſa chauſſure, pendant que Crocalé, fille du Fleuve Iſméne, qui étoit la plus adroite de toutes, lui attachoit ſes cheveux qui flottoient ſur ſon ſein ; Nyphéle, Hyale, Rhanis, Pſécas & Phile puiſoient de l'eau dans des Urnes, qu'elles répandoient ſur la Déeſſe. Cependant Actéon, qui, après avoir interrompu ſa Chaſſe, ſe promenoit dans le Bois ſans tenir de route certaine, fut conduit par ſon mauvais deſtin dans le lieu où cette Déeſſe ſe baignoit ; il ne fut pas plutôt arrivé près de la Fontaine, que les Nymphes ſe voyant expoſées nues aux regards d'un homme, frappent leurs poitrines, rempliſſent la Forêt de cris & ſe rangent autour de Diane pour la cacher : mais la Déeſſe plus grande qu'elles, les paſſoit encore de toute la tête. Telle qu'eſt la couleur des Nuées,

lorſque le Soleil leur étant oppoſé, les frappe de ſes rayons, ou celle de la naiſſante Aurore : telle fut la rougeur qui parut alors ſur le viſage de Diane, lorſqu'elle ſe vit en l'état où elle étoit, en préſence d'un homme.

Explication de la troiſieme Fable.

L'INTERVENTION des Dieux a fait dans tous les temps le ſublime & le merveilleux de la Poéſie ; & il faut avouer que le merveilleux & le ſublime y ont été peu ménagés. Il y a peu d'événemens dans les Ouvrages des Poëtes, qui ne ſoient conduits par quelque Divinité. S'ils avoient penſé ſur ce ſujet, auſſi ſagement qu'Horace (*a*) *nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus*, ils auroient ſouvent moins dégradé leurs Dieux qu'ils n'ont fait. Il eſt vrai que les Mythologues prétendent prouver par le mêlange des Dieux & des Hommes, que les Poëtes ont voulu nous marquer la providence de ces mêmes Dieux, qui veilloient ſur toutes nos actions ; mais qu'elle providence ! Une providence inquiete, chagrine & vindicative. Je pourrois rapporter une infinité d'exemples, qui rendroient cette propoſition entiérement évidente ; mais ſans ſortir de la Fable qui fait le ſujet de cette Explication, Ovide ne nous repréſente-t-il pas Diane ſe vengeant de la maniere du monde la plus cruelle de l'indiſcrétion d'un jeune Prince, qui l'avoit vue dans le Bain ? Je parlerai de cet événement dans l'Article ſuivant. Il faut, dans celui-ci, dire quelque choſe de cette Diane, qui en fait le ſujet.

Cicéron (*b*) nomme pluſieurs Déeſſes qui ont

(*a*) *Art. Poët. vſ.* 191. (*b*) *De Nat. Deorum*, Lib. III.

porté ce nom. La premiere étoit Fille de Jupiter & de Proſerpine, la ſeconde de Jupiter troiſieme & de Latone ; la troiſieme étoit Fille d'Upis & de Glauce, & celle-ci porte ſouvent, parmi les Grecs, le nom de ſon Pere. Strabon (*a*) parle d'une autre Diane nommée Britomartis, qui étoit Fille d'Eubalus, & qui aimoit fort la Chaſſe. Cet Auteur ajoute que comme elle fuyoit Minos, qui en étoit amoureux, elle ſe jetta dans la Mer, & fut priſe dans les Filets de quelque Pêcheur : ce qui, ſelon Voſſius, lui fit donner le nom de *Dyctinna* ; mais j'aime mieux croire qu'elle prit ce nom du Mont Dycté, ou, comme le prétend Solin, parce qu'il ſignifie une Vierge douce & humaine (*b*).

Ces Auteurs n'ont apparemment entendu parler que des Dianes de la Grece. L'Egypte en reconnoiſſoit de plus anciennes, & ſi l'on veut remonter à l'origine de cette Divinité, c'étoit la Lune elle-même qui étoit honorée ſous le ſymbole de Diane. Ainſi l'Iſis des Egyptiens, eſt la premiere de toutes les Divinités, qui ont repréſenté cette Planete. Je n'entrerai pas plus avant dans cette Mythologie, qui a été traitée à fond par Voſſius (*c*), & dont on trouve toutes les images dans le Pere Montfaucon (*d*), mais je dois ajouter ici que l'aventure qui fait le ſujet de notre Fable peut être miſe ſur le compte de la Diane Britomartis qui aimoit fort la Chaſſe, ou plutôt c'eſt elle qu'Ovide a eue en vue dans l'Epiſode qu'il mêle à l'Hiſtoire d'Actéon.

(*a*) Lib. X. (*b*) Voyez Caſaubon ſur Solin. (*c*) *De Orig. Idolol.* (*d*) *Ant. expl.* Tome I. page 147. & ſuiv.

SUITE DE LA IIIE. FABLE.

ARGUMENT.

Actéon, petit-fils de Cadmus, eſt métamorphoſé en Cerf, & déchiré par ſes Chiens, pour avoir vu Diane lorſqu'elle ſe baignoit avec ſes Nymphes.

QUOIQUE Diane fût entourée de ſes Nymphes, elle ne laiſſa pas de détourner les yeux & de ſe cacher le viſage. Au défaut de ſes fléches, dont elle auroit bien voulu alors pouvoir ſe ſervir, elle prit de l'eau avec la main, & l'ayant jettée ſur la tête d'Actéon, elle prononça ſes paroles, qui étoient le préſage de ſon malheur : *Va maintenant, ſi tu le peux, te vanter d'avoir vu Diane dans le Bain.* Elle n'en dit pas davantage, & dans le moment la tête de ce Prince ſe couvre d'un bois de Cerf, ſon cou & ſes oreilles s'allongent, ſes mains ſe changent en pieds, ſes bras deviennent des jambes longues & menues, & tout ſon corps eſt couvert d'un poil tacheté. Une ſecrette timidité dont ſon cœur eſt ſaiſi, l'obligeant de prendre la fuite, il eſt étonné de voir qu'il court avec tant de vîteſſe. Dès qu'il eut apperçu ſa tête dans un Ruiſſeau, Ah !

malheureux que je ſuis, auroit-il voulu dire, mais il ne trouva point de paroles pour s'exprimer; au défaut de la voix, ſes ſoupirs & ſes larmes marquerent toute ſa douleur, car il avoit encore conſervé toute ſa connoiſſance. Que fera-t-il maintenant? Retournera-t-il dans le Palais de ſon Pere, ou ſe tiendra-t-il caché dans le fond des Forêts? Il demeure partagé entre la crainte & la honte. Tandis qu'il délibéroit, ſes Chiens l'apperçurent. Mélampe, excellent chien de Créte, & Ichnobate qui étoit venu de Sparte, marquerent en aboyant qu'ils étoient ſur les voies; les autres les ſuivirent avec une vîteſſe qui égaloit celle du vent; Pamphague, Dorcée, Oribaſe, tous Chiens d'Arcadie, le robuſte Nébrophon, Théron, auſſi furieux que Lélaps, le léger Ptérélas, Agré qui avoit le nez excellent, Hylée qu'un Sanglier avoit bleſſé depuis peu, Napé engendré d'un Loup, Pœménis qui gardoit autrefois les troupeaux, Harpye avec ſes deux petits, Ladon excellent baſſet de Sycione, Dromas, Canacé, Stiété, Tigris, Alcé, le blanc Leucon, le noir Asbole, Lacon le plus fort, & Aëllo le plus vîte de toute la Meute, Thoüs, Lyciſcas avec Cyprius, le noir Harpale qui avoit une marque blanche ſur le front, Ménalée, Lachné au poil hériſſé, Labros & Agriode qui venoient

d'un Chien de Créte & d'une Chienne de Laconie, Hylactor à la voix perçante, & tous les autres qu'il ſeroit trop long de nommer, tous animés du deſir de prendre la proie, le ſuivirent avec ardeur à travers les montagnes & les rochers, & dans les lieux même les plus inacceſſibles, & où il n'y avoit nulle voie marquée. Le malheureux Actéon fuit dans les lieux où il avoit chaſſé tant de fois: Hélas! il fuit ſes gens; il auroit bien voulu leur crier, je ſuis Actéon, reconnoiſſez votre Maître, mais il n'a plus l'uſage de la parole pour ſe faire entendre. Cependant l'air retentit de tous côtés du bruit des Chiens qui aboyent. Mélanchéte lui donna le premier coup de dent, Théridamas le bleſſa preſque au même endroit, & Oréſitrophe le mordit à l'épaule; ces trois Chiens étoient partis les derniers: mais comme ils avoient ruſé, ils l'avoient coupé à travers la Montagne. Dès qu'ils l'eurent arrêté, toute la Meute ſe jetta ſur lui, & il en fut ſi maltraité qu'il ne reſtoit plus ſur tout ſon corps de place à de nouvelles bleſſures. Actéon gémit, & fait entendre une eſpece de voix moins articulée à la vérité que celle d'un Homme, mais plus diſtincte cependant que celle d'un Cerf. Les montagnes voiſines, où il avoit tant de fois chaſſé, retentiſſent de ſes cris & de ſes plaintes; il tombe ſur ſes genoux,

& comme s'il eût voulu demander la vie à ſes compagnons, ne pouvant leur tendre les bras, il les regarde triſtement. Cependant ils animent les Chiens contre leur Maître, qu'ils cherchent en vain & qu'ils appellent comme s'il étoit éloigné. Il leve la tête en s'entendant nommer. Cependant ils ſe plaignent de ce qu'il eſt abſent, & qu'il ne ſe trouve pas à la mort du Cerf. Il y eſt, malheureuſement pour lui, il voudroit bien aſſiſter aux abois, mais il ne voudroit pas y être lui-même, ni ſe voir ainſi environné de ſes Chiens, qui le déchirent impitoyablement ſans le connoître. La colere de Diane ne fut enfin aſſouvie que lorſqu'il eut perdu la vie par une infinité de bleſſures.

Suite de l'Explication de la troiſieme Fable.

LA Famille de Cadmus établie dans la Gréce fut extrêmement malheureuſe, & comme en écrivant l'Hiſtoire des Princes, on y mêloit toujours les Dieux, on publia que Junon jalouſe d'Europe avoit porté ſa vengeance ſur ſon Frere Cadmus & ſur ſes enfans. Ovide nous fournira pluſieurs exemples de cette vengeance ; mais nous devons nous arrêter ici à ce qui regarde Actéon. Ce Prince étoit Fils d'Autonoë, Fille de Cadmus & de ce fameux Ariſtée, qui, pour avoir enſeigné aux Hommes la culture des Oliviers & pluſieurs autres Arts utiles, mérita d'être mis au rang des Dieux. Pauſanias (*a*) dit

(*a*) *In Att.*

qu'Actéon étant à la Chaſſe dans le Territoire de Mégare, trouva Diane qui ſe baignoit avec ſes Nymphes. La nouveauté du ſpectacle le fit approcher : pour punir ſa témérité, la Déeſſe le métamorphoſa en Cerf, & il fut dévoré par ſes propres Chiens. Cet événement eſt parfaitement bien repréſenté dans une Antique du Cabinet Maffey. Diane y eſt diſtinguée par le Croiſſant qu'elle porte ſur la tête. On la voit jetter de l'eau ſur le malheureux Actéon, dont la tête paroît déjà celle d'un Cerf, conformément à Ovide, qui fait ainſi commencer la Métamorphoſe. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'Actéon paroît habillé en Guerrier, & non pas en chaſſeur ; mais il eſt repréſenté de même dans une autre Antique du Cabinet de Brandebourg ; & il y a bien de l'apparence que dans les temps héroïques l'habillement de Chaſſe n'étoit pas différent de celui de Guerre. Pour ce qui regarde le fond de cette Fable, il y a des Auteurs qui prétendent qu'Actéon fut véritablement dévoré par ſes Chiens qui étoient devenus enragés ; d'autres diſent ſeulement que ce Prince s'étant ruiné par les dépenſes qu'il fit pour avoir des Chiens, on publia qu'il en avoit été dévoré. Diodore de Sicile (*a*), après Euripide (*b*), ſemble avoir plus approché de la vérité, lorſqu'il dit qu'Actéon avoit marqué quelque mépris pour Diane, & avoit voulu manger des viandes qui lui avoient été offertes en ſacrifice. La punition qu'en prend la Déeſſe eſt une Epiſode aſſez ordinaire aux Poëtes dans ces ſortes d'occaſions. L'orgueil & l'impiété attirerent tous les malheurs de la Famille de Cadmus, & le Prince lui-même ne fut chaſſé de ſes Etats, comme je le dirai dans la ſuite, que pour s'être oppoſé aux Cerémonies que les Grecs avoient mêlées dans le Culte de Bacchus, qui s'étoit introduit de ſon temps dans la Grece.

(*a*) Lib. IV. (*b*) *In Bacchis.*

Apollodore

Appollodore nous apprend qu'Actéon avoit été l'Eleve de Chiron, & qu'il mourut ſur le Mont Cythéron pour avoir vu Diane dans le Bain, quoiqu'Acuſilaüs prétende que c'eſt pour avoir eu trop de tendreſſe pour Sémelé. Cet Auteur ajoute que les Chiens qui l'avoient dévoré moururent de triſteſſe. Il nous a même conſervé les noms de ces Chiens; mais ils ſont extrêmement corrompus. Il eſt vrai cependant qu'Ovide a tiré ces noms des Auteurs Grecs. L'un s'appelle le Gourmand, l'autre la Tempête, l'Abboyeur, le Loup, le Noir, le Tigre; ainſi des autres, dont on peut voir la ſignification dans les Commentateurs.

FABLE IV.

ARGUMENT.

Junon jalouſe de Sémelé, va la trouver ſous la figure de Beroé, & lui inſpirant de la défiance contre Jupiter, l'oblige de demander à ce Dieu qu'il vienne la viſiter avec tout l'appareil de grandeur & de majeſté avec lequel il s'approche de ſon épouſe. Jupiter étant venu la voir avec la foudre à la main, met le Palais en feu, & Sémelé périt dans cet embraſement.

ON parla beaucoup de cette vengeance: elle parut aux uns trop cruelle; d'autres la louerent & la trouverent digne d'une

Déeſſe auſſi chaſte que Diane. Chacun appuyoit ſon ſentiment de bonnes raiſons. Junon ſans ſe mettre en peine ni d'approuver, ni de blâmer cette action, fut la ſeule qui ſe réjouit du malheur arrivé à la Famille de Cadmus. La haine qu'elle avoit conçue contre Europe, lui faiſoit haïr toute ſa poſtérité. Un nouveau ſujet de jalouſie venoit encore d'augmenter ſon déſeſpoir. Elle voyoit avec chagrin que Sémelé, Maîtreſſe de Jupiter étoit enceinte. Pourquoi me plaindre tant de fois, dit-elle, à quoi m'ont ſervi tous mes emportemens? C'eſt à ma rivale qu'il faut m'en prendre; c'eſt elle qui doit périr: oui, elle périra, ſi je ſuis Reine, la Sœur & l'Epouſe de Jupiter; du moins je ſuis encore ſa Sœur. Mais peut-être que cette Belle s'en eſt tenue à une ſimple galanterie, & qu'elle n'a pas déshonoré mon lit: non, elle eſt enceinte, il ne me manquoit plus que cet affront, l'état où elle eſt, prouve trop ſon crime, & ce qui juſqu'ici ne m'eſt arrivé qu'une fois, elle veut donner des Enfans à Jupiter. Puiſque c'eſt ſa beauté qui la rend vaine; ce ſeront ces mêmes charmes qui la feront périr: que l'on ne me regarde plus comme la Fille de Saturne, ſi la Foudre de ſon Amant ne la précipite dans le fond du Tartare. Après ce diſcours, la Déeſſe ſe leve de deſſus ſon Trône, ſe couvre d'un nuage & deſcend au Palais de

Sémelé. Avant que de ſortir du nuage qui la cachoit, elle prit la forme d'une vieille Femme; elle couvrit ſa tête de cheveux blancs, rendit ſa peau toute ridée, marcha d'un pas chancelant, & emprunta une voix caſſée: on l'auroit priſe en cet état pour Béroé, Nourrice de Sémelé. Après avoir entretenu long-temps cette Princeſſe, de choſes indifférentes, elle fit adroitement tomber la converſation ſur Jupiter: Plût au Ciel, dit-elle, que ce ſoit Jupiter lui-même qui vous aime! Mais je crains tout pour vous: combien de jeunes perſonnes ont été trompées par de ſimples mortels, qui avoient emprunté le nom de quelque Dieu! S'il eſt vrai que Jupiter ſoit votre Amant, qu'il vous en donne des marques certaines, qu'il le faſſe connoître; qu'il vienne vous voir avec la même Majeſté qui l'accompagne lorſqu'il s'approche de Junon; qu'il prenne pour vous raſſurer, tout l'appareil de ſa grandeur. La Fille de Cadmus perſuadée par ce diſcours, dont elle ne pénétroit pas la malignité, demanda à Jupiter une grace, ſans la lui ſpécifier. Vous pouvez demander, lui dit ce Dieu, tout ce que vous voudrez, vous ne ſerez point refuſée, & afin que vous n'en doutiez pas, j'en jure par le Styx, ce Dieu ſi redoutable aux autres Dieux, dont il eſt le Souverain. Sémelé au comble

de ſa joie, ne ſavoit pas combien ſa demande lui ſeroit fatale. Quand vous viendrez me voir, lui dit-elle, paroiſſez avec toute la Majeſté dont vous êtes revêtu lorſqu'en qualité d'Epoux, vous approchez de Junon. Jupiter voulut lui fermer la bouche pour l'empêcher d'achever ſa demande; mais il n'en étoit plus temps.

Explication de la quatrieme Fable.

EURIPIDE (*a*), Orphée (*b*) & Ovide après eux, racontent que Jupiter étant amoureux de Sémelé, fille de Cadmus, Junon qui en fut jalouſe, prit la figure de Béroé, Nourrice de ſa Rivale, pour lui inſpirer cette défiance qui la perdit; Jupiter, qui la vint voir avec ſes Foudres, l'ayant réduite en cendres. Quelque galanterie qu'eut cette Princeſſe avec un Prince nommé Jupiter, & qui eut une fin tragique, donna lieu à cette Fable, ſans qu'on puiſſe en rien dire de plus particulier. Pauſanias nous apprend ſeulement, dans ſes Laconiques, que Cadmus irrité contre ſa Fille, l'expoſa ſur la Mer avec ſon Fils, & qu'ils s'arrêterent ſur les rivages d'Oreate, ancienne Ville de Laconie, où l'on trouva Sémelé morte dans une eſpece de coffre, & on l'enterra avec beaucoup de magnificence. Quoi qu'il en ſoit, l'Enfant dont elle accoucha, & que Jupiter retira de ſon ſein, pour le porter dans ſa cuiſſe, fut nommé Bacchus; mais il faut bien diſtinguer le petit-fils de Cadmus, de l'ancien Bacchus d'Egypte, dont nous parlerons dans une autre occaſion.

(*a*) *In Bacchis.* (*b*) *Hymn. in Dionyſ.*

Sémelé fut miſe après ſa mort au rang des Dieux ſous le nom de Thyoné, ainſi que le dit Appollodore (*a*) qui nous apprend que Bacchus ſon Fils, étant deſcendu aux Enfers, l'en avoit rétirée, & étoit monté avec elle dans le Ciel, où, ſelon Nonnus, elle converſoit avec Diane & Minerve, & mangeoit avec Jupiter, Mercure, Mars & Vénus. L'Auteur que nous avons ſous le nom d'Orphée, donne à Sémelé le nom de Déeſſe, & de Reine de tout le monde, Παγβασιλείαν Cependant il ne paroît pas que ſon Culte ait été fort en vogue, & nous n'en voyons aucune trace dans l'Antiquité, ſi ce n'eſt peut-être dans une pierre gravée & publiée par Béger (*b*), où on lit cette inſcription, dont le ſens eſt, *les Démons tremblent au nom de Sémelé.* Je ne ſais au reſte ce que veut dire Philoſtrate, lorſqu'il avance que Sémelé ayant été brûlée à l'arrivée de Jupiter, ſon Image étoit montée au Ciel, mais qu'elle étoit fort obſcure. J'ai dit que Sémelé avoit été nommée Thyoné, lorſqu'elle fut miſe au rang des Dieux ; ſur quoi il eſt bon de remarquer en paſſant, que lorſque quelqu'un étoit ainſi déifié, on changeoit ordinairement ſon nom : Ino devenue Déeſſe de la Mer, fut nommée Leucothée ; Mélicerte prit le nom de Palémon ; Circé, celui de Marica ; Romulus celui de Quiris ; ainſi des autres.

(*a*) Lib. III. (*b*) *Spicil.* 48.

FABLE V.

ARGUMENT.

Sémelé visitée par Jupiter, comme il le lui avoit promis, brûle, pour ainsi dire, entre ses bras, & ne pouvant supporter des feux si violens, elle meurt. Naissance de Bacchus, son éducation & sa nourriture. La dispute de Jupiter & de Junon, est décidée par Tirésias, qui avoit été homme & femme.

TOUT PUISSANT qu'est Jupiter, il n'étoit pas à son pouvoir de faire que Sémelé n'eût point souhaité cette faveur, ou qu'il n'eût point juré de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. Enfin accablé de douleur & de tristesse, & poussant un profond soupir, il remonta au Ciel, où il rassembla les Nuages, la Pluie, le Tonnerre, les Eclairs & sa Foudre, dont les coups sont toujours assurés. Il tâcha, autant qu'il put, de diminuer la force de cette redoutable Foudre; il n'eut garde de prendre celle dont il avoit foudroyé Typhée; elle lui parut trop terrible; il en est d'une autre espece, auxquelles les Cyclopes qui les forgent, donnent moins d'ardeur, moins de feu, moins de vivacité: ce sont celles que

les Dieux nomment Foudres de la ſeconde eſpece. Il en prit une de celles-ci & deſcendit avec toute ſa majeſté dans le Palais de Sémelé. Une ſimple Mortelle pouvoit-elle réſiſter à tout cet éclat ? Auſſi Sémelé fut-elle réduite en cendres. Jupiter eut cependant le temps de retirer l'Enfant dont elle étoit enceinte, &, ſi on doit le croire, il l'enferma dans ſa cuiſſe, pour l'y laiſſer le temps qu'il auroit dû être dans le ſein de ſa Mere. Lorſque cet Enfant fut né pour la ſeconde fois, Ino ſa Tante, l'éleva en ſecret, puis elle le donna aux Nymphes de Niſa, qui le cacherent dans leur Anrre, & prirent ſoin de ſon éducation.

Pendant que les affaires de la Terre étoient ainſi ménagées par cette fatale Deſtinée, qui en regle tous les événemens, & que les jours du jeune Bacchus étoient en ſûreté, on raconte que Jupiter ayant un jour noyé dans le Nectar, les ſoins qui l'occupoient, & que Junon étant auſſi de bonne humeur, il lia avec elle une converſation badine & agréable. Oui, lui dit-il, je ſoutiens que les femmes ont plus de plaiſir que les hommes dans le commerce de l'Amour. Junon lui répondit qu'elle n'étoit point de ſon ſentiment ; il fallut prendre un Juge ; & ils convirent de s'en rapporter à Tirésias qui avoit goûté les plaiſirs de l'Amour ſous

les deux Sexes ; car ayant un jour trouvé dans un Bois deux Serpens accouplés, & les ayant frappés avec ſon bâton, choſe admirable ! il fut ſur le champ métamorphoſé en Femme : ayant trouvé, au bout de ſept ans, les deux mêmes Serpens, il faut que j'éprouve, leur dit-il, ſi les bleſſures qu'on vous fait ont le pouvoir de faire changer de Sexe ; il les toucha encore de ſon bâton, & reprit ſa premiere figure. Telle eſt l'hiſtoire de ce Tirésias, qui fut pris pour Juge dans une affaire auſſi peu ſérieuſe : il fut de l'avis de Jupiter. Junon piquée de cette déciſion au-delà de ce qu'on peut dire, & de ce que la choſe méritoit, punit ſon Juge, en le privant de l'uſage des yeux ; mais Jupiter pour le dédommager de cette perte, (car un Dieu ne peut détruire l'ouvrage d'un autre Dieu) lui donna le pouvoir de pénétrer dans l'avenir, réparant ainſi, par cet avantage, le mal que Junon lui avoit fait.

Explication de la cinquieme Fable.

CETTE Fable ne demande point d'autre explication, après ce que nous venons de dire. Car quoique tous les Anciens ſoient d'accord que Jupiter, ayant viſité Sémelé avec ſes Foudres, l'avoit réduite en cendres elle & ſon Palais, nous ne trouvons aucun Monument ancien qui nous repréſente cet événement. On voit ſeulement ſur un Vaſe, publié par M. Spon, Mercure qui préſente le petit Bacchus nouveau né à une Nymphe, que cet Auteur croit être Leucothée.

FABLE VI.

ARGUMENT.

La Nymphe Echo, cherchant à amuſer Junon, pour donner le temps aux Maîtreſſes de Jupiter de s'évader, fut réduite à ne pouvoir prononcer que les dernieres paroles qu'elle entendoit, & ſouffrit dans la ſuite tous les mépris de Narciſſe dont elle étoit amoureuſe.

TIRESIAS s'étoit déja rendu célébre dans toute la Béotie, par les Oracles qu'il rendoit aux Peuples qui venoient le conſulter. La belle Liriope fut la premiere qui éprouva la certitude de ſes Réponſes. Le fleuve Céphiſe qui en avoit éte amoureux, l'ayant enfermée un jour dans une eſpece de Labyrinthe que forment ſes Eaux, lui fit violence, & la rendit Mere d'un Fils qui étoit ſi beau, qu'il devint même, dès ſa plus tendre enfance, l'objet de l'amour de toutes les Nymphes qui le vinrent. Il fut nommé Narciſſe. Sa Mere étant allée conſulter Tirésias, ſur la deſtinée de cet enfant, lui demanda s'il parviendroit à une longue vieil-

leſſe ; & elle apprit qu'il vivroit fort long-temps, s'il ne ſe voyoit lui-même. Cette réponſe parut frivole, & on la crut telle pendant long-temps ; mais enfin l'événement, la maniere dont Narciſſe perdit la vie, & la ſingularité de ſa paſſion, n'en firent que trop connoître la vérité. Narciſſe avoit déjà atteint l'âge de ſeize ans : à la beauté d'un Enfant, il joignoit les graces d'un jeune Homme, & l'on ne pouvoit le voir ſans l'aimer : mais ſa beauté le rendoit ſi fier, & lui inſpiroit tant d'orgueil, qu'il mépriſoit également & les Nymphes & les jeunes gens qui cherchoient à lui plaire. Cette Nymphe qui aime tant à parler, & qui ne ſauroit jamais parler la premiere ni ſe taire quand les autres parlent, Echo l'apperçut un jour à la Chaſſe. Semblable aux autres Nymphes, elle n'étoit pas une ſimple voix, comme elle l'eſt aujourd'hui ; elle étoit cependant dès lors également cauſeuſe, & avoit le défaut de ne répéter que les dernieres paroles qu'elle entendoit. C'étoit ainſi que Junon l'avoit punie. Lorſque cette Déeſſe cherchoit à ſurprendre Jupiter avec quelqu'une de ſes Maîtreſſes, Echo l'amuſoit à deſſein par de longs diſcours, afin de leur donner le temps de s'évader. Junon s'étant apperçue de cet artifice : je ferai enſorte, lui dit elle, que cette langue, dont vous abuſez pour

me tromper, vous ſera d'un très-petit uſage. L'effet ſuivit de près la menace, & Echo depuis ce temps-là, ne répete plus que les dernieres paroles qu'elle entend. Ayant rencontré un jour Narciſſe à la Chaſſe, elle en devint éperduement amoureuſe, & ſe mit à le ſuivre, ſans cependant ſe laiſſer voir. Tel que le ſouffre qui s'enflamme à l'approche d'une torche allumée, ſon cœur s'embraſe à meſure qu'elle ſuit les pas de ſon Amant. Combien de fois forma-t-elle la réſolution de lui découvrir ſon amour, & d'employer les larmes & les paroles les plus touchantes pour le rendre ſenſible ! Mais la ſituation où la colere de Junon l'a miſe, ne lui permet pas de commencer: tout ce qu'elle peut faire, c'eſt de lui répondre s'il commence lui même. Narciſſe s'étant égaré & ne voyant aucun de ſes gens, ſe mit à crier, y a-t-il quelqu'un près de moi ? Echo répondit, *moi.* Cette voix l'étonne, il jette les yeux de tous côtés, ſans rien appercevoir; approchez donc, dit il, d'un ton élevé: Echo répete les mêmes paroles, *approchez donc;* il regarde encore avec plus d'atention, & comme perſonne ne venoit : pourquoi me fuyez-vous donc, dit il ? *me fuyez-vous donc*, lui répondit Echo. Comme cette voix continuoit à l'entretenir dans la même erreur, joignons-nous, dit-il, Echo, qui ne

pouvoit répondre à rien de plus touchant pour elle, dit, *joignons-nous*. Sur cela elle ſe mit à le ſuivre hors du Bois dont il étoit ſorti, eſpérant enfin de ſe jetter à ſon cou. Narciſſe cherchant à ſe débarraſſer d'elle, ne croyez pas, lui dit-il, que je vous aime : La Nymphe répéta ces derniers mots, *je vous aime*. Honteuſe & confuſe des refus de ſon Amant, Echo ſe retira dans le fond des Bois, & alla ſe cacher dans les lieux les plus épais. Depuis ce temps-là elle n'habite plus que les Antres & les Rochers. Là, conſumée par le feu de ſon amour, & dévorée par le chagrin que les refus de Narciſſe lui avoient cauſé, elle tomba dans une langueur mortelle, & devint ſi maigre & ſi défaite, qu'il ne lui reſta que les os & la voix : ſes os même furent changés en Rochers, & elle n'a plus que cette voix qu'on entend dans le fond des forêts & des Cavernes où elle ſe tient cachée.

Toutes les autres Nymphes qui avoient voulu plaire à Narciſſe, avoient eſſuyé les mêmes mépris que la belle Echo. Puiſſe-t-il, lui dit un jour une aimable perſonne qui ne pouvoit plus ſupporter ſes dédains, puiſſe-t-il lui-même éprouver toutes les rigueurs de l'Amour, & ne poſſéder jamais l'objet de ſa tendreſſe ! La Déeſſe Néméſis écouta une priere ſi juſte, & l'exauça. Dans

une Vallée charmante, étoit une Fontaine dont l'eau extrêmement claire, n'avoit jamais été troublée, ni par les Bergers, ni par les Troupeaux. Environnée d'un gazon toujours verd, l'ombre des Arbres la défendoit contre l'ardeur du Soleil. Invité par la beauté d'un lieu si charmant, Narcisse, que la chasse & la chaleur avoient extrêmement fatigué, vint un jour s'y reposer. Comme il vouloit y éteindre sa soif, il fut attaqué tout d'un coup, d'une autre espece de soif bien plus dangereuse.

Explication de la sixieme Fable.

Pour expliquer la Fable d'Echo, je ne sais si je n'aurois pas plutôt fait de recourir à la Physique qu'à l'Histoire. Car quand il seroit vrai, comme le dit Ovide, que cette Nymphe étoit la Confidente de Jupiter, & qu'elle amusoit Junon pendant qu'il faisoit l'amour; quand nous saurions encore que cette Nymphe devint amoureuse de Narcisse, dont les mépris la réduisirent enfin à se retirer dans le fond des Antres & des Rochers, où desséchée entiérement par l'ardeur de sa passion, elle ne conserve plus que la voix; on n'en seroit guere plus avancé. Ainsi il vaut mieux dire que les Poëtes qui animoient tout, avoient inventé cette Fable, pour expliquer ce Phénomene d'une maniere ingénieuse. Car dans les Poëtes, comme le remarque fort bien M. Despréaux,

Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage,
Chaque Vertu devient une Divinité;

Minerve eſt la Prudence & Vénus la Beauté.
Echo n'eſt plus un Son qui dans l'air retentiſſe,
C'eſt une Nymphe en pleurs qui ſe plaint de
Narciſſe, &c.

Pour ſoutenir l'explication phyſique, on dit qu'Echo étoit Fille de l'Air & de la Langue. Et ſi l'on a ajouté que le Dieu Pan en avoit été amoureux, c'eſt qu'apparemment il avoit recherché la cauſe de ce Phénomene.

Si, toutefois, on veut que l'Hiſtoire entre pour quelque choſe dans cette Fable, on peut dire que ce qui y a donné lieu, c'eſt que quelque Nymphe s'étant égarée dans les Bois, ceux qui la cherchoient, n'ayant entendu que la voix de l'Echo, qui répondoit à leurs demandes, publierent que la Nymphe avoit été changée en voix.

FABLE VII.

ARGUMENT.

Narciſſe devenu amoureux de ſa propre image, qu'il avoit vue dans une Fontaine, & s'étant laiſſé mourir de langueur, les Dieux le changerent en une Fleur, qui porte encore ſon nom.

NARCISSE frappé de ſon image, qu'il vit dans le fond de l'Eau, en fut enchanté & en devint amoureux. Inſenſé, il s'ima-

gine que l'objet de ſa paſſion eſt quelque choſe de réel ; & ce n'eſt qu'une vaine repréſentation de lui-même. Il s'admire & demeure attaché ſur cette image. Penché ſur cette Fontaine, il regarde ſes yeux, qui paroiſſent brillans comme deux Aſtres ; ſes cheveux auſſi beaux que ceux de Bacchus & d'Apollon ; ſes joues où étoit peinte toute la fleur de la jeuneſſe ; ſon cou plus blanc que l'Ivoire ; ſa bouche & ſon teint, où les lys ſe confondoient avec les roſes : il admire enfin tout ce qui eſt admirable en lui. Amant, il eſt lui-même l'objet aimé ; c'eſt lui-même qu'il loue, & qu'il déſire de poſſéder, & il eſt conſumé d'un feu qu'il allume. Ah ! combien de vains & d'inutiles baiſers donna-t-il à l'eau de cette ſéduiſante Fontaine ! combien de fois s'y plongea-t-il les bras pour ſe jetter à ſon cou, qu'il ne retrouve plus lorſqu'il croit l'embraſſer ! Infortuné, il ne connoît point l'objet charmant qu'il contemple ; & cependant il l'aime avec une paſſion extrême, & chérit l'erreur qui l'enchante. Inſenſé, pourquoi courez-vous après un vain Fantôme qui vous fuit ? Votre paſſion eſt une chimere. Eloignez-vous de cette fatale Fontaine, & cette image que vous regardez avec tant de complaiſance, diſparoîtra ; ce que vous voyez, eſt une ombre qui n'a rien de réel ; qui paroît

lorſque vous vous préſentez, & qui ne ſeroit plus, ſi vous pouviez vous éloigner de cette Fontaine. Mais rien ne peut l'en arracher, ni le ſoin de prendre quelque nourriture, ni les charmes du ſommeil : couché ſur l'herbe, il voit, ſans ſe laſſer, cette trompeuſe beauté qui l'a ſéduit, & il ternit l'éclat de ſes yeux à force de les contempler. Seulement il ſe leve quelquefois pour un moment ; & les bras étendus, il parle ainſi aux Arbres d'alentour: « Vous qui avez été tant de fois » témoins des ardeurs les plus vives, & » qui avez ſi ſouvent ſervi d'aſyle aux » Amans, en avez-vous vu d'auſſi malheu- » reux que moi, & l'Amour en traita-t-il » jamais quelqu'un avec autant de cruauté ? » Vous avez vu pluſieurs ſiecles s'écouler ; » mais vous n'avez jamais vu d'amant ſouf- » frir des peines plus rudes. L'objet de ma » tendreſſe me charme; je le vois & cepen- » dant je ne puis point le trouver : tant eſt » grande l'erreur qui me ſéduit. Ce qui met » le comble à ma douleur, c'eſt que ſans être » ſéparé par de vaſtes Mers, par des chemins » inacceſſibles, ou par des Montagnes, ou » par des Forêts, l'eau d'une Fontaine, qui » ſeule m'éloigne de lui, s'oppoſe à mon » bonheur ; & ce qui me jette dans le der- » nier déſeſpoir, c'eſt qu'il me paroît que » celui que j'aime, répond à ma paſſion. En

« effet

» effet, toutes les fois que j'ai approché ma
» bouche de cette Fontaine, il s'eſt avancé
» pour me baiſer ; mais hélas ! les moindres
» obſtacles ſont funeſtes aux Amans ! Qui
» que vous ſoyez, ſortez du fond de l'Eau,
» puiſque vous êtes tendrement aimé : Pour-
» quoi vous jouez-vous ainſi de moi, en vous
» éloignant lorſque je m'approche de vous ?
» Ma jeuneſſe & ma beauté ne doivent pas
» vous engager à me fuir. J'ai inſpiré de la
» tendreſſe à un grand nombre de belles
» Nymphes. Mais il y a de l'ingratitude à me
» plaindre ; l'air gracieux dont vous me re-
» gardez me donne de l'eſpérance, & je vois
» que lorſque je vous tends les bras, vous me
» tendez les vôtres. J'ai ſouvent remarqué
» que mes larmes ont été ſuivies de celles
» que vous avez répandues, vous me rendez
» toujours careſſe pour careſſe ; lorſque je
» ris, vous riez, & autant que j'en puis ju-
» ger par le mouvement de vos lévres, lorſ-
» que je vous parle vous me répondez, quoi-
» que je n'entende pas vos paroles. Mais
» pourquoi demeurer plus long-temps dans
» mon erreur ? C'eſt mon image que je vois,
» je ne ſaurois y être trompé ; c'eſt moi-
» même que j'aime. J'allume le feu qui me
» dévore, quel parti faut-il que je prenne ?
» Dois je prier, ou attendre qu'on me prie ?
» Mais enfin qu'ai-je à demander ? Je poſſede

» tout ce que je désire, & malgré tout cela,
» je sens qu'il me manque quelque chose
» pour être heureux. Que ne suis-je séparé
» de moi-même ! Je souhaiterois l'être,
» quelque étrange que paroisse ce souhait à
» un Amant. Mais la douleur commence à
» m'abattre; je sens mes forces diminuer, &
» je vois que je vais périr à la fleur de mon
» âge : la mort cependant n'a rien d'affreux
» pour moi, puisqu'elle doit terminer mes
» tourmens ; je souhaiterois seulement que
» l'objet de ma passion pût me survivre, mais
» je vois bien qu'un même coup va nous
» frapper tous les deux, & qu'en mourant
» nous ne perdons qu'une seule vie ». Toujours séduit de la même erreur, Narcisse se retourna une fois vers son ombre ; il répandit des pleurs, & ses larmes en troublant l'eau ternirent son image. Comme il crut la voir s'éloigner. « Pourquoi me fuyez-vous,
» *dit-il*, demeurez, je vous en conjure, n'a-
» bandonnez pas ainsi une personne qui vous
» adore : s'il ne m'est pas permis de vous ap-
» procher, ne vous dérobez pas du moins à
» mes regards; le plaisir de vous voir est le
» seul qui reste à un Amant infortuné». Pendant qu'il se plaignoit ainsi, il déchira sa robe & se frappa la poitrine. Elle parut alors de la couleur de ces belles Pommes qui sont rouges d'un côté pendant que l'autre est

d'une blancheur éclatante, ou de celle des Raiſins qui ne ſont pas encore entiérement mûrs. Un moment après, lorſque l'eau s'étant éclaircie, il vit les marques des coups qu'il venoit de ſe donner, il ne lui fut pas poſſible de ſupporter l'éxcès de ſa douleur; l'ardeur de ſon amour le conſume peu-à-peu, ainſi qu'on voit la cire ſe fondre lorſqu'on l'approche du feu, ou la roſée ſe diſſiper aux premiers rayons du Soleil. On ne voit plus ſur ſon viſage les lys & les roſes qu'on y voyoit auparavant; il n'a plus ni cette vigueur ni cet air de jeuneſſe & de beauté qui l'avoient tant charmé; en un mot, ce n'eſt plus le beau Narciſſe, qui avoit donné tant d'amour à Echo. Cependant cette Nymphe l'ayant vu dans un état ſi déplorable, oublia tous ſes mépris, & parut ſenſible à ſon malheur; toutes les fois qu'elle l'entendoit ſoupirer, elle répétoit fidellement tous ſes ſoupirs; ſi les coups, dont il ſe meurtriſſoit le ſein, retentiſſoient dans l'air, elle faiſoit entendre le même bruit. Enfin regardant ſon image pour la derniere fois, Narciſſe lui dit: Hélas! objet vainement aimé! Echo répéta *objet vainement aimé*; Adieu, lui dit-il; *Adieu*, répondit la Nymphe. En même temps il laiſſa pencher ſa tête ſur l'herbe, & la mort lui ferma pour jamais les yeux, qui étoient encore épris de ſa beauté. Cette

étrange folie l'accompagna juſques dans les enfers, où il ſe regardoit encore dans les eaux du Styx. Les Nayades ſes Sœurs le pleurerent amérement, & s'étant coupé les cheveux, elles les conſacrerent ſur ſon tombeau. Les Dryades firent retentir l'air de leurs triſtes gémiſſemens, & Echo répondit à leurs plaintes. Déjà on préparoit le bucher, déjà les torches étoient allumées, & l'on portoit le lit funebre ſur lequel on devoit le faire brûler; mais on cherchoit vainement ſon corps; il n'étoit plus, & l'on ne trouva à ſa place qu'une Fleur jaune qui avoit dans le milieu des feuilles blanches.

Explication de la ſeptieme Fable.

L'HISTOIRE de Narciſſe ſi bien écrite par notre Poëte, eſt un de ces faits ſinguliers, qui ne nous apprennent rien d'important. Ovide dit qu'il étoit Fils du Fleuve Céphiſe & de la Nymphe Liriope, & Pauſanias rapporte qu'il étoit Theſpien d'origine. Voilà tout ce qu'on en peut ſavoir : car la conſultation de Tirésias ſur les Aventures de Narciſſe, n'eſt qu'une Epiſode de l'invention du Poëte. Le meilleur eſt de regarder cette Fable comme une Leçon utile qui nous développe les funeſtes effets de l'amour-propre. Mais qui eſt-ce qui n'eſt pas capable de faire les réflexions qui en naiſſent ſi naturellement? Chacun peut penſer, ſans que je le diſe, qu'il ne faut pas ſe regarder avec trop de complaiſance; que nos bonnes qualités doivent nous être cachées, & qu'il ne faut pas être le premier à admirer, encore moins à publier ſes per-

fections. Peut-être qu'on penſera même que le peu de réalité qu'on trouve dans les plaiſirs, que nous cherchons avec tant d'empreſſement, reſſemble à ce vain fantôme dont ce jeune inſenſé étoit amoureux, & qui le jetta enfin dans cette triſte langueur qui lui cauſa la mort. Je ſais que la plupart de ceux qui penſent avantageuſement d'eux-mêmes ne voudront pas ſe reconnoître dans la folle ardeur que Narciſſe eut pour lui-même ; mais quand la métaphore ſeroit un peu forte, la leçon n'en ſeroit pas moins inſtructive.

On ne ſait rien, au reſte, de ce jeune Homme, ainſi que je viens de le dire, que ce qu'en rapporte Pauſanias (*a*) qui dit que Narciſſe, ayant perdu ſa Sœur qu'il aimoit tendrement, qui lui reſſembloit beaucoup & qui alloit toujours à la chaſſe avec lui, crut, en ſe voyant un jour dans une Fontaine, que c'étoit l'ombre de cette chere Sœur, & qu'il en mourut de regret. Cette Fontaine au reſte étoit, ſelon le même Auteur, dans le pays des Theſpiens, près d'un Village nommé *Donacon*. Narciſſe, ſelon les Poëtes, fut changé en cette Fleur, qui depuis ce temps-là a toujours porté ſon nom : ce que Pauſanias regarde comme une vaine fiction, puiſque, ſelon le témoignage de Pamphus, Proſerpine qui fut enlevée long-temps avant que Narciſſe vînt au monde, cueilloit le Narciſſe parmi les autres Fleurs qui ſe trouvoient dans les campagnes d'*Enna*, & cette Fleur lui fut toujours conſacrée. On peut ajouter encore, pour confirmer ce que dit Pauſanias, que le Narciſſe, ſelon Sophocle, étoit une Fleur deſtinée pour faire des Guirlandes aux Euménides, dont le culte eſt ſans doute plus ancien que celui qui fait le ſujet de cette Fable. Anciennement ceux qui ſacrifioient à ces Déeſſes étoient

(*a*) *In Boet.*

couronnés de Narciſſe, parce que cette Fleur vient ordinairement autour des ſépulcres. Comme le nom de Narciſſe vient d'un mot Grec qui veut dire *être engourdi, ſtupide, ſans ſentiment;* on a imaginé que ce jeune Homme, à force de ſe regarder dans une Fontaine, étoit devenu comme immobile, avoit perdu tout ſentiment, s'étoit deſſéché, & étoit mort enfin : de-là cette langueur, cette diminution ſenſible d'embonpoint, cette foibleſſe, & toutes les circonſtances de cette Fable ſi bien décrite par Ovide. Peut-être même qu'on ne lui a donné qu'après ſa mort le nom de Narciſſe. On peut lire au reſte dans Dioſcoride (*a*) la deſcription de la Fleur de Narciſſe, qui ne reſſemble pas mal à ce que nous appellons Œillets Notre-Dame.

Comme Ovide en rapportant que c'étoit Tirésias qui avoit prédit les Aventures de Narciſſe, raconte une Fable ſur le ſujet de ce fameux Devin, il eſt bon de le faire connoître un peu plus particuliérement. Tirésias, ſi nous en croyons Appollodore, étoit Fils d'Evere & de Cariclo. Adonné dès ſa jeuneſſe à la ſcience des Augures, il y réuſſit ſi bien, qu'il s'acquit la réputation d'être le plus grand Devin de ſon temps. On le conſultoit de toutes parts, & on ajoutoit beaucoup de foi à ſes prédictions. Il fut ſurtout très-célébre dans la ſeconde Guerre de Thébes, qu'on nomme ordinairement la Guerre des Epigones. Après la priſe de cette ville, il conſeilla aux Thébains ds ſe retirer dans un coin de la Béotie; ce qu'ils firent, mais il ne ſut pas prévoir que cette retraite lui ſeroit fatale. En paſſant près de la Fontaine de Tilphouſe, il voulut s'y déſaltérer, & ſoit qu'il fût échauffé, ou que l'eau eût quelque mauvaiſe qualité, il mourut peu de jours après. Comme ce Devin avoit vécu fort long-temps, & que ſur

(*a*) Liv. IV. Chap. CLX.

la fin de ſes jours il étoit devenu aveugle, on publia ſur ſon ſujet deux Fables fort ſingulieres ; l'une, qu'il avoit perdu l'uſage de la vue, ou pour avoir vu Minerve dans le Bain, ainſi que le rapporte Phérécyde ; ou pour avoir jugé le différend dont parle Ovide, d'une maniere qui piqua ſi fort Junon, qu'elle le rendit aveugle. On ajouta que Jupiter, pour le dédommager de la perte de ſes yeux, lui avoit révélé l'avenir. La ſeconde Fable, que notre Poëte a tirée d'Héſiode (*a*), étoit que Tirésias avoit changé deux fois de ſexe en frappant de ſa baguette deux Serpens qui frayoient. Ces deux fictions n'ont ſans doute d'autre fondement qu'un Traité que Tirésias avoit peut-être compoſé ſur les prérogatives des deux Sexes : ou plutôt parce que ce Devin, qui ſe piquoit d'être grand Aſtrologue, enſeignoit non-ſeulement que les Aſtres étoient animés, opinion aſſez commune en ce temps-là ; mais auſſi qu'ils étoient de différens Sexes. On ſait au juſte le temps auquel vivoit Tirésias, puiſqu'il étoit à Thébes pendant la Guerre des Epigones, qui arriva environ 1200 ans avant l'Ere Chrétienne, dix ou quinze ans avant le Siége de Troye.

(*a*) *Theogonie.*

FABLES VIII. IX. ET X.

ARGUMENT.

Penthée ſe moque de toutes les prédictions de Tirésias, & défend à ſes gens d'honorer Bacchus, qui venoit d'arriver en triomphe dans la Gréce, & leur ordonne même de l'amener captif. Bacchus, ſous la forme d'Acétès, l'un de ſes compagnons, ſouffre cette indignité, & lui raconte toutes les merveilles que ce Dieu avoit opérées. Un tel récit ne ſert qu'à enflammer la colere de Penthée, qui va ſur le Mont Cythéron pour troubler les Orgies qu'on y célébroit, mais il y eſt déchiré par ſa propre mere & les autres Bacchantes.

CETTE Hiſtoire qui devint bientôt publique, rendit le nom de Tirésias célebre dans toute la Gréce, & lui donna un grande réputation; il n'y eut que l'impie Penthée qui continua de mépriſer les prédictions de ce Devin; il lui reprochoit même ſon aveuglement, & le ſujet qui lui avoit attiré cette punition. « Vous ſeriez trop heureux, » lui dit Tirésias, ſi vous aviez comme moi » perdu l'uſage de vos yeux, & que vous ne

» fuſſiez

» fuſſiez pas en état de voir les Fêtes de Bac-
» chus. Un jour viendra, & ce jour n'eſt pas
» éloigné, que ce Dieu paroîtra dans ces
» lieux. Si vous lui refuſez le culte qui lui
» eſt dû, vous ſerez mis en pieces, & vos
» membres épars de tous côtés ſouilleront de
» leur ſang, les forêts, votre mere même &
» vos tantes; l'effet ſera un sûr garant de ma
» prédiction; vous ſerez puni pour n'avoir
» pas honoré Bacchus, & vous trouverez
» alors que, malgré cet aveuglement que
» vous me reprochez, je n'ai vu que trop
» clairement dans l'avenir ». Penthée, outré de ces paroles, chaſſa Tirésias de ſa préſence : l'événement confirma bientôt la prédiction. Bacchus arrive & les champs retentiſſent du bruit & des hurlemens qui accompagnent la célébration de ſes Fêtes. Tout le monde y court en foule, les hommes & les femmes, le Peuple & les Grands; tous s'empreſſent de voir des myſteres juſqu'alors inconnus. « Généreux enfans de Mars,
» leur crie Penthée, quelle fureur vous
» poſſéde ? Le tumulte confus des Inſtru-
» mens d'airain & des Flûtes, de vains
» enchantemens, doivent-ils donc vous
» faire perdre la raiſon ? Jamais ni le bruit
» des armes, ni la vue des dards & des
» fléches ne vous ont effrayés; les bataillons
» armés vous ont toujours trouvés invin-

» cibles; vous laiſſerez-vous vaincre par
» des femmes, par une troupe d'hommes
» efféminés, que l'ivreſſe rend inſenſés, &
» qui font retentir l'air du ſon de leurs
» tambours? Etes-vous ces ſages vieil-
» lards, qui avez traverſé tant de Mers
» pour venir avec vos Dieux Pénates vous
» établir dans cette Contrée & y bâtir
» une nouvelle Tyr? Aujourd'hui vous vous
» laiſſez vaincre ſans combattre. Et vous,
» floriſſante Jeuneſſe, qui êtes comme
» moi dans la vigueur de votre âge, vous,
» à qui les armes ſiéroient mieux que les
» Thyrſes & les Couronnes, ſouvenez-vous
» du ſang dont vous ſortez; armez-vous
» du courage de cet affreux Dragon qui fit
» périr tant de monde, & qui périt lui-même
» en combattant pour garder l'Antre & la
» Fontaine de Mars; combattez du moins
» pour votre propre gloire. Ce monſtre
» donna la mort à de généreux Soldats,
» vous n'avez aujourd'hui que des lâches
» à vaincre; encore un coup, ne terniſ-
» ſez pas la gloire de vos Ancêtres. Que ſi
» les Deſtins ont réſolu la ruine de Thébes,
» qu'elle tombe ſous l'effort de ſes ennemis,
» que pour la détruire on emploie les machi-
» nes de Guerre, le fer & le feu; du moins,
» s'il nous arrive d'être vaincus, nous ſerons
» malheureux ſans être coupables, & nos

» larmes pourront couler ſans honte. Mais
» aujourd'hui cette Ville va devenir la con-
» quête d'un enfant foible & déſarmé,
» d'un jeune efféminé qui n'aime ni la
» guerre ni les combats, ni à manier des
» Chevaux, & qu'on ne voit jamais que
» parfumé, couronné de lierre & vêtu d'une
» robe d'or & de pourpre. Pourvu que vous
» ne vous oppoſiez pas à mon deſſein, je
» le forcerai bien d'avouer l'impoſture de
» ſon origine & de ſes myſteres. Acriſe
» n'a-t-il pas eu aſſez de courage pour
» mépriſer ce Dieu imaginaire, & pour
» lui refuſer l'entrée d'Argos? Faut-il
» donc que cet étranger faſſe trembler au-
» jourd'hui Penthée & toute la Ville de
» Thébes? Allez, *dit-il à ſes officiers*, allez,
» que rien ne vous arrête, qu'on le ſaiſiſſe
» & qu'on me l'amene ici chargé de fers ».
Son grand-pere Cadmus, ſon oncle Athamas & toute ſa cour, tenterent en vain de le détourner de cette entrepriſe. Toutes leurs remontrances ne ſervirent qu'à l'aigrir; ſa rage redouble à meſure qu'on veut en arrêter les effets; & les moindres obſtacles le rendent plus furieux: ſemblable à un torrent qui coule avec moins de rapidité, lorſque rien ne l'arrête; s'il trouve quelque obſtacle à ſon cours, il s'enfle, ſe couvre d'écume & entraîne tout ce qu'il rencontre avec un bruit

& une rapidité épouvantable. Sur ces entrefaites, ceux que Penthée avoit envoyés reviennent tout couverts de ſang: il leur demande où eſt Bacchus? Nous ne l'avons point vu, lui répondent-ils, mais voici un de ſes compagnons que nous vous amenons; c'eſt un étranger qui a quitté la Toſcane ſa patrie, pour ſuivre ce Dieu, dont il eſt le Miniſtre.

Penthée le regarde d'un œil rempli de rage & de courroux, & ne differe ſa vengeance qu'avec peine. Tu périras, lui dit-il, malheureux, & ta mort ſervira d'exemple à tes complices. Apprens-moi quel eſt ton nom & celui de tes parens: quel eſt ton Pays, & les raiſons qui t'ont engagé à devenir le Miniſtre de cette nouvelle Divinité? Acétès eſt mon nom, lui répondit hardiment le captif; je ſuis Méonien d'origine, & mes parens ſont peu illuſtres; mon pere ne m'a laiſſé ni héritages ni troupeaux; pauvre lui-même comme moi, il gagnoit ſa vie à la pêche: Voilà, me dit-il, en m'apprenant le métier qu'il avoit exercé toute ſa vie, voilà toutes mes richeſſes, c'eſt tout le bien que je poſſéde; ainſi il ne me laiſſa rien que l'eau pour mon partage: c'eſt le ſeul bien que j'aie hérité de lui. Pour ne pas demeurer éternellement attaché à des rochers, j'appris à conduire un vaiſſeau, & devenu pilote je

ſus obſerver les conſtellations de la Chevre Amalthée, les Pléyades, les Hyades & la grande Ourſe. Je me rendis habile dans la connoiſſance des Vents & des Ports, où les Vaiſſeaux peuvent être en sûreté. Comme j'allois un jour à Délos, je relâchai à l'Iſle de Naxe, où je pris heureuſement terre. Le lendemain, dès que l'Aurore commença à paroître, je me levai, & ayant ordonné aux Matelots d'aller faire de l'eau, je leur montrai le lieu où il y en avoit. Pendant ce temps-là je montai ſur une éminence pour obſerver le Vent, & j'appellai mes compagnons pour revenir à bord. Nous voici, dit Opheltes, en me préſentant un enfant d'une beauté charmante, qu'il avoit trouvé endormi dans un lieu déſert; ce jeune enfant encore aſſoupi, & preſque ivre, ne marchoit qu'en chancelant, & avoit bien de la peine à les ſuivre. J'examinai avec attention ſon air, ſa démarche, ſa beauté, & il ne me parut rien en tout cela que de divin; je dis à mes compagnons que je ne ſavois pas à la vérité quelle Divinité étoit cachée ſous cet extérieur, mais que j'étois perſuadé que c'étoit un Dieu. Qui que vous ſoyez, lui dis-je, en lui adreſſant la parole, ſoyez-nous favorable, aidez-nous à ſupporter les travaux de la Navigation, & daignez pardonner à ceux qui vous ont ôté la liberté. Dictys,

le plus adroit de mes Matelots, ſoit pour monter ſur le haut des mâts, ſoit pour en deſcendre, me dit qu'il me diſpenſoit de faire des vœux pour lui; Libys, le blond Mélanthe qui gouvernoit la proue, Alcimédon, & Epopée qui veilloit ſur les rameurs; en un mot tous les autres me tinrent le même diſcours; tant la priſe qu'ils venoient de faire les aveugloit. Vous avez beau faire, leur dis-je, je ne ſouffrirai jamais que notre Vaiſſeau ſoit ſouillé par un ſacrilége; j'ai ici plus de droit qu'aucun de vous. Sur cela je me mis en état d'empêcher qu'on ne fît entrer de force cet enfant dans le Navire. Le plus inſolent & le plus emporté de toute la troupe, Lycabas, qui avoit été banni de la Toſcane pour un aſſaſſinat, me donna un ſi grand coup à la gorge, que j'en fus tout étourdi, & je ſerois immanquablement tombé dans la mer, ſi je ne me fuſſe retenu à un cable.

Tout l'Equipage approuva l'inſolence de Lycabas; mais Bacchus, car c'étoit lui-même qu'on avoit amené, s'étant réveillé au bruit que faiſoient les Matelots, leur dit en ſe tournant de leur côté, que faites-vous-là, quelle eſt la cauſe de votre emportement? Apprenez-moi, je vous prie, par quelle aventure j'ai été conduit dans ce Vaiſſeau; où prétendez-vous me mener? Ne

craignez rien, lui dit celui qui étoit à la proue, apprenez-nous ſeulement dans quel lieu vous voulez débarquer; nous vous y conduirons. A Naxe, répondit Bacchus, prenez votre route de ce côté-là: c'eſt le lieu de ma demeure, & vous y ſerez bien reçus. Les perfides jurerent par la Mer & par toutes les Divinités qu'elle renferme, qu'ils l'y conduiroient, & me preſſerent de mettre les voiles au vent pour cingler du côté de cette Iſle. Elle étoit à droite du chemin que nous tenions, & comme je voulus y tourner la proue du Navire, Que faites-vous, Acétès, me dirent tous mes compagnons, quelle fureur vous aveugle? Tournez à gauche. Les uns me faiſoient ſigne de la main, les autres me diſoient à l'oreille le deſſein qu'ils avoient formé. Effrayé de leur réſolution, j'offris le gouvernail à qui voudroit le prendre, & je réſolus de n'être point le complice de leur crime ni de leur perfidie. Tout le monde ſe mit alors à murmurer contre moi & à me faire des reproches: Hé quoi, me dit Ethalion, vous croyez ſans doute que notre ſalut dépend de vous ſeul? En me tenant ce diſcours il ſe mit à ma place, & ayant pris le gouvernail il laiſſa l'Iſle de Naxe, & tint une autre route.

Alors Bacchus, pour mieux inſulter les

Matelots, & comme ſi en effet il ne venoit que de s'appercevoir de leur infidélité, monta ſur la pouppe, & regardant la Mer, laiſſa couler quelques larmes: Ce n'eſt point là, leur dit-il, ce que vous m'avez promis; ce n'eſt point de ce côté-là que vous deviez me mener; par quel endroit ai-je donc mérité que vous me manquiez de parole? Il vous eſt en vérité bien glorieux de tromper un enfant qui ſe trouve ſeul en votre pouvoir. Pour moi je ne ceſſois de pleurer, pendant que ces ſcélérats rioient de mes larmes & continuoient toujours leur route. Je vous jure, par Bacchus lui-même (car je ne connois point de Divinité plus favorable), que ce que je vais vous raconter eſt très-véritable, quoiqu'il paroiſſe au-deſſus de toute croyance. Le Vaiſſeau s'arrêta en pleine Mer, comme s'il eût été ſur la terre. Les Matelots étonnés ramerent avec plus d'ardeur & tendirent toutes les voiles, eſpérant qu'ils obligeroient par-là le Vaiſſeau de marcher; mais des feuilles de lierre couvrirent à l'inſtant les rames, & s'étant étendues auſſi ſur les voiles, les empêcherent de jouer. Bacchus lui-même parut en ce moment couronné de raiſins, tenant à la main ſon Thyrſe. Il étoit environné de Tigres, de Lynx & de Panthéres; on crut même voir des hommes autour de lui; ſoit

que cela fût vrai en effet, ou que le trouble & la frayeur où nous étions nous le fît croire, étonnés d'un ſpectacle ſi ſurprenant, nous le fûmes encore bien davantage, lorſque nous vîmes le corps de Médon, un de nos compagnons, ſe rétrécir, diminuer, & ſon dos couvert de nageoires noirâtres nous préſenter la figure d'un poiſſon. Quel eſt donc ce prodige, lui cria Lycabas? Mais à peine avoit-il achevé ce peu de paroles, que ſa peau ſe couvrit d'écailles. Libys, voulant alors pouſſer les rames qui étoient comme immobiles, s'apperçut que ſes mains ſe raccourciſſoient, ou plutôt qu'elles n'étoient déjà plus que de petites nageoires. Un autre s'efforçant de débarraſſer les cordages, ſe trouva ſans bras, & tomba dans l'eau avec une queue fendue en forme d'un Croiſſant, ſemblable à celui que préſente la Lune. On vit alors ces infortunés Matelots bondir de tous côtés, & faire rejaillir l'eau, quelquefois s'enfoncer, puis revenir, & s'élever en ſautant ſur la ſurface de la Mer; quelquefois jouer tous enſemble, ſe replier en cent manieres différentes, & ſouffler avec leurs narines l'onde qu'ils avoient avalée. En un mot, de vingt que nous étions, car il y en avoit autant dans le Vaiſſeau, j'étois reſté ſeul dans ma forme ordinaire; mais ſi tremblant & ſi interdit qu'à peine Bacchus put-il

me raſſurer. Ne craignez rien, me dit-il, prenez la route de Naxe. Dès que j'y fus arrivé, j'allumai du feu ſur les Autels de ce Dieu, & j'y célébrai ſes myſteres.

J'ai écouté, lui dit alors Penthée, le long récit de tes aventures, pour voir ſi le temps diminueroit ma colere. Qu'on ſe ſaiſiſſe de cet impoſteur, qu'on l'ôte de devant mes yeux, & qu'on le faſſe expirer dans les tourmens. Acétès fut ſur le champ mis dans les cachots; mais pendant qu'on préparoit les inſtrumens de ſon ſupplice, on raconte que les portes de la priſon s'ouvrirent d'elles-mêmes, & que les chaînes dont il étoit chargé, tomberent ſans que perſonne les eût briſées. La fureur de Penthée s'augmente encore par ce nouveau prodige; il ne veut plus donner ſes ordres à ſes Officiers, il veut les exécuter lui-même, & il part ſur le champ pour aller ſur le Mont Cythéron, qui retentiſſoit de tous côtés du bruit confus des Bacchantes. Tel qu'on voit un Cheval qui entend le ſon des Trompettes, s'animer au combat, Penthée frémit de rage & de déſeſpoir en entendant les hurlemens des Ménades: leurs cris allument de plus en plus le feu de ſa colere.

*

SUITE DE LA Xe. FABLE.

ARGUMENT.

Penthée déchiré par ſa Mere & les autres Bacchantes.

AU milieu de cette montagne eſt une plaine environnée d'arbres. Penthée s'arrêta en cet endroit, & pendant qu'il regardoit avec indignation & avec mépris, les cérémonies de la Fête, ſa mere l'apperçut la premiere, & lui lança ſon Thyrſe, criant à ſes ſœurs, venez promptement à mon ſecours; voïci l'affreux Sanglier qui ravage nos campagnes, il faut le maſſacrer. Dans ce moment toute la troupe des Bacchantes ſe jette avec fureur ſur ce Prince infortuné, qui n'a plus alors cet air orgueilleux & menaçant qu'on lui voyoit auparavant. Saiſi de crainte & de frayeur, il avoue ſa faute & ſe condamne lui-même. Ma tante, ma chere tante, dit-il à Autonoé, en lui tendant les bras, ayez compaſſion d'un malheureux que l'on traite avec tant d'inhumanité : il vous en conjure par les Manes d'Actéon. Autonoé, qui, dans la fureur dont elle eſt tranſportée, a oublié le nom de ſon fils, lui arra-

che un bras, pendant que ſa mere lui arrache l'autre. Alors ce Prince infortuné adreſſe ainſi la parole à ſa mere Agavé, en lui montrant ſon corps ſanglant & mutilé : Voyez, ma mere, le triſte état où je ſuis ; ne ſerez-vous point touchée du malheur de votre fils ? Agavé, que ce ſpectacle ne fait qu'irriter, ſe mit à faire des hurlemens épouvantables, à branler la tête d'une maniere effrayante, & prenant ſon fils à la gorge, elle lui arrache la tête qu'elle montre aux autres Bacchantes, en criant de toute ſa force : Courage, mes Compagnes, cette victoire eſt mon ouvrage. Alors toutes les Ménades ſe jettent ſur ce malheureux & le déchirent en mille pieces. On voyoit tomber ſes membres l'un après l'autre, avec la même rapidité que les feuilles des Arbres, lorſque frappées par les premiers froids de l'Automne, elles ſont emportées par le Vent. Les Dames de Thébes, qu'un événement ſi tragique avoit remplies de crainte & de frayeur, redoublerent leur zele pour Bacchus, & on vit alors plus que jamais fumer ſes Autels de l'encens qu'on y brûloit.

Explication des Fables VIII. IX. & X.

OVIDE, dans cette Fable, a étrangement défiguré l'hiſtoire de Bacchus. Les Auteurs Grecs qu'il a ſuivis, avoient accoutumé de publier que les

Dieux étoient originaires de leur Pays, mais ils se contredisent si grossiérement, qu'il ne faut faire que la plus légere attention pour s'en appercevoir. Car, si Bacchus est fils de Sémelé, & né à Thébes dans la Béotie, par quelle aventure est-il nourri & élevé sur le Mont Nisa dans l'Arabie ? Si Cadmus est son grand-pere comment a-t-il pu voir son culte établi de son vivant? Pourquoi s'y est-il opposé, & a-t-il mieux aimé perdre ses Etats que de voir rendre à son petit-fils des honneurs qui devoient tant le flatter ? Ce qui a trompé les Poëtes Grecs & Ovide après eux, c'est que ce fut Cadmus lui-même qui porta dans la Grece les mysteres de ce Dieu, & voyant que le Peuple y avoit ajouté des cérémonies infâmes, dont l'usage n'étoit pas connu dans les Pays où ils avoient pris leur origine, employa tout ce qui dépendoit de lui pour les abolir, & fut enfin obligé de céder à la force, & de se retirer dans l'Illyrie.

Disons quelque chose de plus raisonnable sur cette Divinité & sur ses Mysteres. Cicéron (*a*) compte cinq Bacchus. Le premier étoit fils de Jupiter & de Proserpine : Le second, fils du Nil, est celui qu'on dit avoir bâti la Ville de Nisa : Le troisieme eut pour pere Caprius ; on dit que celui-ci fut Roi de l'Asie, & que ce fut en son honneur qu'on institua la Fête nommée *Sabazie* : Le quatrieme étoit fils de Jupiter & de la Lune, à qui l'on croit que se font les cérémonies sacrées, qu'on appelle Orphiques : Le cinquieme, fils de Nisus & de Thione, fut l'Instituteur des Triétérides. Diodore de Sicile (*b*) ne reconnoît que trois Bacchus ; l'Indien, surnommé le Barbu, qui fit la conquête des Indes ; le second, fils de Jupiter & de Cérès, qu'on représentoit avec des cornes ; le troisieme, fils de Jupiter & de Sémelé,

(*a*) *De Nat. Deor.* Lib. III. (*b*) Lib. I.

étoit nommé le Thébain. Mais l'opinion la plus raiſonnable ſur ce ſujet eſt celle d'Hérodote (*a*), de Diodore (*b*), & de Plutarque (*c*), qui nous apprend que le véritable Bacchus & le plus ancien de tous étoit né en Egypte & ſe nommoit Oſiris. Le culte de cette Divinité, établi anciennement parmi les Egyptiens, paſſa dans la Gréce & y fut fort altéré. Si nous en croyons Diodore, c'eſt Orphée qui le fit connoître dans ce Pays, & qui y ajouta pluſieurs cérémonies de ſa façon. Il tâcha même de le rendre méconnoiſſable, dans le deſſein qu'il avoit d'honorer la famille des Cadméens qui l'avoient fort bien reçu. Ainſi il mit ſur le compte du petit-fils de Cadmus, des myſteres qui avoient été inſtitués en l'honneur d'Oſiris, peu connu alors dans la Gréce.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler de cette ancienne Divinité d'Egypte, ni de rechercher quel a été cet Oſiris. Je ſais que pluſieurs Savans des deux derniers ſiecles ont eu ſur ce ſujet des ſentimens fort ſinguliers. Voſſius (*d*) prouve fort au long que l'ancien Bacchus ou Oſiris, eſt le même que Moyſe, & il fait ſur ce ſujet un parallele fort ingénieux, auquel le P. Thomaſſin & M. Huet (*e*), ont ajouté pluſieurs preuves qui le rendent très-vraiſemblable. Le ſavant Bochart (*f*) prétend que le premier de tous les Bacchus eſt Aſſyrien d'origine, & ce qu'il dit ſur ce ſujet mérite d'être conſulté. Pour moi je ſuis perſuadé que l'hiſtoire d'Oſiris, chargée des aventures & des conquêtes de Moyſe, eſt le véritable fonds de celle de Bacchus ; que les cérémonies de cette ancienne Divinité d'Egypte ſont paſſées dans la Gréce, long-temps avant qu'on y eût entendu parler de leur Héros ; mais que Sémelé ayant eu un fils qui fut appellé, ou du moins ſurnommé

(*a*) Lib. II. (*b*) Lib. I. (*c*) *Traité d'Oſiris.* (*d*) *De Idololat.* (*e*) *Demonſtrat. Evangel.* (*f*) *Chan.* Lib. I.

Bacchus, qui fit quelques conquêtes & quelques actions semblables à l'ancien, on les a confondus dans la suite, & pour faire honneur à la famille de Cadmus, on a mis son petit-fils au nombre des demi-Dieux ; on lui a rendu tout le culte qui s'étoit long-temps auparavant établi parmi eux à l'honneur de l'ancien Bacchus ; & l'on a chargé son histoire des aventures d'Osiris & des autres Bacchus. En effet, ceux qui connoissent le génie des Grecs savent bien qu'ils chargeoient tous leurs Héros des dépouilles de ceux des Nations Orientales, dont ils avoient reçu la connoissance par les Colonies qui en étoient venues : ils ajouterent même à l'histoire de ce Dieu plusieurs Fables de leur invention. Diodore dit que comme Sémelé étoit accouchée à sept mois du jeune Bacchus, on avoit publié que Jupiter l'avoit enfermé dans sa cuisse, pour l'y porter jusqu'à son terme. Mais n'en déplaise à Diodore, c'est une équivoque qui a donné lieu à cette Fable. Le même mot Grec *Μηρος*, signifie également la *cuisse* ou *l'antre d'une Montagne* ; ainsi, au-lieu de dire que Bacchus avoit été nourri sur le Mont Nisa, comme les Egyptiens le racontoient, on publia qu'il avoit été porté dans la cuisse de Jupiter. Le savant Bochart prétend même avoir trouvé l'origine de cette Fable, dans cette expression si ordinaire dans l'Ecriture-Sainte, où, pour nous apprendre qu'une personne est née d'une autre, les Auteurs sacrés se servent de cette phrase, *natus ex femore*.

Je voudrois pouvoir traiter plus au long une matiere sur laquelle il y a tant de choses à dire ; mais il faudroit pour cela entrer dans des discussions, qu'on ne s'attend pas de trouver dans un Ouvrage qui doit être à la portée de tout le monde. Ceux qui voudront en apprendre davantage pourront consulter les Auteurs que j'ai cités, & voir

dans le premier volume de l'Antiquité expliquée par le P. Montfaucon, toutes les figures qui repréſentent cette Divinité, & découvrir par-là pluſieurs circonſtances remarquables ſur ſon hiſtoire & ſur ſon culte. Ils trouveront, dans le recueil de ce ſavant Bénédictin, des triomphes antiques, où ce même Dieu eſt repréſenté ſur un char tiré par deux Tigres ou deux Panthéres. Il y en a même un, où deux Centaures conduiſent le char de Bacchus, & pluſieurs autres dont il eſt inutile de parler.

Comme Bacchus s'étoit attiré l'amour des Peuples où il avoit voyagé, qu'il s'étoit appliqué à cultiver la Vigne, & qu'il avoit appris à ſes Sujets pluſieurs arts ou utiles ou néceſſaires, il fut honoré comme une grande Divinité, & ſon culte s'étendit fort loin. On inſtitua pluſieurs Fêtes à ſon honneur, dont on peut voir les cérémonies dans Meurſius, dans Faſoldus, dans Caſtellanus, & dans les autres Auteurs qui ont traité ce ſujet. La plus grande de ces Fêtes, & qui eſt celle qui donne lieu à l'hiſtoire tragique de Penthée dont je vais expliquer la Fable, étoit célébrée tous les trois ans, & on la nommoit *Trieterica*. Dans cette Fête tumultueuſe les Bacchantes faiſoient porter ſur un char traîné par des Tigres ou des Panthéres, la figure de Bacchus, avec la repréſentation obſcene du *Phallus*. Ces femmes couronnées de pampre, avec leurs Thyrſes à la main, couroient autour de ce char, ainſi qu'on peut le voir dans pluſieurs figures antiques, & dans pluſieurs bas-reliefs, où les myſteres de Bacchus ſont repréſentés. Ces Ménades faiſoient retentir l'air du bruit de pluſieurs Tambours & d'autres inſtrumens d'airain, criant : *Evohe Bacche ?* & nommant ce Dieu *Bromius*, *Lyæus*, *Evan*, *Leneus*, *Sabazius*, &c. Les Grecs ayant reçu cette Fête ſi connue dans les Indes & dans l'Egypte, y ajouterent des cérémonies particulieres, & pluſieurs

ſieurs infamies qui révolterent toujours ceux qui avoient conſervé quelque ombre de modeſtie & de pudeur. Ces Fêtes furent ſouvent proſcrites ; mais la licence trouva toujours le moyen de les rétablir. Les Dames les plus diſtinguées, les Princeſſes, & les Reines même, ſe faiſoient initier dans ces Myſteres, d'où la pudeur étoit entiérement bannie. On ne ſauroit lire, ſans en convenir, ce que les premiers Apologiſtes de la Religion Chrétienne, ont reproché ſur ce ſujet aux Païens, qui, malgré les allégories que les Philoſophes Platoniciens avoient imaginées pour en diminuer l'horreur, étoient obligés d'avouer que la licence avoit introduit dans ces Myſteres, bien des choſes qu'il falloit retrancher. Car ces Myſteres qui étoient les mêmes que ceux d'Iſis, que les Colonies avoient apportés dans la Grece, comme tous les Savans en conviennent, n'étoient pas, dans leur origine, auſſi licentieux qu'ils le furent dans la ſuite.

Nous voyons que dans ces temps de barbarie, on ſe ſervoit du prétexte de ces Fêtes pour commettre les plus grands crimes. Les Dames de Thrace voulant ſe venger des mépris d'Orphée, choiſirent le jour qu'elles célébroient ces Myſteres, pour aller ſur le Mont Cythéron, où elles le déchirerent impitoyablement. Progné, voulant délivrer ſa ſœur des mains de Térée, alla avec les autres Bacchantes rompre les portes de ſa priſon, & la conduiſit au Palais, où elles maſſacrerent le jeune Itis, & le firent manger au Roi ; & dans la Fable qui fait le ſujet de cette Explication, nous voyons les Bacchantes de Thébes, monter ſur le Mont Cythéron, pour mettre en pièces l'infortuné Penthée.

Cette Hiſtoire, de la maniere que la raconte Ovide, eſt exactement vraie, & toute l'Antiquité en convient. Ce jeune Prince, fils d'Echion & d'Agavé fille de Cadmus, ayant ſuccédé aux Etats

de ſon grand-pere, voulut, comme lui, s'oppoſer aux abus qui s'étoient gliſſés dans les Myſteres de Bacchus, & alla lui-même ſur le Mont Cythéron, pour châtier les Bacchantes qui y célébroient les Orgies. Ces Femmes inſenſées, parmi leſquelles étoient ſa mere & ſes tantes, le mirent en pieces (*a*). Pauſanias (*b*) cependant dit que ce Prince étoit un impie ; mais c'eſt qu'on regardoit comme tels, tous ceux qui entreprenoient de faire quelque changement dans les Myſteres de la Religion. Le même Auteur raconte (*c*) que ce Prince étant monté ſur un arbre, pour voir les cérémonies ſecrettes des Orgies, fut découvert par les Bacchantes, qui punirent ſa curioſité de la maniere que je viens de le dire. L'Oracle, continue-t-il, ordonna aux Corinthiens d'aller chercher un Arbre & de lui rendre les honneurs divins. On voyoit encore de ſon temps à Athenes (*d*), la figure de Penthée qui étoit déchiré par les Bacchantes.

(*a*) *Apolog.* Lib. III. (*b*) *In Bæot.* (*c*) *In Corinth.* (*d*) *In Attic.*

BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI
BRANDEBURGICA

PERSÉE délivre ANDROMEDE.

LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE QUATRIEME.

FABLES I. II. III. ET IV.

ARGUMENT.

Les filles de Minyas, au-lieu de célébrer la Fête de Bacchus, travaillent pendant ce temps-là, & racontent pluſieurs Hiſtoires pour ſe déſennuyer : entr'autres celles de Dercete, de Sémiramis & de Naïs. Pyrame & Thisbé s'étant donné rendez-vous hors des murs de Babylone, Thisbé, qui y arriva la premiere, fut obligée de ſe cacher dans un Antre, à la vue d'une Lionne, & laiſſa tomber ſon écharpe. Pyrame qui vit cette écharpe enſanglantée, crut que Thisbé étoit morte & ſe tua de déſeſpoir. Thisbé étant ſortie quelque temps après & voyant ſon amant ſans vie, ſe perça le ſein de la méme épée.

MALGRÉ tous ces prodiges, Alcithoé Fille de Minyas ne peut ſe réſoudre de ſe trouver à la célébration des Orgies : Elle

nie même hardiment que Bacchus ſoit Fils de Jupiter, & ſes Sœurs deviennent les complices de ſon impiété. Cependant le grand-Prêtre indique le jour de la Fête, & ordonne, ſous peine d'encourir l'indignation de ce Dieu, aux Dames Thébaines & à leurs Eſclaves, de s'abſtenir de toutes ſortes d'Ouvrages, de ſe couvrir de peaux de panthéres, de laiſſer leurs cheveux épars & négligés, de ſe couronner de fleurs, & de porter leurs Thyrſes. Tout le monde obéit à cet ordre; les Femmes quittent leurs ouvrages, font brûler de l'Encens ſur les Autels de Bacchus, & dans les Hymnes qu'elles chantent à ſon honneur, elles lui donnent les noms myſtérieux de Bromius & de Lyæus; elles l'appellent le divin Enfant qui fut engendré du Feu, qui eut deux Meres, & qui naquit deux fois: elles ajoutent à tous ces titres, celui de Nyſéus, de Thyonée, de Lénée, de Nyctélius, de Pere Elélée, d'Iacchus, d'Evan, & tous les autres que la Gréce a inventés à ſon honneur. Elles lui attribuent la gloire d'avoir le premier planté la Vigne. Vous êtes, lui diſent-elles, cet Enfant éternel dont la jeuneſſe dure toujours, vous êtes le plus beau & le plus aimable des Dieux de l'Olympe; quand vous paroiſſez ſans les cornes que vous avez accoutumé de porter, vous avez tout l'éclat & toute la

beauté d'une jeune Fille ; vainqueur de l'Orient, vous avez pouſſé vos conquêtes juſqu'à l'extrêmité de l'Inde, & ſur les rives du Gange ; Penthée & Lycurgue ont été punis de leur impiété, c'eſt vous qui avez précipité dans les ondes, les parjures Matelots de Toſcane. Les cruels Lynx traînent votre Char ; & vous êtes ſans ceſſe accompagné de Bacchantes, de Satyres & du vieux Silene, qui, preſque toujours ivre, chancelle ſur ſon Ane, & a bien de la peine à ſe ſoutenir. La joie des jeunes Gens, les cris d'allégreſſe des Femmes, le bruit des Tambours, des Flûtes & des Trompettes, vous accompagnent dans tous les lieux où vous daignez aller. Aujourd'hui les Dames Thébaines implorent votre ſecours, & vous conjurent de leur être favorable, par le zele & l'empreſſement qu'elles ont de célébrer vos myſteres.

Les Filles ſeules de Minyas profanerent cette Fête, & continuant à filer ou à faire de la toile, elles ne donnerent aucun repos à leurs Eſclaves. Pendant que tout le monde, dit l'une de ces Filles, eſt aujourd'hui dans l'oiſivité, & qu'on ne ſonge qu'à offrir de l'Encens à une Divinité imaginaire, nous qui travaillons ſous les auſpices de Minerve, tâchons d'adoucir notre travail, par quelque diſcours amuſans ; contons tour à tour quelque Hiſtoire qui puiſſe nous faire paroître le

le temps moins long. Ses Sœurs louerent ſon deſſein & la prierent de commencer la converſation. Comme cette Fille ſavoit une infinité d'Hiſtoires, elle héſita un peu de temps pour ſe déterminer ſur le choix. Elle ne ſavoit d'abord ſi elle devoit parler de Dercete qui fut changée en Poiſſon, & qui, depuis ſa métamorphoſe, habite dans les Etangs de la Syrie; ou de Sémiramis ſa Fille, qui, ſous la forme d'une Colombe, a fixé ſon ſéjour ſur les hautes tours de Babylone; ou des Enchantemens de Naïs, qui, par la douceur de ſa voix, ou par la vertu de quelques Plantes, changeoit en Poiſſons les jeunes gens qui s'attachoient à elle, & qui éprouva enfin elle-même une pareille métamorphoſe; ou enfin de l'aventure qui fit changer de couleur, le fruit du mûrier qui devint rouge, de blanc qu'il étoit, lorſqu'il fut ſouillé du ſang de deux amans malheureux: comme cette Hiſtoire étoit moins connue que les autres, elle ſe détermina à la raconter, & elle la commença ainſi, en continuant de filer.

Pyrame & Thisbé, l'un le jeune Homme le plus accompli, l'autre la plus aimable Fille de tout l'Orient, avoient leurs maiſons proches l'une de l'autre, dans cette Ville fameuſe, que Sémiramis fit autrefois entourer de hautes murailles. Le voiſinage leur donna

bientôt lieu de ſe connoître & de s'aimer ; & leur amour s'accrut avec le temps : l'Hymen auroit dû couronner leur tendreſſe; mais leurs parens s'y oppoſerent, & leur défendirent ce qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de défendre. Leurs cœurs étoient également enflammés, mais comme ils n'oſoient ſe confier à perſonne, ils employoient pour ſe parler le langage des yeux, ces ſignes ſi expreſſifs pour des Amans : cette contrainte augmentoit encore le feu dont ils brûloient. Dans le mur, qui ſéparoit leurs deux maiſons, étoit une fente auſſi ancienne que le mur même. Perſonne ne s'en étoit apperçu juſqu'alors ; mais qu'eſt-ce qui échappe à l'Amour ? Tendres Amans, vous l'apperçûtes les premiers, & vous la fîtes ſervir à vos entretiens. Là, Pyrame & Thisbé exprimoient ſans contrainte leurs plus tendres ſentimens. Souvent, après avoir long-temps ſoupiré ils s'écrioient l'un & l'autre : Muraille, jalouſe de notre bonheur, pourquoi mets-tu obſtacle à nos amours ? Qu'il s'en faut peu que nous ne ſoyons heureux ! S'il ne nous eſt pas permis d'eſpérer un bonheur parfait, que ne permets-tu du moins que nous puiſſions nous donner quelques baiſers ? Nous ne ſommes pourtant point ingrats pour le bien que tu nous procures ; nous te devons, & nous l'avouons avec joie, le plaiſir que nous avons à nous

entretenir. Lorſqu'ils s'étoient ainſi parlé tout le jour, le ſoir ils ſe diſoient adieu, & baiſoient chacun de leur côté la muraille: comme ſi leurs baiſers euſſent pu la pénétrer. Un matin, dès que l'Aurore eut ramené le jour, ils ne manquerent pas l'un & l'autre de venir à ce même endroit, & après s'être plaints de leur triſte deſtinée, & de la dure contrainte où ils étoient réduits, ils réſolurent, dès que la nuit ſeroit venue, de tromper leurs Gardes, de ſortir de leurs Maiſons & de la Ville; & de peur de s'égarer, ils prirent pour le lieu du rendez-vous le tombeau de Ninus, & un Mûrier blanc qui étoit auprès ſur le bord d'une Fontaine. Ce parti fut reçu avec joie de part & d'autre, & ce jour leur parut plus long qu'à l'ordinaire; il fit enfin place à la nuit. Thisbé à qui l'amour donnoit du courage, jugeant que les ténébres pourroient favoriſer ſon évaſion, ſe couvrit d'un voile, ſort de la maiſon, ſans qu'on s'en apperçût, traverſe la Ville, & étant arrivée la premiere au tombeau de Ninus, elle s'aſſied ſous l'Arbre dont ils étoient convenus. Un moment après une Lionne la gueule encore teinte du ſang des bêtes qu'elle venoit de dévorer, ſe rendit à la Fontaine voiſine pour étancher ſa ſoif. Thisbé qui l'apperçut à la clarté de la Lune, prit auſſitôt la fuite, & alla ſe cacher toute tremblante

blante dans un Antre prochain. En fuyant elle laiſſa tomber ſon voile. La Lionne après avoir bu, vit en rentrant dans le bois cette écharpe, qu'elle déchira & la remplit de ſang.

Pyrame, qui ſortit plus tard de la Ville, ayant remarqué, en paſſant, les traces de quelque animal, une pâleur mortelle ſe répandit ſur ſon viſage, & ayant trouvé un moment après, le voile enſanglanté; une même nuit, dit-il, ſera complice de la mort de deux Amans: j'avoue que j'ai bien mérité de perdre la vie, mais l'infortunée Thisbé devoit jouir plus long-temps de la lumiere du jour. Je ſuis le ſeul coupable, & puiſque je vous ai engagée, chere Amante, à venir pendant la nuit dans un lieu plein de danger, je devois y arriver le premier. Lions cruels, qui habitez dans les antres de ces rochers, approchez, venez déchirer ce lâche cœur, venez l'arracher ce cœur perfide; mais il n'appartient qu'aux ames foibles de ſouhaiter la mort. Il dit, & relevant le voile de l'infortunée Thisbé, il l'apporte ſous le Mûrier, l'arroſe de ſes larmes, & après l'avoir baiſé, lui adreſſe ainſi la parole: Tu dois auſſi être teint de mon ſang; il eſt juſte qu'il ſoit mêlé avec celui de mon Amante. En diſant cela, il ſe perça le ſein de ſon épée, & l'ayant retirée de ſa bleſſure, il tomba à

terre. Son ſang ſortit alors à gros bouillons & rejaillit avec la même force que l'eau qui ſort impétueuſement d'un tuyau qui s'eſt rompu. Le Mûrier, ſous lequel il venoit de ſe tuer, fut teint de ſon ſang, & le fruit dont il étoit chargé, changea de couleur, & devint d'un noir pourpré.

Cependant, Thisbé qui n'étoit pas entiérement remiſe de ſa frayeur, ſort de l'antre, pour ne pas manquer à ſon Amant, elle le cherche des yeux, brûlant d'envie de lui raconter le péril dont elle s'étoit garantie. Elle reconnut le lieu du rendez-vous; mais l'Arbre qui venoit de changer de couleur la fit douter quelque temps, ſi c'étoit celui ſous lequel il devoit ſe trouver. Comme elle étoit dans cette incertitude, elle voit à terre un corps palpitant. Ce ſpectacle la trouble, elle recule de quelques pas, elle pâlit, elle ſe ſent ſaiſie d'une horreur ſecrette & d'un friſſonnement ſemblable à celui qu'on apperçoit ſur la Mer, lorſqu'un doux zéphyr en agite la ſurface. Mais lorſqu'enfin elle reconnut ſon Amant, elle ſe livra toute entiere à ſa douleur, fit retentir l'air de ſes cris, s'arracha les cheveux, ſe meurtrit le ſein, & s'étant jettée ſur le corps de Pyrame, elle arroſa ſa plaie de ſes larmes, mêlant ainſi ſes pleurs avec le ſang de ſon Amant. Cher Pyrame, lui dit-elle, en l'em-

braſſant tendrement, par quel funeſte accident faut-il que je vous perde aujourd'hui ? répondez, cher Amant ; c'eſt votre Thisbé qui vous parle, reconnoiſſez ſa voix, qu'un de vos regards me faſſe du moins connoître que vous m'entendez. Au nom de Thisbé, Pyrame ouvre ſes yeux mourans, & les referme après l'avoir vue. Ce fut dans ce moment que Thisbé apperçut ſon voile, & l'épée de Pyrame hors de ſon fourreau. Ah ! trop malheureux Amant, s'écria-t-elle, c'eſt ta main, c'eſt ton amour, qui t'ont ravi le jour ; n'ai-je pas autant d'amour, n'ai-je pas une main pour m'arracher la vie ! L'Amour ſeul me donnera aſſez de force pour te ſuivre. Si j'ai été la cauſe de ta mort, j'aurai du moins la conſolation de t'accompagner dans l'horreur du trépas ; la mort ſeule pouvoit nous ſéparer : non, elle n'en aura pas le pouvoir. Peres malheureux de deux Amans infortunés, que l'amour le plus tendre & la mort ont réunis, ne refuſez pas la derniere grace que nous vous demandons ! Souffrez que le même tombeau renferme nos deux corps : & toi, Arbre funeſte, qui couvres le corps de mon Amant, & qui vas maintenant auſſi couvrir le mien, porte les marques de notre infortune, que ton fruit noir & lugubre annonce à jamais que tu as été teint du ſang de deux Amans malheu-

reux. A peine eut-elle achevé ces plaintes, qu'elle prit l'épée encore fumante du ſang de Pyrame; elle l'appuya ſur ſon ſein, & ſe laiſſa tomber deſſus. Les Dieux & leurs Parens accomplirent ſes vœux; l'Arbre eſt témoin de cette triſte aventure, & depuis ce funeſte moment, ſes fruits noirciſſent toujours en mûriſſant; & les cendres de ces deux Amans, qu'on retira du Bucher, furent enfermées dans une même urne.

Explication des Fables I. II. III. & IV.

DE la maniere dont parle Ovide dans le III. & IV. Livre, on voit bien que l'établiſſement du culte de Bacchus dans la Grece, trouva de grandes oppoſitions, & que les Miniſtres de ces Fêtes, pour les faire recevoir, publierent pluſieurs merveilles; & ce ſont ces prétendus prodiges qu'il faut expliquer ici.

I. Bacchus ayant été trouvé ivre par quelques Toſcans, fut mis dans leur Vaiſſeau pour être vendu comme un Eſclave; mais ce Dieu s'étant réveillé, & ayant vu qu'on ne le conduiſoit pas à Naxe, comme on le lui avoit promis, les changea en Dauphins. Cette Fable, ſi nous en croyons Bochart, n'a d'autre fondement, que quelques aventures arrivées à des Marchands Tyrrhéniens, dont le Vaiſſeau portoit à la proue la figure d'un Dauphin, ou plutôt celle du Poiſſon que l'on nomme *Turſio*, le Marſoin. Ces Marchands firent naufrage auprès de l'Iſle de Naxe, qui étoit conſacrée à Bacchus, dont apparemment ils avoient mépriſé les myſteres; c'en fut aſſez pour publier que c'étoit ce Dieu lui-même qui les avoit fait périr,

II. Les Minéïdes affectant de travailler pendant que l'on célébroit les Fêtes de Bacchus, furent changées en Chauve-Souris. Cela veut dire, sans doute, que ces Filles, dont on fit une exacte recherche, étant sorties secrettement de Thebes, on publia leur métamorphose. Quoiqu'il en soit, ces prétendus châtimens de Penthée, des Mariniers, des Minéïdes, & de Lycurgue, firent passer Bacchus pour une Divinité fort vindicative, & les Prêtres ne manquerent pas de faire valoir ces Histoires, pour rendre son culte plus respectable.

III. Ovide, qui a trouvé le secret de lier avec tant d'art, des Fables qui n'avoient entr'elles aucune liaison, fait raconter aux Minéïdes plusieurs histoires, qui demandent quelques éclaircissemens. Voici le fondement de celle de Dercette, qui fut changée en Poisson. Dercette, si nous en croyons Diodore (*a*), Pline, Hérodote, Athénagore, & parmi les Modernes, Vossius & Selden, ayant offensé Vénus, cette Déesse la rendit amoureuse d'un jeune Homme dont elle eut une Fille. Désespérée d'une aventure qui la déshonoroit, elle fit mourir son Amant, exposa son Enfant, & alla ensuite se jetter dans un étang, où elle périt. Les Syriens firent bâtir un Temple près du lieu où elle s'étoit précipitée, où ils l'honorerent comme une Déesse, & publierent qu'elle avoit été métamorphosée en Poisson. Ils la représenterent sous la figure d'une Femme, qui, de la ceinture en bas, se termine en poisson. Les Syriens s'abstinrent depuis, de manger du Poisson de cet étang, & même de tout autre : ils lui en offroient dans les Sacrifices, & on en voyoit de dorés dans les Temples de cette Déesse. Il y a quelques Auteurs qui croyent que Dercette étoit une Princesse très-cruelle, qui avoit

(*a*) Lib. II.

défendu aux Syriens l'uſage du Poiſſon ; mais ſi cela étoit, l'auroit-on adorée après ſa mort ? Il vaut mieux dire qu'elle s'étoit attiré par ſes bienfaits l'amitié & l'eſtime de ſon Peuple. Au reſte, ſi nous en croyons Selden, qui a fait un excellent Traité ſur les Divinités de Syrie, la Fable de Dercette ou Atergatis vient de celle de Dagon, Dieu des Philiſtins, qui étoit repréſenté ſous la figure d'un Poiſſon, & le nom d'Atergatis eſt compoſé d'*Adir Dagon*, grand Poiſſon : ce qui pourroit bien avoir donné lieu à la métamorphoſe. Ce même Auteur croit que la Fable de Dercette eſt la même que celle de Vénus, d'Aſtarte, de Minerve, de Junon, d'Iſis & de la Lune ; que c'eſt la Mylitte des Aſſyriens ; & l'Alilac des Arabes.

Les Antiquaires prennent pour Dercette une figure du cabinet de M. de la Chauſſe, qui repréſente une Déeſſe, tenant d'une main un Cupidon qui tend ſon arc, pendant qu'elle en regarde un autre qui tient un flambeau élevé en l'air ; mais la fleur de Lotus, qu'elle porte ſur la tête, la fait reconnoître pour une Divinité d'Egypte. N'oublions pas de rapporter ici ce que Lucien (*a*) dit de Dercette. *Quelques-uns croient*, dit-il, *que le Temple qui eſt dans la Ville ſacrée, eſt l'Ouvrage de Sémiramis, qui le conſacra, non pas à Junon, comme on le croit, mais à ſa mere Dercette. J'ai vu*, continue-t-il, *dans la Phénicie, une Image de cette Déeſſe, qui eſt fort extraordinaire ; c'eſt une Femme, qui, de la ceinture en bas, ſe termine en Poiſſon, mais celle qui eſt dans la Sainte Cité* (*b*), *a toute la forme d'une Femme.*

Il paroit, par ce que nous venons de dire, que la jeune Princeſſe qui fut expoſée par Dercette, étoit la fameuſe Sémiramis & ſa fille. Diodore (*c*) racon-

(*a*) *De Dea Syr.* (*b*) C'étoit ſans doute la ville *d'Hierapolis.* (*c*) Lib. II.

te que quelques Bergers l'ayant trouvée, la porterent chez Simma, femme d'un maître des Troupeaux du Roi, qui l'éleva avec beaucoup de soin, & lui donna le nom de Sémiramis, qui en Langue Syriaque signifie une Colombe. Delà apparemment est venue la Fable qui dit qu'elle avoit été nourrie par des Colombes, & qu'elle fut dans la suite métamorphosée en Colombe. Cet Oiseau fut toujours en grande vénération parmi les Assyriens. Les Interprêtes de l'Ecriture-Sainte disent que le passage du Prophete Jérémie, *facta est terra eorum in desolationem à facie Columbæ*, fait allusion à l'Histoire de cette Princesse, & des Colombes qui la représentoient; ainsi que cet autre verset, où il est dit, *fugite à facie gladii Columbæ*. Je ne m'étendrai pas davantage sur l'Histoire de cette fameuse Reine, sur laquelle les Anciens paroissent si fort se contredire, qu'on n'en sauroit rien tirer d'assuré. Ceux qui voudront voir cette Histoire bien approfondie, pourront lire dans le troisieme Tome des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, les recherches de M. l'Abbé Sévin sur l'Histoire d'Assyrie. Je me contente de dire ici que ce qui peut avoir donné lieu à sa métamorphose, c'est que Ninias son fils, voulant la faire périr sans irriter ses Sujets, publia qu'elle s'étoit envolée sous la figure d'une Colombe.

IV. La triste catastrophe de Pyrame & de Thisbé, que je vais expliquer, est un de ces événemens tragiques, que les passions ne causent que trop souvent dans le monde. On croit que ces deux Amans, dont les Parens ne s'aimoient pas, se donnerent rendez-vous sous un Mûrier, qui étoit hors de la Ville. Thisbé y arriva la premiere, & ayant été obligée de se cacher à la vue d'un Lion, son écharpe qu'elle laissa tomber, fut ensanglantée; ce qui ayant fait croire à Pyrame, qui arriva un moment après, qu'elle avoit été dévorée, il se tua de regret. Thisbé

étant revenue ſur ſes pas, & ayant bien jugé en voyant ſon écharpe, que ſon Amant ne s'étoit tué que parce qu'il l'avoit crue morte, ſe perça le ſein du même glaive. Au reſte, je n'ai trouvé cet événement que dans Ovide & dans Hygin (*a*), & ces deux Auteurs conviennent qu'il eſt arrivé près de Babylone.

Il ſeroit aſſez inutile d'en ſavoir davantage là-deſſus. On voit bien que c'eſt une leçon aux enfans de ne point prendre d'engagement précipité, ſurtout lorſque les intérêts des familles peuvent y former des obſtacles ; aux Parens, de ne pas toujours conſulter ou leur reſſentiment ou leur intérêt, & de ſe prêter quelquefois à des inclinations qui ne deviennent criminelles que par leur entêtement. Malheureuſement notre Poëte corrompt par des peintures trop vives, & par des images trop licentieuſes, la morale qu'on pourroit tirer des Fables. Il n'entreprend guere de développer le cœur, qu'il ne le montre du côté foible, & ces Métamorphoſes peuvent être regardées comme le triomphe de toutes les paſſions. Qu'on me pardonne une réflexion, que les Fables que je vais expliquer dans la ſuite ne juſtifient que trop.

(*a*) Fab. 242.

FABLE V.

ARGUMENT.

Vénus, piquée contre le Soleil de ce qu'il avoit découvert ſon commerce avec Mars, le rendit toujours malheureux dans ſes amours.

UN moment après qu'Alcithoé eut fini ſon Hiſtoire, Leuconoé prit la parole, & ſes ſœurs ſe mirent en devoir de l'écouter. Le Soleil, dit-elle, ce Dieu qui répand partout la lumiere, n'a pas été exempt lui-même des foibleſſes de l'Amour. Je vais vous en conter les aventures. Comme rien ne peut lui être caché, ce fut lui qui ayant découvert le commerce de Mars & de Vénus, en avertit l'époux de la Déeſſe, & lui montra le lieu où les deux amans avoient accoutumé de ſe rendre. A cette nouvelle, Vulcain fut ſi conſterné, que l'ouvrage auquel il travailloit, & le marteau lui tomberent des mains. Pour les ſurprendre, il ſe mit ſur le champ à faire un filet d'airain * ſi mince & ſi délié, qu'il

* Comme Ovide explique d'une maniere fort générale le méchaniſme de ce filet de Vulcain, les Commentateurs ont paru fort embarraſſés à le comprendre, & ceux qui

en étoit imperceptible. Les toiles les plus fines, celles mêmes des araignées, ſont groſſieres en comparaiſon. Il uſa, en le faiſant, d'un artifice ſi ſingulier & ſi nouveau, que le moindre mouvement, un rien pouvoit le faire jouer. Après cela il le tendit autour du lit de Vénus, & dès que Mars y fut entré avec elle, il s'y trouverent pris. Vulcain, content du ſuccès de ſon entrepriſe, alla ouvrir ſur le champ les portes de la chambre, & donna ces deux amans en ſpectacle à tous les Dieux, qui les virent dans le plus grand déſordre. Les dieux rirent beaucoup de cette aventure, qui fit longtemps l'entretien de tout l'Olympe: il y en eut cependant parmi ceux qui étoient les moins ſéveres, qui auroient ſouhaité d'être déshonorés à ce prix.

Vénus, qui en fut exitêmement piquée, réſolut de ſe venger de celui qui avoit découvert cette intrigue. Comme l'Amour avoit fait ſon crime, elle voulut en faire ſentir toutes les foibleſſes à Apollon. Flambeau du jour, à quoi vous ſert maintenant

ont peint ou gravé le ſujet s'en ſont tirés chacun ſuivant l'idée ſous laquelle ils l'avoient conçu. Ferrante Palavicino, dans ſes œuvres choiſies, a fait un petit Traité pour expliquer de quelle maniere le filet avoit pu ſe détendre: mais outre que la choſe eſt trop peu ſérieuſe pour s'y arrêter, j'ai cru devoir me ſervir de termes généraux pour traduire un Poëte, qui ne donne aucune idée particuliere de ce méchaniſme.

cette beauté, cet éclat & ces rayons de lumiere dont vous êtes environné? Vous qui répandez par-tout la chaleur, vous brûlez vous-même d'un feu qui vous dévore; vous, qui devez vos regards à l'Univers, vous les arrêtez maintenant ſur la ſeule Leucothoé. On vous voit lever plus matin, & vous rendre plus tard qu'à l'ordinaire dans le ſéjour de Thétis. Pour contempler cette Beauté plus à loiſir, vous rendez les jours mêmes de l'hiver beaucoup plus longs qu'ils ne doivent l'être. Quelquefois même tout votre éclat vous abandonne, le trouble de votre ame paſſe juſqu'à la lumiere qui nous éclaire, & les ténébres qui vous environnent alors, épouvantent toute la terre. Lorſque vous vous éclipſez, ce n'eſt pas la Lune qui nous prive de votre lumiere, c'eſt l'Amour qui vous fait pâlir. Vous n'aimez plus que la ſeule Leucothoé; vous ne vous ſouvenez plus ni de Clyméne, ni de Rhodos, ni de la charmante mere de Circé. Vous avez toujours la même indifférence pour Clytie, qui, malgré vos mépris, vous aime avec tendreſſe dans le temps même que vous ſoupirez pour une autre. La ſeule Leucothoé vous fait oublier toutes vos autres Amours. Cette charmante fille devoit le jour à Eurynome, la plus belle perſonne de l'Arabie. Seule, elle effaçoit la beauté de ſa

mere, comme ſa mere effaçoit celle des autres femmes de ſon temps. Orchame ſon pere gouvernoit la Perſe, dont il étoit le ſeptieme Roi depuis Bélus.

Les pâturages des Chevaux du Soleil ſont vers le couchant : c'eſt-là que nourris d'Ambroſie au-lieu d'herbe, ils ſe délaſſent des fatigues du jour, & qu'ils reprennent de nouvelles forces. Une nuit, tandis qu'ils ſe rafraîchiſſoient, le Soleil étant entré dans l'appartement de ſon Amante, ſous la figure de ſa mere Eurynome, il la trouva qui filoit au flambeau, environnée de douze Eſclaves. J'ai quelque choſe de ſecret à vous communiquer, ma fille, lui dit-il, en la baiſant ; que vos femmes ſe retirent, afin que je puiſſe vous parler en liberté. Elles obéirent : alors ce Dieu, ſans perdre de temps ; c'eſt moi, lui dit-il, qui par mon cours regle les ſaiſons & les années ; c'eſt moi qui vois tout & qui éclaire tout : je ſuis la lumiere du Monde : je vous aime. A ce diſcours, Leucothoé tremblante & étonnée, pâlit & laiſſe tomber ſon fuſeau & ſa quenouille. La crainte lui donnoit de nouvelles graces ; le Soleil, profitant de cet heureux moment, reprit ſa véritable forme.

Explication de la cinquieme Fable.

QUELQUE envie qu'on ait eue dans le dernier ſiecle de juſtifier la Théologie des Poëtes, il eſt bien difficile de ne pas convenir qu'elle préſente ſouvent des idées bien dangereuſes pour les mœurs. Quand ils ne nous propoſent que les foibleſſes des hommes; on peut en tirer des leçons utiles; mais lorſqu'ils décrivent avec tant de ſoin & avec des réflexions peu ſérieuſes, les crimes de Dieux, que peut-on en conclure, ſi ce n'eſt qu'il eſt permis de ſuivre ſes penchans, puiſque les Dieux eux-mêmes s'y ſont laiſſés entraîner? Je ſais que les Philoſophes ont tourné à l'allégorie l'adultere de Mars & de Vénus, qui fait le ſujet de la Fable que j'explique. Ils ont dit avec Plutarque (*a*), que ceux qui naiſſent pendant la conjonction des deux Planetes, qui portent le nom de Mars & de Vénus, ſont ſenſibles à l'amour; mais que ſi le Soleil n'en eſt pas alors éloigné, leurs intrigues ſeront bientôt découvertes. Mais ceux qui liſoient cette Fable dans l'Odyſſée d'Homere (*b*) & dans Ovide, ſaiſiſſoient-ils d'abord ces idées aſtronomiques? Ou plutôt ne concluoient-ils pas que, puiſque les Dieux s'étoient laiſſés entraîner aux penchans les plus doux, il étoit permis aux Hommes de s'y livrer ſans ſcrupule? Qu'on diſe tant qu'on voudra, qu'Homere la met dans la bouche d'un Phéacien, c'eſt-à-dire, d'un homme corrompu par les plaiſirs & par la molleſſe; l'exemple n'en eſt pas moins dangereux. Quel ſpectacle plus licentieux que de voir Mars & Vénus attachés dans les Filets de Vulcain, & les autres Dieux rire de cette aventure, & ſouhaiter même d'être déshonorés à ce prix-là?

(*a*) *Traité de la maniere de lire les Poëtes.*
(*b*) LIV. VIII.

Ce qu'il y avoit encore de dangereux dans ces ſortes d'exemples, c'eſt qu'on y apprenoit à conſerver le reſſentiment des injures, On dit en effet que Vénus fut ſi piquée contre le Soleil qui avoit découvert ſon intrigue, qu'elle s'en vengea ſur lui & ſur toute ſa poſterité. De là, la triſte cataſtrophe de Leucothoé ; de là les crimes & les malheurs de Circé, de Paſiphaé, de Médée & des autres Princeſſes qui rapportoient leur origine au Soleil. Au reſte, les idées laſcives qui réſultoient de cette Fable, paſſoient des Livres où elle étoit expoſée, dans les Monumens qui la repréſentoient, & l'Antiquité nous en a conſervé deux, qu'on trouve dans Bellori, (*a*), & quoiqu'ils n'aient rien de fort immodeſte, on voit les Déeſſes elles-mêmes, témoins d'un ſpectacle ſi dangereux, quoiqu'Homere eût dit que la modeſtie les avoit empêchées de s'y trouver.

Au reſte, comme cette Fable pouvoit avoir quelque fondement dans l'Hiſtoire, il eſt bon de rapporter ici ce qu'en dit Palephate (*b*). Le Soleil, fils de Vulcain, Roi d'Egypte, voulant faire obſerver à la rigueur la Loi de ſon Pere cotre les Adulteres, & ayant été informé qu'une Dame de la Cour avoit commerce avec un Courtiſan, entra la nuit dans ſon appartement, & l'ayant ſurpriſe, la fit punir ſévérement. C'eſt, ajoute cet Auteur, l'équivoque du nom de *Soleil*, qui donna lieu à la Fable qu'Homere propoſa dans la ſuite, d'une maniere à la faire méconnoître. Libanius déplorant la ruine & l'incendie du Temple d'Apollon, qui étoit dans le Fauxbourg d'Antioche, ſe plaint de l'ingratitude de Vulcain, le Dieu du Feu, envers Apollon, qui lui avoit autrefois donné un avis. Le Rhéteur s'arrête là, ſans s'expliquer davantage ſur cet avis ; mais S. Jean Chriſoſtôme (*c*), pour mettre au jour tout

(*a*) *Adm. antiq. Roman.* (*b*) *In frag.*
(*c*) Diſcours ſur *S. Babilas.*

le ridicule de cette plainte, dit que l'avis qu'Apollon avoit donné à Vulcain, regardoit la découverte de l'adultere de ſa Femme avec Mars. Remarquons ici en paſſant, que ſi Libanius attribue à Apollon ce qu'Homere, Ovide & les Marbres attribuent au Soleil, il ſuit en cela l'opinion qui confondoit ſouvent ces deux Divinités, quoiqu'on les trouve ſouvent diſtinguées l'une de l'autre, ſur-tout dans les cérémonies de leur Culte.

FABLE VI.

ARGUMENT.

Apollon, chagrin de voir Leucothoé, qu'il aimoit, enterrée toute vive par ſon Pere, la changea en l'Arbre qui porte l'Encens. Clytie, outrée du mépris que ce Dieu lui témoignoit, ſe laiſſa mourir de langueur, & fut changée en Héliotrope.

Leucothoé, quoiqu'étonnée de l'éclat qui l'environnoit, fut charmée de la beauté d'Apollon, & ſe laiſſa vaincre ſans beaucoup de réſiſtance. Clytie, qui aimoit toujours le Soleil, en eut de la jalouſie, & pour ſe venger de ſa rivale, elle alla découvrir ſon crime à Orchame. A cette nouvelle, le Roi tranſporté de fureur, ordonne qu'on l'enterre toute vive, & que l'on jette ſur

ſon corps un monceau de ſable. En vain l'infortunée Leucothoé levoit les mains vers ſon Amant, en vain elle juroit qu'il lui avoit fait violence ; cet ordre cruel & inhumain fût exécuté. Le Soleil, par la force de ſes rayons, fit d'abord entr'ouvrir la terre qui vous couvroit, charmante Nymphe, pour vous laiſſer la liberté de reſpirer, mais vous ne pouviez plus alors profiter de cette faveur : la mort avoit fermé vos yeux pour jamais. Depuis le malheur de Phaëton, le Soleil n'avoit point ſenti de douleur plus vive. Il tâcha de réchauffer par ſa chaleur le corps glacé de ſon Amante ; tous ſes efforts furent vains, le deſtin les rendit inutiles. Il ſe plaignit, il gémit, & ayant arroſé de Nectar le corps de Leucothoé, & la terre qui l'environnoit : du moins, dit-il, j'aurai la conſolation de voir que vous vous éleverez vers le Ciel. En effet, le corps amolli par la vertu de cette divine eſſence, pouſſa des branches hors de terre, & forma enfin l'arbre qui porte l'Encens.

Comme l'Amour avoit été cauſe de l'indiſcrétion de Clytie, il auroit pu lui ſervir d'excuſe ; cependant dès ce jour-là Apollon ne la regarda qu'avec indifférence, & n'eut plus aucun commerce avec elle. Ses mépris la jetterent dans un affreux déſeſpoir ; & réduite dans l'état le plus triſte, la compagnie des

des Nymphes lui parut insupportable. Couchée nuit & jour sur la terre sans habits, les cheveux épars, elle n'eut pendant neuf jours, pour toute nourriture, que ses larmes & la rosée du Ciel. Elle ne se leva point pendant tout ce temps-là, seulement elle tournoit les yeux vers le Soleil, & l'accompagnoit de ses regards pendant toute sa course. On raconte que son corps demeura enfin attaché à la terre, qu'une couleur livide parut sur la tige qui en sortit, & qu'à la place de son visage, on ne vit plus qu'une fleur couleur de souci, mêlée d'un rouge violet. Quoiqu'attachée à la terre par ses racines, elle ne laissa pas de se tourner du côté du Soleil; & malgré son changement, elle marque toujours l'amour qu'elle a pour lui.

Explication de la sixieme Fable.

La Fable de Leucothoé enterrée toute vive par son pere Orchame, & celle de Clytie sa rivale métamorphosée en Tourne-Sol, ne renferment rien d'historique; du moins je n'ai rien découvert de satisfaisant sur ce sujet. J'ai bien posé pour principe, & je crois l'avoir suffisamment prouvé (*a*), que les Fables étoient ordinairement fondées sur l'Histoire, mais je n'ai pas désavoué qu'on y ait quelquefois renfermé la Morale & la Physique. Ainsi, ce qu'on peut dire sur celle dont il s'agit ici, c'est que Leucothoé n'a passé pour être la fille d'Orchame, Roi de Perse,

(*a*) *Explication des Fables*, Tome I.

que parce que ce Prince fut le premier qui fit planter dans ſon Royaume l'Arbre qui porte l'Encens, & qu'on appelloit Leucothoé. On a ajouté que cette prétendue Princeſſe aimoit Apollon, parce que l'Encens eſt une drogue aromatique fort en uſage dans la Médecine, dont ce Dieu étoit l'Inventeur, & on y a joint la jalouſie de Clytie, parce que le Tourne-Sol eſt une plante, qui, ſelon les Naturaliſtes, fait mourir l'Arbre qui porte l'Encens. Je dois avouer cependant que Pline, qui donne à l'Héliotrope pluſieurs propriétés, ne parle point de celle-ci. Je ſuis fâché de n'avoir rien à dire de plus particulier ſur cette Fable, car il me paroît bien ſurprenant que pour nous apprendre qu'Orchame a planté l'Arbre qui porte l'Encens, on ait dit qu'il avoit enterré ſa fille toute vive, pour la punir d'avoir été ſenſible au Soleil ſon Amant, & que ſa rivale Clytie, pour avoir révélé cette intrigue, ait été métamorphoſée en Tourne-Sol. Mais il vaut encore mieux ſe contenter de cette explication, que de haſarder des conjectures, qu'il ſeroit difficile de rendre un peu probables. Je n'ai rien trouvé, dans l'Antiquité, de cet Orchame dont parle ici notre Poëte, qui dit qu'il étoit ſeptieme deſcendant de Bélus, & qu'il régnoit ſur les Perſes Achéménides.

FABLE VII.

ARGUMENT.

La Nymphe Salmacis, ayant vu le jeune Hermaphrodite dans le bain, ſe jetta dans l'eau, & le tenant embraſſé, il implore le ſecours de Mercure ſon pere & de Vénus ſa mere. Bacchus, pour punir les filles de Minyas du mépris qu'elles avoient fait de ſes Fêtes, les changea en Chauve-Souris, & leurs Ouvrages en Lierre & en feuilles de Vigne.

CE que Leuconoé venoit de raconter, jetta ſes ſœurs dans l'admiration : les unes diſoient que la choſe n'étoit pas poſſible ; les autres ſoutenoient que les Dieux peuvent tout, mais elles s'accordoient toutes à nier que Bacchus fût une Divinité. Alcithoé n'avoit encore rien dit ; on la pria de conter auſſi quelque Hiſtoire, & on l'y invita par un grand ſilence. Je ne vous parlerai pas, dit-elle, en continuant ſon Ouvrage, de l'aventure du Berger Daphnis, qui gardoit les troupeaux ſur le Mont Ida, & qu'une Nymphe jalouſe de ſa rivale changea en

Rocher, tant l'Amour inſpire de fureur quand il eſt mépriſé. Cette Hiſtoire eſt trop connue. Je ne dirai rien non plus de Scython, qui avoit ſucceſſivement les deux ſexes. Je paſſerai ſous ſilence l'Hiſtoire de Celme ſi fidelle à Jupiter pendant ſon enfance, & qui depuis, par ſon indiſcrétion, fut changé en Diamant; je ne m'arrêterai pas à celle des Curetes, qui devoient leur naiſſance à la pluie qui les forma. Je n'ai pas deſſein non plus de vous entretenir de Crocus ni de Smilax, changés l'un & l'autre en Fleurs; mais je veux vous amuſer par quelque agréable nouveauté.

Vous ignorez peut-être pourquoi la Fontaine Salmacis eſt devenue ſi infâme, & pourquoi ſes eaux rendent les hommes mols, & efféminés, en voici la raiſon; pour le fait, il eſt hors de doute. Les Nayades éleverent autrefois dans les antres du Mont Ida un enfant qui étoit né de Mercure & de Vénus: ſon viſage avoit, avec les traits de ſon pere, la beauté & les graces de ſa mere: il fut nommé Hermaphrodite, du nom de Mercure & de celui de Vénus. Quand il fut arrivé à l'âge de quinze ans, il abandonna, pour aller voyager, les lieux où il avoit été élevé. Il aimoit à voir de nouvelles terres, de nouveaux fleuves, & ſa curioſité lui faiſoit compter pour rien toutes ſes fatigues. Il

avoit déjà visité les Villes de la Lycie: il étoit arrivé dans la Carie, qui en est voisine, lorsqu'il s'arrêta près d'une Fontaine dont l'eau étoit si belle & si claire qu'on en voyoit aisément le fond ; rien n'en troubloit la pureté ; il n'y avoit ni joncs, ni roseaux, ni algues ; un gazon toujours verd formoit autour du bassin de cette Fontaine, une charmante bordure. La Nymphe qui l'habitoit, n'aimoit ni la course, ni la chasse, ni à tirer de l'arc : elle étoit la seule de toutes les Nayades, que Diane ne connût point, son nom étoit Salmacis. Ses Sœurs lui disoient souvent : Salmacis, armez-vous d'un javelot, prenez un carquois, partagez votre temps entre les exercices de la chasse & le repos ; leurs discours étoient inutiles; une indolente oisiveté faisoit toutes ses délices. Elle n'avoit d'autre plaisir qu'à se baigner, qu'à prendre soin d'orner ses cheveux, & à consulter dans le crystal de l'onde quels ajustemens lui siéroient le mieux. Quelquefois couverte d'un voile transparent, elle demeuroit couchée nonchalamment sur l'herbe & sur le gazon ; souvent elle s'amusoit à cueillir des fleurs ; c'est à quoi elle s'occupoit lorsqu'elle apperçut le jeune Hermaphrodite. Dès qu'elle l'eut vu, elle en devint éperduement amoureuse. Quelqu'envie qu'elle eût de l'aborder, elle voulut auparavant s'ajuster,

voir ſi ſa robe avoit bonne grace, & compoſer de maniere ſon viſage & ſes regards, qu'elle pût paroître à ſes yeux auſſi belle qu'elle pouvoit l'être. Alors elle lui adreſſa ainſi la parole : Jeune étranger, qui que vous ſoyez, on vous prendroit pour un Dieu, & ſi cela eſt, vous ne pouvez certainement être que l'amour. Si vous êtes un ſimple mortel, quel bonheur pour vos parens d'avoir un fils auſſi accompli ! Que votre frere, que votre ſœur, ſi vous en avez une, ſont heureux ! Quelle félicité pour celle qui a pris ſoin de vous nourrir ! Mais le comble du bonheur eſt réſervé pour celle qui doit être un jour votre épouſe. Si elle eſt déjà choiſie, du moins ſoyez-lui infidele pour quelque temps. Si vous n'avez encore jetté les yeux ſur perſonne, je vous offre ma main. Salmacis ſe tut. Hermaphrodite, qui ne ſavoit point encore ce que c'étoit que l'amour, rougit à ce diſcours, & la rougeur lui donna un nouvel agrément : la couleur de ſon viſage parut ſemblable à celle d'une pomme vermeille, ou à celle de l'ivoire qu'on a teint en rouge, ou enfin à celle de la Lune qui s'éclipſe. Du moins, continua Salmacis, donnez-moi des baiſers tels que vous les donneriez à votre ſœur, & ſur cela elle voulut ſe jetter à ſon col. Modérez vos tranſports, lui dit Hermaphrodite, ſi vous ne voulez pas que la fuite

me dérobe pour jamais à vos yeux. Non, reprit Salmacis, que cette menace avoit épouvantée, demeurez, vous êtes le maître de ces lieux, je vous cede la place. Après ces paroles, elle fit ſemblant de s'éloigner, & elle alla ſe cacher derriere une touffe d'arbres pour le voir ſans être vue. Alors le jeune homme ſe croyant ſeul & ſans témoins, ſe promena autour de la Fontaine, il y met les pieds, & la fraîcheur de l'eau l'invitant à ſe baigner, il ſe déshabille. Cette vue redouble la paſſion de la Nymphe, ſes yeux brillent comme les rayons du Soleil qu'une glace réfléchit, & elle retient à peine ſes tranſports. Hermaphrodite ſe jetta dans l'eau, & pendant qu'il nageoit, ſon corps paroiſſoit ſemblabe à une belle figure d'ivoire, ou à un Lys qu'on voit à travers d'un criſtal. Enfin je triomphe, s'écria Salmacis, en quittant ſa robe & ſe jettant dans l'eau. Elle s'approche de lui, l'arrête malgré ſa réſiſtance, & lui dérobe quelques baiſers. Tel qu'on voit le Serpent enlevé par un Aigle, le ſerrer & s'entortiller autour de ſes aîles & de ſes griffes, le Lierre s'attacher à un arbre, ou le Polype à la proie qu'il découvre ſur les eaux, telle eſt la Nymphe Salmacis auprès de l'indifférent Hermaphrodite. En vain il fait tous ſes efforts pour ſe dégager; en vain il ſe refuſe à la tendreſſe de la Nymphe; elle le preſſe de plus

en plus, le prie, le ſollicite ; un cruel mépris eſt toute la récompenſe de ſes emportemens. Du moins, lui dit-elle, tu ne m'échapperas pas ; grands Dieux, faites que rien ne me ſépare de ce perfide.

Les Dieux exaucerent ſa priere, & leurs deux corps ſe confondirent en un, ſous le même viſage. Tels qu'on voit deux rameaux attachés l'un à l'autre, ſe joindre en croiſſant, & ſe cacher ſous la même écorce, leurs deux corps parurent n'en faire plus qu'un : on ne pouvoit pas même dire ſi c'étoit celui d'un homme ou celui d'une femme ; ils étoient & n'étoient pas l'un & l'autre. Hermaphrodite voyant qu'il venoit de changer de Sexe, & que ſon corps étoit moitié homme & moitié femme, adreſſa ainſi la parole à Mercure & à Vénus, mais d'un ton qui n'avoit plus cette vigueur mâle, avec laquelle il parloit auparavant : O mon Pere ! O ma Mere ! Ne refuſez pas à votre fils la grace qu'il vous demande ; que tous ceux qui viendront ſe baigner dans cette Fontaine, éprouvent le même changement que moi. Sa priere fut écoutée ; Mercure & Vénus répandirent dans la Fontaine une eſſence qui lui communiqua la vertu de faire changer de Sexe.

La converſation des Minéïdes étoit finie, & elles marquoient encore, en continuant leur

leur travail, le mépris qu'elles faiſoient de Bacchus & de ſes Fêtes, lorſque tout d'un coup elles entendirent un bruit confus de tambours, de flûtes & de trompettes, qui les étonna d'autant plus qu'elles ne virent perſonne. Une odeur de Myrrhe & de Safran ſe répandit dans leur chambre, &, ce qui paroît incroyable, leur Toile ſe couvrit de verdure, pouſſa des pampres & des feuilles de Lierre. Le fil qu'elles venoient d'employer, ſe convertit en Ceps chargés de Raiſins, & ces Raiſins prirent la couleur de pourpre qui étoit répandue ſur l'Ouvrage. Déjà l'on étoit à ce temps de la journée, où les ténebres qui commencent à ſe répandre & la lumiere qui diſparoît, font douter s'il eſt jour ou nuit, lorſqu'un bruit épouvantable ébranla toute la Maiſon. Elle paroît tout à coup remplie de flambeaux allumés & de mille autres feux, qui brilloient de tous côtés; on entendit des hurlemens affreux; comme ſi toute la Maiſon eût été remplie de bêtes féroces. Les Minéïdes effrayées allerent ſe cacher pour ſe mettre à couvert du feu & de la lumiere; mais pendant qu'elles cherchent les endroits les plus ſecrets de la Maiſon, une membrane extrêmement déliée couvre leur corps, & des aîles fort minces s'étendent ſur leurs bras : l'obſcurité qui regne dans les lieux où

elles ſe ſont cachées, les empêche de s'appercevoir qu'elles viennent de changer de figure; cependant elles s'élevent en l'air, où, ſans avoir de plumes, elles ſe ſoutiennent avec des aîles compoſées d'une peau mince & tranſparente. Elles veulent parler, mais elles ne forment qu'un ſon foible & proportionné à la petiteſſe de leur corps, une eſpece de murmure plaintif eſt toute la voix qui leur reſte pour exprimer leurs regrets. Le ſéjour des Maiſons leur plaît encore, & elles n'aiment point les forêts commes les autres oiſeaux; ennemies de la lumiere qu'elles fuyent, elles ne volent que la nuit, ce qui leur a fait donner le nom de Chauve-Souris.

Explication des Fables VII. VIII. IX. X. XI. & XII.

VII. IL arrive quelquefois qu'Ovide, pour donner une eſpece de ſuite à ſes Métamorphoſes, en rapporte pluſieurs qui ſont auſſi inconnues que peu curieuſes; comme ſont celles que racontent les Minéïdes. Il ſeroit inutile de s'y arrêter longtemps; car que peut-on dire ſur un Berger que ſes mépris pour une Nymphe convertiſſent en Rocher? ſinon qu'on a voulu par-là nous marquer ſon inſenſibilité, ou bien que ſa Femme lui donna un philtre qui le rendit ſtupide comme le prétendent quelques Mythologues, ſans nous donner aucune raiſon de cette conjecture.

VIII. On a publié de même que Scython changea de Sexe, parce que la Thrace, qui prit le nom d'une fameuſe Magicienne nommée *Tracia*, s'appelloit auparavant *Scython*; ainſi, comme elle perdit un nom, dont la prononciation eſt du genre maſculin, pour en prendre un féminin, quelque faux bel-Eſprit dit que Scython avoit changé de Sexe.

IX. Pour ce qui regarde la Métamorphoſe de Celme, Pline dit que c'étoit un jeune Homme fort modéré & fort ſage, & ſur lequel les paſſions ne faiſoient aucune impreſſion, & que c'eſt pour cela qu'on l'a changé en Diamant. Il y a cependant des Auteurs qui prétendent que Celme, pour avoir révélé que Jupiter, dont il avoit été le Pere nourricier, étoit mortel, fut enfermé dans une Tour impénétrable, & que pour cela il fut appellé le Diamant. D'autres enfin prétendent qu'il fut toujours fidele à Jupiter, & que ce Dieu, pour le récompenſer, le combla de biens & de richeſſes.

X. Pour expliquer la Fable de Crocus & de Smilax, on dit que ces deux Epoux furent changés en Fleurs, pour avoir mené une vie chaſte & innocente.

XI. Comme notre Poëte, à l'occaſion de Celme, parle des Curetes qui éleverent Jupiter, il eſt bon de s'étendre un peu ſur leur ſujet. Si nous en croyons Denys d'Halicarnaſſe (*a*), les Curetes étoient d'anciens Habitans de l'Iſle de Créte : ſelon le P. Dom Pezron (*b*), c'étoient les Prêtres & les Aſtrologues des Princes Titans, qui étoient fort adonnés aux Sciences ſpéculatives, & ſur-tout à l'Aſtrologie, comme il paroît par l'Hiſtoire de Prométhée & d'Atlas, deux grands Aſtrologues de ce temps-là. Ils conſultoient à tout moment les Augures & avoient

(*a*) Lib. II. (*b*) *Ant. de la Langue des Celtes.*

recours pour cela aux Curetes. En un mot, ceux-ci étoient aux Titans ce que les Druides étoient parmi les Gaulois, les Mages chez les Perſes, & les Saliens chez les Sabins. On les employoit auſſi très-ſouvent à l'éducation des Enfans des Princes, où ils réuſſiſſoient fort bien, leur apprenant la Médecine, l'Aſtrologie, la Religion & la Guerre, où ils alloient eux-mêmes, & où, pour ſe diſtinguer des autres, ils avoient des armes particulieres, dont ils faiſoient un certain bruit cadencé, frappant adroitement de leurs Lances contre leurs Boucliers (*a*), danſans & ſautans avec beaucoup de contorſions pour s'animer au combat, & pour y exciter les autres ; ce qui leur fit donner le nom de Curetes & de Corybantes. C'eſt au bruit de cette Symphonie qu'ils éleverent le jeune Jupiter, pour empêcher qu'il ne fût reconnu. La Danſe, dont ils furent Inventeurs, fut appellée Dactyle ; & c'eſt peut-être à cauſe de cela qu'on les nomma eux-mêmes Dactyles ; quoique pluſieurs Auteurs anciens prétendent que ce nom voulant dire le doigt, ils prirent ce nom, parce qu'ils étoient au nombre de dix, comme les doigts de la main.

Nous apprenons deux choſes d'Apollodore (*a*), l'une que les Curetes furent tués par Jupiter pour avoir caché Epaphus, l'autre qu'ils avoient découvert à Minos l'endroit où étoit ſon Fils Glaucus. Au reſte, la Fable qui les fait naître de la Pluie & de la Terre, n'a d'autre fondement, ſinon, que les Curetes étoient de la race de Titan, & qu'ils deſcendoient d'Ourane & de Titée, dont les noms ſont les mêmes que ceux du Ciel & de la Terre, comme nous l'avons dit. Ils ſe rendirent très-fameux dans la ſuite ; inventerent pluſieurs Arts néceſſaires à la vie (*c*), & ne contribuerent pas peu

(*a*) *Apollod.* Lib. I. (*b*) Lib. II. (*c*) *Diod. de Sic. loco cit.*

à polir l'esprit & les mœurs des Habitans de l'Isle de Créte. Ce sont au reste ces mêmes Dactyles Idéens, si nous en croyons les Anciens, qui inventerent l'Art de dissoudre le Fer. Les Forêts du Mont Ida ayant été embrasées, soit par le Tonnerre ou par quelque autre accident, on vit couler une grande quantité de Fer que le feu avoit fondu, ce qui donna lieu à l'établissement des Forges. Les Marbres de Paros (*a*) n'oublient pas cet événement & le placent sous le regne de Minos, premier du nom; Pandion premier, étant Roi d'Athenes, c'est-à-dire, vers l'an du Monde 2700, 1300 avant JESUS-CHRIST. Mais je crois que cet Art étoit connu long-temps auparavant, du moins parmi les Scythes & les autres Peuples, où Prométhée, ou plutôt Magog & Tubalcain l'avoient apporté.

Si l'on veut s'instruire plus à fond de ce qui regarde les Curetes, il faut lire ce qu'en rapporte Strabon (*b*), cet Auteur ayant recueilli avec soin ce que plusieurs Anciens, dont les Ouvrages ne subsistent plus, avoient dit sur ce sujet. On peut consulter aussi la savante Dissertation de M. Astori sur les Cabires, où cet habile Antiquaire prouve que les Corybantes, les Curetes, les Dactyles & les Telchiniens étoient les mêmes.

XII. Pour expliquer la Fable de Salmacis & d'Hermaphrodite qui n'a passé pour être le Fils de Mercure & de Vénus, que parce que son nom est composé de celui de ces deux Divinités, les Mythologues ont débité bien des rêveries. Voici en peu de mots ce qui peut y avoir donné lieu. Il y avoit dans la Carie, près de la Ville d'Halicarnasse, ainsi que nous l'apprenons de Vitruve (*c*), une Fontaine qui servit à humaniser quelques Barbares; qui ayant été chassés par la Colonie que les Argiens éta-

(*a*) *Epo.* II. (*b*) Lib. VII. (*c*) Lib. II. Cap. VIII.

blirent dans cette Ville, furent obligés d'y venir puiſer de l'eau ; & ce commerce avec les Grecs les rendit non-ſeulement très-polis, mais les fit donner dans le luxe de cette Nation voluptueuſe ; & c'eſt ce qui donna à cette Fontaine la réputation de faire changer de ſexe. On pourroit penſer encore que l'eau de cette Fontaine amolliſſoit le courage, & rendoit efféminés ceux qui en buvoient, comme il y en a d'autres qui rendent ſtupides ou furieux. Lylio Giraldi (*a*) prétend que la Fable tire ſon origine de ce que cette Fontaine étant enfermée de murailles, il s'y paſſoit de temps en temps des aventures qui lui donnerent cette réputation ; mais, comme cet Auteur ne prouve point ſa conjecture, il vaut mieux rapporter la réflexion de Strabon (*b*) qui dit qu'il ne ſait pas pourquoi cette Fontaine étoit en ſi mauvaiſe réputation, puiſque la molleſſe vient moins de l'air ou de l'eau, que des richeſſes & du luxe. Cette Fable eſt écrite par notre Poëte d'une maniere qui n'expoſe que trop vivement les effets de la volupté.

(*a*) *Sim.* V. (*b*) Lib. IV.

FABLES XIII. ET XIV.

ARGUMENT.

Junon ayant envoyé Tiſyphone dans le Palais d'Athamas, y cauſa tant de trouble & de déſordre, que ce Prince, devenu furieux, écraſa contre une muraille le jeune Léarque ſon fils; en pourſuivant enſuite ſa femme Ino, elle ſe précipita dans la mer avec Mélicerte ſon autre fils; & Neptune, à la priere de Vénus, les changea en Dieux Marins. Les Dames de Thébes, qui accompagnoient Ino, ſur le point de ſe précipiter dans la Mer, furent changées en Rochers & en Oiſeaux.

Ces prodiges avoient inſpiré aux Thébains un grand reſpect pour Bacchus; Ino, ſa Tante, les racontoit par-tout. Seule de toutes les Filles de Cadmus, elle n'avoit eu d'autre ſujet de chagrin, que les malheurs arrivés à ſes ſœurs. Junon jalouſe de la proſpérité de cette Princeſſe, qu'elle voyoit ſi fiere d'être la Femme d'Athamas, d'être Mere de pluſieurs Enfans, & d'avoir eu la gloire d'élever Bacchus; Junon, dis-je, ne

put retenir plus long-temps ſon courroux. Eh quoi ! dit-elle, le Fils d'une Maîtreſſe de Jupiter aura pu précipiter ſous les ondes, & changer en Dauphins des Matelots, qui le mépriſoient ; porter une Mere à déchirer ſon propre Fils, & métamorphoſer en Chauve-Souris, les Filles de Minyas, & tout le pouvoir de Junon ſe bornera à répandre d'inutiles larmes ? Eſt-ce ainſi qu'elle doit ſe venger ? Sont-ce là des effets dignes de ſon reſſentiment ? Non, il m'apprend de quelle ſorte je dois punir l'offenſe qu'on m'a faite ; il eſt permis de prendre des leçons même de ſon ennemi. Le meurtre de Penthée me fait aſſez connoître ce que peut la fureur. Pourquoi Ino n'en reſſentira-t-elle pas les mêmes effets que ſes Sœurs ?

Il eſt un chemin ombragé d'Ifs, qui conduit aux Enfers par des lieux dont le ſilence redouble l'horreur ; les eaux dormantes du Styx y forment continuellement des nuages & des brouillards ; c'eſt par-là que les ombres de ceux qui ont reçu les honneurs funébres, deſcendent dans les Enfers. La Pâleur, le Froid, la Crainte & les Manes habitent ce triſte ſéjour. Mille routes différentes conduiſent au Palais de Pluton, qui eſt ouvert de tous côtés. Semblable à l'Océan qui reçoit tous les Fleuves qui coulent ſur la Terre, l'Empire de ce Dieu raſſemble toutes

les Ames, & malgré la foule de celles qui y arrivent, il paroît toujours vuide & déſert. Vous y voyez errer de toutes parts les Ombres dépouillées de leurs corps. Les unes fréquentent le Barreau; les autres s'empreſſent de faire leur cour à Pluton; d'autres enfin s'appliquent aux mêmes exercices qui les avoient occupées pendant leur vie.

Junon pleine de rage & de fureur abandonne le ſéjour céleſte pour deſcendre dans cette triſte demeure. Dès qu'elle y fut arrivée, la porte par où elle paſſa fit entendre un bruit extraordinaire. Cerbere ouvrit ſes trois gueules & aboya trois fois. D'abord elle appella les Furies. Ces cruelles & inexorables Filles de la Nuit étoient aſſiſes près de la porte de cette ténébreuſe priſon, & peignoient leurs cheveux entortillés de Serpens. Dès que les Déeſſes eurent apperçu Junon à travers l'obſcurité, elles ſe leverent. La priſon qu'elles gardent eſt le ſéjour des Ombres criminelles: c'eſt-là que Titye, dont le vaſte corps occupe l'eſpace de neuf arpens, eſt déchiré par un cruel Vautour; que Tantale court après l'onde qui le fuit, & tâche vainement de cueillir le fruit d'un arbre qui s'éloigne; que Siſyphe roule un rocher qui retombe ſans ceſſe; qu'Ixion tourne éternellement autour d'une roue à laquelle il eſt attaché. C'eſt-là enfin que les

Danaïdes, qui ne rougirent point de donner la mort à leurs Maris, tâchent vainement de remplir un tonneau qui ſe vuide à meſure qu'elles y portent de l'eau.

Junon ayant regardé d'un œil farouche ces malheureux, ſur-tout Ixion : pourquoi, dit-elle, en s'adreſſant aux Furies, & arrêtant ſes regards ſur Siſyphe, celui-ci eſt-il le ſeul de ſes Freres qui ſoit condamné à des tourmens éternels, pendant que le ſuperbe Athamas & ſa Femme, qui ont toujours fait gloire de me mépriſer, habitent un Palais magnifique ? Elle apprit enſuite aux Furies le ſujet qu'elle avoit de les haïr, les motifs qui l'avoient engagée à deſcendre aux Enfers, & ce qu'elle attendoit de leurs ſecours. Je veux, dit-elle, que la Maiſon d'Athamas ſoit réduite en poudre, & que vous l'engagiez lui-même dans un crime qui y porte le trouble & l'horreur. Elle accompagne cet ordre de prieres & de promeſſes, & n'oublie rien de ce qui peut les engager à l'exécuter. Junon avoit achevé de parler, lorſque Tiſyphone ſecouant ſes cheveux blancs & hériſſés, & repouſſant ſur ſes épaules les Serpens qui les environnoient : un plus long diſcours ſeroit inutile, dit-elle à la Déeſſe, vous ſerez obéie, abandonnez ce triſte ſéjour, & retournez dans le Ciel. Junon part comblée de joie, & prête à rentrer dans

l'Olympe, Iris répand ſur elle une céleſte roſée qui la purifie.

La cruelle Tiſyphone prend ſur le champ ſa Torche & ſa Robe enſanglantée, ſe ceint avec un Serpent & ſort du Royaume ténébreux. La Crainte, l'Horreur, la Triſteſſe & la Fureur au viſage effaré, lui ſervent de compagnes. Elle s'arrête à l'entrée du Palais d'Athamas, fait trembler les Portiques qui le ſoutiennent, & ſouille les portes du venin qu'elle exhale. Le Soleil épouvanté ſe cache & refuſe ſa lumiere. Athamas & ſon Epouſe effrayés par tant de prodiges voulurent ſortir; mais la cruelle Furie s'étant miſe à la porte étendit ſes bras, & ſecouant les Serpens qui étoient dans ſes cheveux leur en ferma le paſſage. Les Serpens agités ſe répandent également ſur ſes épaules & autour de ſon viſage, & tirant leurs langues qu'ils font briller comme des dards, ils vomiſſent un noir venin & font entendre d'horribles ſifflemens. Tiſyphone en arrache deux qu'elle jette contre Ino & Athamas. Ces deux Serpens pénétrent d'abord juſqu'au fond de leur cœur & y portent un mortel poiſon: leur corps n'en fut point endommagé, leur ame en reſſentit ſeule les funeſtes effets.

La Furie avoit encore apporté avec elle un Poiſon ſubtil, compoſé de l'écume du

Cerbere & du venin de l'Hydre. Elle avoit mêlé dans cette compoſition tout ce qui peut inſpirer la rage, l'oubli, le crime, les larmes, la fureur & l'amour du meurtre & du carnage. Après avoir pétri tous ces poiſons & les avoir détrempés avec du ſang qui venoit d'être répandu, elle y mêla de la Ciguë & les fit cuire dans un baſſin d'airain. Elle verſe enſuite ſur ces deux Epoux, que la frayeur avoit rendus immobiles, ce fatal venin qui pénétre à l'inſtant juſqu'au fond de leurs entrailles. Elle ſecoue la Torche qu'elle porte à la main, tourne pluſieurs fois autour d'eux avec rapidité, & fiere de ſa victoire & d'avoir ſi bien exécuté les ordres de la Déeſſe, elle délie le Serpent qui lui avoit ſervi de ceinture, & s'en retourne dans le ſombre Royaume de Pluton.

Elle n'eſt pas plutôt partie qu'Athamas ſaiſi d'une fureur ſubite, court au milieu de ſon Palais, criant de toute ſa force : courage, Compagnons, tendez les Filets dans cette Forêt; je viens d'appercevoir une Lionne avec ſes deux Lionceaux. Après ce diſcours, il ſe mit à pourſuivre la Reine qu'il prend pour une Bête féroce: il arrache d'entre ſes bras le jeune Léarque ſon fils, qui, riant de l'emportement de ſon Pere, lui tendoit les bras, & l'ayant fait pirouetter deux ou trois fois, il le jette contre une mu-

raille où il eſt écraſé. Ino ſaiſie d'une pareille fureur, ſoit que ce fût l'effet de la douleur que lui cauſoit la mort de ſon Fils ou du poiſon fatal que Tiſyphone avoit répandu ſur elle, pouſſe d'horribles cris, fuit toute échevelée & hors d'elle-même, portant entre ſes bras le jeune Mélicerte, en criant *Evohe Bacchus* ! Junon ſourit lorſqu'elle entendit prononcer le nom de ce Dieu ; que ton nourriſſon, lui dit-elle, te prête ſon ſecours pour t'entretenir dans la fureur qui te poſſéde.

Sur le bord de la Mer eſt un Rocher eſcarpé, dont le fond ſert de retraite aux eaux qui l'ont creuſé ; le haut eſt hériſſé de pointes & s'étend fort avant dans la Mer ; Ino à qui la fureur donnoit de nouvelles forces, monte ſur ce Rocher & ſe précipite dans l'onde avec ſon Fils : les flots qui la reçoivent ſe couvrent d'écume & l'engloutiſſent.

Vénus pénétrée du malheur de ſa petite-Fille, tâcha d'adoucir Neptune en ſa faveur, & lui parla ainſi : Souverain Maître de la Mer, grand Dieu qui avez eu en partage le ſecond Empire du Monde, ſoyez ſenſible au malheur d'une Famille qui m'appartient ; prenez ſoin de ces Infortunés que vous voyez flotter au milieu des ondes ; mettez-les au nombre de vos Divinités ; la

grace que je vous demande eſt d'un grand prix ; mais j'eſpere l'obtenir ; je vous ai déjà d'autres obligations qui ne ſont pas moins conſidérables, puiſque c'eſt à la Mer que je dois mon nom & ma naiſſance. Neptune accorda à Vénus la grace qu'elle venoit de lui demander, & ayant dépouillé Ino & Mélicerte de ce qu'ils avoient de mortel, il changea leur nom & leur viſage, & les revêtit de l'auguſte Majeſté des Dieux ; Ino prit le nom de Leucothée, & Mélicerte celui de Palémon.

Les Dames Thébaines cherchent avec empreſſement Ino, qui s'étoit rendue ſur le bord de la Mer ; & marchant ſur ſes traces, elles arrivent enfin ſur le Rocher, d'où elles ne doutent plus qu'elle ne ſe ſoit précipitée. Dans l'affliction que leur cauſe une aventure ſi tragique, elles déchirent leurs habits, s'arrachent les cheveux, & déplorant les malheurs de l'infortunée Maiſon de Cadmus, elles s'en prennent à Junon, & lui reprochent ſon injuſtice & ſa cruauté. La Déeſſe ſe ſentant piquée de leurs plaintes ; vous allez être vous-mêmes, leur dit-elle, les exemples les plus terribles de cette cruauté que vous me reprochez. L'effet ſuivit de près la menace. Celle qui avoit été la plus attachée à Ino, prête à ſe jetter dans la Mer, devient immobile, & ſe trouve

priſe au Rocher. Une autre, tandis qu'elle ſe meurtrit le ſein, ſent ſes bras devenir roides & inflexibles. Une troiſieme avoit les bras tendus vers la Mer ; ſes bras demeurent dans la même ſituation. Une derniere s'arrachoit les cheveux avec les mains ; ſes mains & ſes cheveux ſont changés en Rocher. Toutes enfin éprouvent le même changement & demeurent dans la même attitude où elles s'étoient trouvées au moment de leur métamorphoſe. Les autres Compagnes de la Reine, changées en Oiſeaux, voltigent depuis ce temps-là dans ce même endroit, & y touchent l'onde du bout de leurs aîles.

Eplication des Fables XIII. & XIV.

Les Poëtes, pour ſoutenir ce qu'ils avoient avancé ſur la ſource des malheurs arrivés dans la Famille de Cadmus, font jouer à Junon un rôle bien indigne de la Mere des Dieux. Comme Athamas avoit épouſé Ino Fille de Cadmus, la jalouſe Junon deſcend aux Enfers pour mettre les Furies dans ſes intérêts, & Tiſyphone va dans le Palais d'Athamas, où elle cauſe des déſordres inouis.

Je ne m'étendrai pas ici ſur ce que la Mythologie a publié des Furies. J'ai traité ce ſujet fort au long dans une Diſſertation, qu'on trouvera dans *les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.* Il ſuffit de dire ici que l'Antiquité a reconnu trois Furies, Tiſyphone, Mégére & Alecto ; que ces trois Déeſſes, qui ſe tenoient à la porte du Tartare, étoient re-

gardées comme les Miniſtres de la vengeance des Dieux, & qu'elles puniſſoient également les vivans & les morts, ſuivant l'ordre qu'elles en recevoient.

Pour revenir maintenant à ce qui regarde Athamas & ſa Famillle, il eſt sûr que ce qu'en rapporte Ovide eſt très-hiſtorique, & qu'il ne faut en retrancher que le merveilleux. Athamas (*a*) Fils d'Eolus, & arriere-petit-Fils de Deucalion, ayant épouſé, après la mort de Thémiſto ſa premiere Femme, Ino Fille de Cadmus, la répudia peu de temps après, pour épouſer Néphelé dont il eut Phrixus & Hellé; mais cette Princeſſe ayant auſſi été répudiée à ſon tour, il reprit Ino, & en eut Léarque & Mélicerte. Ino ne pouvant ſupporter les Enfans de Néphelé, qui étant nés les premiers devoient ſuccéder à la Couronne, chercha tous les moyens de les faire périr. Comme la Ville de Thébes ſe trouvoit alors affligée d'une cruelle Famine, qu'on dit qu'elle avoit cauſée, en faiſant empoiſonner le Grain avant que de le ſemer, ainſi que le rapporte Hygin (*b*), elle fit conſulter Apollon, & ayant gagné les Prêtres, l'Oracle répondit que pour faire ceſſer ce fléau, il falloit immoler aux Dieux irrités, les enfans de Néphelé. Phrixus averti par ſon Gouverneur des mauvais deſſeins de ſa Marâtre, fit équiper ſecrétement un Vaiſſeau, & ayant enlevé les tréſors de ſon Pere, il s'embarqua avec ſa ſœur Hellé, & arriva dans la Colchide, où il trouva une favorable retraite chez Eta ſon parent. La jeune Hellé s'étant trouvée incommodée & étant montée ſur le tillac du Vaiſſeau pour vomir, tomba dans la Mer & ſe noya, ou mourut de fatigue ſur l'Helleſpont, à qui on aſſure qu'elle donna ſon nom, ainſi que nous le dirons plus au

(*a*) Voyez *Diod. Herod. & Apollod.* Lib. III. *Pauſanias in Bœot. &c.* (*b*) *Hygin*, Cap. 1.

long

long en expliquant la Fable de la Toiſon d'Or Cependant Athamas ayant découvert les entrepriſes de ſa Femme, ſe laiſſa tellement emporter à la colere, qu'il tua Léarque qu'Ino aimoit tendrement, & la chercha elle-même pour l'immoler à ſa vengeance. Cette malheureuſe Princeſſe, pour éviter la fureur du Roi, ſortit du Palais avec ſon autre Fils Mélicerte, & ſe voyant pourſuivie, elle monta ſur un Rocher & ſe précipita dans la Mer.

On dit, pour conſoler les reſtes de cette déplorable Famille, que les Dieux avoient changé Ino & Mélicerte en Divinités de la Mer, ſous les noms de *Leucothée* & de *Palémon*. On leur rendit les honneurs divins, & leur culte paſſa dans différens Pays. Mélicerte fut fort honoré dans l'Ile de Ténédos, où l'on porta la ſuperſtition juſqu'à lui offrir des Enfans en ſacrifice. Glaucus établit même, en l'honneur de cette nouvelle Divinité, les Jeux Iſtmiques, qui furent long-temps célébrés à Corinthe, & qui, ayant été interrompus dans la ſuite, furent rétablis par Théſée, en l'honneur de Neptune. Leucothoé fut auſſi honorée à Rome, où elle avoit un Temple (*a*) où les Romains, principalement les Femmes, alloient offrir leurs vœux pour les Enfans de leurs Freres, n'oſant prier la Déeſſe pour les leurs, parce qu'elle avoit été trop malheureuſe en Enfans. C'eſt ce que veut dire Ovide (*b*) par ces Vers :

Non tamen hanc pro ſtirpe ſua pia mater adoret ;
Ipſa parum felix viſa fuiſſe parens.

Il n'étoit pas permis aux Femmes eſclaves d'entrer dans ce Temple, & on les battoit impitoyablement lorſqu'on les y trouvoit.

(*a*) *Cicer. Plutarque, &c.* (*b*) *Faſt.* Lib. VI.

Comme les peuples qui recevoient le culte des Divinités étrangeres, en changeoient ſouvent les noms, Ino, que les Grecs nommoient *Leucothée*, fut appellée *Matuta* par les Romains; & Mélicerte, que les premiers honoroient ſous le nom de Palémon, fut reconnu à Rome ſous celui de *Portumnus*. On ne trouve aucune Figure de ce Dieu; mais Boiſſart nous en a conſervé une de Matuta, au bas de laquelle on trouve ces mots, *Matuta Lug.* Ovide ajoute à la Fable que je viens d'expliquer que Junon, craignant que les Compagnes d'Ino ne reçuſſent la même grace de Neptune, les changea toutes en Rochers ou en Oiſeaux : circonſtance qui nous apprend que quelques-unes des Dames qui accompagnoient la Reine, échapperent aux pourſuites d'Athamas, pendant que les autres périrent avec elle.

Athamas ne pouvant ſouffrir le ſéjour de Thébes, & n'ayant plus d'enfans, donna ſon Royaume à Coronus & à Haliarte, neveux de ſon frere Siſyphe, & s'étant retiré dans la Theſſalie, y bâtit la ville d'Atus; mais Phrixus étant revenu dans la ſuite, ou plutôt ſon Fils Presbon, ainſi que le rapporte Pauſanias, ces deux Princes lui rendirent la Couronne.

FABLE XV.

ARGUMENT.

Tant de malheurs arrivés coup ſur coup, obligerent enfin Cadmus & Hermione ſa femme à abandonner le ſéjour de Thébes, pour ſe retirer dans l'Illyrie, où ils furent métamorphoſés en Serpens.

Cadmus qui ignoroit que ſa Fille & ſon petit-Fils euſſent été reçus au nombre des Divinités de la Mer, cédant enfin à la douleur que lui cauſoient les malheurs qu'il avoit vus arriver à ſa Famille, abandonna le ſéjour de la Ville qu'il venoit de bâtir; perſuadé que tous ces déſaſtres étoient moins attachés à ſa propre perſonne, qu'au lieu qu'il avoit choiſi pour la conſtruire. Après avoir erré long-temps en différens Pays, il arriva enfin dans l'Illyrie avec Hermione ſon Epouſe, qui l'avoit toujours accompagné. Accablés l'un & l'autre autant par leurs diſgraces que par le poids des années, ils s'entretenoient un jour des calamités de leur Maiſon, & racontoient les triſtes aventures qui leur étoient arrivées. Le Dragon, dit Cadmus, que je tuai d'un

coup de Javelot, lorſque j'entrai dans la Grece, & dont je ſemai les dents, n'étoit-il pas conſacré à quelque Divinité? n'eſt-ce pas lui qui nous a attiré tous les malheurs, dont nous avons été affligés? Si les Dieux vengeurs marquent par tant de maux qu'ils veulent me punir de ce crime, je les prie de me changer moi-même en Serpent. A peine a-t-il fait cette priere, qu'il s'apperçoit que ſon corps en prend la figure, & que ſa peau en s'endurciſſant devient noire & ſe couvre d'écailles & de petites taches: auſſi tôt il tombe ſur le ventre, & ſes jambes qui ſe joignent, ne forment plus qu'une longue queue. Comme ſes bras n'avoient point encore éprouvé le même changement, il les tend à Hermione. Approchez, lui dit-il, en verſant un torrent de larmes, approchez, chere Epouſe, triſte compagne de mes malheurs; embraſſez-moi tandis que vous le pouvez encore, & avant que tout mon corps ſoit changé en Serpent: prenez cette main qui me reſte. Il vouloit continuer de parler, mais ſa langue s'étant fendue, il ne prononça plus aucune parole diſtincte, & n'exprima ſes plaintes que par des ſifflemens: c'eſt la ſeule voix que la Nature lui ait accordée. Cher Cadmus, s'écria Hermione en ſe meurtriſſant le ſein, Epoux infortuné, faites tous vos efforts pour réſiſter à cet En-

chantement. Quel prodige ! Que ſont devenus vos pieds, vos mains, vos bras, tout votre corps enfin qu'eſt-il devenu ? Grands Dieux, pourquoi ne me faites-vous pas auſſi éprouver le même changement ? Pendant qu'elle formoit ces triſtes plaintes, & que ſon Epoux continuoit de la careſſer & de la baiſer, elle fut tout d'un coup métamorphoſée en Serpent. Ce prodige remplit d'étonnement tous les Compagnons de Cadmus, qui furent témoins de ce ſpectacle. Les deux Serpens, la tête levée, après les avoir careſſés, ramperent quelque temps l'un près de l'autre, & entrerent dans un antre de la Forêt voiſine. Depuis ce temps-là ces Serpens ne fuient point la compagnie des hommes, & ne leur font aucun mal ; doux & paiſibles ils ſe reſſouviennent encore de ce qu'ils furent autrefois.

Explication de la quinzieme Fable.

Après que Cadmus eut régné long-temps dans ſa Capitale avec ſa chere Hermione, il ſe forma contre lui une conjuration. Chaſſé du Trône, & Penthée ſon Petit-Fils ayant pris la Couronne, il fut obligé de ſe retirer avec ſa Femme & ſon Fils Polydore en Illyrie, où il mena une vie fort cachée, quoiqu'Appollodore diſe (*a*) qu'il commanda l'Armée des Illyriens, qui le choiſirent enſuite pour leur Roi. Quoiqu'il en ſoit,

(*a*) Lib. III.

on publia après ſa mort, qu'il avoit été changé en Serpent, comme Ovide & Plaute nous l'apprennent.....: *& noſtræ autorem gentis, cum Veneris filia angues repſiſſe Tellus Epirotica vidit* (*a*). Voici vraiſemblablement ce qui peut avoir donné lieu à cette métamorphoſe. Les Phéniciens s'appelloient anciennement *Achiviens* ou *Héviens*, nom qu'ils garderent encore après s'être établis dans la Grece. Or *Chiva* en Hébreu veut dire un *Serpent*; & c'eſt ſans doute ce qui a donné lieu aux Grecs qui n'avoient rien de meilleur à dire de la vie obſcure & de la mort de leurs Héros, de publier, à l'aide de ce mot, que Cadmus & Hermione avoient été changés en Serpens. Pour rendre la choſe plus authentique, ils firent élever en Illyrie des Serpens de pierre, comme des Monumens du changement ſurnaturel de leur Fondateur. Ainſi toutes ces idées de Dragons & de Serpens, qu'on trouve répandues dans les Poëtes qui parlent de ce Prince, tirent de là leur origine.

Ce qu'Aulu-Gelle rapporte des Illyriens me fait haſarder une autre conjecture. Selon cet Auteur, les anciens Habitans de l'Illyrie avoient deux paupieres à chaque œil, & leurs regards étoient ſi dangereux, qu'ils ôtoient la vie à ceux ſur qui ils tomboient. Cette opinion, quoique fauſſe, avoit ſans doute porté les Grecs à appeller les Illyriens, des Serpens, des Baſilics, & par conſéquent, lorſque Cadmus ſe fut retiré parmi eux, on dut dire qu'il étoit devenu un Illyrien, un Dragon, un Serpent; expreſſion métaphorique, qui dans la ſuite fut priſe à la lettre. Quoiqu'il en ſoit, tous les Anciens conviennent avec Apollodore (*b*) & Pauſanias (*c*), que ce Prince fut obligé de ſe retirer en Illyrie, où ayant donné du ſecours aux Encheliens qui

(*a*) *Plaute, Amphitr.* (*b*) *Lib. III.* (*c*) *In Bœot.*

faiſoient la guerre aux Illyriens, ceux-ci furent défaits, & pour faire la Paix avec les Encheliens, lui déférerent la Couronne. Cadmus régna longtemps en Illyrie, & ſon Fils Illyrus lui ſuccéda. Si on en croit Chriſtodoras, cité par Pauſanias, notre Héros bâtit dans le Pays des Encheliens, la Ville de Nygnis.

Après la retraite de Cadmus, Polydore fut déclaré Roi de Thébes. Ce Prince épouſa Nyctéis, dont il eut Labdacus, qui lui ſuccéda. Laïus régna après la mort de Labdacus, ſon Pere; mais comme il étoit encore Enfant, la Régence fut donnée à Lycus Frere de Nyctée; Laïus fut Pere d'Œdipe, dont nous parlerons dans la ſuite. C'eſt ainſi qu'Apollodore (*a*) range la ſucceſſion des deſcendans de Cadmus.

Il eſt bon d'avertir, que nos Savans modernes ne croient pas que Cadmus fût fils d'Agénor. Fondés ſur l'autorité d'Euhémere, ils prétendent (*b*) qu'il n'étoit qu'un des Officiers du Roi de Tyr, & Hermione une Chanteuſe qu'il avoit débauchée, & que ce n'eſt que pour lui faire honneur que les Grecs ont dit qu'il étoit Fils de ce Prince. D'autres prétendent même que Cadmus n'eſt pas un Nom propre, mais appellatif, & qu'il ſignifie *Conducteur*, parce qu'en effet il ſortit de Phénicie, non pas pour aller chercher Europe, mais pour conduire une Colonie dans la Grece. Bochard ajoute qu'il n'a été appellé Cadmus, que parce qu'il ſortit de l'Orient de Phénicie, Pays que l'Ecriture-Sainte appelle *Cadmonin*, qui veut dire *Oriental*, & du côté du Mont Hermon, d'où vraiſemblablement on a fait le nom d'*Hermione*, qu'on a dit dans la ſuite être Fille de Mars. Comme Cadmus fut un Prince très-illuſtre, qu'il laiſſa une longue poſté-

(*a*) Lib. III. (*b*) *Euſeb. Prép. Evang.*

rité, & que les Grecs croyoient même lui devoir l'uſage des Lettres, les Poëtes embellirent ſon Hiſtoire de tout le merveilleux dont ils purent s'aviſer. Ils publierent même, ainſi que nous l'apprenons d'Apollodore & de Pauſanias, que les Dieux abandonnerent le Ciel, lorſqu'il épouſa Hermione, pour ſe trouver à la célébration de ſon Mariage.

FABLES XVI. ET XVII.

ARGUMENT.

Perſée, fils de Jupiter & de Danaé, ayant tué Méduſe, emporta ſa tête dans l'Afrique, & le ſang qui en découla, y forma cette quantité de Serpens, dont cette Partie du Monde a été depuis infectée. Atlas, Roi de ce Pays, effrayé du ſouvenir d'un Oracle, qui lui avoit prédit, qu'un fils de Jupiter viendroit un jour le détrôner, réſolut de tuer Perſée, mais celui-ci le prévint, lui ôta la vie, & les Dieux le changerent en cette Montagne qui porte encore ſon nom.

AU milieu de tant de malheurs, Cadmus & Hermione trouvoient encore un grand ſujet de conſolation dans Bacchus leur Petit-Fils. Honoré dans les Indes, qu'il venoit de ſubjuguer, & adoré dans toute la Grece, il n'y avoit que le ſeul Acriſe, qui, quoique ſorti de la même famille, refuſoit avec opiniâtreté de recevoir dans Argos, le culte & les myſteres de ce Dieu. Il ne pouvoit ſe perſuader que Bacchus fût fils de Jupiter, non plus que Perſée, que Danaé ſa

fille avoit conçu du même Dieu changé en Pluie d'or. Mais il ſe repentit bientôt (tant la force de la vérité a de pouvoir ſur nous!) d'avoir manqué de reſpect pour Bacchus, & de n'avoir pas rendu juſtice à la naiſſance de ſon Petit-Fils. L'un étoit déja au nombre des Immortels; l'autre chargé des dépouilles d'un Monſtre redoutable, dont il venoit de triompher, voloit au milieu des airs. Il voyoit déjà les ſables arides da la Libye, lorſque le ſang qui couloit de la tête de la Gorgone, étant tombé ſur la Terre, forma cette grande quantité de Serpens & d'inſectes venimeux, dont le pays eſt ſi rempli depuis ce temps-là.

Perſée voloit au milieu des airs où il étoit emporté comme un Nuage, qui eſt pouſſé par les Vents. Il voyoit au-deſſous de lui le Globe de la Terre, dont il étoit ſéparé par une eſpace immenſe, & parcouroit ainſi tout l'Univers. Trois fois il approcha du Pole du Nord, & trois fois du Signe de l'Ecreviſſe. Il alla des lieux où le Soleil ſe leve juſqu'à ceux où il ſe couche. Le jour étant prêt à finir, ce Héros ne voulant pas s'expoſer à être ſurpris par les ténebres de la nuit, s'arrêta dans le Royaume d'Atlas, pour s'y repoſer juſqu'au temps, où l'Etoile du matin annonce le retour de l'Aurore. Là régnoit le fils de Japet, Atlas qui ſurpaſ-

ſoit tous les autres hommes par l'énormité de ſa taille ; ſon Empire s'étendoit ſur les dernieres Régions du Monde, & ſur cette vaſte Mer où les chevaux du Soleil, après avoir fourni leur carriere, vont ſe délaſſer des fatigues du jour. Mille troupeaux de toutes ſortes de bétail, paiſſoient tranquillement dans cette agréable Contrée, dont ce Prince étoit ſeul le maître : Ses jardins remplis d'arbres, dont les feuilles, les branches, & les fruits étoient d'or ; jettoient un éclat ſurprenant. Prince, lui dit Perſée, en l'abordant, ſi vous êtes touché de la ſplendeur de la naiſſance, je reconnois Jupiter pour mon Pere ; ſi vous êtes ſenſible aux belles actions, j'ai lieu d'eſpérer que vous ſerez content, lorſque vous apprendrez l'hiſtoire de ma vie. Je ne vous demande pour cette nuit, que ce que les droits de l'hoſpitalité me permettent de vous demander. Atlas ſe reſſouvint alors d'un ancien Oracle que Thémis avoit autrefois rendu ſur le Parnaſſe. La Déeſſe lui avoit prédit qu'un jour les précieux fruits de ſes Arbres ſeroient enlevés, & que cette conquête étoit réſervée à un fils de Jupiter. Pour les mettre à couvert, il avoit fait environner ſes jardins de fortes murailles, & les avoit mis ſous la garde d'un affreux Dragon : à toutes ces précautions, il avoit encore ajouté celle

de ne recevoir aucun étranger dans ſes Etats. Dès qu'il vit arriver Perſée, il lui parla de la maniere du monde la plus rebutante : Retirez-vous d'ici, lui dit-il ; ne comptez pas ſur l'éclat imaginaire de vos prétendues belles actions, ni ſur les ſecours de Jupiter, dont vous vous vantez d'être le Fils. Il ajouta même la violence aux menaces, & ſe mit en devoir de le chaſſer.

Perſée, voyant enfin que les paroles douces & polies qu'il avoit employées juſqu'alors ne le fléchiſſoient point, lui répondit avec beaucoup de fermeté. Cependant ſe voyant le plus foible, (car qui pouvoit égaler la force d'Atlas)? il lui parla ainſi : Puiſque vous faites ſi peu d'état de moi & de la priere que je vous ai faite, recevez la récompenſe que vous méritez. Il dit ; & ayant détourné ſes regards, il lui préſenta la tête de Méduſe. A cet objet, l'énorme Atlas eſt changé en Montagne : ſa barbe & ſes cheveux deviennent les Arbres qui la couvrent ; ſes bras & ſes épaules en forment les éminences ; ſa tête en fait la pointe, & ſes os, les Rochers qu'on y voit : ſon vaſte corps s'accrut tellement dans cette métamorphoſe, qu'il devint capable de ſoutenir le Ciel & les Etoiles.

Explication des Fables XVI. & XVII.

LA Fable de Perſée, qui coupe la tête à Méduſe, demande, pour être rapportée à l'Hiſtoire, une explication un peu étendue. Jupiter, dit-on, étant devenu amoureux de la belle Danaé, fille d'Acriſe, Roi d'Argos, ſe changea en pluie d'or, pour entrer dans la tour d'airain où ſon pere l'avoit enfermée. L'origine de cette Fable vient de ce qu'Acriſe épouvanté de la prédiction d'un Oracle, qui lui avoit appris qu'il ſeroit tué un jour par l'enfant qui naîtroit de Danaé, avoit fait enfermer cette Princeſſe dans une tour qui avoit des portes d'airain : ou même, ſi nous en croyons quelques Auteurs, dans une eſpece de chambre ſouterraine, couverte de lames de ce métal, que Pauſanias appelle *thalamum æneum ſubterraneum* (*a*). Cet Auteur ajoute qu'elle ſubſiſta juſqu'au temps de Périlaüs, tyran d'Argos, qui la fit détruire. Cette précaution cependant lui fut inutile. Prœtus ſon frere, amoureux de ſa niece, tâcha de corrompre la fidélité de ſes gardes. La précieuſe pluie d'or qu'il leur donna, les eut bientôt gagnés, & il fut introduit dans la tour. On cacha ce commerce à Acriſe ; mais Danaé étant accouchée de Perſée, ce Prince le fit expoſer avec ſa mere ſur la Mer, dans une méchante barque, qui aborda près de Sériphe, où régnoit Polydecte. Ce Prince les reçut favorablement, & prit ſoin de l'éducation du jeune Perſée ; mais étant dans la ſuite devenu amoureux de Danaé, pour éloigner Perſée, il tâcha de lui inſpirer le deſir d'acquérir de la gloire, & lui conſeilla d'aller faire la guerre aux Gorgones.

Comme c'eſt dans cette guerre qu'il tua Méduſe,

(*a*) *In Corinth.*

il eſt bon de vous faire connoître ſon Hiſtoire. Je ſerois trop long ſi j'entreprenois de ramaſſer toutes les fictions que les Poëtes ont imaginées ſur ce ſujet. Contentons-nous de rapporter ce qu'en dit Héſiode, le plus ancien de ceux qui en ont parlé : « Phorcus, *dit-il*, (*a*), eut de Céto deux filles, Péphrédo & Enyo, qui vinrent au monde avec des » cheveux blancs ; & c'eſt pour cela que les Dieux » leur ont donné le nom de vieilles. Il en eut auſſi » les Gorgones, qui demeurerent au fond de l'Océan à l'extrémité du monde, près du ſéjour de » la nuit ; là même, où les Heſpérides font entendre les doux accens de leurs voix. Les noms de » ces Gorgones ſont Sthéno, Euryalé, & Méduſe ſi » célebre par ſes malheurs ; elle étoit mortelle, au » lieu que ſes deux ſœurs n'étoient ſujettes ni à la » vieilleſſe ni à la mort. Le Dieu de la Mer fut ſenſible aux charmes de Méduſe, & ſur le tendre » gazon d'une prairie, au milieu des fleurs que le » Printemps fait éclore, il lui donna des marques » de ſon amour (*b*) ; elle périt enſuite d'une maniere funeſte. Perſée lui coupa la tête, & du ſang » qui en ſortit, naquirent le héros Chryſaor & le » cheval Pégaſe. Chryſaor tira ſon nom d'une épée » d'or, qu'il tenoit à la main au moment de ſa » naiſſance. Dans la ſuite il devint amoureux de » Callirhoé fille de l'Océan, & en eut Géryon, ce » fameux Géant à trois têtes. Pégaſe fut ainſi nommé, parce qu'il étoit né près des ſources de l'Océan ; il quitta la Terre auſſitôt, & s'envola vers » le ſéjour des immortels. C'eſt-là qu'il habite dans » le Palais même de Jupiter, dont il porte les » éclairs & le tonnerre ».

Pour expliquer cette Fable, que les Poëtes qui

(*a*) *Theog.* vſ. 270, &c.
(*b*) Ovide dit que c'étoit dans le Temple de Minerve.

ont ſuivi Héſiode, ont ornée de nouvelles fictions, les Hiſtoriens ont avancé bien des conjectures qui ne paroiſſent guere bien fondées. Diodore (*a*) prétend que les Gorgones étoient des femmes guerrieres, qui habitoient la Libye, près du Lac Tritonide. Les Amazones leurs voiſines, ayant eu quelque démêlé avec elles, leur déclarerent la guerre, ſous la conduite de Myrine leur reine. La querelle fut décidée, dans une bataille rangée, dans laquelle les Amazones tuerent trois mille Gorgones, & obligerent les autres à ſe cacher dans les bois. Ce même Auteur ajoute que dans la ſuite les Gorgones ſe rétablirent de cette grande perte, & que leur domination dura juſqu'au temps où Méduſe leur reine fut tuée par Perſée. Ce que Pauſanias nous apprend ſur ce ſujet, a beaucoup de rapport avec la narration de Diodore. Cet Auteur dit (*b*) qu'après la mort de Phorbas, Méduſe ſa fille régna ſur les Peuples qui habitoient le Lac Tritonide. Cette Princeſſe avoit une fort grande paſſion pour la chaſſe & pour les combats; & déſoloit toutes les Terres des Peuples voiſins. Mais enfin Perſée, qui s'étoit enfui du Péloponneſe, & qui avoit amené avec lui des troupes choiſies, la ſurprit une nuit, défit le camp volant qui lui ſervoit d'eſcorte, & la tua elle-même dans la mêlée. Le lendemain il voulut la voir, & toute morte qu'elle étoit, elle lui parut d'une beauté ſi ſurprenante, qu'il lui coupa la tête & l'emporta dans la Grece, pour la donner en ſpectacle au Peuple, qui ne pouvoit la regarder ſans être frappé d'étonnement.

Il paroît que ces deux Auteurs ont regardé les Gorgones comme des Héroïnes; pluſieurs autres au contraire les ont priſes pour des monſtres. C'étoit, ſelon eux, des Femmes ſauvages d'une figure

(*a*) Lib. I. (*b*) *In Corinth.*

bizarre, qui habitoient les antres & les forêts ; & qui, ſe jettant ſur les paſſans, faiſoient des ravages horribles. C'eſt ainſi qu'ont penſé ſur les Gorgones, Proclus de Carthage, Alexandre de Mynde, Athénée, Xénophon de Lampſaque, Pline & Solin qui l'a copié. On peut voir les paſſages de tous ces Auteurs cités avec ſoin, dans la ſavante diſſertation de M. l'Abbé Maſſieu (*a*).

Paléphate & Fulgence paroiſſoient perſuadés que les Gorgones étoient des filles opulentes, qui poſſédoient de grands biens, & les faiſoient valoir avec beaucoup d'induſtrie. Phorcus, leur Pere, leur laiſſa en mourant trois Iſles qu'elles partagerent entr'elles, & une ſtatue d'or de Minerve, qu'elles dépoſerent dans un tréſor qui leur appartenoit en commun. Elles n'avoient toutes trois qu'un ſeul Miniſtre, homme fidele & éclairé, dont elles ſe ſervoient pour l'adminiſtration de leurs biens ; & qui, par cette raiſon, paſſoit ſouvent d'une Iſle à l'autre, & c'eſt ce qui a donné lieu de dire qu'elles n'avoient à elles trois, qu'un œil, qu'elles ſe prêtoient alternativement.

En ce temps-là Perſée fugitif d'Argos, couroit les Mers, & pilloit les Côtes. Il entendit parler de cette ſtatue d'or, & forma auſſi-tôt le deſſein de l'enlever. Il ſurprit & arrêta le Miniſtre des Gorgones, dans un trajet où l'intérêt de ſes maîtreſſes l'avoit engagé ; ce qui a encore donné lieu aux Poëtes de feindre, qu'il leur avoit volé leur œil, dans le temps que l'une le donnoit à l'autre. Elles furent inconſolables de la perte d'un homme qui leur étoit ſi néceſſaire. Perſée leur fit dire qu'il le leur rendroit, ſi elles vouloient lui livrer la Gorgone : & en cas de refus, les menaça de la mort. Méduſe ne voulut

(*a*) *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres*, Tome III.

jamais entendre à cette demande; mais Sthéno & Euryalé, plus ſuſceptibles des impreſſions de la crainte, y conſentirent. C'eſt pour cela que Perſée tua Méduſe, & rendit aux deux autres ſœurs leur Miniſtre. Ce Héros mit en piece la Gorgone, c'eſt-à-dire, la ſtatue de Minerve, & en attacha la tête à la proue de ſon Vaiſſeau, auquel il donna auſſi-tôt le nom de Gorgone. Comme la vue de cette dépouille, & l'éclat qu'avoient fait les expéditions de Perſée, répandoient par-tout la terreur, & tenoient devant lui les hommes dans une eſpece d'inaction, on s'aviſa de dire qu'avec la tête de Méduſe il changeoit ſes ennemis en Rochers. Perſée favoriſoit lui-même ces bruits, qui ne contribuoient pas peu à la rapidité de ſes conquêtes. Etant allé enſuite dans l'Iſle de Sériphe, Polydecte qui en étoit Roi, s'enfuit avec ſes ſujets. Perſée ne trouvant dans leur Ville que des pierres, fit publier qu'il en avoit pétrifié tous les Habitans, & menaça du même ſort tous ceux qui entreprendroient de lui réſiſter.

Enfin, il y a des Hiſtoriens qui prétendent que les Gorgones étoient de belles filles, qui faiſoient ſur les Spectateurs des impreſſions ſi ſurprenantes, qu'on diſoit qu'elles les changeoient en Rochers. C'eſt l'opinion d'Ammonius Sérénus, que Servius nous a conſervée dans ſes notes ſur le ſixieme Livre de l'Enéïde.

Les Auteurs modernes ne varient pas moins ſur cette Fable que les Anciens. Voſſius (*a*) croit qu'elle tire ſon origine de la relation du fameux Hannon dans les iſles Orcades, & M. le Clerc (*b*), prétend que par cette conquête de Perſée, on a voulu nous conſerver le ſouvenir d'un voyage que les Phéniciens firent autrefois en Afrique, d'où ils emmenerent un grand nombre de chevaux. Il

(*a*) Sur *Pomp. Méla.* (*b*) Notes ſur *Héſiode.*

eſt perſuadé que le nom de Perſée qui fut donné au chef de cette expédition, vient du mot Phénicien *Pharſcha*, qui veut dire *Cavalier*; ce qui s'accorde avec le Cheval Pégaſe ſur lequel les Poëtes le font monter; *Pag ſous* dans la même Langue voulant dire un cheval bridé, comme Bochart, dont il a emprunté ſa conjecture, l'avoit avancé (*a*); & il conclut que les Gorgones étoient les Cavales de ce Pays, que les Phéniciens enleverent; ce qu'il confirme par les paroles mêmes d'Hannon; qui dit que les femmes de cette partie de l'Afrique, d'où il venoit de voyager, étoient toutes velues, & qu'elles devenoient fécondes ſans la participation de leurs maris: ce qui convient aux jumens, ſelon la créance populaire, dont parle Virgile dans les Géorgiques, qui dit qu'elles conçoivent en ſe tournant du côté du Zéphyre. Hannon ajoutoit qu'il avoit pris deux de ces Monſtres, & que les ayant tués, il en avoit fait prendre les peaux pour les attacher, comme une choſe merveilleuſe, dans le Temple de Junon, où elles demeurerent long-temps ſuſpendues. On peut appuyer la conjecture que M. le Clerc tire de la relation d'Hannon, ſur ce qu'on a donné aux Iſles que les Gorgones habitoient, le nom de Gorgades, pour faire alluſion, ſans doute, à la vîteſſe, & à la légéreté de ces monſtres.

Je ſuis étonné que ce ſavant homme n'ait pas appuyé ſon ſentiment ſur un paſſage d'Alexandre de Mynde, cité par Athénée (*b*), où il eſt dit qu'il naiſſoit dans la Libye un animal, que les Nomades appelloient *Gorgone*, qui reſſembloit à une brebis, & dont le ſouffle étoit ſi empoiſonné qu'elle tuoit ſur le champ tous ceux qui l'approchoient. Une longue criniere lui tomboit ſur les

(*a*) *Hieroʒoïcon*, Lib. I. Cap. VI. (*b*) Lib. III.

yeux ; & elle étoit ſi peſante qu'elle avoit bien de la peine de l'écarter pour voir les objets qui étoient autour d'elle. Mais quand elle s'en étoit débarraſſée, elle faiſoit mourir tout ce qu'elle voyoit. Cet Auteur ajoute que quelques ſoldats de Marius en firent une triſte expérience dans le temps de la guerre que ce Général faiſoit à Jugurtha ; Car ayant rencontré une de ces Gorgones, & ayant voulu la tuer, elles les prévint & les fit mourir par ſes regards. Enfin quelques Cavaliers Nomades, ayant fait une enceinte, la tuerent de loin à coups de fléches.

Après tant d'opinions ſi différentes, concluons que cette Fable, quoiqu'également célebre dans les Poëtes & dans les Hiſtoriens, eſt auſſi impénétrable, que les routes du Labyrinthe, & qu'il faudroit avoir le Fil d'Ariadne pour en ſortir heureuſement. En effet, que peut-on dire d'aſſuré ſur les Gorgones, puiſque ce que les Anciens nous en ont appris eſt plein de contradictions ?

Tâchons cependant d'expliquer les circonſtances les plus conſidérables de cette Fable, & pour commencer par le Cheval Pégaſe, qui nâquit du ſang de Méduſe, ainſi que Chryſaor, on peut fort bien dire que c'étoient deux bons Vaiſſeaux à voiles qui étoient dans le Port de l'Iſle qu'habitoit Méduſe, & dont Perſée ſe ſervit, après avoir ôté la vie à cette Princeſſe. Ces deux Vaiſſeaux portoient peut-être ſur la proue la figure de deux Chevaux aîlés ; & voilà l'origine de la Fable. Lorſqu'on a dit que les Dieux avoient armé ce jeune Héros ; que Mercure lui avoit donné ſes ailes & une Epée recourbée comme une faucille, que Minerve lui avoit prêté ſon Bouclier, & Pluton ſon Caſque (*a*),

(*a*) *Pauſanias* dans ſes *Laconiques*, dit que ce furent les Nymphes qui donnerent à ce Héros le Caſque & les Talonieres.

on a voulu nous marquer, & la difficulté de l'entrepriſe, & les précautions que ce Héros avoit priſes pour l'exécuter ; les aîles de Mercure en montrent la rapidité ; le Bouclier de Minerve, les ſûretés qu'il prit, & le Caſque de Pluton, le ſecret qu'il garda dans cette expédition. Lorſque les Poëtes ont avancé que le Corail étoit ſorti en Afrique du ſang de Méduſe, c'eſt que par la défaite des Gorgones la navigation devint plus aiſée, ainſi que la pêche du Corail. Les Monſtres & les Serpens ſortis du même ſang, nous apprennent auſſi d'une maniere enveloppée, que notre Héros ayant été un des premiers qui voyagea en Afrique, y trouva cette grande quantité de Monſtres & de Serpens, dont cette partie du Monde étoit anciennement remplie. Pour ce qui regarde l'Egide de Minerve, dans laquelle, ſelon les Poëtes, cette Déeſſe porta toujours la tête de Méduſe avec ſes Serpens ; c'eſt une fiction qui eſt même fort mal ſoutenue ; le nom d'Egide eſt certainement Grec d'origine, & comme il eſt formé de celui d'une Chevre, il y a bien de l'apparence que le Bouclier de l'ancienne Minerve d'Afrique, c'eſt-à-dire, de celle qu'on publioit être née aux environs du Lac Tritonide, étoit couvert de la peau de cet animal, ſuivant l'uſage de ces temps-là. La tête de Méduſe n'eſt pas même toujours accompagnée de ſes Serpens, dans les Egides qui nous reſtent ; & il s'y trouve quelquefois des Méduſes très-belles & très-gracieuſes, ainſi qu'on peut le voir dans Beger. Feu M. Foucault avoit parmi ſes antiques, une Méduſe d'une beauté ſinguliere ; elle paroît aſſiſe ſur des rochers, la tête appuyée ſur la main gauche, & les Serpens qui commencent à entortiller ſes beaux cheveux, ſemblent lui cauſer une douleur mortelle. La Méduſe du chevalier Maffei, qui eſt l'ouvrage du Graveur Solon, n'eſt pas moins belle ; mais ſes cheveux

ſont entiérement changés en Serpens. Toutes ces circonſtances, dont Héſiode n'avoit point parlé, ſont tirées de la Fable d'Ovide, qui dit que Neptune ayant profané avec Méduſe le Temple de Minerve, cette Déeſſe en fut ſi piquée qu'elle changea en Serpens les cheveux qui avoient fait la principale beauté de cette Princeſſe.

Si l'on me demande maintenant où étoient les Iſles qu'habitoient les Gorgones; je répondrai que ſur cet article, ainſi que ſur les autres, il y a une grande diverſité d'opinions dans les anciens Auteurs. Le tout bien examiné, je crois que c'étoient les Gorgades, qui ſont dans l'Océan Ethiopique, aſſez près de la terre ferme, & dont la principale s'appelloit *Cerne*, comme Diodore & Paléphate le diſent. Il eſt sûr qu'anciennement on connoiſſoit très-peu l'Océan, avant la Navigation d'Hannon (*a*). Ce Voyageur même qui y entra le premier, ne s'éloigna pas beaucoup des Côtes; & par conſéquent les Gorgones, dont il parle, en devoient être aſſez proches. Ainſi je penche fort à croire que ces Iſles étoient les mêmes que celles du Cap-Vert, d'où Perſée entra dans la Mauritanie, comme je dois l'expliquer dans la Fable ſuivante.

Enfin, ſi l'on a ajouté que les Gorgones avoient des cheveux entortillés de Serpens, des dents de Sanglier, des aîles d'une grandeur extraordinaire, des griffes d'airain, & tout le corps couvert d'écailles; c'eſt pour nous marquer par ces expreſſions figurées, qu'elles alloient elles-mêmes à la Guerre, armées de Dards & de Javelots garnis d'airain, avec de bonnes Cuiraſſes, & que leurs Vaiſſeaux étoient bons Voiliers.

(*a*) Voyez *Voſſius* ſur *Méla*, pag. 309.

FABLES XVIII. ET XIX.

ARGUMENT.

Perſée, après la Victoire qu'il venoit de remporter ſur Atlas, & que celui-ci eût été métamorphoſé en Montagne, fut en Ethiopie, où il arriva dans le moment qu'Andromède étoit expoſée à un monſtre. Perſée tua ce monſtre, & cacha ſous le ſable la tête de la Gorgone, & la couvrit de feuilles & de plantes marines qui devinrent du Corail. Il rend graces aux Dieux de ſa Victoire, épouſe Andromède, & pendant les Nôces, il raconte la maniere dont il avoit tué Méduſe, & pourquoi Minerve avoit changé ſes Cheveux en Serpens.

LES vents renfermés dans les ſombres cavernes d'Eole laiſſoient régner le calme dans l'Univers, & l'Etoile du matin qui brilloit dans le Ciel, invitoit déjà les Hommes au travail, lorſque Perſée ayant attaché ſes aîles à ſes pieds, & s'étant armé d'un Javelot recourbé, s'élança d'un vol rapide au milieu des airs. Après avoir parcouru de vaſtes Contrées, il fixa ſes regards

ſur les Peuples d'Ethiopie, où régnoit Céphée. C'étoit dans le moment qu'Andromède, pour expier le crime de ſa Mere, alloit périr par l'ordre injuſte de Jupiter Ammon. Notre Héros, appercevant cette jeune Princeſſe attachée à un Rocher, l'auroit priſe pour une ſtatue de marbre, s'il n'avoit vu en même-temps ſes cheveux flotter au gré des vents, & ſes yeux répandre des larmes. Il prend de l'amour ſans s'en appercevoir; il s'étonne, & frappé de l'éclat de cette beauté, il s'arrête & oublie preſque de remuer ſes ailes pour ſe ſoutenir. Ce ne ſont point-là, dit-il, belle Princeſſe, les chaînes que vous devez porter; vous ne devez ſentir le poids que de celles qui uniſſent le cœur des Amans: apprenez-moi, je vous prie, votre nom, quel Pays vous donna la naiſſance, & pour quel ſujet vous êtes ainſi chargée de fers?

Andromède ſe tut d'abord; la pudeur lui défendoit de parler à un homme, & ſi ſes mains n'avoient pas été enchaînées, elle s'en ſeroit ſervie pour ſe couvrir le viſage: ſes larmes qui coulerent en abondance furent les ſeuls interprêtes de ſes malheurs. Cependant, comme il la ſollicitoit inſtamment de lui répondre, & qu'elle craigoit qu'il ne la crût coupable de quelque crime, elle lui apprit ſon nom, ſon Pays, & l'excès

de vanité qui avoit rendu ſa Mere coupable, en comparant ſa beauté à celle des Néréïdes. Elle parloit encore, lorſque les flots agités firent entendre un grand bruit, & que l'on vit ſortir de la Mer un Monſtre dont le vaſte corps occupoit un eſpace immenſe. A cet aſpect Andromède jetta un grand cri. Son Pere & ſa Mere, également malheureux, mais non pas également coupables, étoient préſens à ce triſte ſpectacle, & l'on voyoit la douleur & la conſternation peintes ſur leur viſage. Dans l'impuiſſance de la ſecourir, ils ſe contentent de gémir, de répandre des larmes & de l'embraſſer. Vous n'aurez que trop de temps, leur dit Perſée, pour pleurer vos malheurs, mais vous n'avez pas un moment à perdre ſi vous voulez ſecourir votre Fille. Si je venois vous la demander pour Epouſe, vous ne la refuſeriez peut-être pas au Fils de Jupiter & de Danaé, au vainqueur de la Gorgone, à un mortel qui a oſé prendre ſon eſſor au milieu des airs; mais je veux ajouter à tous ces titres, celui de l'avoir méritée, en lui conſervant la vie. Céphée & la Reine ſa Femme, acceptent avec joie cette propoſition; ils le conjurent d'exécuter ſa promeſſe, & offrent leur Royaume pour la Dot de leur Fille. Tel qu'on voit un Vaiſſeau, lorſqu'il eſt vigoureuſement agité par les

les rameurs, fendre les flots & les couvrir d'écume, tel on vit alors le Monſtre s'avancer du côté du rocher. Déjà il n'en étoit éloigné que de l'eſpace que peut parcourir une balle pouſſée par une fronde, lorſque le Héros ayant frappé la terre d'un coup de pied, s'éleva au milieu des airs. Son ombre que l'eau réfléchiſſoit irrita le Monſtre, & il tourna contre elle toute ſa rage.

Comme l'Aigle, qui voit dans la plaine un Serpent, fond ſur lui avec précipitation, l'enleve, & de peur d'en être bleſſé lui preſſe la tête avec ſes ſerres; Perſée tombe du milieu des airs ſur le dos du Dragon, & lui enfonce dans l'épaule droite ſon épée juſqu'à la garde. La bête ſe ſentant bleſſée s'eléve en bondiſſant ſur la ſurface de la Mer, & s'y replonge enſuite, s'agitant comme un Sanglier que pourſuit une meute de chiens. Le jeune Guerrier qui le voit prêt à ſe jetter ſur lui, évite adroitement ſa rencontre, ſans diſcontinuer de le frapper. Les flots de ſang & d'eau qu'il vomit, rejailliſſent ſur Perſée, mouillent ſes aîles & le mettent hors d'état de pouvoir ſe ſoutenir en l'air. Heureuſement dans le temps qu'il n'oſoit plus s'expoſer à voler, il apperçoit un rocher que la Mer laiſſe à découvert lorſqu'elle eſt calme; il s'y appuie de la main gauche, pendant que de la droite il lui en-

fonce trois ou quatre fois ſon épée dans le ventre. On entendit alors tout le rivage retentir des cris d'allégreſſe, qui furent portés juſque dans les Cieux; Caſſiopée & Céphée, au comble de leur joie, reconnoiſſent Perſée pour leur Libérateur & pour leur Gendre. La belle Andromède qui les accompagne devient le prix du vainqueur, comme elle a été le motif d'une entrepriſe ſi pleine de dangers. Perſée, après avoir lavé ſes mains victorieuſes, cacha ſous le ſable la tête de Méduſe, & de peur qu'elle ne fût endommagée, il eut ſoin de la couvrir de feuilles & de ces plantes tendres & molles qui croiſſent dans la Mer. Leurs branches encore pleines de ſéve attirerent le venin de la Gorgone qui les pétrifia. Les Nymphes de la Mer étonnées d'un prodige ſi ſurprenant, voulurent faire la même épreuve ſur d'autres plantes, & elles eurent le plaiſir d'y réuſſir. Elles en jetterent après cela une grande quantité dans la Mer, qui furent changées en Corail. Telle eſt encore aujourd'hui la nature de ce Végétal; plante tendre & molle dans l'eau, il ſe durcit & ſe pétrifie dès qu'il eſt expoſé à l'air.

Après cet heureux ſuccès, Perſée éleva trois Autels de gazon, l'un à gauche pour Mercure, l'autre à droite pour Pallas, & le troiſieme au milieu pour Jupiter. Il immola

une Géniſſe à la Déeſſe de la Guerre, un Veau à Mercure, & un Taureau au Souverain des Dieux.

Après avoir offert ces ſacrifices, il donna la main à Andromède qui étoit le prix de ſa Victoire. L'Amour & l'Hymen les accompagnoient avec leurs torches allumées; de précieuſes Caſſolettes répandoient de tous côtés l'agréable odeur des parfums; les maiſons étoient ornées de guirlandes & de couronnes de fleurs; le ſon des flûtes & des lyres mêlé avec les voix, faiſoit entendre un agréable concert, & annonçoit partout l'allégreſſe publique. La maiſon Royale toute brillante d'or & ornée des plus beaux meubles, étoit ouverte à tout le Monde, & les Seigneurs de la Cour s'y rendirent pour aſſiſter au feſtin que le Roi avoit fait préparer. A la fin du repas, dans le temps que le vin inſpiroit la joie à tous les convives, Perſée fit tomber la converſation ſur les mœurs & ſur les coutumes du Pays. Après que Céphée l'eut entiérement ſatisfait ſur ce ſujet, il le pria à ſon tour de lui apprendre par quelle heureuſe aventure il avoit coupé la tête de Méduſe, & quel artifice il avoit employé pour y réuſſir.

Dans le Royaume d'Atlas, dit Perſée, étoit un lieu fortifié de hautes murailles, dont la garde étoit confiée aux deux filles

de Phorcys, qui ſe tenoient à la porte. Elles n'avoient qu'un œil, dont elles ſe ſervoient tour à tour ; pendant qu'une d'elles le prêtoit à ſa ſœur, je gliſſai ma main adroitement & je m'en ſaiſis. Maître du paſſage, j'allai par des routes détournées, & par des chemins obſcurs & remplis de bois & de rochers, juſqu'au Palais des Gorgones. L'horreur de ces lieux étoit augmentée par les figures d'Hommes & de Bêtes féroces, que l'aſpect de Méduſe avoit pétrifiés. Pour me garantir de cet enchantement, je ne la vis que par le moyen du Bouclier, qui me réfléchit ſon image, comme auroit pu faire une glace. Le ſommeil avoit alors aſſoupi les yeux de Méduſe & ceux des Serpens qui formoient ſa chevelure. Je profitai de ce moment pour lui couper la tête. Le ſang qui en coula donna la naiſſance au Cheval Pégaſe, qui prit d'abord ſon eſſor dans les airs, & à Chryſaor ſon Frere. Perſée leur raconta enſuite tous les autres dangers qu'il avoit courus, & leur parla des Mers & des Terres qu'il avoit découvertes durant un ſi long voyage. Il leur nomma les Aſtres & les Conſtellations deſquelles il s'étoit approché, & il finit ſon diſcours plutôt qu'on ne l'auroit ſouhaité.

Un des principaux de la compagnie lui demanda alors, pourquoi des Gorgones, il

n'y avoit que Méduſe qui eût les cheveux entortillés de Serpens? Comme vous me demandez, lui répondit Perſée, une Hiſtoire qui eſt digne de votre curioſité & de celle de toute l'aſſemblée, je vais vous la raconter. Méduſe étoit la plus aimable perſonne de ſon temps, & elle avoit inſpiré de la tendreſſe à un grand nombre d'Amans. Quoiqu'elle fût parfaitement belle, elle n'avoit rien de plus beau ni de plus charmant que ſes cheveux; leur beauté ſurpaſſoit tout ce qu'on peut s'imaginer: c'eſt le témoignage que m'en ont rendu ceux qui l'avoient vue. Neptune, qui en étoit amoureux, profana avec elle le Temple de Minerve, qui fut obligée de ſe couvrir les yeux de ſon Egide. Pour punir Méduſe, elle changea ſes cheveux en Serpens, & depuis ce temps-là cette Déeſſe, pour épouvanter ſes ennemis, porte ſur ſon Egide la tête monſtreuſe de cette Gorgone.

Explication des Fables XVIII. & XIX.

Après la défaite des Gorgones, Perſée paſſa par la Mauritanie, où régnoit le fameux Atlas. Ce Prince qui avoit été averti par un Oracle de ſe donner de garde d'un Fils de Jupiter, lui refuſa les droits de l'hoſpitalité, & Perſée lui ayant montré la tête de Méduſe, le pétrifia, ou, pour parler plus juſte, le fit périr dans les Montagnes qui depuis ont porté ſon nom. Il enleva les Pommes d'or du Jardin

des Heſpérides, qui étoient gardées par un Dragon que Junon leur avoit donné ; c'eſt-à-dire, qu'il pilla les Tréſors de ce Prince de Mauritanie ; puiſqu'il y a bien de l'apparence que ces Pommes d'or étoient ou les Mines que ce Prince avoit trouvées dans les Montagnes, & qu'il faiſoit garder par des Hommes armés & des Dogues, ou quelques Brebis qui étoient ſi belles en ce Pays-là, qu'on pouvoit les appeller des Brebis d'or ; ou des Oranges & des Citrons, dont des Jardins de cette contrée, qu'on appelloit Tingitanie, & qui ſont ſi fameux dans tous les Poëtes, étoient remplis. Perſée fit périr Atlas dans le fond de ces Montagnes qui portent ſon nom & celui de ſon aïeul ; ce qui donna lieu à la Fable qu'il avoit été changé en Montagne. Mais nous parlerons plus au long dans l'Hiſtoire d'Hercule, d'Atlas & des Heſpérides.

Après le voyage de Mauritanie, Perſée paſſant par l'Ethiopie délivra Andromède du Monſtre qui alloit la dévorer. Caſſiopée ſa mere ayant préféré ſa beauté à celles des Néréïdes, l'Oracle d'Ammon avoit ordonné que ſa fille ſeroit expoſée ſur un rocher, à un Monſtre que Neptune devoit faire ſortir de la Mer, ainſi que nous l'apprenons d'Ovide, d'Apollodore, de Lucréce, de Philoſtrate, & de pluſieurs autres Auteurs anciens. Le fondement de cette Fable vient de ce qu'Andromède avoit été fiancée à un Prince fier & brutal, à condition qu'il laiſſeroit la liberté du commerce dans le Pays de Céphée (*a*). Perſée qui apprit cette circonſtance, donna la chaſſe à ce Corſaire & le tua : ce qui fut repréſenté ſous l'image d'un combat avec un Monſtre. Phinée, oncle d'Andromède, n'ayant pu faire périr ce Corſaire, fut obligé de céder ſes prétentions à notre Heros ; & comme la crainte que lui

(*a*) *Voſſius, de Idol.* Lib. 1, Cap. 30.

inſpira la valeur de Perſée le retint dans l'inaction, on publia qu'il l'avoit pétrifié.

Comme les anciennes Fictions ſont toujours fort obſcures, il eſt permis à chacun de les interpréter à ſa mode ; ainſi on ne ſera pas étonné lorſqu'on lira dans d'autres Auteurs, que Phinée étoit lui-même le Monſtre dont il eſt parlé dans cette Fable, ou bien que le Monſtre lui-même étoit le nom du Vaiſſeau ſur lequel le Corſaire dont nous avons parlé devoit emmener Andromède. Ce Vaiſſeau s'appelloit peut-être la Baleine, comme d'autres étoient nommés le Centaure, la Chimere, &c. & cette conjecture n'eſt pas ſans fondement. L'Antiquité nous a conſervé cette Hiſtoire dans un Monument (*a*), où l'on voit Perſée retirer Andromède du rocher ſur lequel elle avoit été expoſée. Cette Princeſſe y paroît vêtue d'une maniere fort modeſte, au lieu qu'Ovide, qui ne cherchoit qu'à remplir l'imagination d'idées obſcènes, la fait expoſer toute nue.

(*a*) *Admir. Ant. Rom.*

Fin du Tome premier.

VA1
1551785